


FONDO PIZZOFALCONE

CLARISSE HARLOWE.

TOME QUATRIEME.

CLARISSE
HARLOWE.

TRADUCTION NOUVELLE

Et ſeule complète;

PAR M. LE TOURNEUR.

Faite ſur l'Édition originale revue par Richardson; *ornée de figures du célèbre* Chodowiecki, *de Berlin,*

Dédiée & préſentée

A MONSIEUR, FRÈRE DU ROI.

——— Humanos mores noſſe volenti
Sufficit una Domus.

TOME QUATRIEME.





A GENEVE,

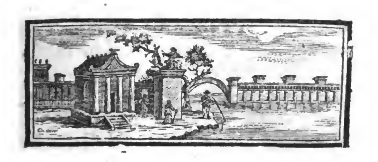
Chez PAUL BARDE, Imprimeur-Libraire.

& ſe trouve à PARIS,

Chez { MOUTARD, Imp. Lib. rue des Mathurins.
MERIGOT le jeune, Lib. quai des Auguſtins.

MDCCLXXXV.





HISTOIRE
DE
CLARISSE HARLOWE.

LETTRE I.

Miss CLARISSE HARLOWE *à Miss* HOWE.

LE sujet de ma lettre précédente ne demande point d'être continué. Je passe avec plus de plaisir, quoiqu'avec aussi peu d'*approbation*, à une autre de vos excessives vivacités : je parle des grands airs que vous vous donnez à l'occasion du mot *d'approuver*.

Je m'étonne qu'étant connue pour aussi généreuse que vous l'êtes, votre générosité ne

ſoit pas plus conſtante ; qu'elle vous manque dans un point où c'eſt manquer à la politique, à la prudence & à la gratitude. M. Hickman, comme vous le reconnoiſſez, eſt vraiment une bonne ame. Si je n'en étois pas convaincue depuis long-temps, il n'auroit pas trouvé en moi une avocate ſi zèlée pour ſa défenſe, auprès de ma chère Miſs Howe. Combien de fois ai-je vû avec chagrin pendant l'heureux ſéjour que j'ai fait chez vous, qu'après une converſation, où il avoit fort bien fait ſon rôle en votre abſence, il devenoit muet au moment que vous paroiſſiez ?

Je vous l'ai reproché pluſieurs fois, & je crois vous avoir fait remarquer auſſi, que l'air impoſant, dont vous ne vous armiez que pour lui, pouvoit recevoir une interprétation qui n'auroit pas flatté votre orgueil ! Il pouvoit être expliqué à ſon avantage & nullement au vôtre ?

M. Hickman, ma chère, eſt un homme modeſte. Je ne vois jamais un homme de ce caractère, ſans être perſuadée que c'eſt uniquement l'occaſion qui lui manque, & qu'il renferme des tréſors qui n'ont beſoin que d'une clef pour s'ouvrir, c'eſt-à-dire, d'un juſte encouragement pour ſe produire avec éclat.

Le présomptueux, au contraire, qui ne peut être tel sans penser aussi mal d'autrui qu'il pense avantageusement de lui-même, débute avec un ton de maître sur toutes sortes de sujets : & se reposant sur la ressource de son assurance pour sortir d'embarras, il parle de plus de choses qu'il n'en sait.

Mais un homme modeste ! Ah ! ma chère ; une femme modeste ne distinguera-t-elle pas un homme modeste, & ne souhaitera-t-elle pas d'en faire le compagnon de sa vie ? Un homme, devant lequel, & à qui elle peut ouvrir son avis & manifester ses pensées, avec la certitude qu'il aura bonne opinion de ce qu'elle dit, qu'il recevra son jugement avec tous les égards de la politesse ; & qui doit par conséquent lui inspirer une douce confiance.

Quel lot j'ai tiré dans la roue du hasard ! — Tout le monde est porté à s'ériger en prédicateur ; mais assurément je dois être plus capable que je ne l'ai jamais été, de penser & de parler juste sur cette matière. Cependant je veux m'oublier absolument, s'il m'est possible, dans une lettre que j'étois résolue, en la commençant, de consacrer à l'unique point qui vous touche, ma chère, ma très-chère amie, que vous avez

de penchant à nous apprendre ce que les autres doivent faire, & ce que votre mère même devroit avoir fait! A la vérité, je me souviens de vous avoir entendu dire, que comme les différens exercices demandent différens talens pour y réussir, il peut arriver, en matière d'esprit, qu'une personne soit capable de faire une bonne critique des ouvrages d'autrui, sans l'être de faire elle-même d'excellens ouvrages. Mais je crois expliquer fort bien ce penchant & cette facilité à découvrir les fautes, en l'attribuant à la nature humaine, qui, sentant ses propres défauts, aime généralement l'emploi de *corriger*. Le mal est que pour exercer ce talent naturel, on tourne moins les yeux en dedans qu'en dehors; ou si vous l'aimez mieux en d'autres termes, qu'on fait tomber sa recherche & sa critique sur le voisin, plus volontiers que sur soi-même.

(¶) Permettez-moi d'ajouter ici, quoiqu'il en coûte quelque répugnance à ma tendresse, que malgré toutes vos jolies choses sur les *maîtresses-femmes*; & quoique je pense comme vous, que les maris des femmes de ce caractère ayent autant à s'en plaindre, qu'à s'en louer, cependant Lady Hartley eût été peut-être plus épargnée de votre plume, si elle n'eût pas été

trempée dans le fiel, & si vous n'aviez pas eu votre mère en vue.

Quant aux secours pécuniaires dont vous me faites des offres si généreuses & si réitérées, ne m'en voulez pas, si je vous répète encore, que je serois extrêmement jalouse, que vous puissiez affirmer, sans la moindre exception ni réserve, qu'il n'a jamais été question de pareil service entre nous. Je sais avec quelle véhémence votre mère vous a pressée de répondre à la question, qui excite sa curiosité : néanmoins, je vous promets de n'avoir jamais de ces sortes d'obligations qu'à vous seule, quand l'occasion s'en présentera. (b)

LETTRE II.

Miss CLARISSE HARLOWE *à Miss* HOWE.

JE viens en peu de mots, ma chère amie, à la défense que vous avez reçue de votre mère. C'est un sujet que j'ai touché fort souvent, mais comme en passant; parce que sentant fort bien que mon jugement condamneroit ma pratique, je n'ai pas eu jusqu'aujourd'hui le courage de m'y livrer.

Vous ne voulez pas que j'entreprenne de vous faire renoncer à cette correspondance. Vous

m'apprenez avec quelle bonté M. Hickman l'approuve, & combien il eſt obligeant de permettre qu'elle paſſe par ſes mains, & ſous ſon couvert; mais ce n'eſt point aſſez pour me ſatisfaire entièrement.

Je ſuis un fort mauvais caſuiſte; & le plaiſir que je prends à vous écrire, à vous qui êtes la ſeule dans le ſein de laquelle je puiſſe ſoulager mon ame, peut me donner, comme je vous l'ai dit, beaucoup de partialité pour mes propres déſirs. Sans cette crainte & ſi une artificieuſe évaſion n'étoit pas au-deſſous d'une ame ouverte & ſincère, il me ſemble que ce ſeroit pour moi une douce ſatisfaction que la liberté de continuer ma correſpondance, ſeulement pour recevoir de vous, ſuivant les occaſions, une réponſe paſſagère, ſous le couvert, & de la plume de M. Hickman, pour me ramener au vrai lorſque je m'écarte, pour me confirmer dans le bien, lorſque je le ſuis, & pour me guider dans mes doutes. Ce ſecours me feroit marcher avec plus d'aſſurance dans le chemin obſcur & difficile qui s'ouvre devant moi; car, malgré l'injuſtice de mes cenſeurs, & quelles que ſoient les nouvelles diſgraces dont je ſuis menacée, je ne me croirai pas tout-à-fait malheureuſe, ſi je puis me conſerver votre eſtime.

Véritablement, ma chère, je ne fais comment je pourrois prendre fur moi de ne plus vous écrire. Je n'ai plus maintenant d'autre occupation, ni d'autre amufement. Il faudroit que je fiffe ufage de ma plume, quand je n'aurois perfonne à qui envoyer mes lettres. Vous m'avez entendu vanter les avantages que j'ai toujours trouvés à jeter fur le papier ce qui m'arrive d'un peu remarquable : actions, penfées, tout ce que je crois pouvoir fervir à mon utilité future. Outre que cet exercice forme le ftyle, & qu'il fert à développer les idées, à étendre l'efprit toujours fufceptible d'aggrandiffement, il n'y a perfonne à qui il n'arrive de perdre une bonne penfée, qui s'évapore après la réflexion, ou d'oublier une bonne réfolution chaffée de la mémoire par une autre, qui ne vaut pas toujours la première. Mais lorfque j'ai pris la peine d'écrire ce que je veux faire, ou ce que j'ai fait, l'action, ou la réfolution demeure fixée devant moi, pour m'y attacher de plus en plus, ou pour y renoncer, ou pour la corriger. C'eft une forte de traité que j'ai fait avec moi-même, & qui, étant fcellé de ma propre main, devient une règle de conduite & comme un engagement d'avancer tous les jours de ma vie dans la vertu, plutôt que de reculer.

Je voudrois donc bien vous écrire, fi je le

puis ſans offenſe ; d'autant plus qu'outre le plaiſir de ſatisfaire mon inclination naturelle, ma plume s'anime, lorſqu'en écrivant j'ai quelqu'objet en vue, quelque amie à qui je déſire de plaire.

Mais quoi ! Si votre mère permet notre correſpondance, à condition que nos lettres lui ſoient communiquées ; & ſi c'eſt le ſeul moyen d'obtenir cette condeſcendance de ſa part, eſt-il impoſſible de ſe ſoumettre à cette loi ? Croyez-vous, ma chère, qu'elle fît difficulté de recevoir cette communication en confidence ? Si je voyois quelque apparence de réconciliation avec ma famille, je n'écouterois point aſſez mon orgueil, pour appréhender qu'on ſache de quelle manière j'ai été *jouée*, ſuivant votre expreſſion. Au contraire, dans cette *heureuſe* ſuppoſition, je n'aurois pas plutôt quitté M. Lovelace, que j'apprendrois toute mon hiſtoire à votre mère & à tous mes parens. Mon propre honneur & leur ſatisfaction m'y porteroient également.

Mais ſi je n'ai pas cette eſpérance, à quoi ſerviroit de faire connoître la répugnance que j'ai eue à ſuivre M. Lovelace, & les artifices par leſquels il a ſu m'effrayer ? Votre mère vous a fait entendre que mes parens inſiſteroient ſur un retour pur & ſimple, ſans aucune condition, pour diſpoſer arbitrairement de moi. Si je paroiſſois

balancer là-dessus, mon frère s'en feroit un sujet de triomphe, plutôt que de garder mon secret. M. Lovelace, dont la fierté s'offense déjà de mes regrets de l'avoir suivi, lorsqu'il pense qu'autrement je n'aurois pu éviter d'être à M. Solmes, me traiteroit peut-être avec indignité. Ainsi, privée d'asyle & de toute protection, je deviendrois le jouet des intrigans, & je serois regardée, avec une assez grande apparence de raison, comme l'opprobre de mon sexe, tandis qu'une passion déclarée, quelle qu'ait été son indiscrétion, si elle est suivie du mariage, sera toujours excusée plus facilement, qu'elle ne devroit l'être généralement parlant.

Mais si votre mère consent à recevoir nos communications en confidence, ne balancez point à lui faire lire toutes mes lettres passées & à venir. Si ma conduite passée ne mérite pas absolument son blâme & son mépris, j'y gagnerai peut-être le secours de ses conseils, avec celui des vôtres; & si, une fois rétablie dans son estime, je venois dans la suite à me rendre volontairement coupable, je reconnoîtrai que je suis pour jamais indigne & des vôtres & des siens.

Quand vous craignez de la gêne & de l'appésantissement pour mon esprit & ma plume, si j'écris avec l'idée que toutes mes lettres passent

ſous les yeux de votre mère, vous oubliez, ma chère, que l'un & l'autre ſont déjà fort appéſantis. Ne jugez pas ſi mal de votre mère, que vous la croyez capable de partialité dans ſes interprétations. Nous ne ſaurions douter, ni vous, ni moi, que livrée à elle-même, ſon inclination ne ſe fût déclarée en ma faveur. J'ai la même opinion de mon oncle Antonin. Et même ma charité s'étend encore plus loin; car je ſuis quelquefois portée à croire, que ſi mon frère & ma ſœur étoient abſolument certains de m'avoir aſſez ruinée dans l'eſprit de mes oncles, pour n'avoir plus à me redouter dans le chemin de leurs intérêts, ils pourroient, ſinon déſirer ma réconciliation, du moins ne pas s'oppoſer à ma grâce, ſurtout ſi je voulois leur faire quelques petits ſacrifices, pour leſquels je vous aſſure que je n'aurois pas d'éloignement ſi j'étois tout-à-fait libre, & bien indépendante de cet homme. Vous ſavez que je n'ai jamais attaché de prix aux acquiſitions de ce monde, qu'autant que ces avantages me mettroient en état de ſatisfaire des inclinations qui ſont chères à mon cœur. Si l'on m'en ôtoit le pouvoir, il faudroit vaincre mon penchant, comme je le fais aujourd'hui.

(¶) N'allez pas m'accuſer d'affectation dans ce que je viens de dire de mon frère & de ma

sœur. Je suis sûre de ne les avoir pas ménagés dans mes plus favorables conjectures. Et toute personne indifférente croira qu'ils sont plus autorisés que jamais, pour l'honneur de la famille, à chercher à me perdre dans l'esprit de tous mes proches. (b)

Mais pour revenir à mon premier sujet, essayez, ma chère amie, si votre mère veut permettre notre correspondance sous la condition de voir toutes nos lettres. Si vous ne l'y trouvez pas disposée, quelle sordide amitié seroit la mienne, de vouloir acheter ma satisfaction aux dépens de votre devoir?

Il me reste un mot à dire sur les reproches libres dont cette ennuyeuse lettre est remplie. Je me flatte que vous me les pardonnerez, parce qu'il y a peu d'amitiés qui portent sur les mêmes fondemens que la nôtre; c'est-à-dire, sur le droit mutuel de nous avertir de nos fautes, & sur la certitude que ces avis seront reçus avec reconnoissance; (¶) afin que chacune puisse éclairer ses méprises, reconnoître & corriger ses erreurs, dans ses paroles, ses actions, & dans toute sa conduite; & que nous nous aidions réciproquement à bien juger des personnes, des choses & des circonstances, en partant de ce principe, qu'il est plus doux & plus honorable

d'être corrigée avec la douceur qu'on doit attendre d'une véritable amie, que de s'expofer, par une aveugle perfévérance dans l'erreur, à la cenfure & à la maligne envie du public. (b)

Mais je fuis perfuadée qu'il eft auffi inutile de vous rappeler les loix de notre amitié, que de vous exhorter à les obferver rigoureufement à votre tour; en n'épargnant ni les folies ni les fautes de votre amie. CL. HARLOWE.

P. S. Je m'étois propofée dans mes trois lettres précédentes, de ne pas toucher, s'il étoit poffible, à mes propres affaires. Mon deffein eft de vous écrire encore une fois, pour vous informer de ma fituation avec cet homme: mais trouvez bon, ma chère, que cette lettre que je vous promets, & votre réponfe, qui contiendra, s'il vous plaît, vos avis, dont j'ai befoin, & la copie de celle que j'ai écrite à ma tante, foient les dernières que nous recevions l'une de l'autre, tant que la défenfe continuera.

Je crains, hélas! je crains beaucoup qu'un des malheureux effets de mon mauvais fort ne foit de me faire recourir à des détours, de me faire tomber dans de petites affectations, & en un mot, dans des écarts du droit chemin de la vérité, que j'étois accoutumée, & que je me plaifois à fuivre, fans être arrêtée par aucune

confidération.

confidération. Mais qu'il me foit permis de vous affurer, pour l'amour de vous-même, & pour diminuer les alarmes que votre mère a conçues de notre correfpondance, que s'il m'arrivoit de commettre quelque faute de cette nature, loin de perfifter dans mon égarement, je ne ferois pas long-temps fans m'en repentir, & que je m'efforcerois de regagner le terrain perdu, dans la crainte de voir tourner l'erreur en habitude.

Les inftances de Mde. Sorlings m'ont fait différer mon départ pour Londres de quelques jours. Il eft fixé à lundi prochain, comme je vous l'expliquerai dans ma première lettre, qui eft déjà commencée; mais trouvant une occafion que je n'attendois pas pour celle-ci, je me détermine à la faire partir feule.

LETTRE III.

Mifs HOWE *à Mifs* CLARISSE HARLOWE.

Vendredi matin, 21 *Avril.*

MA mère refufe d'accepter votre condition, chère amie; je l'avois propofée comme de moi: mais les Harlowes (pardonnez l'expreffion) pofsèdent abfolument fon efprit. — C'eft un plan de mon invention, m'a-t-elle dit, pour l'engager

dans vos intérêts contre votre famille ; & elle a grand ſoin, ajoute-t-elle, pour l'amour d'elle-même, de ſe tenir en garde contre cette ſurpriſe.

Ayez moins d'inquiétude ſur ce qui nous concerne, elle & moi ; je vous en conjure encore une fois. Nous nous arrangerons fort bien enſemble. Tantôt une querelle, tantôt un raccommodement : c'eſt une vieille habitude, qui a commencé avant qu'il fût queſtion de vous.

Cependant je vous fais des remercîmens ſincères pour chaque ligne de vos trois dernières lettres de réprimandes, & je me propoſe de les relire attentivement toutes les fois que ma bile ſera prête à s'enflammer. Je ne vous diſſimule point que mon amour-propre a un peu regimbé à la première lecture ; mais chaque fois que je la recommence, je ſens croître pour vous, s'il eſt poſſible, ma tendreſſe & ma vénération.

Je crois néanmoins avoir un avantage ſur vous, & je le conſerverai dans cette lettre comme dans toutes celles que je vous écrirai à l'avenir ; c'eſt qu'en vous traitant avec la même liberté, je ne croirai jamais que ma franchiſe ait beſoin d'apologie. Mais vous, ſi vous croyez en avoir beſoin avec moi, c'eſt un effet de la douceur de votre naturel, avec un petit trait de cenſure indirecte ſur la vivacité du mien. Vous

êtes persuadée, ma chère, que la douceur n'est pas un défaut dans une femme ; & moi je tiens qu'un peu de chaleur juste & bien placée, n'en est pas un non plus. Au fond, c'est louer des deux côtés, ce que nous ne pouvons & ce que nous ne désirons peut-être pas de pouvoir empêcher. Il ne vous est pas plus libre de sortir de votre caractère, qu'à moi de renoncer au mien. Il faudroit nous faire l'une & l'autre une grande violence. Ainsi nous approuver, chacune de notre côté, dans le penchant qui nous est propre, c'est transformer la nécessité en vertu. Mais, une observation que j'ajouterai, c'est que si votre caractère & le mien étoient peints au vrai, le mien paroîtroit le plus naturel. Une belle peinture demande également des lumières & des ombres. La vôtre seroit environnée de tant d'éclat & de gloire, qu'elle éblouiroit à la vérité les yeux ; mais elle feroit perdre courage à ceux qui voudroient l'imiter. Puisse, ma chère, puisse votre douceur ne pas vous exposer à être victime d'un monde vil qui n'est pas capable d'en sentir le prix ! Pour moi, dont la pétulance fait écarter ceux qui chercheroient à me nuire, je m'en trouve si bien, qu'en reconnoissant que ce caractère est en général moins aimable, je ne voudrois pas le changer pour le vôtre.

Sans doute je me croirois inexcusable d'ouvrir la bouche pour contredire ma mère, si j'avois affaire à un tel esprit que le vôtre. — Mais la vérité, ma chère, est la vérité. Pourquoi l'ame étroite obtiendroit-elle les louanges qui sont dues à l'effusion d'un cœur noble ? Si chacun avoit comme moi, le courage de blâmer ce qui mérite du blâme & de ne louer que ce qui est digne de louange, vous verriez qu'au défaut de principes, la honte corrigeroit le monde ; & que dans une ou deux générations peut-être la honte introduiroit des principes. C'est une vérité, ma chère : faites-en vous-même l'application : car pour moi je n'ose pas.... Je vous redoute, ma chère, presqu'autant que je vous aime.

Rien ne m'empêchera néanmoins de vous prouver, par un nouvel exemple, qu'il n'y a que les belles ames qui méritent une obéissance implicite. La vérité, comme j'ai dit, est la vérité, en dépit de tout déguisement.

M. Hickman est à votre avis un homme modeste : mais la modestie a quelquefois ses inconvéniens. (Nous examinerons bientôt, ma chère, tout ce que vous me dites de cet honnête personnage.) Il n'a pas manqué de me remettre votre lettre de correction en main propre, avec

une belle révérence & l'air d'un homme fort content de lui-même. Malheureusement cet air de satisfaction n'étoit pas encore passé, lorsque ma mère est entrée tout-à-coup, pendant que je la lisois. Quand la colère a réussi à certaines personnes, vous les voyez toujours en colère, ou en cherchant l'occasion. — Hé bien ! M. Hickman. Hé bien, Nancy ! (elle a vu le mouvement que j'ai fait pour cacher le paquet entre ma robe & mon corset) c'est encore une lettre qu'on vient de vous apporter ? — Là, votre homme modeste s'est trahi, par son embarras & par ses mots entrecoupés, Ma — Ma — Madame. Il ne savoit s'il devoit sortir, & me laisser vider la querelle avec ma mère, ou s'il devoit tenir bon, pour être témoin du combat. Il eût été misérable de recourir à un mensonge : ma mère s'est retirée brusquement, & je ne m'en suis pas moins approchée de la fenêtre opposée, pour lire le paquet, laissant à M. Hickman la liberté d'exercer ses dents blanches sur l'ongle de son pouce.

Après avoir lu vos lettres, je suis allée chercher hardiment ma mère. Je lui ai rendu compte de vos généreux sentimens & du désir que vous aviez de vous conformer à ses volontés. Je lui ai proposé votre condition, comme de moi-

même. Elle l'a rejetée, comme je vous l'ai dit. Elle ne doutoit pas, m'a-t-elle dit, qu'il ne se fît de beaux portraits d'elle, entre deux jeunes créatures qui ont plus d'esprit que de prudence. Au lieu d'être touchée de votre générosité, elle n'a fait usage de votre opinion que pour se confirmer dans la sienne. Elle m'a renouvelé sa défense, en y joignant l'ordre de ne vous écrire que pour vous en informer. Cette défense, a-t-elle ajouté, subsistera jusqu'à ce que vous soyez réconciliée avec vos proches. Elle m'a fait entendre qu'elle s'y étoit engagée, & qu'elle comptoit sur ma soumission.

Je me suis souvenue heureusement de vos réprimandes, & j'ai pris un air humble, quoique chagrin. Je vous déclare, ma chère, qu'aussi long-temps que je pourrai me rendre témoignage de l'innocence de mes intentions, & que je serai persuadée qu'il est presque impossible qu'il résulte aucun mal de notre correspondance; aussi long-temps qu'il me restera dans la mémoire, que cette défense vient de la même source que toutes vos disgraces; aussi long-temps que je saurai, comme je le sais, que ce n'est pas votre faute si vos parens ne se réconcilient point avec vous, & que vous leur faites des offres que l'honneur & la raison ne leur permettent pas de refuser;

toute la déférence que j'ai pour votre jugement, & pour vos excellentes leçons, qui conviendroient presqu'à tous les cas différens du vôtre, n'empêchera pas que je n'insiste sur la continuation de nos lettres, & que je n'exige le même détail, que si cette défense n'avoit jamais été portée.

Il n'entre aucune humeur, aucune obstination dans ce que j'écris. Je ne puis vous exprimer combien mon cœur s'intéresse à votre situation. En un mot, vous devez me permettre de penser, que si je suis assez heureuse pour vous être utile par mes lettres, la défense de ma mère ne sera jamais aussi bien justifiée que ma constance à vous écrire.

Cependant, pour vous satisfaire autant qu'il m'est possible, mes réponses seront aussi rares qu'il se pourra, sans cependant blesser, pendant l'*interdit*, mes principes sur l'amitié, & sans négliger les occasions & mon devoir de vous être utile, si je le puis.

Quant à l'expédient d'employer la main d'Hickman, (voici le moment de mettre en scène votre homme modeste, ma chère, & comme vous aimez la modestie dans son sexe, je m'efforcerai de le tenir dans un juste éloignement, pour lui conserver votre estime;) je vois, ma douce

amie, le petit piége que vous me tendez. Votre intention eſt de rendre cet homme là important à mes yeux. La correſpondance ira ſon train, quels que ſoient vos ſcrupules; c'eſt de quoi je puis vous aſſurer; ainſi elle ne ſouffrira pas du refus de votre propoſition en faveur d'Hickman. Vous le dirai-je ? je crois que c'eſt aſſez d'honneur pour lui, d'être nommé ſi ſouvent dans nos lettres. La confiance que nous continuerons de lui accorder, ſuffira pour le faire marcher la tête plus haute, en étendant ſa main blanche & faiſant briller ſon beau diamant. Il ne manquera pas de faire valoir ſes ſervices, & la gloire qu'il y attache, & ſa diligence, & ſa fidélité, & ſes inventions pour garder notre ſecret, & ſes excuſes & ſes évaſions avec ma mère, lorſqu'elle le preſſe de parler, &c. &c. &c. Ne ſera-ce pas d'ailleurs un prétexte pour faire ſa cour plus aſſidûment que jamais *à la charmante fille de la bonne* Mde. Howe ?

Mais l'admettre dans mon cabinet, tête-à-tête avec moi, toutes les fois que je voudrois vous écrire; moi, ſeulement pour dicter à ſa plume, ma mère ſuppoſant dans l'intervalle, que je commence à prendre ſérieuſement de l'amour pour lui; le rendre maître de mes ſentimens, & comme de mon cœur, lorſque je vous écrirois!

en vérité, ma chère, il n'en fera rien. Quand je ferois mariée au premier homme d'Angleterre, je ne lui ferois pas l'honneur de lui accorder la communication de mes correfpondances : non, non, ma chère ; c'eft affez pour un Hickman de pouvoir fe glorifier de la qualité de notre agent, & d'avoir l'honneur de nous prêter fon enveloppe. N'ayez point d'inquiétude ; tout modefte que vous le croyez, il faura tirer parti de cette faveur.

Vous me blâmez fans ceffe de manquer de générofité pour lui, & d'abufer du pouvoir ; mais je vous protefte, ma chère, que je ne puis faire autrement. De grâce, permettez que j'étende un peu mes aîles, & que je me faffe quelquefois redouter. C'eft mon temps, voyez-vous, car il ne feroit pas plus honorable pour moi que pour lui, de prendre ces airs-là, quand une fois je ferai fa femme. Il reffent une joie, lorfqu'il me voit contente de lui, qu'il ne fentiroit pas, fans le chagrin que lui caufe quelquefois mon mécontentement.

(¶) Les hommes, pas plus que les femmes, ne favent pas ufer du pouvoir avec modération. N'en voyons-nous pas l'expérience tous les jours depuis le prince jufqu'au berger. (♭)

Si je ne le faifois pas quelquefois trembler,

il s'efforceroit lui-même de se faire craindre. Tous les animaux de la création sont plus ou moins, entr'eux, dans un état d'hostilité. Le loup, qui prend la fuite devant un lion, dévorera un mouton le moment d'après. Je me souviens d'avoir été un jour si piquée contre un petit coq de joûte, qui en béquetoit continuellement un autre (un pauvre & humble poulet, à ce que j'imaginai) que dans un accès d'*humanité*, je fis prendre l'offenseur & je lui fis tordre le cou. Qu'arriva-t-il après cette exécution? L'autre devint insolent, aussitôt qu'il se vit délivré de son tyran, & je le vis béqueter à son tour un ou deux autres poulets plus foibles que lui. Béquetez donc & faites-vous étrangler tous, m'écriai-je; j'aurois aussi bien fait d'épargner le premier; car je vois que c'est la nature de l'espèce.

Pardonnez mes extravagances. Que ne suis-je avec vous? Je vous arracherois quelquefois un sourire, comme il m'est arrivé cent fois au milieu de vos airs les plus graves. Ah! que n'avez-vous accepté l'offre que je vous faisois de vous accompagner! Mais vous n'acceptez rien de ce que je vous offre. Prenez-y garde. Vous me fâcherez sérieusement contre vous: & lorsque je suis fâchée, vous savez que je ne

ménage perſonne. Il m'eſt auſſi impoſſible de n'être pas un peu impertinente, que de ceſſer d'être votre tendre & fidelle amie,

ANNE HOWE.

LETTRE IV.

Miſs CLARISSE HARLOWE *à Miſs* HOWE.

Vendredi, 21 *Avril.*

M. Lovelace m'a communiqué ce matin la nouvelle du projet de mon frère, qu'il a reçue de ſon agent. Je lui ſais bon gré de ne me l'avoir pas trop fait valoir, & de la traiter au contraire avec mépris. Au fond, ſi vous ne m'en aviez pas déjà touché quelque choſe, j'aurois pu la regarder comme une nouvelle invention de ſa tête pour me faire hâter mon départ, d'autant plus que lui-même, il ſouhaite depuis long-temps d'être à Londres. Il m'a lu cet article de la lettre de Leman, qui s'accorde aſſez avec ce que vous m'avez écrit ſur le témoignage de Miſs Lloyd. Il ajoute ſeulement que celui qui ſe charge d'une ſi violente entrepriſe, eſt un capitaine de vaiſſeau, nommé *Singleton*.

J'ai vu cet homme-là. On l'a reçu deux fois au château d'Harlowe, en qualité d'ami de mon frère. Il a l'air intrépide : & je m'imagine que le projet vient de lui ; car mon frère parle sans doute à tout le monde de ma téméraire démarche, lui qui m'épargnoit si peu, avant même qu'il eût un prétexte si plausible de me blâmer.

Ce *Singleton* demeure à Leith. Ainsi leur dessein apparemment est de me conduire à la terre de mon frère, qui n'est pas éloignée de ce port.

En rapprochant toutes ces circonstances, je commence à craindre sérieusement que leur systême, tout méprisable qu'il paroît à M. Lovelace qui n'a peur de rien, ne puisse être tenté ; & je tremble des suites.

Je lui ai demandé, le voyant si ouvert & en même temps si froid, ce qu'il avoit à me conseiller là-dessus.

Vous demanderai-je, Mademoiselle, quelles sont vos propres idées ? Ce qui me porte, m'a-t-il dit, à vous renvoyer la question, c'est que vous avez paru désirer si ardemment que je vous quitte en arrivant à Londres, que dans la crainte de vous déplaire, je ne fais que vous proposer.

Mon sentiment, lui ai-je répondu, est que je dois me dérober à la connoissance de tout le monde, à l'exception de Miss Howe ; & que

vous devez vous éloigner de moi ſans délai, parce qu'on conclura infailliblement que l'un n'eſt pas loin de l'autre; & qu'il eſt plus aiſé de ſuivre vos traces que les miennes.

Vous ne ſouhaitez pas aſſurément, m'a-t-il dit, de tomber entre les mains de votre frère, par des voies auſſi violentes que celles dont vous êtes menacée. Je ne me propoſe pas de me jeter officieuſement dans leur chemin; mais s'ils avoient une raiſon de ſe figurer que je les évite, leurs recherches n'en deviendroient-elles pas plus ardentes? & leur courage s'animant pour vous enlever, ne ferois-je pas expoſé à des inſultes dont un homme d'honneur n'eſt pas capable de ſupporter l'idée?

Grand Dieu! me ſuis-je écriée, à quelles ſuites fatales du malheur que j'ai eu de me laiſſer ſurprendre.....

Très-chère Clariſſe! ne me déſeſpérez point par un langage ſi dur, lorſque ce nouveau plan vous fait voir combien ils étoient déterminés à l'exécution de leur ancien projet, ſi vous n'aviez pas été *ſurpriſe*, puiſque c'eſt votre expreſſion. Ai-je bravé les loix de la ſociété, comme ce frère y paroît réſolu; du moins s'il y a quelque choſe de plus qu'une vaine oſtentation dans ſon ſyſtême? Je me flatte que vous aurez la bonté

d'obſerver, qu'il y a des complots auſſi noirs & auſſi violens que les miens : mais celui-ci eſt ſi ſauvage & ſi extravagant, qu'il me paroît inutile de s'en alarmer. Je connois parfaitement votre frère. Dès le collége, il eut toujours dans l'eſprit un tour romaneſque, mais la tête ſi mauvaiſe, qu'elle n'a jamais ſervi qu'à l'embarraſſer & à le confondre lui-même ; une demi-invention, une préſomption complète : mais ſans aucun talent pour ſe faire du bien à lui-même, ni pour faire d'autre mal aux autres que celui dont ils lui fourniſſent le pouvoir & l'occaſion par leur propre folie.

Voilà, Monſieur, une volubilité merveilleuſe ! Mais tous les eſprits violens ne ſe reſſemblent que trop ; du moins dans leur manière de ſe venger. Vous croyez-vous plus innocent, vous qui étiez déterminé à braver toute ma famille, ſi ma folie ne vous avoit point épargné à vous cette témérité, & à mes parens cette inſulte ?

Eh ! quoi, chère Clariſſe ! parlerez-vous toujours de *folie*, de *témérité !* Il vous eſt donc auſſi impoſſible de penſer avantageuſement de tout ce qui n'eſt pas votre famille, qu'il l'eſt à tous vos proches de mériter votre eſtime & votre affection ? Pardonnez, très-chère Clariſſe ! Si je n'avois pas pour vous plus d'amour qu'on

n'en eut jamais pour une femme, je pourrois être plus indifférent sur des préférences si injustes. Mais qu'il me soit permis de vous demander, Mademoiselle, ce que vous avez souffert de moi? Quel sujet vous ai-je donné, de me traiter avec tant de rigueur & si peu de confiance? Au contraire, que n'avez-vous pas à souffrir d'eux? La malice & la haine peut-être, si elles avoient à juger mon caractère, pourroient ne pas prononcer en ma faveur: mais vous, qu'avez-vous à me reprocher, de votre propre connoissance?

N'étoit-ce pas là des questions, ma chère, bien pleines d'assurance? Et elles étoient faites d'un air qui n'en avoit pas moins. J'ai éprouvé de l'embarras; mais j'étois résolue de ne me pas abandonner moi-même.

Est-ce le temps, M. Lovelace, est-ce l'occasion de prendre de si grands airs avec une jeune personne dépourvue de toute protection? C'est une question bien surprenante que vous me faites-là: *si j'ai, de ma connoissance, quelque chose à vous reprocher?* Je puis vous répondre, Monsieur,.... J'ai voulu me lever brusquement pour sortir.

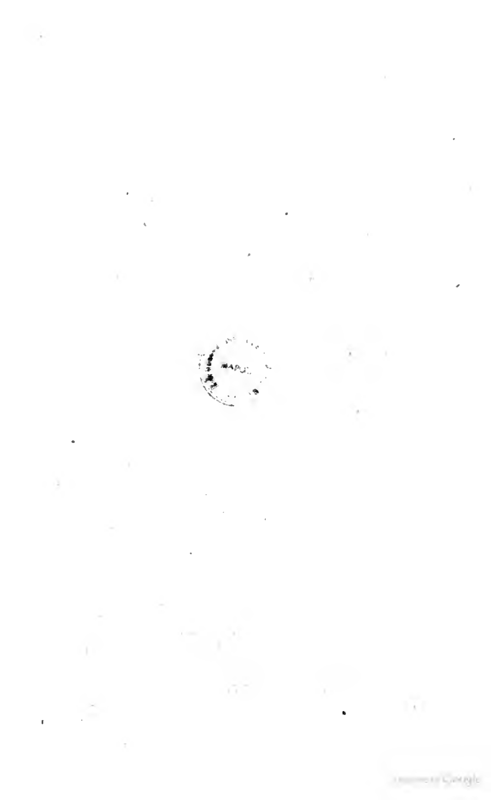
Il s'est saisi de ma main. Il m'a conjurée de ne pas le quitter mécontente. Il a fait valoir sa

passion pour moi, l'excès de ma rigueur pour lui, ma partialité pour les auteurs de mes peines, pour ceux, m'a-t-il dit, dont les projets de haine & de violence faisoient en ce moment même la matière de notre délibération.

Je me suis vue forcée de l'entendre.

Vous daignez, chère *Clarisse*, a-t-il repris, me demander ici mon opinion. Il est fort aisé, permettez que je le dise, de vous conseiller ce que vous avez à faire. Malgré vos premiers ordres, j'espère que dans cette nouvelle occasion, je puis m'expliquer, sans vous offenser. Vous voyez qu'il n'y a point d'espérance de réconciliation avec vos proches. Sentez-vous, Mademoiselle, que vous puissiez consentir à honorer de votre main un malheureux qui n'a point encore obtenu de vous une seule faveur *volontaire ?*

Quelle idée, ma chère, de me faire une question de cette nature, par forme de récrimination ou de reproche ? Je ne m'attendois pas, dans ce moment de colère contre lui, ni à la question, ni à la manière de la proposer. La rougeur me monte encore au visage, lorsque je me rappelle ma confusion. Tous vos avis me sont revenus à la mémoire. Cependant ses termes étoient si impétueux & si tranchans ! J'ai cru voir




N°8

voir qu'il jouiſſoit de mon embarras; (en vérité, ma chère, il ne connoît pas ce que c'eſt que l'amour reſpectueux.) Il me regardoit de tous ſes yeux, comme s'il eût voulu pénétrer juſqu'au fond de mon ame.

Ses déclarations ont encore été plus nettes, quelques momens après; mais, comme vous le verrez bientôt, elles étoient comme à demi extorquées.

Mon cœur étoit violemment agité entre la colère & la honte, de me voir pouſſée juſqu'à ce point par un homme qui ſembloit commander à toutes ſes paſſions; tandis que j'avois ſi peu d'empire ſur les miennes. A la fin, mes larmes ont forcé le paſſage; & je me retirois avec les marques d'un amer chagrin lorſque, jetant ſes bras autour de moi, de l'air néanmoins le plus tendre & le plus reſpectueux, il a donné un tour aſſez ſtupide au ſujet: ſon cœur, m'a-t-il dit, étoit bien éloigné de prendre avantage des embarras, où l'inſenſé projet de mon frère m'avoit jetée, pour renouveler, ſans mon aveu, une propoſition que j'avois déjà mal reçue, & qui par cette raiſon..... Le reſte de ſon diſcours n'a été qu'un tiſſu de demi-phraſes d'excuſe & d'apologie pour une propoſition, qu'il n'avoit ſeulement pas faite ni expliquée à demi.

Je ne puis croire qu'il ait eu l'insolence de vouloir me mettre à l'épreuve, pour essayer s'il pourroit tirer de ma bouche des explications qui ne conviennent point à mon sexe, mais quel qu'ait été son dessein, il m'a cruellement vexée, au point que mon cœur se révoltant contre ses discours, j'ai recommencé à pleurer, en m'écriant, que j'étois bien malheureuse: & faisant aussitôt réflexion à l'air apprivoisé dont je restois entre ses bras, je m'en suis arrachée avec indignation. Il m'a retenue par la main, lorsque j'allois sortir de la chambre; il s'est jeté à mes genoux, pour me supplier de demeurer un moment, &, dans les termes les plus clairs, il s'est offert à moi, comme le souverain moyen de prévenir les desseins de mon frère & de finir toutes mes peines.

Que pouvois-je répondre? Ses offres, je l'ai déjà dit, m'ont paru comme extorquées, & plutôt l'effet de sa pitié que de son amour. Que pouvois-je répondre? Je suis demeurée muette, & l'air décontenancé. Je devois faire une très-ridicule figure. Il a joui de mon embarras, sans l'interrompre, & avec l'air d'attendre que je lui fisse quelque réponse. Enfin, honteuse de ma confusion, & cherchant à l'excuser par un détour, je lui ai dit qu'il devoit éviter toutes

les mesures..... qui étoient capables d'augmenter les alarmes & le chagrin dont il voyoit que je ne pouvois me défendre, lorsqu'il insistoit sur le caractère irréconciliable de mes parens, & qu'il me parloit des malheureuses suites qu'on pouvoit craindre de l'inconcevable projet de mon frère.

Il m'a promis de se gouverner uniquement par mes volontés; & le misérable, au lieu de me presser sur la première question, m'a demandé encore une fois si je lui pardonnois son humble proposition ! Que me restoit-il à faire, que de chercher de nouvelles excuses de ma confusion, puisqu'elle étoit si mal entendue ? — Je lui ai dit que le retour de M. Morden ne pouvoit tarder long-temps ; que sans doute il seroit plus facile de l'engager en ma faveur, quand il trouveroit que je n'avois fait usage de l'assistance de M. *Lovelace*, que pour me délivrer des poursuites d'un homme aussi odieux que l'étoit pour moi M. Solmes, & que, par conséquent, je devois souhaiter que les choses demeurassent dans la situation où elles étoient, jusqu'à l'arrivée de mon cousin.

Toute irritée que je pouvois être, il me semble, ma chère, que cette réponse n'a pas l'air d'un refus. N'est-il pas vrai qu'à sa place, un

autre homme auroit tenté ici de persuader par la douceur, plutôt que d'effrayer par des emportemens? Mais il faut toujours que M. *Lovelace* prenne un ton emporté; & son injurieuse chaleur m'a obligée de me tenir de plus en plus dans la même réserve.

« Eh quoi? (¶) S'est-il écrié avec une véhémence » faite pour fermer le cœur de toute femme qui » aura assez de fermeté pour ne pas s'effrayer » de ce ton, & rester dans un passif & timide » silence, (♭) vous êtes donc résolue, Mademoi- » selle, de me faire connoître jusqu'à la fin que » je ne dois rien attendre de votre affection, tan- » dis qu'il vous restera le moindre espoir d'être » reçue en grâce par mes plus cruels ennemis, » au prix de mon bonheur, qui sera sans doute » votre premier sacrifice? »

Voici quelle a été ma réponse, faite avec chaleur, & cependant en gardant aussi quelques mesures. « Vous avez vu, M. Lovelace, com- » bien je suis choquée de la violence de mon » frère: mais vous vous trompez beaucoup, si » vous croyez m'effrayer assez par la vôtre, » pour me faire embrasser un parti opposé à » vos propres conventions. »

Il s'est réduit à me prier de souffrir que ses actions parlassent désormais pour lui, &, si je

le trouvois digne de quelque bonté, il espéroit, m'a-t-il dit, qu'il ne seroit pas le seul de mes connoissances à qui je refusasse un peu de justice & d'estime. « Vous en appelez à l'avenir, » lui ai-je répondu : j'y appelle aussi, pour la » preuve future d'un mérite sur lequel vous sem» blez passer condamnation jusqu'à présent, & » qui vous manque en effet ; & j'étois prête » encore à me retirer. »

Il m'a conjurée de l'entendre encore un moment. Sa résolution, m'a-t-il dit, étoit d'éviter soigneusement toutes sortes d'accidens fâcheux & de renoncer à toutes les mesures qui pourroient y conduire, quels que fussent les procédés de mon frère, dont il n'exceptoit que les violences qui regarderoient ma personne. Mais s'il en arrivoit quelqu'une de cette nature, pouvois-je exiger qu'il demeurât spectateur tranquille, qu'il me vit enlever, conduire à bord par ce *Singleton*, & dans une si funeste extrémité, ne lui seroit-il pas permis de prendre ma défense ?

Prendre ma défense, M. *Lovelace* ! Je serois au comble de l'infortune, si je me trouvois dans cette extrémité. Mais ne croyez-vous pas que je puisse être en sûreté à Londres ? Il me semble, sur la description qu'on vous fait de la maison de cette veuve, que j'y serois libre & sûre.

Cette maifon de la veuve, a-t-il dit, telle que M. *Doleman* la repréfente, c'eft-à-dire, un corps de logis intérieur, derrière l'édifice de façade, avec un jardin qui en fait l'unique vue, femble promettre du fecret, & d'ailleurs, fi je ne l'approuvois pas lorfque je l'aurois vue, il ne feroit pas difficile d'en trouver une autre qui fût plus de mon goût. Mais puifque je lui avois demandé fon confeil, il croyoit que le meilleur parti étoit d'écrire à mon oncle *Harlowe*, en qualité d'un de mes curateurs, & d'attendre le fuccès de ma lettre chez Mde. *Sorlings*, où il falloit le prier hardiment d'adreffer fa réponfe. Avec les petits efprits, a-t-il ajouté, c'eft encourager l'infulte que de paroître la craindre. « La fubftance de la » lettre devoit être, de demander à titre de droit » ce qui ne manqueroit pas de m'être refufé » comme grâce ; de reconnoître que je m'étois » jetée (& leur traitement me juftifie affez, » a-t-il dit,) fous la protection des Dames de » fa famille, par l'ordre defquelles & de Milord » M..., il paroîtroit s'employer lui-même à mon » fervice ; mais d'ajouter que c'étoit à des condi- » tions que j'avois réglées, & qui ne m'affujettif- » foient à rien, pour une faveur qu'ils auroient » accordée, dans les mêmes circonftances, à toute » autre perfonne de mon fexe. » Si je ne goû-

tois pas cette méthode, il se croiroit fort honoré que je voulusse lui permettre de faire la même demande en son nom; mais c'étoit-là un point (car ses éternels *mais* ne manquent jamais de suivre) qu'il n'avoit osé toucher que de ce moment. Il espéroit néanmoins que les violences de ma famille suffiroient pour m'amener à cette résolution si désirée.

Piquée au fond du cœur, je lui ai dit qu'il m'avoit proposé lui-même de me quitter en arrivant à Londres, & que je m'attendois à l'exécution de cette promesse : que lorsqu'on ne pourroit ignorer que je serois absolument indépendante, il seroit temps alors d'examiner ce que je devois écrire ou ce que j'aurois à faire; mais que tandis qu'il étoit autour de moi, je n'avois ni la volonté ni le pouvoir de me déterminer.

Il vouloit être sincère avec moi, m'a-t-il dit. Ce projet de mon frère avoit changé les circonstances. Avant que de s'éloigner de moi, il ne pouvoit se dispenser de voir si la veuve de Londres & sa maison me conviendroient, en supposant que mon choix fût pour cette retraite. Qui pouvoit lui répondre que ces gens-là ne fussent pas capables de se laisser corrompre par mon frère? S'il voyoit qu'il y eût quelque fonds à faire sur leur honneur, il pourroit s'absenter pendant un,

deux, ou même trois jours. Mais il devoit m'avouer qu'il lui feroit impoffible de s'éloigner plus long-temps.

Votre deffein, eft-il, Monfieur, de prendre un logement dans la maifon où je logerai ?

Non, m'a-t-il répondu, parce qu'il connoiffoit mes délicateffes, & l'ufage d'ailleurs que je voulois faire de fon abfence. Cependant on faifoit actuellement quelques groffes réparations au logement qu'il avoit à Londres. Mais il pourroit fe loger dans l'appartement de fon ami Belford, fur la place Soho; ou peut-être fe rendre le foir à *Edgware*, qui eft la maifon de campagne du même ami; & revenir chaque jour au matin, jufqu'à ce qu'il eût raifon de croire que mon frère eût abandonné fon féroce projet; mais jufqu'à ce moment, il ne pouvoit hafarder un plus grand éloignement.

Le réfultat d'une fi longue conférence eft de partir pour Londres lundi prochain. Puiffe l'heure de mon départ être heureufe !

CL. HARLOWE.



LETTRE V.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Vendredi, 21 Avril.

L'ÉDITEUR supprime encore de cette lettre, tout ce qui ne paroîtroit qu'une répétition de la précédente. Mais il a cru devoir conserver quelques détails de la confusion de Clariffe, *dans lesquels il n'est pas surprenant qu'elle ne soit pas entrée elle-même à l'occasion des offres de* M. Lovelace.

Ici, Belford, que diras-tu, si ton ami, comme le papillon voltigeant autour du flambeau, avoit failli de brûler les aîles dorées de sa liberté? Jamais homme ne fut plus en grand danger d'être pris dans ses propres piéges, de voir toutes ses vues renversées, tous ses plans inutiles, sans avoir conduit l'admirable *Clarisse* à Londres, & sans avoir fait un effort pour découvrir si c'est réellement un ange ou une femme.

Je me suis offert à elle avec si peu de préparation, à la vérité, qu'elle n'a pas eu le temps de s'envelopper dans les réserves de son sexe. Mes expressions, moins tendres qu'animées, tendoient à lui reprocher son indifférence passée, & lui rappeloient malicieusement ses propres loix:

car ce n'eſt pas l'amour, c'eſt la crainte de ſon frère, qui avoit paru lui donner quelque inclination à m'en diſpenſer. De toute ma vie, je n'ai vu de confuſion ſi charmante. Quelle gloire pour le pinceau, s'il pouvoit rendre ce tableau, & le mélange d'impatience qui animoit viſiblement chaque trait du plus expreſſif & du plus beau viſage du monde ! elle a touſſé deux ou trois fois. Un embarras charmant dans ſes regards, enſuite une expreſſion d'attendriſſement, qui ſembloit venir de l'incertitude de ſes déſirs ; juſqu'à ce que l'aimable *boudeuſe*, irritée de l'air d'héſitation avec lequel j'attendois ſa réponſe, dans l'impuiſſance d'articuler une parole, s'eſt miſe à fondre en larmes, & m'a tourné le dos pour ſortir avec précipitation. Mais je l'ai ſuivie ; & oſant la retenir entre mes heureux bras : « unique objet de mes affections ; ah ! ne penſez pas, lui ai-je dit, que cette ouverture, qui peut vous paroître ſi contraire à vos premières loix, vienne d'aucun deſſein de me prévaloir de la cruauté de vos proches. Si malgré la tendreſſe reſpectueuſe qui accompagnoit ma timide propoſition, elle avoit été capable de vous déſobliger, mes ſoins les plus ardens ſeroient à l'avenir... » Je me ſuis arrêté là. Elle a parlé alors, mais pour s'écrier d'un ton chagrin : *je ſuis... je ſuis bien malheu-*

reuse. Ses larmes rouloient sur ses joues vermeilles; &, tandis que mes bras environnoient encore la plus belle taille du monde, son visage se penchoit sur mon épaule, sans que la chère personne s'apperçut, dans son trouble, de l'honneur dont elle me permettoit de jouir.

Mais pourquoi, pourquoi *malheureuse*, ma très-chère vie? Toute la reconnoissance qui peut remplir le cœur le plus sensible & le plus obligé... Ici la justice m'a fermé la bouche; car quelle reconnoissance lui dois-je pour des obligations si involontaires?

Mais revenant à elle-même & à toutes ses réserves, & faisant un effort pour se dégager de mes bras; comment donc, Monsieur, m'a-t-elle dit, d'un aïr d'indignation, le visage plus enflammé & les yeux brillans d'un éclat plus fier?

J'ai cédé à ses mouvemens irrités: mais absolument vaincu par tous les charmes de son innocente confusion, j'ai saisi sa main lorsqu'elle me quittoit; & me jetant à genoux devant elle: ô mon ange! lui ai-je dit, (sans la moindre réserve alors, & sentant à peine la force de mes termes. Et, ma foi, s'il s'étoit trouvé là un prêtre, j'étois un homme perdu.) recevez les sermens de votre fidelle *Lovelace!* faites qu'il soit à vous, à vous

ſeule, & pour toujours. C'eſt le moyen de parer à tout. Qui oſera former des complots & des entrepriſes contre ma femme ? L'opinion que vous ne l'êtes pas, eſt ce qui fonde leurs folles entrepriſes, & leurs inſolentes eſpérances en faveur de M. Solmes. Ah ! daignez être à moi. Je vous en conjure, je vous en conjure ici à vos pieds, daignez être à moi. Nous aurons alors tout l'univers pour nous ; & tout le monde s'empreſſera d'applaudir à un événement qui eſt attendu de tout le monde.

Quel démon s'étoit emparé de moi ? Je ne penſois non plus à cette impertinente extaſe, qu'à voler en ce moment dans l'air. Oui la toute puiſſance eſt un attribut de cette fille enchantereſſe ! ce n'eſt pas elle, à ce compte, c'eſt moi qui dois ſuccomber dans la grande épreuve.

Avois-tu jamais entendu dire qu'un homme eût prononcé des ſermens ſolemnels, par une impulſion involontaire, en dépit de ſa réſolution préméditée & des plans les plus fiers de ſon orgueil ? Mais cette charmante créature eſt capable de faire renoncer tout homme à toute intention de lui nuire ou de lui déplaire : & je crois véritablement que je ſerois diſpoſé à lui épargner toute nouvelle épreuve (on ne peut pas dire même qu'il y en ait eu juſqu'à préſent,) s'il

n'étoit queſtion d'une ſorte de contention, que ſa vigilance a fait naître entre nous, & qui conſiſte à ſavoir lequel des deux vaincra l'autre. Tu connois ma généroſité pour mon Bouton de roſe, qui ne me diſputoit rien.

(¶) Quelquefois il m'arrive de tempérer l'ardeur des élans qui me portent vers cette belle incomparable, par cette réflexion : que la plus charmante femme de la terre, fût-elle une impératrice, ne ſurpaſſe en vertu la dernière de ſon ſexe, que dans les apparences & les cérémonies extérieures — tant le ciel a mis d'égalité dans la diſpenſation qu'il a faite à l'homme, depuis le prince juſqu'au villageois, de ce premier des dons, la femme! (♭)

Fort bien; mais à quoi m'a conduit mon aveugle impulſion? Ne t'imaginerois-tu pas que j'aie été pris au mot? Une offre faite ſi ſolemnellement, & même à genoux!

Rien moins. La petite badine m'a laiſſé échapper avec toute la facilité que j'aurois pu le déſirer. Le projet de ſon frère, l'eſpérance perdue d'une réconciliation, la crainte des malheureux accidens qui peuvent arriver, voilà les cauſes, & non pas mon offre, non pas ſon amour pour moi, auxquelles il lui a plu d'imputer ſon embarras & ſa confuſion; (¶) imputation qui eſt un

crime de haute trahiſon contre la ſouveraineté de mon orgueil ! (¶) Qu'en dis-tu ? Regarder ſon mariage avec moi comme ſa ſeconde reſſource ; & me dire, du moins en équivalent, que ſa confuſion eſt venue de la crainte que mes ennemis n'acceptent pas l'offre qu'elle veut leur faire, de renoncer à un homme qui a riſqué ſa vie pour elle, & qui eſt prêt encore à s'expoſer pour elle au même danger !

J'ai recommencé à la preſſer de me rendre heureux : mais on m'a remis après l'arrivée du couſin *Morden*. C'eſt en lui qu'elle met à préſent toutes ſes eſpérances.

J'ai paru furieux ; mais inutilement. On devoit écrire, ou l'on avoit écrit, une ſeconde lettre à la tante *Hervey ;* & l'on ſe promettoit une réponſe.

Cependant je crois que de plus en plus on auroit inſiſté foiblement ſur les délais, ſi j'avois été homme de courage. Mais *j'avois ſi peur d'offenſer !....* Le diable n'eſt pas pire. Un galant ſi timide ! une princeſſe qui exige des ſoins ſi réguliers ! comment s'accorder jamais enſemble, ſans le ſecours d'une obligeante médiatrice ? Mais il faut que je prenne patience. Il eſt rare néanmoins qu'un amour auſſi ardent que le mien ſe trouve dans le même cœur avec tant de réſi-

gnation. Mais le véritable amour, j'en suis convaincu à présent, se borne aux désirs. Il n'a point d'autre volonté que celle de l'adorable objet.

La charmante personne! revenir encore d'elle-même me parler de Londres! Si par hasard le complot de *Singleton* étoit de mon invention, je n'aurois pas pu souhaiter de plus heureux expédient pour l'engager à reprendre l'idée de partir pour cette ville. Je ne saurois deviner pourquoi elle l'avoit comme abandonnée.

Tu trouveras sous cette enveloppe la lettre de Joseph Leman, dont je t'ai parlé dans la mienne de lundi dernier (*), & ma profonde réponse à cette lettre. Je ne puis résister à la vanité qui m'excite à ces communications. Sans une raison aussi forte, il seroit peut-être mieux de te laisser penser que l'étoile de la belle combat contr'elle, & dispose les occasions à mon avantage; tandis qu'elles sont l'unique effet de mon invention supérieure.

(*) Voyez Lettre XLV. Tome III.

⁂

LETTRE VI.

JOSEPH LEMAN à M. LOVELACE.

16 Avril.

MON TRÈS-HONORABLE MILORD,

(¶) CELLE-CI eſt pour vous informer, avec votre permiſſion, comme quoi j'ai été employé dans une affaire dont j'aurois bien voulu être excuſé, ſi je l'avois pu. Car c'eſt pour faire ſervir de témoin un jeune homme, qui s'eſt trouvé tout nouvellement mon couſin du côté de ma grand-mère, & qui eſt venu s'établir ces jours dans ces cantons, à l'occaſion d'une fort vilaine affaire, comme dit mon jeune maître, concernant votre honneur. Dieu me préſerve de l'appeler comme ça, moi, ſans votre permiſſion ! Il n'appartient pas à un pauvre homme de ma ſorte de taxer mes ſupérieurs. C'eſt par rapport à une Miſs Betterton de Notingam ; une belle créature, ſelon les apparences !

Milord, à ce qu'il paroît, l'a attirée hors de chez elle par une fauſſe lettre, lui faiſant accroire qu'il étoit venu une ſienne couſine, qu'elle aimoit bien,

bien, pour la voir, & qui avoit été prise de mal en chemin. En conséquence, Miss Betterton partit dans une chaise, avec une seule femme-de-chambre, pour aller prendre sa cousine dans l'auberge, où elle étoit restée malade, comme elle le croyoit. Et la femme-de-chambre fut jouée, & la chaise renvoyée : mais on n'entendit plus parler de Miss Betterton pendant un mois ou environ ; & lorsqu'à la fin ses parens parvinrent à la découvrir, & qu'ils vouloient poursuivre l'affaire contre Milord, Milord passa au pays étranger. Et elle fit comme qui diroit ses couches, avant le retour de Milord, & elle gagna un gros rhume dans l'auberge où elle étoit en couches, & tomba en langueur, dont elle mourut bientôt, & l'enfant est en vie : mais Milord ne s'inquiète pas le moins du monde de lui ; & c'est cette aventure & quelques autres faits d'un fort mauvais aloi, que M. le gentilhomme Solmes auroit souhaité conter à ma jeune Miladi, si elle avoit voulu l'écouter, avant que nous ayons perdu son agréable, je puis bien le dire, compagnie, dans cette maison. (*)

J'espère que Milord voudra bien m'excuser. Mais j'ai été forcé de dire tout ce que j'avois

(*) Voyez Lettre LX. Tome I.

entendu, parce qu'ils avoient mon coufin pour eux, & qu'il leur auroit dit tout ce qu'il m'a dit; enforte que je n'ai pas pu faire la petite bouche, de crainte d'être mis à la porte, & j'en demande pardon à Milord.

Milord m'avoit bien fait la leçon fur plufieurs vilaines hiftoires, & fur la manière dont je devois les raconter à mon jeune maître & à ma jeune maîtreffe; mais il ne m'avoit dit mot de celle-là.

Je prie & fupplie humblement Milord d'être bien bon & fidelle pour ma très-chère jeune Dame, à préfent que vous l'avez dans vos mains, ou je mourrois de chagrin d'avoir fait certaines chofes qui ont contribué à amener les chofes au point où elles en font. Je vous en conjure, mon très-bon & honnête Milord, foyez jufte avec elle: je vous en prie, au nom de Dieu, je vous en prie. Je ne faurois en écrire plus long pour le préfent, tant j'ai de crainte & de chagrin.

Mais à préfent que j'ai la force de reprendre ma plume, Milord aura-t-il la bonté de me faire favoir, s'il y auroit quelque rifque pour la vie de Milord dans cette affaire? Car mon coufin eft actuellement gagné pour aller trouver les parens de Mifs Betterton, pour voir s'ils veulent

s'en mêler; car Milord doit bien se rappeler qu'il étoit dans ce temps-là au service de la famille Betterton, & qu'il pourroit être un bon témoin, & tout ce qui s'en suit. J'espère que l'affaire n'est pas aussi sale que Titus dit qu'elle l'étoit. Car il dit comme ça qu'il y avoit du *rapt* dans cette affaire de votre part, & mon cousin Titus est un des plus honnêtes jeunes gens qui aient jamais goûté du pain. Voilà la réputation qu'il a, & c'est ce qui m'a fait plus volontiers l'avouer pour mon parent, lorsque nous sommes venus à causer ensemble. S'il y avoit quelque risque pour la vie de Milord, j'espère que Milord du moins ne seroit pas pendu, comme de pauvres gens du commun comme nous; il n'auroit que la tête coupée, ou quelque chose comme ça, & pourtant ce seroit grand dommage que la perte d'une si bonne tête. Mais si la justice en venoit à cette extrémité, ayez la bonté néanmoins de vous souvenir de votre pauvre & fidelle Joseph Leman, avant la sentence de votre jugement, car après la sentence, comme je l'ai entendu dire, tous les biens des criminels condamnés appartiennent au Roi ou à la Justice.

J'ai pensé que le meilleur étoit d'informer Milord de tout cela, & il aura la bonté de me faire savoir, si je pourrois le servir en quelque

chose, & empêcher le mal que peut faire mon cousin Titus, à son retour de Nottingham, en le prévenant, avant qu'il fasse son rapport.

Je lui en ai déjà soufflé quelque chose; car à quoi bon, comme je lui ai dit, cousin Titus, aller réveiller le chat qui dort, & faire des querelles pour mettre en inimitié de braves & riches gentilshommes, & leur faire couper la gorge, ou autre histoire comme ça?

Tu as bien raison, m'a dit le petit Titus: & cela me donne, sous votre respect, assez bonne espérance sur lui, si Milord veut m'enseigner la manière comme quoi je dois me conduire; car Dieu sait que j'ai une pauvre, une bien pauvre invention. Je n'ai qu'une chose, c'est tout plein de de zèle & de bonne volonté pour parer malheur; oh c'est là mon principal but, & ce l'a toujours été, j'en bénis le ciel. Sans quoi j'aurois pu aussi, moi, dans mon temps, faire beaucoup de mal, autant qu'en ait pu faire Valet. Néanmoins Milord vante par-ci par-là mon invention: hélas! quelle invention, s'il vous plaît, Milord, peut avoir un pauvre homme comme moi? C'est Milord qui a une belle invention, lui, & quand il veut me mettre dans mon chemin, je m'en tire assez bien. Et je suis sûr d'une chose, c'est que j'ai tout plein de cœur & de bonne volonté pour

mériter les bonnes grâces de Milord, si j'en étois capable.

Il y a deux jours entiers, je puis le dire, que je suis à écrire cette longue lettre; & je n'ai pourtant pas encore dit tout ce que je voudrois dire. Car Milord saura que le capitaine Singleton me déplaît fort, celui dont je lui ai parlé dans mes deux dernières lettres. Il est toujours tête à tête avec mon jeune maître, & je soupçonne fort qu'il pourroit bien se machiner quelque mauvais complot entr'eux, & d'autant plus, que la fille aînée, ma jeune maîtresse, paroît s'y joindre & être d'intelligence avec eux quelquefois.

La semaine dernière, mon jeune maître dit en face de moi: *Le sang me boût dans les veines, capitaine Singleton, d'impatience de m'en venger;* & il vous appela, Milord, d'un nom qu'il ne convient pas à un homme de ma sorte de répéter. Le capitaine Singleton se mit à parler bas à l'oreille de mon jeune maître, à cause de moi qui étois-là tout près d'eux. Mon jeune maître lui dit: Oh vous pouvez tout dire devant Joseph; *car avec son air idiot, c'est un homme qui a un aussi bon cœur & une aussi bonne tête qu'en ait quelque domestique que ce soit.* Ma conscience voulut me faire un reproche alors; & cepen-

dant, en quoi? lorsque tout ce que j'en fais, n'est que pour empêcher malheur, & en voyant que Milord a tant de patience, ce que mon jeune maître n'a pas, ensorte que je ne crains pas de dire à Milord tout généralement ce que je fais.

Et je puis dire encore que j'ai tant d'envie de mériter les bontés de Milord pour moi, que je ne laisse rien passer de ce que je peux vous apprendre, pour prévenir les malheurs : & aussi, si c'étoit la bonté de Milord à l'occasion de l'*ours bleu*, dont on m'a dit tant de bien — je suis bien sûr que je lui en aurois une obligation infinie, & que je bénirois le nom de Milord le reste de mes jours, quand je vivrois cent ans.

Et l'*ours bleu* n'est pas encore tout : la jolie petite oie aussi, n'en déplaise à Milord que je prie, & Dieu aussi, de me pardonner, si je fais tant que de plaisanter dans un cas aussi sérieux, me trotte aussi dans la tête. Je crois que je pourrois par aventure l'aimer plus que Milord ne l'auroit voulu ; car elle commence à être obligeante & de bonne humeur, & elle m'écoute avec plaisir, quand je lui parle de l'*ours bleu ;* on diroit qu'elle est déjà parmi *les orges & les pois.*

Je vous en prie, Milord, de passer les badi-

neries d'un pauvre homme tout ſimple. Nous autres pauvres gens nous avons auſſi nos riſées, & n'en déplaiſe à Milord, tout comme nos maîtres; & ſi nous ſommes quelquefois grondés, nous pouvons trouver à qui le rendre au-deſſous de nous; ou bien épouſer par aventure une femme ſur qui paſſer notre *himeur;* ainſi nous ſommes & nous pouvons faire les maîtres de façon ou d'autre, nous-mêmes.

Mais comme j'abuſe de votre patience Milord! — Quand les valets ont le cœur en joie, ils aiment à la montrer, & ils iront juſqu'à faire des impertinences, ſi on les laiſſe faire.

Ayez la bonté, d'après tout ceci, de me faire ſavoir ſi je pourrois vous être de quelque ſervice en quelque choſe où je puſſe ſervir Milord, & ſervir auſſi ma très-jeune dame, & Dieu me faſſe cette grâce! Car je commence à avoir grand-peur pour elle, de voir comme le monde cauſe..... Sûrement, Milord ne voudra pas lui faire ce qui s'appelle du mal: mais je ſais que Milord ne peut manquer d'avoir toutes ſortes de bontés pour une jeune dame ſi admirable: eh! comment pourriez-vous vous empêcher d'en avoir? Mais je ſens ici un remords de conſcience; car ſans quelques-unes de mes hiſtoires, que Milord m'a dit de conter, mon

vieux maître & ma vieille maîtreſſe, & les deux vieux gentilshommes n'auroient pas eu moyen de montrer un cœur auſſi dur, malgré tout ce que peuvent dire mon jeune maître & ma jeune maîtreſſe.

Et voici le malheur de la choſe : c'eſt qu'ils ne peuvent pas tirer les choſes au clair vis-à-vis de ma chère jeune dame, parce que, ſuivant les ordres de Milord, ils croient tenir ces hiſtoires comme des ſecrets que j'aurois tirés pour de l'argent de votre valet-de-chambre ; & il faut bien prendre garde que cela ne ſe ſache pas, ſans quoi vous pourriez bien être aſſommé & moi auſſi, & l'entremetteur mis à l'ombre. — Ah, Milord! — Je crains bien que je ne ſois un vrai vaurien : Dieu ait pitié de moi & de mon ame! Et je n'avois pourtant pas mauvaiſe intention.

Mais ſi ma chère jeune dame venoit à ſe laiſſer aller à mal, Milord ſe ſouviendroit de l'abreuvoir de l'*ours bleu.* (*) Mais Dieu veuille nous préſerver tous de toute mauvaiſe action, & de toutes mauvaiſes vues ! c'eſt la grâce que je demande au ciel. — Car quoique Milord ait des

(*) Dans la plupart des bourgs d'Angleterre, il y a un vivier qui ſert d'abreuvoir, où l'ancien uſage étoit de plonger les femmes ſcandaleuſes.

bontés pour moi, dans ce qu'on appelle les biens de ce monde; cependant, que gagneroit un homme en perdant son ame, comme dit la Sainte-Écriture; n'est-il pas vrai, Milord?

Mais néanmoins j'ai bonne espérance de me repentir un jour à venir, n'étant encore qu'un jeune homme, s'il m'arrive que je péche par ignorance; & puis Milord est un homme de grand nom & d'un grand esprit: & moi je ne suis qu'un pauvre domestique qui ne vaut pas la peine qu'on songe à lui; & Milord est bien en état de répondre de tout. Mais de quelque façon que ce soit, je serai toujours, Milord, votre fidelle serviteur en tout respect. (b)

JOSEPH LEMAN.

LETTRE VII.

M. LOVELACE, à JOSEPH LEMAN.

Lundi, 17 *Avril.*

(¶) HONNÊTE Joseph, vous avez plus mauvaise opinion que vous ne devez, de votre invention. Je suis obligé, moi, de lui donner de nouveaux éloges. Je n'ai pas connu, parmi les bonnes gens de votre sorte, beaucoup de meilleu-

res têtes que la vôtre. Combien de fois votre prévoyance & votre discrétion n'ont-elles pas servi mes vues dans des circonstances que je n'avois pu prévoir, ignorant quel seroit le succès des instructions générales que je vous avois communiquées, ou ce qu'elles deviendroient à l'exécution ? Vous vous défiez trop de votre capacité, honnête Joseph, c'est votre défaut ; mais c'est un défaut qui ne vient que de votre modestie naturelle, & on doit plutôt vous en plaindre que vous en blâmer.

L'affaire de Miss Betterton ne fut de ma part qu'une folie de jeunesse. J'aime passionnément à exercer mon invention. Je puis vous assurer d'une chose, Joseph ; c'est que j'ai toujours eu beaucoup plus de plaisir à faire jouer mes stratagêmes & mes ruses, que ne m'en a donné leur succès. Je ne suis point un homme sensuel ; mais une tête active & entreprenante. Une femme ressemble à une autre femme. *Vous me comprenez*, Joseph. A la chasse tout le plaisir consiste à suivre les tours & retours du lièvre qu'on poursuit. Autrement un poulet de basse-cour est meilleur à manger. *A présent vous m'entendez*, Joseph.

Miss Betterton n'étoit que la fille d'un marchand. La famille s'étoit à la vérité enrichie ;

& aspiroit à commencer une souche de gentilshommes; & ils étoient assez peu raisonnables pour espérer qu'un homme de mon rang épouseroit leur fille. Je me conduisis honnêtement. Je n'amusai point la jeune personne de cette espérance: car elle m'en fit la proposition. Elle en fut chagrine. On la veilla de près; elle s'enferma & elle fut enfermée. Il fallut employer quelque ruse innocente pour l'attirer hors de sa maison. — Mais il n'y eut jamais de rapt dans cette affaire, je puis vous l'assurer, Joseph. Elle m'aimoit; je l'aimois. Il est vrai que, lorsque je l'eus attirée dans l'auberge, je ne lui fis aucunes questions. Il est cruel de demander à une fille sage & modeste son consentement: c'est se créer des embarras à tous deux. Si ses parens n'avoient pas été si vifs & ne se fussent mêlés de rien, j'aurois été constant dans mon amour, & je lui aurois été fidelle jusqu'à présent, autant que j'en puis répondre. — Car alors je n'aurois pas connu mon bel Ange.

Ce n'est point à cause d'elle que je suis sorti du royaume. Elle m'amoit trop tendrement pour être mon accusatrice. Elle refusa de signer un écrit que ses parens avoient dressé pour elle, & dont ils vouloient faire le fondement de leur poursuite: & ces brutales créatures ne voulurent

pas absolument permettre les secours d'une sage-femme, jusqu'au moment où sa vie fut en danger; & je crois que ce fût-là la cause de sa mort.

J'en portai le deuil quoique je fusse alors en pays étranger. C'est un honneur que j'ai toujours rendu aux honnêtes créatures qui sont mortes en couche de mes œuvres.

J'ai toujours été délicat dans mes amours. Voici les règles que je me suis prescrites en entrant dans le monde & dans l'âge de l'activité: de mettre la mère au-dessus des besoins, lorsqu'elle a des parens cruels, & que je ne puis lui procurer un mari sortable; d'éviter les femmes publiques, espèce de justice & de prévoyance que je devois aux honnêtes femmes, aussi-bien qu'à moi-même; de marier, s'il est possible, une maîtresse que je quitte, avant que d'en prendre une autre; de prendre grand soin d'elle dans ses couches; de pourvoir à la fortune du petit, s'il vit, suivant la condition de la mère; & de prendre le deuil pour elle, si elle meurt en travail.

Et cette promesse fut toujours une grande consolation pour les pauvres chères petites, lorsqu'elles approchoient de leur terme. Toutes mes erreurs, toutes mes dépenses ont toujours été avec les femmes ou pour elles; & en me

conduifant auffi honnêtement avec elles, ma confcience & ma prudence n'ont rien à me reprocher fur l'article de la fortune. Tous les hommes aiment les femmes; & trouvez-moi un homme, je vous en défie, Jofeph, qui s'acquitte de ces fortes de devoirs avec plus d'honneur? Auffi, n'eft-il pas furprenant que les femmes m'aiment comme elles font.

Mais à préfent, je fuis un homme d'une vertu ftricte. Je fuis réformé : & il y a long-temps, fort long-temps que je le fuis; avec la réfolution de me marier auffitôt que j'aurai pu déterminer la plus admirable des femmes à me prendre pour fon mari. Je ne fonge plus à aucune autre femme; il m'eft impoffible de fonger à d'autres. J'ai épargné de fort jolies filles à fa confidération. C'eft la vérité, Jofeph. Ainfi que votre cœur honnête fe tranquillife. — Vous voyez la peine que je prends pour calmer vos fcrupules & vos plaintes.

Mais pour Mifs Betterton..... point de rapt dans cette affaire, je le répète. Le rapt eft une chofe contre nature ; & plus rare qu'on ne croit, Jofeph. — Je ferois bien fâché d'être réduit à une pareille extrémité ; jamais cela ne m'eft arrivé. Mifs Betterton a été enlevée de mes mains contre fa volonté. Et dans ce cas, ce

ſont ſes parens & non pas moi qui ont commis le rapt.

Je ſuis parvenu à voir deux fois le petit enfant, à l'inſçu de ſa tante, qui prend ſoin de lui; qui l'aime tendrement, & qui ne voudroit pas pour rien au monde s'en ſéparer. C'eſt un fort bel enfant: le ciel en ſoit loué! Il n'eſt point fait pour faire rougir ſon père, quel qu'il fût. Il ſera bien pourvu dans la famille, ſans quoi je prendrois ſoin de lui; il aura le bien de ſa mère: ces ingrates canailles maudiſſent le père & béniſſent l'enfant. Enfin, à tout conſidérer, il n'y a rien de vil de mon côté dans cette affaire, & il y a beaucoup de vilains procédés de la part des Betterton.

Ainſi, Joſeph, point d'inquiétude, & ne crains rien ni pour ma tête, ni pour ton cou, ni pour l'*ours bleu*, ni pour ta petite oie.

J'aime beaucoup vos plaiſanteries. La plaiſanterie ſied mieux aux pauvres gens que les plaintes: j'aime à vous voir plaiſanter; & tout ce que nous diſons, ce que nous faiſons, ce que nous déſirons, n'eſt au fond qu'un ſujet de plaiſanterie: celui qui ne prend pas la vie du côté plaiſant, n'eſt qu'un fou triſte qui choiſit le pire lot.

Je ne doute point, Joſeph, que vous n'ayez

eu vos momens de joie, comme vous dites, aussi bien que vos supérieurs. Puissiez-vous en avoir de plus en plus, honnête Joseph! Celui qui envieroit à un pauvre homme ses bons momens, mériteroit de n'en avoir aucun lui-même. Ainsi continuez de rire & de plaisanter : la plaisanterie, je le répète, vous va bien mieux que le ton plaintif.

Il étoit bien inutile que je vous parlasse de Miss Betterton. Ne vous ai-je pas fourni assez d'histoires contre moi, sans la sienne, pour augmenter votre crédit sur l'esprit de vos rusés maîtres? D'ailleurs je ne me souciois pas de citer Miss Betterton; ses parens étant tous en vie, & en crédit. Je l'aimois aussi tendrement : car elle m'a été enlevée par ses cruels parens au milieu des premières ardeurs de notre passion.

Mais c'est assez parler de la chère Miss Betterton: oui chère, en vérité; car la mort nous rend nos amis plus chers. Le ciel fasse paix à sa bonne ame! Et ici, Joseph, il m'échappe un profond soupir donné à la mémoire de Miss Betterton.

Quant au voyage du petit Titus (je le connois; son nom me le rappelle en ce moment) laissez-le faire. Une femme morte en couche il y a dix-huit mois; point de procès commencé de son vivant; un refus déclaré de sa part de se

prêter à aucunes pourſuites contre moi ; voilà de jolies circonſtances, Joſeph, pour fonder une accuſation de rapt !

A l'égard de votre jeune Dame, l'adorable Clariſſe Harlowe ; je lui ai toujours fait ma cour pour en faire ma femme. Les autres ont toujours attendu le mariage de la vanité de leur propre cœur, plutôt que de mes promeſſes. Car j'ai toujours tenu fidellement ce que j'ai promis : vous ſavez, Joſeph, qu'avec vous les effets ont toujours été au-delà de mes promeſſes : j'en uſe de même avec tout le monde. Pourquoi ? parce que c'eſt la meilleure façon de montrer que je n'ai pas l'ame chiche & étroite. Une promeſſe eſt une obligation. Un homme juſte tient ſa promeſſe. Un homme généreux paſſe au-delà. Telle eſt ma règle.

Si vous doutez de mon honneur vis-à-vis de cette jeune Dame, vous êtes plus difficile qu'elle. Elle ne reſteroit pas une heure avec moi, ſi elle avoit le moindre doute. Il n'eſt point au monde de cœur moins changeant que le mien. N'en avez-vous pas eu plus d'une preuve ? Pourquoi donc ces doutes & ces ſcrupules, honnête Joſeph ?

Mais ſi vous en avez, c'eſt que vous êtes honnête ; auſſi je vous les pardonne. Quiconque aime ma divine Clariſſe, m'aime néceſſairement.

Que

Que James Harlowe m'appelle de tous les noms qu'il lui plaira, je souffrirai tout pour l'amour de sa sœur. Ne vous inquiétez pas de moi; point de chagrin. Son estime m'en dédommagera bien. Le méchant & vil cœur de son frère peut faire *bouillir son sang dans ses veines*, toutes fois & tant qu'il voudra; crois-tu, Joseph, que ma conscience s'en ressentira? & si cela ne trouble pas ma conscience, pourquoi la tienne en seroit-elle affectée? Ah, Joseph, Joseph! Quelle sotte insupportable est ta conscience! Une pareille conscience qui tourmente un pauvre homme, lorsqu'il n'a en vue que le bien, est pure foiblesse, & non pas une conscience.

Mais dis-moi tout ce que tu voudras, écris-moi tout ce que tu sauras, tout ce que tu entendras; j'aurai patience avec tout le monde: & comment ne l'aurois-je pas, lorsque c'est le désir de mon cœur, autant que du tien, de prévenir tout malheur.

Ainsi, Joseph, à présent que j'ai pris tant de peine pour tranquilliser ta conscience, satisfaire à tous tes doutes, & bannir toutes tes craintes, venons maintenant à un nouvel objet.

Vos efforts & les miens qui tendoient par des voies détournées, à les réconcilier tous, même contre la volonté des plus entêtés, n'ont pas,

nous le voyons, eu le ſuccès que nous en eſpérions; ils n'ont fait au contraire qu'aigrir les querelles entre nos familles. Mais ce n'a pas été ni votre faute ni la mienne. Si nos vues honnêtes ont échoué juſqu'ici, il faut s'en prendre au cœur envenimé de votre jeune maître, dont le ſang noir comme la poix, eſt, de ſon aveu, ſi prompt à bouillir dans ſes veines. Nous n'en devons pas moins ſuivre notre chemin. Nous viendrons à bout à la fin, de les laſſer, & ils en viendront à nous propoſer des conditions; & quand ils en feront là, ils verront combien je ſuis raiſonnable; quoiqu'ils méritent ſi peu ma condeſcendance.

Ainſi de la perſévérance, Joſeph: honnête Joſeph, de la perſévérance: & quelques invraiſemblables que puiſſent vous paroître les moyens, vous verrez à la fin nos déſirs remplis.

Nous n'avons autre choſe à faire à préſent qu'à pourſuivre notre ouvrage ſur le plan où nous l'avons commencé: car ſi ma bien-aimée, comme je vous l'ai dit dans ma dernière, ſe défie de vous, elle vous perdra, ſi elle n'eſt pas ma femme. Si elle le devient, j'aurai le pouvoir, comme j'en ai la volonté, de vous protéger; & s'il y a quelque reproche à faire, comme elle croira qu'il tombe ſur moi plus que ſur vous, il faudra bien qu'elle vous pardonne, & qu'elle

garde les secrets de son mari, pour l'intérêt de sa propre réputation. Autrement elle feroit une grande brèche à son devoir. Ainsi, Joseph, à présent que vous avez mis la main à l'œuvre, il n'est plus temps de regarder derrière vous.

Et quelle est la conclusion de tout ceci? Encore une tâche à remplir, & ce sera la dernière qui tombera à votre lot; du moins qui soit de quelque conséquence.

Ma bien aimée est décidée à ne pas songer au mariage, qu'elle n'ait tenté auparavant d'amener ses parens à se réconcilier avec elle. Vous savez qu'ils sont déterminés à n'en rien faire. Elle a dans sa tête, je n'en doute pas, de me forcer à me soumettre à des gens que je déteste; & si je le faisois, ils m'insulteroient de nouveau, au lieu de recevoir ma soumission comme ils le doivent. Elle avoue même, qu'elle est prête à renoncer à moi, si sa famille l'exige, pourvu qu'ils la débarrassent de Solmes. Ainsi, suivant toutes les apparences, je suis aussi éloigné que jamais du bonheur de pouvoir la dire à moi: oui, je cours plus que jamais risque de la perdre, si je n'imagine pas quelque expédient pour me tirer du pas critique où je suis; & alors, Joseph, toutes mes peines, tous mes soins, & tout ce que vous avez fait, seroient en pure perte.

Dans l'endroit où nous fommes logés, nous ne pouvons refter long-temps cachés. Le logement ne peut nous convenir, tant que nous fommes enfemble, & qu'elle refufe de fe marier. Elle veut abfolument m'éloigner d'elle. J'ai en vue un logement à Londres, affez extraordinaire & qui nous conviendroit fort, où nous ferions bien cachés, & cela préviendroit tout accident fâcheux. Quand nous ferons là, fi je peux parvenir à l'y conduire, elle infiftera fur la néceffité que je la quitte. *Mifs Howe* ne fait que lui mettre en tête la défiance & les ftratagêmes. C'eft là, vous le favez, la raifon qui m'a obligé de faire agir la famille au château d'Harlowe fur l'efprit de Mde. *Howe*, & *Mde. Howe* fur fa fille. Ah! *Jofeph*, point d'inquiétude pour mon ange: il n'y a que moi qui fuis en danger: mais fi j'étois auffi libertin qu'on s'eft plu à me peindre, je n'aurois qu'à remuer le doigt, comme on dit, pour finir tout cela.

Mais par le fecours d'une de vos idées, il m'eft venu dans l'efprit un expédient, qui terminera tout; & qui portera votre réputation encore plus haut. Ce Singleton, à ce qu'on dit eft un homme qui aime les entreprifes. (b) Les vues qu'il a d'engager James Harlowe à fe faire le principal armateur d'un plus grand vaiffeau,

qu'il ambitionne de commander, pourroient être le ſujet de ces conférences ſecrètes dont vous me parlez. Puiſque le capitaine a pris une ſi bonne opinion de vous, ne pourriez-vous, en feignant beaucoup de haine pour moi & pour mes ruſes, propoſer à Singleton d'offrir à M. James, qui a tant de paſſion pour la vengeance, le ſecours de tout ſon équipage, pour enlever ſa ſœur & la tranſporter à Leith, où ils ont tous deux leurs établiſſemens, ou quelque part ailleurs.

Vous pouvez leur dire que ſi ce projet peut être effectué, c'eſt le moyen de me réduire au déſeſpoir, & de faire entrer votre jeune maîtreſſe dans toutes leurs meſures. Vous pouvez les informer, comme ſur le témoignage de mon valet-de-chambre, de la diſtance où elle me tient d'elle, dans l'eſpoir d'obtenir grâce de ſon père, en renonçant impitoyablement à moi, ſi l'on inſiſte ſur ce ſacrifice. Vous pouvez leur dire que le ſeul point, dont mon valet-de-chambre vous ait fait un myſtère, étant le lieu de notre retraite, vous ne doutez pas qu'avec quelques guinées vous ne puiſſiez tirer de lui cet éclairciſſement, & des lumières certaines ſur le temps où je ſerai éloigné d'elle, afin qu'ils trouvent plus de ſûreté dans leur entrepriſe; leur

dire encore, & toujours comme le tenant de mon valet, que nous fommes à la veille de changer de logement pour en trouver un plus convenable (ce qui eft vrai, mon cher Jofeph) & que mes affaires m'obligent fouvent de m'abfenter.

S'ils ouvrent l'oreille à votre propofition, vous vous ferez un mérite auprès de *Betty*, en la lui communiquant fous le fecret. Betty fera la même confidence à Mifs Arabelle, qui embraffant avec joie toutes les occafions de fe venger de moi, ne manquera point d'en inftruire fon oncle Antonin, fi elle n'a pas été prévenue par fon frère. M. Antonin Harlowe fe hâtera probablement de porter cette découverte à Mde. Howe, qui ne pourra la cacher long-temps à fa fille, quoiqu'elles foient toujours en querelle enfemble. Sa fille écrira auffitôt à ma bien-aimée; foit que le complot vienne ou ne vienne pas à mes oreilles par quelqu'une de ces voies, vous me l'écrirez, comme un fecret, fous prétexte de prévenir toutes fortes de défaftres; ce qui fait, comme vous favez, l'objet de tous vos foins & des miens. Alors je ferai voir votre lettre à ma chère Mifs. Alors fa confiance augmentera pour moi, & me convaincra de fon amour, dont je fuis quelquefois tenté de douter. Elle fe hâtera de choifir un logement plus sûr. J'aurai

un prétexte pour demeurer près d'elle, qui sera de lui servir de garde. Elle verra clairement qu'il ne lui reste aucune espérance de réconciliation. Vous donnerez continuellement à James & à Singleton de faux avis, que j'aurai soin de vous fournir; de sorte qu'il n'y aura rien de fâcheux à redouter.

Et quel sera l'heureuse, heureuse & triplement heureuse conséquence ? Notre chère Miss deviendra ma femme, par des voies honorables. La bonne intelligence sera bientôt rétablie entre ses parens & les miens. Les deux guinées seront une agréable addition aux gratifications que je vous ai déjà, par de semblables ruses, fait tirer de cette avare famille. Votre réputation de prudence & de courage sera encore accrue.... *L'ours bleu* ne vous manquera pas non plus; & si vous croyez faire une bonne affaire d'en acquérir le fonds, vos amis ne vous laisseront pas dans l'embarras pour la somme. Betty s'empressera aussi de devenir votre femme; tous deux, j'en suis sûr, vous avez eu la prudence d'épargner quelque chose; la famille des Harlowes, que vous avez servie si fidellement, (car c'est l'avoir bien servie, sans doute, que d'avoir détourné les malheurs que la violence du fils auroit attirés sur elle) ne peut manquer avec honneur de four-

nir quelque chose pour votre établissement; j'ajouterai encore à votre petit trésor. Ainsi vous ne devez voir, devant vous, que repos & bonheur.

Chantez de joie, Joseph, chantez. Un fumier dont vous serez le maître; des domestiques que vous pourrez commander & gronder à votre tour, une femme qu'il dépendra de vous d'aimer, ou de quereller, comme l'envie vous en prendra; *Monsieur l'hôte*, *Madame l'hôtesse*, à chaque mot; être payé pour faire bonne chère, au lieu de donner du vôtre: heureux ainsi, non-seulement de votre bien être, mais encore du bonheur d'autrui, par la réconciliation & la tranquillité de deux bonnes familles, sans nuire à une seule ame chrétienne, ô Joseph, honnête Joseph! que vous aurez de jaloux! Qui feroit le dégoûté, avec une si belle perspective devant les yeux?

Cette tâche que je vous propose aujourd'hui couronne votre ouvrage. Si vous pouvez leur faire seulement former ce dessein, soit qu'ils l'entreprennent ou non, vous répondrez également aux bonnes intentions de votre ami très-affectionné,

R. LOVELACE.

LETTRE VIII.

[*Envoyée à Miss Howe dans la lettre précédente de Miss Clarisse.*]

Miss Cl. Harlowe à Mde. Hervey.

Lundi, 20 *Avril.*

Madame ma très-honorée Tante,

N'ayant pas reçu la faveur d'une réponse à à une lettre que j'ai pris la liberté de vous écrire le 14, je me flatte pour ma consolation, qu'elle n'aura point été jusqu'à vous ; car j'aimerois mieux la supposer égarée, que d'avoir la mortification de penser que ma tante Hervey me juge indigne de son attention.

Dans cette espérance, ayant conservé une copie de ma lettre, & ne pouvant m'exprimer dans des termes qui conviennent mieux aux malheureuses circonstances, je la transcris, & la mets avec celle-ci sous une enveloppe commune, & je vous supplie très-humblement d'appuyer de votre crédit ce qu'elle contient. (*)

Il est encore en mon pouvoir d'exécuter les

(*) Voyez la Lettre XXXIV. Tome III.

mêmes offres; & rien ne feroit plus affligeant pour moi, que de me voir précipitée dans d'autres mefures, qui pourroient rendre plus difficile la réconciliation que je défire.

S'il m'étoit permis, Madame de vous écrire avec l'efpérance d'une réponfe, je fuis en état de juftifier mes intentions dans la démarehe où je me fuis engagée, quoiqu'aux yeux de mes plus rigoureux juges, je ne me flatte pas de pouvoir éviter quelque reproche d'imprudence. Pour vous, j'en fuis sûre, vous auriez pitié de moi, fi vous faviez tout ce que j'aurois à dire pour ma défenfe, & combien je me crois miférable d'avoir perdu l'eftime de tous mes parens.

Je me flatte qu'il n'eft pas encore impoffible de m'y rétablir. Mais, quelle que foit ma fentence au château d'Harlowe, ne me refufez pas, ma chère tante, quelques lignes de réponfe, pour m'apprendre s'il n'y a point d'efpérance de réconciliation, à des conditions moins choquantes que celles qu'on a jufqu'ici voulu m'impofer; ou (m'en préferve le ciel!) fi je fuis abandonnée fans retour.

Du moins, ma chère tante, procurez-moi la juftice que j'ai demandée dans une lettre à ma fœur, pour mes habits & la petite fomme d'argent, afin que je ne me trouve pas deftituée des

commodités les plus communes, & dans la néceſſité d'avoir obligation à ceux auxquels je ſouhaiterois le moins (à préſent du moins) d'accorder cet avantage ſur moi. Permettez-moi d'obſerver que ſi ma démarche étoit venue d'un deſſein formé, j'aurois pu du moins avec l'argent & les pierreries, m'épargner les mortifications que j'ai ſouffertes, & qui ne peuvent qu'augmenter ſi ma demande eſt rejetée.

Si vous obtenez la permiſſion de recevoir les éclairciſſemens que je vous offre, je vous ouvrirai le fond de mon cœur, & je vous informerai de tout exactement.

Si l'on peut trouver quelque plaiſir à me voir mortifiée, ah! daignez leur faire connoître que je le ſuis exceſſivement; & que c'eſt néanmoins par mes réflexions que je le ſuis, n'ayant point de plaintes à faire de la perſonne dont on appréhendoit toutes ſortes de maux.

Le porteur de ma lettre a quelques affaires dans votre canton, qui lui donneront le temps d'attendre votre réponſe, ſi vous m'accordez cette faveur, & de me l'apporter ſamedi au matin. C'eſt une occaſion que je n'avois pas prévue. Je ſuis ma très-chère tante, &c.

CL. HARLOWE.

P. S. Perſonne ne ſaura jamais que vous avez

eu la bonté de m'écrire : ſi vous ſouhaitez que votre réponſe demeure ſecrète, ayez la bonté de me l'adreſſer chez M. Oſgood près la place *Soho*.

LETTRE IX.

Miſs HOWE *à Miſs* CLARISSE HARLOWE.

Samedi, 22 *Avril.*

JE ne ſais ſur ma vie, quelle explication donner aux biſarres méthodes de votre perſonnage ; mais il doute certainement de votre amour pour lui, & là-deſſus du moins je le trouve auſſi modeſte que certain quidam ; car c'eſt confeſſer tacitement qu'il n'en eſt pas digne.

Il ne peut ſoutenir de vous entendre regretter ſans ceſſe les oignons d'Egypte, (ce que vous faites encore plus que jamais dans votre lettre à votre tante) & de ſe voir reprocher continuellement l'entrevue, votre fuite, & ce que vous nommez ſes artifices. J'ai paſſé en revue toute ſa conduite ; je l'ai comparée avec ſon caractère général, & je trouve qu'il y a plus de conſtance & d'uniformité dans ſon orgueil & dans ſon humeur vindicative, c'eſt-à-dire dans ſa petiteſſe ;

que nous ne nous l'étions imaginé l'une & l'autre. Dès le berceau, sa qualité de fils unique l'a rendu un enfant gâté, mutin, malicieux, le gouverneur de ses gouverneurs: dans un âge plus avancé un libertin peu jaloux de ménager les apparences; méprisant notre sexe en général, pour les fautes particulières de quelques femmes qui lui ont fait trop bon marché de leurs faveurs. Comment s'est-il conduit dans votre famille avec les vues d'obtenir une *Clarisse ?* Depuis le temps que votre extravagant de frère s'est mis dans le cas de lui devoir la vie, il a rendu bravades pour bravades, il vous a fait tomber dans ses filets, par un mélange de terreur & d'artifice. Quelle politesse attendra-t-on jamais d'un homme de cette trempe ?

Oui; mais que faire, dans la situation où vous êtes ? Il me semble que vous devez le mépriser, le haïr.... si vous le pouvez.... & vous dérober à lui; mais pour aller où ? surtout à présent que votre frère médite de ridicules complots, & veut rendre votre sort encore plus misérable, comme cela pourroit arriver.

Si vous ne pouvez le mépriser & le haïr, si vous ne vous souciez pas de rompre avec lui, il faut vous relâcher un peu de vos délicatesses. Si ce changement n'amène pas la célébration, alors je

me jetterois ſous la protection des dames de ſa famille. Le reſpect dont elles paroiſſent remplies pour votre perſonne eſt par lui-même une ſûreté de ſa conduite honorable avec vous, ſi l'on pouvoit avoir quelque ſujet d'en douter. Vous devriez lui rappeler du moins l'offre qu'il vous a faite, d'engager une de ſes couſines Montaigu à vous accompagner dans votre nouveau logement de Londres, juſqu'à l'heureuſe concluſion.

Mais ce feroit, direz-vous, déclarer que vous êtes à lui. — D'accord ; mais vous ne devez pas avoir à preſent d'autre vue que d'être à lui. Le projet de votre frère n'achève-t-il pas de vous convaincre, qu'il ne vous reſte pas d'autre reſſource ?

Croyez-moi donc, ma très-chère amie ; il eſt temps de renoncer à toutes ces vaines eſpérances de réconciliation, qui vous ont tenue en ſuſpens qu'aujourd'hui. Vous m'avouez dans votre lettre qui eſt ſous mes yeux, qu'il s'eſt offert à vous dans les termes les plus clairs, quoique vous ne me marquiez point ſes expreſſions, & je vois qu'il vous a même, avec ſon déſir, expliqué les raiſons qui doivent vous faire accepter ſes offres. C'eſt une générosité peu commune aux gens de ſon eſpèce, qui n'attaquent ordinairement que notre amour propre, en nous diſant

préfomptueufement que nous devons les aimer, tout indignes qu'ils en font, par la feule raifon qu'ils nous aiment.

A votre place, avec ces charmantes délicateffes que j'admire, peut-être ne ferois-je pas autrement que vous. Je voudrois, fans doute, me voir preffée avec une refpectueufe ardeur; fuppliée avec conftance; & que tous les difcours, comme toutes les actions d'un amant tendiffent à cet unique point. Cependant, fi je foupçonnois de l'art dans fa conduite, ou quelque délai fondé fur le doute de mes fentimens, je prendrois le parti, ou d'éclaircir fes doutes, ou de renoncer à lui pour jamais. Si le dernier de ces deux cas étoit le vôtre, moi, votre fidelle amie, je raffemblerois toutes mes forces, foit pour vous trouver un afyle ignoré, foit pour me réfoudre à partager votre fortune.

Quel miférable, de s'être rendu fi facilement à votre réponfe, lorfque vous l'avez remis au retour de votre coufin Morden! Mais je crains auffi que vous n'ayez été trop fcrupuleufe; car vous convenez qu'il s'eft piqué de cette raifon. Si j'étois informé par fes propres mémoires (*),

(*) [¶] Le lecteur qui a vu fon récit, & qu'ignore encore Mifs Howe, obfervera qu'il n'étoit pas poffible

je m'imagine, ma chère, que je trouverois de l'excès dans vos délicateſſes & vos ſcrupules. En le prenant au mot, lorſqu'il s'expliquoit ſi clairement, vous auriez acquis ſur lui le pouvoir que je lui vois à préſent ſur vous. Il n'eſt pas beſoin de vous dire qu'une femme qui a donné dans le piége où vous êtes tombée, doit ſe ſoumettre à quantité de mortifications.

Mais, à votre place, avec la vivacité que vous me connoiſſez, je vous aſſure que dans un quart-d'heure, qui ſeroit tout le temps que je voudrois accorder aux délicateſſes dans une pareille poſition, je verrois clair juſqu'au fond. Ses intentions doivent être bonnes ou mauvaiſes : ſont-elles mauvaiſes ? Vous ne ſauriez en être aſſurée trop tôt. Si c'eſt heureuſement le contraire, n'eſt-ce pas de ſa femme qu'il ſe plaît à tourmenter la modeſtie ?

Il me ſemble que j'éviterois auſſi toutes les récriminations qui ne ſont capables que d'aigrir, & tous les reproches qui ont rapport à l'ancienne querelle ſur ſes mœurs ; ſurtout lorſque vous êtes aſſez heureuſe pour n'avoir pas l'occaſion d'en parler par expérience. J'avoue qu'il y a quelque ſatisfaction pour une belle ame

à une ame auſſi délicate que Clariſſe, de ſe conduire autrement qu'elle n'a fait avec un homme auſſi vain & auſſi cruellement artificieux. [S]

à

à ſe déclarer contre le vice : mais ſi cette attaque eſt hors de ſaiſon, & ſi le vicieux paroît diſpoſé à ſe corriger, elle ſervira moins à faciliter ſa réforme qu'à l'endurcir ou à le jeter dans l'hypocriſie.

J'aime comme vous à le voir faire peu de cas du ſage projet de votre frère. Pauvre James Harlowe ! Ce pauvre petit Monſieur *Jemmi* (*) Harlowe, cette tête manquée s'aviſe donc de former des complots & de prétendre à la méchanceté, tandis qu'il en fait un de ſes chefs d'accuſation contre Lovelace? Un méchant qui eſt homme d'eſprit, mérite à mon gré d'être pendu ſur-le-champ, & s'il vous plaît, ſans cérémonie : mais un demi-ſot qui ſe mêle de méchanceté, doit avoir d'abord les os briſés ſur la roue, ſauf à être pendu après. Je trouve que Lovelace a peint tout M. James en peu de traits (†).

Fâchez-vous, ſi vous le voulez ; mais ſoyez ſûre comme de votre exiſtence, que cette pauvre eſpèce, que quelques-uns nomment votre frère, s'applaudiſſant d'être parvenu à vous faire quitter la maiſon de votre père, & de n'avoir plus à craindre que de vous voir indépendante

(*) Diminutif de *James*, Jacot.

(†) Voyez Lettre IV de ce vol.

de lui dans la vôtre, se croit égal à tout ce qu'il y a de rare au monde, & prétend combattre Lovelace avec ses propres armes. Ne vous souvenez-vous pas de son triomphe de pédant, tel que vous me l'avez dépeint vous-même d'après le récit de votre tante, lorsqu'il s'enfloit d'orgueil & s'encensoit lui-même devant l'insolente Betty Barnes? (*)

Je n'attends rien de votre lettre à Mde. Hervey. J'espère que Lovelace ne saura jamais ce qu'elle contient. Chacune des vôtres me fait juger qu'il se ressent, autant qu'il l'ose, du peu de confiance que vous avez pour lui. Je ne m'en ressentirois pas moins, si j'étois à sa place, du moins si mon cœur me rendoit témoignage que je méritasse d'être mieux traitée.

Ne vous tourmentez point pour vos habits, si vous pensez à vous mettre sous la protection des Dames de sa famille. Elles savent dans quels termes vous êtes avec vos proches, dont les sottes cruautés ne réfroidissent pas l'affection qu'elles ont pour vous.

Je sais que vous ne voudrez pas demander la possession de votre terre; mais donnez-lui le

(*) Voyez Lettre IX. Tome III.

droit de faire cette demande pour vous ; & c'eſt encore le meilleur parti.

Adieu, ma très-chère amie. (¶) Que le ciel vous dirige & vous guide dans toutes vos démarches ! C'eſt la prière journalière de votre fidelle amie. (♭)

ANNE HOWE.

LETTRE X.

M. BELFORD, à M. LOVELACE.

Vendredi, 21 *Avril*.

DEPUIS long-temps, Lovelace, tu es l'acteur de la ſcène, & moi ton humble auditeur. Je t'ai regardé aller, ſans me donner la peine de te communiquer mes remarques ſur les progrès & le but de tes belles inventions. Je me ſuis tû, croyant que malgré tous tes airs, le mérite incomparable de la belle Clariſſe feroit toujours ſa défenſe & ſa ſûreté ; mais aujourd'hui que je te vois aſſez heureux dans tes artifices, pour l'avoir engagée à faire le voyage de Londres, & pour avoir fait tomber ſon choix ſur une maiſon dont les habitans ne réuſſiront que trop à te faire étouffer tous les mouvemens honnêtes qui pourroient

naître dans ton esprit en sa faveur ; je me crois obligé de prendre la plume ; & je te déclare que je me fais ouvertement l'avocat de Clarisse.

Mes motifs ne sont pas tirés de la vertu. Quand ils viendroient de cette source, quelle impression pourrois-je espérer de faire sur ton cœur à ce titre ?

Un homme tel que toi ne seroit pas plus touché, quand je lui représenterois à quelle vengeance il doit s'attendre un jour, en outrageant une fille du caractère, de la naissance & de la fortune de Clarisse.

La générosité & l'honneur n'ont pas plus de force, en faveur d'une femme, sur des gens de notre espèce, qui regardent tous les individus de ce sexe comme un butin de bonne prise. L'*honneur*, dans nos idées, & l'*honneur*, suivant l'acception générale, sont deux choses qui ne se ressemblent pas.

Quel est donc mon motif? En vérité, Lovelace, c'est la véritable amitié que j'ai pour toi. C'est elle qui me porte à plaider pour toi-même, à plaider pour ta famille ; dans l'opinion que j'ai de la justice que tu dois à cette incomparable créature, qui mérite d'ailleurs que son intérêt tienne le premier rang parmi ces considérations.

Dans la dernière visite que j'ai rendue chez

M. Hall, ton digne oncle me pressa instamment d'employer tout le crédit que j'ai auprès de toi, pour t'engager à courber ta tête sous le joug du mariage. Il m'apporta des raisons de famille auxquelles je trouvai tant de force, que je ne pus me défendre de me ranger de son parti. Je savois d'ailleurs que tes intentions pour cette fille extraordinaire étoient alors dignes d'elle. J'en assurois Milord M., qui s'en défioit beaucoup, à cause des mauvais procédés de la famille avec toi; mais aujourd'hui que ton intrigue a changé de face, je veux te presser par d'autres considérations.

Si je juge des perfections de ta Clarisse par le témoignage public comme par le tien, & d'après les lettres que tu m'as écrites, où trouveras-tu jamais une femme qui lui ressemble? Pourquoi tenterois-tu sa vertu? Quel besoin d'épreuve, lorsque tu n'as aucune raison d'en douter? Je me suppose à ta place, avec le dessein de me marier: si j'avois pour une femme les sentimens de préférence que tu as pour celle-ci, connoissant ce sexe comme nous le connoissons tous deux, je tremblerois de pousser plus loin l'épreuve, dans la crainte d'y réussir; surtout si j'étois persuadé que s'il est au monde une femme qui soit vertueuse au fond du cœur, c'est elle.

Et remarque, Lovelace, que dans sa situation, l'épreuve est injuste, parce que les armes ne sont pas égales. Considère la profondeur de ta malice & de tes ruses; considère l'avantage pour toi des occasions, qui se renouvelleront sans cesse en dépit d'elle-même, aussi long-temps que les folies de son aveugle famille agiront de concert avec ta tête féconde en méchancetés; considère qu'elle est sans protection, que la maison où tu la conduis sera remplie de tes suppôts, de jeunes créatures, bien dressées, jolies, adroites, d'apparence trompeuse, & difficiles à pénétrer lorsqu'elles se masquent, surtout pour une jeune personne sans expérience & qui ne connoît pas la ville: rassemble toutes ces considérations, & dis-moi quelle gloire, quel sujet de triomphe tu te promets à la faire succomber? toi, un homme né pour l'intrigue, plein d'inventions, intrépide, sans remords, capable de veiller patiemment à attendre l'occasion; (¶) un homme qui ne se laisse pas entraîner, comme la plupart des autres, par la fougue d'une passion violente, dont les ardeurs brûlent souvent un projet dans le germe, & forcent l'audace la plus déterminée à l'insulte, à ramper tout-à-coup dans une humble soumission; (♭) un homme qui compte pour rien sa parole & les sermens qu'il fait aux femmes;

l'innocente victime attachée scrupuleusement aux siens, incapable de ruse & de systême, disposée par conséquent à bien juger d'autrui : je regarderois comme un miracle qu'elle pût tenir ferme contre un pareil tentateur & contre la tentation au milieu de tant de piéges dont je vois que tu veux l'environner. Après tout, lorsque sans aucune sollicitation, notre sexe est si fragile, je ne sais pas pourquoi l'on exige tant des femmes qui sont nées des mêmes pères & des mêmes mères, & composées des mêmes élémens de foiblesse, avec la seule différence de l'éducation; & je ne vois pas quelle si grande gloire on trouve à les vaincre.

Ne peut-il pas exister, me demandes-tu, quelque autre Lovelace, qui, attiré par les charmes de sa beauté, entreprenne de triompher d'elle. (*)

Non, est ma réponse. A tout prendre, figure, esprit, fortune, caractère, il est impossible qu'il y ait jamais un autre homme tel que toi. Si tu croyois que la nature te pût donner un rival, je connois ton infernal orgueil ; tu t'en estimerois moins.

Mais parlons de ta passion dominante, la ven-

(*) Voyez Lettre XXVIII. Tome III.

geance ; car l'amour ne tient que le fecond rang dans ton cœur, comme je te l'ai foutenu affez fouvent, malgré la fureur où tu te mettois contre moi. Quels miférables prétextes pour te venger, que les peines qu'il t'en a coûté pour l'enlever! En accordant même, fi tu veux, qu'en demeurant, elle auroit couru grand rifque d'être la femme de Solmes. Si c'eft autre chofe que des prétextes ; pourquoi ne rends-tu pas grâces à ceux qui, par leurs perfécutions, ont fi bien fervi tes vues & l'ont comme jetée entre tes mains ? D'ailleurs, tout ce que tu allègues pour autorifer fon épreuve, n'eft-il pas fondé, avec autant de contradiction que d'ingratitude, fur la fuppofition d'une faute dont elle ne deviendroit coupable, que par fon penchant en ta faveur ?

Mais pour confondre entièrement toutes tes pauvres raifons de cette nature, je te demande ce que tu penferois d'elle, & fi tu la ménagerois davantage, dans le cas où elle eût pris volontairement la fuite avec toi ? Tu l'en aimerois mieux, peut-être, en qualité de maîtreffe, mais pour en faire ta femme, conviens qu'elle te plairoit la moitié moins ?

(¶) N'a-t-elle pas prouvé jufqu'à la démonftration, que les plus cruelles perfécutions n'ont pu l'ébranler & l'écarter de fa refpectueufe foumif-

ſion à ſes parens, quoique ce ne ſoit qu'un devoir impoſé par la nature, & on peut le dire involontaire dans le principe ? Et n'eſt-ce pas un excellent garant qu'elle obſervera religieuſement les devoirs plus ſacrés encore de l'état où elle ſe propoſe de s'engager & qu'elle y entrera avec tout le courage d'un volontaire lié par ſon choix & par des vœux ſolemnels ? (♭)

Qu'elle t'aime, méchant comme tu es, & cruel comme un tigre ; je ne vois aucune raiſon d'en douter : cependant, quel empire ne faut-il pas qu'elle ait ſur elle-même pour réduire quelquefois au doute un amour-propre auſſi pénétrant que le tien ? perſécutée d'un côté, comme elle l'étoit par ſa propre famille, attirée de l'autre par la ſplendeur de la tienne, où chacun la déſire & ſe croiroit honoré de la voir entrer ?

Tu vas croire peut-être, que je m'écarte de ma propoſition, & que je plaide ici la cauſe de ta belle plus que la tienne. Point du tout. Je n'ai rien dit qui ne ſoit plus pour ton intérêt que pour le ſien ; puiſqu'elle peut faire ton bonheur, tandis que ſi elle conſerve ſa délicateſſe, il me paroît preſque impoſſible qu'elle ſoit heureuſe avec toi. Quel amour peut-il y avoir dans le cœur d'un libertin ? (¶) Il eſt incapable d'un attachement profond & excluſif. (♭) Il eſt

inutile d'expliquer mes raifons. Je te connois affez d'ingénuité, pour foufcrire à mon fentiment dans l'occafion.

Au refte, fi je plaide en faveur du mariage, tu fais bien que ce n'eft pas par goût pour cet état. Je n'ai pas encore eu la penfée d'y entrer; mais comme tu es le dernier de ton nom, que ta famille tient un rang diftingué dans le royaume, & que tu te crois toi-même deftiné quelque jour à l'efclavage conjugal, je veux que tu me difes fi tu peux jamais efpérer une occafion comparable à celle qui eft entre tes mains; une fille qui par fa naiffance & fa fortune n'eft pas indigne de la tienne (quoique l'orgueil de ton fang & celui de ton propre cœur te faffe quelquefois parler légèrement des familles qui ne te plaifent point;) une beauté qui fait l'admiration de tout le monde; une perfonne, fi vantée pour fa prudence, pour fon ame, dirai-je, au lieu de fon efprit, & pour fa vertu!

Si tu n'es pas une de ces ames étroites, de ces petits & mauvais génies, qui préfèrent leur fimple & unique fatisfaction à la poftérité, toi, qui dois fouhaiter des enfans pour perpétuer ta race, tu ne voudras pas remettre ton mariage au temps qu'attendent les libertins; c'eft-à-dire, à ce temps où les années & les maladies viendront

fondre ſur toi. Songe que tu expoſerois ta mémoire aux malédictions de tes légitimes deſcendans pour leur avoir donné une miſérable exiſtence, (¶) (une exiſtence qu'ils ſeroient obligés de tenir du médecin à un titre plus précaire & plus déplorable que celle qu'on mendie de ſes fermiers & que tu nommes la plus mépriſable (*); & que tes deſcendans ne produiront auſſi, s'ils ont aſſez de jours & de force pour être capables de produire) (♭) qu'une race malheureuſe qui ſera autoriſée à te maudire juſqu'aux dernières générations.

Tout méchans que les honnêtes gens nous ſuppoſent toi & moi, nous n'avons pas encore, il faut l'eſpérer, étouffé tout principe & toute réſipiſcence. Quoique nous trouvions la religion contre nous, nous n'avons pas encore entrepris d'en compoſer une qui s'accorde avec notre pratique. Ceux qui le font, nous paroiſſent mépriſables; & nous ne ſommes pas même aſſez ignorans pour nous dégrader juſqu'au doute. En un mot, nous croyons un état futur de récompenſe & de punition: mais pleins de jeuneſſe & de ſanté, nous eſpérons que le temps ne nous manquera pas pour le repentir: ce qui ſignifie en bon Anglois, (ne m'accuſe pas d'être trop grave, Lovelace;

(*) Voyez Lettre XXXVI. Tome III.

tu l'es quelquefois auſſi, quoique plus rarement) que nous eſpérons de vivre pour les ſens, auſſi long-temps que nos ſens pourront jouir, & que nous remettons la réforme au temps où le péché nous deviendra impoſſible. Quoi! cette femme admirable ſera-t-elle punie des généreux efforts qu'elle fait pour hâter ta réforme, & du déſir qu'elle a d'en obtenir des preuves ſûres avant que de ſe donner à toi?

Concluons. Je t'exhorte à bien conſidérer ce que tu vas entreprendre, avant que de faire un pas de plus dans la nouvelle carrière que tu t'es tracée, & où tu es près d'entrer. Juſqu'à préſent, les apparences de ta marche ſont ſi droites, que ſi ta belle ſe défioit de ton honneur, elle n'a pas contre toi la moindre preuve. Garde les loix de *l'honnêteté*, dans le ſens qu'elle attache à ce mot. Aucun de tes compagnons, tu le ſais, ne rira de ton mariage, & ſi quelqu'un le trouvoit plaiſant, après t'avoir entendu, ainſi que tes camarades, tourner ſi ſouvent cet état en ridicule, tu as cet avantage, qu'il n'aura rien dont tu doives rougir.

Samedi 22.

Ayant différé à fermer ma lettre juſqu'au jour de poſte, j'en reçois une des mains de mon couſin

Ofgood, qui lui eft venue depuis deux heures pour votre chère Dame, par un exprès, & cachetée des armes d'Harlowe. Comme elle peut être importante, (*) je me hâte de la faire partir avec la mienne, par un courrier que je vous dépêche exprès.

Je fuppofe qu'on vous verra bientôt à Londres; fans la Dame, comme je l'efpère. Adieu. Soyez *honnête* & foyez heureux.

BELFORD.

(*) C'étoit celle de Mifs *Arabelle Harlowe*, qui eft après les deux fuivantes, n°. XIV.



LETTRE XI.

Mde. HERVEY à Miſs CL. HARLOWE.

En réponſe à la Lettre XIV.

Vendredi, 21 *Avril.*

CHÈRE NIÈCE,

IL ſeroit bien dur de refuſer quelques lignes aux inſtances d'une nièce que j'ai toujours aimée. J'ai reçu votre première lettre; mais je n'ai pas eu la liberté d'y répondre; & je viole ma promeſſe pour le faire actuellement.

Quelles étranges nouvelles on reçoit ſur votre compte tous les jours! Le miſérable avec qui vous êtes, triomphe, dit-on, & nous brave à chaque inſtant. Ces informations peuvent-elles ne pas aggraver tout? Vous connoiſſez l'indomptable caractère de l'homme. Quoiqu'on ne puiſſe vous refuſer des qualités admirables, ſes goûts lui ſont plus chers que vous. Combien de fois vous ai-je avertie! Jamais une jeune perſonne ne l'a été plus que vous. Miſs Clariſſe Harlowe s'oublier juſqu'à ce point!

Vous deviez attendre le jour marqué pour

l'assemblée de vos parens. Si votre aversion s'étoit soutenue, ils auroient eu la complaisance de céder. Aussitôt que j'ai su moi-même leur intention de se relâcher, je me suis hâtée de vous la faire entendre, (*) en termes obscurs peut-être: mais qui se seroit imaginé..... O Miss! Une fuite si artificieuse! Tant de ruse dans les préparatifs!

Vous m'offrez des éclaircissemens! Eh! que pouvez-vous éclaircir? N'êtes-vous pas partie, & partie avec un Lovelace? Que voulez-vous donc éclaircir?

Votre dessein, dites-vous, n'étoit pas de partir. Pourquoi avez-vous donc été le trouver? Le carrosse à six chevaux, l'escorte à cheval, tout n'étoit-il pas préparé? O ma chère! Comme l'artifice produit l'artifice! Est-il croyable que ce n'ait pas été votre dessein? Si vous voulez qu'on le croie, quel pouvoir ne faut-il pas lui supposer sur vous? Lui! qui? Lovelace, le plus infâme des libertins. Sur qui? sur une Clarisse. Votre amour pour un homme de ce caractère étoit-il plus fort que votre raison, plus fort que votre courage? Quelle opinion cette idée donneroit-elle de vous, quand on y croiroit? Quel remède

(*) Voyez la Lettre IX. Tome III.

apporteroit-elle au mal ? Ah ! que n'avez-vous attendu le jour de l'aſſemblée !

Je veux vous apprendre tout ce qui devoit s'y paſſer, ſi vous l'aviez attendue. On s'imaginoit à la vérité que vous ne réſiſteriez pas aux prières & aux ordres de votre père. Il étoit réſolu de vous traiter avec une condeſcendance toute paternelle, ſi vous ne lui aviez pas donné de nouveaux ſujets de colère. « J'aime ma Cla-« riſſe, diſoit-il une heure avant qu'on lui « apportât la nouvelle foudroyante ; je l'aime « comme ma vie. Je me mettrai à genoux devant « elle, s'il ne me reſte que cette voie pour la « faire conſentir à m'obliger. » Ainſi, par un reverſement de l'ordre naturel, votre père & votre mère ſe ſeroient humiliés devant vous ; & ſi vous aviez pu leur réſiſter & refuſer de ſigner les articles dreſſés avant l'aſſemblée, ils auroient, quoiqu'à regret, mais ils vous auroient cédé.

Mais on préſumoit que du caractère doux & déſintéreſſé dont on vous avoit toujours crue, tous les dégoûts poſſibles pour l'un des deux hommes ne vous rendroient pas capable de cette réſiſtance, à moins que votre entêtement pour l'autre ne fût beaucoup plus fort que vous ne nous aviez donné raiſon de le croire.

Si vous aviez refuſé de ſigner, l'aſſemblée du mercredi

mercredi n'auroit été qu'une légère épreuve. On vous auroit présentée à tous vos parens, avec une courte harangue, « la voilà cette jeune « fille, autrefois si irréprochable, si soumise, « si obligeante, qui fait gloire aujourd'hui de « son triomphe, sur un père, sur une mère, « sur des oncles, les plus indulgens; sur l'intérêt « & les vues de toute la famille ; & qui préfère « sa propre volonté à celle de tout le monde ; & « pourquoi ? parce qu'entre deux hommes qui « demandent sa main, elle donne la préférence « à celui qui est décrié pour ses mœurs. »

Après vous avoir accordé ainsi la victoire, & peut-être qu'après que votre père & votre inimitable mère auroient prié le ciel de la manière la plus solemnelle de détourner les suites de votre désobéissance, on en auroit appelé à votre générosité, puisque le motif du devoir se seroit trouvé trop foible ; & vous auriez reçu ordre de vous retirer pour faire encore une demi-heure de réflexion. Alors les articles vous auroient été présentés une seconde fois, par quelque personne de votre goût ; par votre bonne Norton peut-être. Votre père auroit pu la seconder par quelques nouveaux efforts. Enfin si vous aviez persisté dans votre refus, on vous auroit fait rentrer, pour le déclarer à l'assemblée. On

auroit insisté sur quelques-unes des restrictions que vous aviez proposées vous même. On vous auroit permis d'aller passer quelque temps chez votre oncle Antonin, ou chez moi, (on n'avoit pas déterminé lequel de lui & de moi, parce qu'on espéroit vous persuader) pour attendre le retour de M. Morden; ou jusqu'à ce que votre père eût pu supporter votre vue; ou, peut-être, jusqu'à ce que M. Lovelace eût abandonné tout-à-fait ses prétentions.

Les intentions étant telles que je vous les représente, & votre père ayant tant compté sur votre soumission, tant espéré que vous vous laisseriez toucher par des voies si tendres & si douces, il n'est pas surprenant qu'il ait paru comme hors de lui à la nouvelle de votre fuite, d'une fuite si préméditée..... avec vos dîners au jardin, vos soins affectés pour les oiseaux, & combien d'autres ruses pour nous aveugler tous! Si jeune & si perverse, perverse créature!

Pour moi, je n'en voulois rien croire, lorsqu'on vint me l'annoncer. Votre oncle Hervey ne pouvoit se le persuader non plus. Nous attendions, en tremblant, nous redoutions quelque aventure encore plus désespérée. Il n'y en avoit qu'une qui pût nous le paroître plus; & j'étois d'avis qu'on cherchât du côté de la cascade,

plutôt que vers la porte du jardin. Votre mère tomba évanouie, pendant que son cœur étoit déchiré entre ses deux craintes. Votre père, pauvre homme ! votre père fut près d'une heure sans pouvoir revenir à lui-même. Quelles imprécations ! quelles terribles imprécations ! Jusqu'aujourd'hui, à peine peut-il entendre prononcer votre nom. Cependant, il n'a que vous dans l'esprit. Votre mérite, ma chère, ne sert qu'à rendre votre faute plus noire. Chaque jour, chaque heure du jour, nous apporte quelque nouvelle circonstance qui aggrave les autres. Comment pourriez-vous vous promettre quelque faveur ?

J'en suis affligée ; mais je crains qu'on ne vous accorde rien de tout ce que vous demandez.

Pourquoi parlez-vous, ma chère, *de vous épargner des mortifications ;* vous qui avez pris la fuite avec un homme ? Quel pitoyable orgueil, d'avoir quelque délicatesse de reste !

Je n'ai pas la hardiesse d'ouvrir la bouche en votre faveur. Personne ne l'ose plus que moi. Votre lettre se présentera seule. Je l'ai envoyée au château d'Harlowe. Attendez-vous à de grandes rigueurs. Puissiez-vous trouver la force de soutenir le sort que vous avez embrassé ! O ma chère ! que vous avez fait de malheureux ! Quel

bonheur pouvez-vous efpérer vous-même ! Votre père fouhaiteroit que vous ne fuffiez jamais née. Votre pauvre mère..... mais pourquoi vous donnerois-je des fujets d'affliction ? Il n'y a plus de remède. Vous devez effectivement avoir bien changé, fi *vos propres réflexions ne font pas votre malheur.*

C'eft à vous à tirer le meilleur parti que vous pourrez de votre fituation. Mais, quoi ? pas encore mariée, à ce qu'il paroît !

Vous êtes libre, dites-vous, d'exécuter tout ce que vous voudrez entreprendre. Il fe peut que vous vous trompiez vous-même. Vous efpérez que votre réputation & votre faveur auprès de vos parens pourront fe rétablir ? Jamais, jamais l'une & l'autre, fi je juge bien les apparences ; & peut-être nulle des deux. Il faut que tous vos parens offenfés ; c'eft-à-dire, tous ceux qui vous aimoient, tous vos proches s'uniffent de concert pour opérer votre réconciliation ; & comment voulez-vous qu'ils s'accordent dans une fi mauvaife caufe ?

Vous dites « qu'il feroit bien affligeant pour « vous, d'être précipitée dans des mefures qui « pourroient rendre votre réconciliation plus « difficile. » Eft-il temps, ma chère, de craindre le précipice ? Ce n'eft point à préfent qu'il faut

penſer à la réconciliation, quand vous pourriez jamais vous en flatter. Il eſt queſtion de trouver d'abord une iſſue du précipice où vous êtes tombée. Il peut encore arriver, ſi je ſuis bien inſtruite, qu'il y ait du ſang répandu. L'homme qui eſt avec vous, eſt-il diſpoſé à vous quitter volontairement ? S'il ne l'eſt pas, qui peut répondre des ſuites ? S'il l'eſt effectivement, bon Dieu ! que faudra-t-il penſer des raiſons qui l'y feront conſentir ? Je veux écarter cette idée. Je connois votre vertu. Mais n'eſt-il pas vrai, ma chère, que vous êtes ſans protection, & que vous n'êtes pas mariée ? N'eſt-il pas vrai, qu'au mépris de votre *prière journalière*, vous *vous êtes jetée* vous-même *dans la tentation ?* & votre homme n'eſt-il pas le plus méchant de tous les ſéducteurs ?

Juſqu'à préſent, dites-vous, (& vous le dites d'un air qui me paroît convenir aſſez mal à vos ſentimens de pénitence) vous n'avez point à vous plaindre d'un homme, dont on appréhendoit toutes ſortes de maux. (¶) Je me rappelle une hiſtoire que j'ai appriſe de vous-même. Un augure romain avoit averti Céſar *de prendre garde aux Ides de Mars.* Le jour des Ides venu, Céſar appercevant l'augure dans la foule qui le ſuivoit, lorſqu'il marchoit en grande pompe vers le ſénat,

d'où il ne revint point : hé bien, dit-il, *les Ides de Mars ſont pourtant arrivées :* oui, lui répliqua l'augure ; *mais elles ne ſont pas paſſées.* Faites vous-même l'application, ma chère. (b) Je prie le ciel que vous puiſſiez vous louer de ſa conduite juſqu'au dernier moment de votre liaiſon. Puiſſe-t-il vous traiter mieux qu'il n'a fait toutes les femmes ſur leſquelles il a eu quelque pouvoir ! Ainſi ſoit-il !

Point de réponſe, je vous en ſupplie : je me flatte que votre meſſager ne publiera point ce que je vous écris. Pour M. Lovelace, je ſuis bien ſûre que vous ne lui communiquerez pas ma lettre. Je ne me ſuis pas trop obſervée, parce que je compte ſur votre prudence.

Vous avez mes prières.

Ma Dolly ignore que je vous écris. (*) Perſonne ne le ſait, pas même M. Hervey.

Dolly auroit ſouhaité pluſieurs fois de vous écrire ; mais comme elle a défendu votre faute avec tant de chaleur & de partialité, que nous en avons conçu des alarmes (alarmes, ma chère, qu'une chûte telle que la vôtre doit inſpirer à des parens) on lui a interdit tout commerce avec vous, ſous

---

(*) [¶] Malgré ce que dit ici Mde. Hervey, on verra dans la ſuite que cette ſévère lettre fut écrite de concert avec l'implacable Arabelle. [§]

peine d'être privée pour jamais de nos bonnes grâces ; & cela à la requisition de votre famille, autant que par l'ordre de son père. Je puis vous dire néanmoins, quoiqu'à son insçu, que vous êtes l'objet continuel de ses prières, comme de celles de votre tante très-affligée.

D. HERVEY.

Vendredi, 21 *Avril.*

LETTRE XII.

Miss CLARISSE HARLOWE *à Miss* HOWE.

(En lui envoyant la précédente.)

Samedi matin, 22 *Avril.*

JE reçois à l'instant cette réponse de ma tante. Gardez le secret, ma chère, sur la bonté qu'elle a eue d'écrire à sa malheureuse nièce.

Je le vois, je puis aller à Londres, ou dans tout autre lieu. On s'embarrasse peu de ce que je puis devenir. J'avois été portée à suspendre mon voyage, par l'espérance de recevoir des nouvelles du château d'Harlowe. Il me sembloit que si l'on m'avoit laissé entrevoir l'espérance d'une réconciliation, j'aurois pu faire connoître

à M. Lovelace, que si je devois être quelque jour à lui, je serois maîtresse des conditions. Mais je m'apperçois que je dois tomber sous sa puissance, soit que je le veuille ou non, & après avoir essuyé peut-être des mortifications encore plus cuisantes que celles que j'ai déjà souffertes, faut-il que je me voie jetée à la merci d'un homme dont je suis si peu satisfaite!

Ma lettre, comme vous voyez par celle de ma tante, est actuellement au château d'Harlowe. Je tremble pour l'accueil qu'elle y aura reçu. Si quelque chose adoucit un peu ma cruelle inquiétude, c'est qu'elle aura servi à justifier une tante si chère du soupçon d'avoir entretenu quelque intelligence avec une malheureuse, qu'ils ont tous résolu de réprouver. Je ne regarde pas comme une petite partie de mon infortune, cette diminution de confiance que j'ai causée entre mes parens, & cette froideur avec laquelle il paroît que l'un regarde l'autre. Vous voyez que ma pauvre cousine Dolly a sujet de s'en plaindre comme sa mère. Miss Howe, ma chère Miss Howe ne se ressent que trop des effets de ma faute, puisqu'à mon occasion ses querelles avec sa mère sont plus fréquentes que jamais. Et cependant c'est à l'homme qui m'a jetée dans cet abîme de maux, que je suis forcée de me donner! — J'ai

fait beaucoup de réflexions, je me suis formé bien des sujets de crainte avant ma faute, & m'en supposant coupable ; mais je ne l'ai pas considérée sous toutes les faces choquantes qu'elle me découvre aujourd'hui.

Et d'apprendre maintenant qu'une heure avant la nouvelle de ma fuite supposée, mon père déclaroit hautement que je lui étois aussi chère que sa vie ; qu'il vouloit me traiter avec une bonté paternelle ; qu'il vouloit..... Ah ! ma chère, quel retour de tendresse en lui, dont l'idée m'accable & m'humilie ! Ma tante ne devoit pas craindre qu'on sût dans quels termes elle m'écrit. Un père à genoux devant son enfant ! voilà ce qu'il est bien certain que je n'aurois jamais soutenu. J'ignore ce que j'aurois fait dans une occasion si triste. La mort m'auroit paru moins terrible que cette vue d'un père dans cette posture, & suppliant en faveur d'un homme, pour lequel mon aversion, il est vrai, est invincible : mais j'aurois mérité d'être anéantie, si j'avois pu voir en vain mon père prosterné à mes pieds.

Cependant, s'il n'avoit été question que du sacrifice de mon penchant & d'une préférence personnelle, il l'auroit obtenu à bien moindre prix ; mon respect seul auroit triomphé de mon

inclination: mais une averſion, une averſion ſi ſincère! Le triomphe d'un frère ambitieux & cruel, joint aux inſultes d'une ſœur jalouſe, entraînant à leurs fins, par leurs intrigues, des volontés dont la faveur m'étoit aſſurée! Les devoirs du mariage ſi ſacrés, ſi ſolemnels! (¶) ſon union ſi intime & ſi étroite! (permettez-moi, chère amie, de vous mettre devant les yeux des images, que la plus chaſte des femmes doit ſe former & conſidérer, quoiqu'avec crainte.) (♭) Moi-même d'un caractère, qui ne m'a jamais permis de regarder le plus ſimple devoir avec indifférence; à plus forte raiſon un devoir volontairement juré au pied des autels! (¶) Eût-il été honnête à moi de mettre ma main dans une main odieuſe, & de prononcer mon conſentement pour une union plus que violente, une union impoſſible entre deux êtres pour ainſi dire inſociables..... (♭) Et cela pour toute la durée de ma vie? Si je n'avois pas fait là-deſſus des réflexions plus longues & plus profondes, qu'une jeune fille n'en fait communément à mon âge; ſi je n'avois pas tout peſé, tout conſidéré, peut-être aurois-je pu montrer moins d'obſtination. La délicateſſe, (puis-je encore m'attribuer cette qualité?) la maturité d'eſprit, la réflexion, ne ſont pas toujours, ſi j'en juge par mon expé-

rience, d'heureux préſens du ciel, au degré du moins où je les ai reçus. Combien de circonſtances délicates, dans leſquelles je ſouhaiterois avoir connu ce que c'étoit que l'indifférence, ſi je l'avois pu, ſans qu'on pût me faire un crime de mon ignorance? Ah! ma chère, la plus délicate ſenſibilité, ſi je puis appeler la mienne de ce nom, ne ſert guère au bonheur.

Quelle méthode mes parens s'étoient propoſé d'employer dans leur aſſemblée! J'oſe dire qu'elle porte le ſceau de mon frère. C'étoit lui, je le ſuppoſe, qui devoit me préſenter au conſeil de tous mes parens réunis, comme une fille capable de préférer ſes volontés à celle de toute ſa famille. L'épreuve auroit été cruelle, ſans doute. Plût au ciel néanmoins que je l'euſſe ſoutenue! oui; plût au ciel! quel qu'en pût être le ſuccès.

On peut craindre encore, dit ma tante, qu'il n'y ait du ſang répandu. Il faut qu'elle ſoit informée du téméraire projet de Singleton. Elle parle de *précipice* dans cette malheureuſe affaire: daigne le ciel m'en préſerver!

Elle écarte une idée, à laquelle il m'eſt bien plus impoſſible de m'arrêter. Idée cruelle! mais elle doit avoir une pauvre opinion de la vertu qu'elle veut bien m'attribuer, ſi elle ſe figure

que ne ſuis pas, avec la grâce du ciel, au-deſſus d'une honteuſe foibleſſe. Quoique je n'aie jamais vu d'homme d'une figure plus agréable que M. Lovelace, les défauts de ſon caractère n'ont pas laiſſé beaucoup de mérite à l'indifférence que je prétendois avoir pour lui; & depuis que je le vois de près, je puis dire qu'il m'inſpire moins de goût que jamais. (¶) Un homme incivil; cruel, inſolent! — ſans raiſon ni prudence — qui ſe joue de ſon propre bonheur, & qui détruit le mien! — & ſes derniers procédés: lorſque mon ſort eſt viſiblement entre ſes mains, lorſqu'il eſt le maître de ſes propres déſirs (je rougis de le dire) s'il ſavoit ce qu'il doit déſirer! (♭) En vérité, je n'ai jamais eu ſi peu de goût pour lui qu'à préſent. Je crois de bonne foi que je pourrois le haïr (ſi je ne le hais pas déjà) plutôt du moins qu'aucun autre homme pour lequel j'aie jamais eu quelque eſtime. La raiſon en eſt ſenſible: c'eſt qu'il a moins répondu que d'autres à l'opinion que j'avois de lui; quoiqu'elle n'ait jamais été aſſez loin pour me l'avoir fait préférer au célibat, qui auroit été mon unique choix, ſi j'avois eu la liberté de ſuivre mes inclinations. Aujourd'hui même, ſi je croyois la réconciliation certaine en renonçant à lui, & ſi mes parens me le faiſoient entendre, ils verroient bientôt

que je ne lui ferois jamais rien; car j'ai la vanité de croire mon ame fupérieure à la fienne.

Vous direz que j'extravague. Mais après avoir reçu de ma tante la défenfe de lui écrire, après avoir appris à défefpérer de ma réconciliation, c'eft vous, ma chère, qui devez vous reffentir de mes agitations paffionnées. Miférable que je fuis, d'avoir cherché cette fatale entrevue, & de m'être ôté le pouvoir d'attendre l'affemblée générale de mes parens! Je ferois libre aujourd'hui de mes anciennes craintes; & qui fait quand mes peines préfentes doivent finir? Délivrée de ces deux hommes, je me verrois peut-être à préfent chez ma tante Hervey, ou chez mon oncle Antonin, attendant le retour de M. Morden, qui auroit pu tout concilier.

Mon intention étoit affurément d'attendre. Cependant, fais-je quel nom je porterois aujourd'hui? Aurois-je été capable de réfifter aux condefcendances, aux fupplications d'un père à genoux; du moins, s'il l'avoit été lui-même de garder la modération avec moi?

Ma tante affure néanmoins qu'il fe feroit relâché, fi j'étois demeurée ferme. Peut-être auroit-il été touché de mon humilité, avant que de s'abaiffer devant moi à cette choquante pofture. La bonté avec laquelle il fe propofoit de me

recevoir, auroit pu croître en ma faveur; mais que la résolution où il étoit de céder à la fin, justifie mes parens, du moins à leurs propres yeux! & qu'elle me condamne! Ah! pourquoi les avis de ma tante (je me les rappelle à présent) étoient-ils si réservés & si obscurs? Aussi, mon dessein étoit de la revoir après l'entrevue, & peut-être alors se seroit-elle expliquée. O l'artificieux, le dangereux Lovelace! Cependant je suis obligée de le dire encore; c'est moi qui dois porter tout le blâme de cette funeste entrevue.

Mais loin, loin de moi toute vaine récrimination! loin, dis-je, parce qu'elle est vaine! Il ne me reste que de *m'envelopper dans le manteau de ma propre intégrité*, & de me consoler par l'innocence de mes intentions. Puisqu'il est trop tard pour jeter les yeux en arrière, ma seule ressource est de recueillir toutes mes forces, pour soutenir les coups de la providence irritée, pour me conduire encore avec quelque dignité dans les épreuves qu'il ne m'est plus possible d'éviter, & les faire tourner du moins à ma correction.

Joignez-vous à moi dans cette prière, ma tendre & fidelle amie, pour votre propre honneur &

pour celui de notre amitié, de peur qu'une chûte plus profonde, de la part de votre malheureuſe amie, ne jetât une ombre déſavantageuſe ſur une amitié qui n'a jamais rien eu de frivole, & dont la baſe eſt de nous perfectionner mutuellement dans a connoiſſance & la pratique de nos plus petits comme de nos plus grands devoirs.

CL. HARLOWE.

LETTRE XIII.

Miſs CLARISSE HARLOWE *à Miſs* HOWE.

Samedi après-midi, 23 *Avril.*

O ma meilleure, mon unique amie! c'eſt à préſent que mon cœur eſt vraiment briſé! Il a reçu un coup mortel, dont il ne guérira jamais. Ne penſez plus à la moindre correſpondance avec une miſérable qui ſemble déſormais abſolument dévouée au malheur. Car quelle autre eſpérance, ſi les malédictions ont le poids que je leur ai toujours attribué, & que tant d'exemples m'apprennent qu'elles ont eu dans tous les temps! Oui, ma chère Miſs Howe, pour mettre le comble à toutes mes afflictions, j'ai à lutter déſormais con-

tre les malheureux effets de la malédiction d'un père ! Comment aurai-je la force de soutenir cette réflexion, lorsque ma situation passée & présente n'autorise que trop mes terreurs ?

J'ai reçu enfin une réponse de mon impitoyable sœur. Ah ! pourquoi me la suis-je attirée par ma seconde lettre à ma tante ? Il semble qu'on l'ait tenue prête pour ce signal. La foudre dormoit, jusqu'au moment où je l'ai réveillée. Je vous envoie la lettre même. Il m'est impossible de la transcrire. L'idée m'en est insupportable. Idée terrible ! la malédiction s'étend jusqu'à l'autre vie !

Je suis dans le trouble & l'abattement des plus noires vapeurs. Je n'ai que la force de répéter : évitez-moi, fuyez-moi ; rompez toute correspondance avec le malheureux objet de la malédiction d'un père.



LETTRE XIV.

LETTRE XIV.

A Miss CLARISSE, chez M. OSGOOD, près la place de *Soho.*

Vendredi, 21 *Avril.*

NOUS avions prévu qu'il nous reviendroit quelqu'un de votre part : nous, c'est-à-dire, ma tante & moi ; la lettre que je joins à celle-ci attendoit l'arrivée de votre messager. Vous n'aurez aucune réponse de personne, quelles que soient vos importunités, à qui qu'elles puissent s'adresser, & quelque demande que vous puissiez faire.

On avoit pensé d'abord à vous ramener par une autorité convenable ou à vous faire transporter dans des lieux où l'on pouvoit espérer que la honte dont vous nous avez tous couverts seroit ensevelie quelque jour avec vous ; mais je crois qu'on abandonne ce dessein. Ainsi, vous pouvez courir le monde en sûreté. Personne ne croit que vous vailliez la peine qu'on se donne le moindre embarras à votre sujet. Cependant, ma mère a obtenu la permission de vous envoyer tous vos habits ; mais vos habits seulement. C'est une faveur, comme vous verrez dans la

lettre que vous allez lire, qu'on n'étoit pas difposé d'abord à vous accorder, & fur laquelle on ne fe relâche point par confidération pour vous, mais uniquement parce que ma pauvre mère ne peut avoir fous fes yeux rien de ce qui vous a appartenu. Lifez & tremblez.

ARAB. HARLOWE.

A la plus ingrate & la plus rebelle de toutes les filles.

Au château d'Harlowe, Samedi 15 Avril.

VOUS qui fûtes ma fœur (car je ne fais plus quel nom il eft permis de vous donner, ni quel nom vous ofez prendre) vous avez rempli toute votre famille d'horreur. Mon père, dans fes premières agitations, en recevant la nouvelle de votre honteufe & criminelle évafion, a prononcé à deux genoux une malédiction terrible fur votre tête. Tremblez en la lifant! Il a demandé au ciel « que dans cette vie & dans l'autre, vous puiffiez trouver votre punition, par le miférable « même en qui vous avez jugé à propos de « mettre votre criminelle confiance. »

Vos habits ne vous feront pas envoyés. Il paroît qu'en négligeant de les prendre, vous vous êtes crue sûre de les obtenir lorfqu'il vous plairoit de les demander: mais peut-être n'aviez-

vous dans l'esprit que la pensée de joindre votre galant, & de fuir en étourdie avec lui ; car tout semble avoir été oublié, à l'exception de ce qui pouvoit servir à votre coupable fuite. Cependant, vous avez peut-être jugé avec raison, qu'en tâchant d'emporter vos habits, vous pouviez être découverte. Rusée créature, de n'avoir pas fait une seule démarche qui ait pu faire deviner votre dessein ! *Rusée*, c'est-à-dire, pour consommer votre propre ruine & l'opprobre de votre famille.

Mais votre misérable vous a-t-il conseillé d'écrire pour vos habits, dans la crainte que vous ne lui fassiez trop de dépense ? C'est là son motif, je le présume.

A-t-on jamais entendu parler d'une créature plus étourdie ? Cest néanmoins la célèbre, l'éblouissante Clarisse... Quoi ; quelle Clarisse ? *Harlowe*, sans doute ? Oui, *Harlowe* pour notre commun opprobre !

Vos desseins & tous vos ouvrages de peinture ont été enlevés, de même que votre grand portrait, dans le goût de Vandick, qui étoit dans le *parloir*, autrefois *vôtre*. On les a enlevés & jetés dans votre cabinet, dont la porte sera condamnée, comme s'il ne faisoit plus partie de la maison, pour y périr tous ensemble de pourriture. Qui pourroit en soutenir la vue ? Souvenez-vous

avec quel empreſſement on prenoit plaiſir à les montrer; les premiers pour faire admirer l'ouvrage de vos belles mains ; l'autre pour exalter la prétendue dignité (dignité qui eſt maintenant dans la boue) de votre figure tant vantée. Et qui ſont ceux qui ſe faiſoient un bonheur de cette complaiſance ? Ces mêmes parens dont l'aveugle tendreſſe ne vous a point empêchée de les fuir honteuſement, avec tant & en même temps avec ſi peu d'adreſſe.

Mon frère a juré vengeance contre votre libertin. Il l'a jurée pour l'honneur de la famille — & non pas pour le vôtre ; car il déclare que s'il vous rencontre jamais, il vous traitera comme une fille publique ; & il ne doute pas que tôt ou tard ce ne ſoit-là votre ſort.

Mon oncle Harlowe vous renonce pour jamais.

Mon oncle Antonin auſſi.

Ma tante Hervey auſſi.

Et moi auſſi, vile & indigne créature ! diſgrace d'une honorable famille ! proie d'un infâme libertin, que vous ſerez infailliblement, ſi vous ne l'êtes pas déjà !

Vos livres, puiſqu'ils ne vous ont point appris ce que vous deviez à vos proches, à votre ſexe & à votre éducation, ne vous ſeront point envoyés, non plus que votre argent, ni les pier-

reries que vous méritiez si peu. On souhaiteroit de vous voir mendier votre pain dans les rues de Londres.

Si cette rigueur vous pèse, mettez la main sur votre cœur, demandez-vous à vous-même comment vous l'avez méritée ?

Tous les honnêtes gens que votre orgueil vous a fait rejeter avec mépris (excepté M. Solmes, qui devroit se réjouir néanmoins de vous avoir échappé) se font un triomphe de votre honteuse fuite, & reconnoissent à présent d'où venoient vos refus.

Votre digne Norton rougit de vous. Elle mêle ses larmes avec celles de votre mère, & toutes deux se reprochent la part qu'elles ont eue à votre naissance & à votre inutile éducation.

En un mot, vous êtes l'opprobre de tous ceux à qui vous avez appartenu ; & plus que de tout autre, celui

D'ARAB. HARLOWE.



LETTRE XV.

Miss HOWE *à Miss* CLARISSE HARLOWE.

Samedi, 25 *Avril.*

CONSOLEZ-VOUS ; rappelez votre courage ; ne vous désespérez point, ma tendre & chère amie. Le Dieu tout puissant est juste & miséricordieux. Il ne ratifie point de téméraires & inhumaines malédictions. (¶) Pouvez-vous croire que le ciel mette son sceau aux fureurs de ses perverses créatures & de leurs noires passions ? (b) Si cela étoit, la malignité, l'envie, la fureur des méchans triompheroient, & les bons, proscrits par l'injustice des pervers, seroient misérables dans ce monde & dans l'autre.

Cette imprécation montre seulement de quel esprit vos parens sont animés, & combien leurs sordides vues l'emportent sur les sentimens de la nature. C'est uniquement l'effet de leur rage —oui, de leur rage, en voyant avorter leurs desseins. (¶) Si vous envisagez cette malédiction du côté dont elle doit être vue, une personne de votre piété doit plutôt plaindre votre père imprudent, & prier le ciel pour lui, que s'effrayer de son

imprécation téméraire. Il n'appartient qu'à Dieu feul de maudire. Les parens, ou tout autre homme, quel qu'il foit, ne peuvent que le prier de maudire : & de femblables prières ne peuvent être écoutées d'un être jufte & fouverainement parfait, lorfque le motif en eft déraifonnable, & que le but en eft cruel. Dieu ne nous a-t-il pas commandé de bénir & de ne maudire jamais ? Priez pour votre père, je vous le répète, afin qu'il n'encoure pas lui-même la malédiction qu'il a prononcée fur vous; puifqu'il a, comme vous le voyez, violé un commandement vraiment divin; tandis que vous, en obéiffant à cet autre précepte, qui nous enjoint de prier pour ceux qui nous perfécutent & qui nous maudiffent, vous changerez fa malédiction en bénédiction. (b)

Ma mère blâme cette horrible lettre de votre fœur. Elle a pitié de vous; & de fon propre mouvement, elle fouhaite que je vous écrive, cette fois feulement, pour vous donner un peu de confolation. Il féroit affreux, dit-elle, qu'un cœur auffi noble que le vôtre, qui paroît fentir fi vivement fa faute, & le poids de la malédiction d'un père, fuccombât tout-à-fait fous le fardeau de fes infortunes.

J'admire votre tante. Quel langage! Prétend-

elle établir deux droits & deux torts dans un cas si évident ? Soyez persuadée, ma chère, que le tort est nécessairement de son côté, que le tort est pour eux tous, de quelque manière qu'ils cherchent à s'excuser. (¶) Ils ne peuvent se justifier qu'à leurs propres yeux d'après leurs principes sordides & intéressés, résolus de s'absoudre, & non pas de se juger impartialement. (b) Dans tout le cours de vos ennuyeuses contentions, votre cruelle tante vous a-t-elle donné le moindre espoir qu'ils fussent disposés à se relâcher ? Je me rappelle à présent, comme vous, ses obscurs avis. Pourquoi, s'il vous plaît, cette obscurité, si elle avoit quelque espérance, quelque avis salutaire à vous donner ? Etoit-il bien difficile à une tante, qui prétend vous avoir toujours aimée & qui donne aujourd'hui une si libre carrière à sa plume pour vous affliger, de vous apprendre en confidence, par une ligne, par un mot, le prétendu changement de leurs mesures ?

Ne me parlez pas, ma chère, des prétextes inventés après coup dont ils se parent aujourd'hui. Je les regarde comme un aveu tacite de l'infâme traitement qu'ils vous ont fait essuyer. Je garderai le secret de votre tante, soyez sans crainte. Je ne voudrois pas pour tout au monde que ma mère vît sa lettre.

Vous reconnoîtrez à présent que votre unique ressource est de surmonter vos scrupules, & de vous marier à la première occasion. Ne balançons plus, ma chère; il faut vous déterminer sur ce point.

Je veux vous donner un motif qui me regarde moi-même. J'ai résolu, j'ai fait vœu (tendre amie! la plus tendre amie de mon cœur! n'en soyez pas fâchée contre moi) de ne pas penser au mariage aussi long-temps que votre bonheur sera suspendu. Ce vœu est une justice que je rends au mari qui m'est destiné par le ciel: car, ma chère, n'est-il pas certain que je serai malheureuse si vous l'êtes? Et quelle indigne femme ne serois-je pas nécessairement, pour un homme dont les complaisances n'auroient pas le pouvoir de contrebalancer, dans mon cœur, le poids d'une affliction qu'il n'auroit pas causée?

A votre place, je communiquerois à Lovelace l'abominable lettre de votre sœur. Je vous la renvoie. — Elle ne passera pas la nuit sous le même toît avec moi! Ce sera pour vous une occasion de ramener Lovelace au sujet qui doit faire à présent votre principale vue. Qu'il apprenne ce que vous souffrez pour lui. Il est impossible qu'il soit lâche & vil pour tant de perfections! Je perdrois le sens & la raison, si cet homme avoit la

lâcheté de vous trahir. Avec un mérite si distingué, vous risquez de n'être que trop punie de votre faute involontaire, par la nécessité d'être sa femme.

Je ne voudrois pas que vous vous crussiez trop assurée qu'on ait renoncé au dessein de vous faire enlever. L'expression de cette détestable *Arabelle* me paroît ménagée pour vous inspirer une dangereuse sécurité. Elle dit seulement qu'*elle croit ce dessein abandonné.* Cependant, je n'apprends pas de Miss Lloyd, qu'on ait commencé à le désavouer. Le meilleur parti, lorsque vous serez à Londres, est de vous tenir à couvert, & de faire passer par deux ou trois mains tout ce qui peut vous être adressé. Je ne voudrois pas pour ma vie vous voir tomber par quelque surprise entre les mains de ces odieux tyrans. Moi-même je me contenterai de vous donner de mes nouvelles par quelque main tierce ; & j'en tirerai un avantage qui sera de pouvoir assurer ma mère, ou tout autre dans l'occasion, que j'ignore en quel lieu vous êtes. Ajoutez que ces mesures vous laisseront moins de crainte pour les suites de leur violence, s'ils tentoient de vous enlever en dépit de Lovelace.

Mais je vous prie d'adresser directement vos lettres à M. Hickman ; & même votre réponse à

celle-ci. J'ai quelques raiſons pour le ſouhaiter ; ſans compter que malgré l'indulgence d'aujourd'hui , ma mère eſt toujours obſtinée dans ſa défenſe.

(¶) Ils ſont venus à bout, je le ſais, de lui faire engager ſa parole de ne pas ſouffrir notre correſpondance. Viles créatures pleines de fiel ! Que je hais ſurtout votre imbécille d'oncle Antonin ! (b)

Le conſeil que je vous donne eſt de ne pas arrêter vos idées ſur cette odieuſe lettre de votre ſœur. Occupez votre eſprit d'autres ſujets ; de ceux qui ſont devant vous. Apprenez-moi où vous en êtes avec Lovelace, & ce qu'il dit de l'abominable lettre, & de cette diabolique imprécation. Je compte qu'elle amènera naturellement le grand point en queſtion, & que vous n'aurez pas beſoin de médiateur.

Allons, ma chère, c'eſt au bout du mal que le bien reparoît. Le bonheur vient ſouvent d'où l'on attend l'infortune. Mais ſi vous perdez le courage, adieu tout eſpoir de remède. N'accordez pas à vos cruels ennemis l'avantage de vous faire mourir de chagrin ; car il eſt clair pour moi que c'eſt ce qu'ils ſuppoſent à préſent.

Quelle petiteſſe de vous refuſer vos livres, vos diamans & votre argent ! Je ne vois que l'ar-

gent dont vous ayez un befoin abfolu, puifqu'ils ont la bonté de vous accorder vos habits. Je vous envoye, par le porteur, les mélanges de *Norris* (*), où vous trouverez cinquante guinées dans autant de petits papiers. Si vous m'aimez, ne me les renvoyez pas; il m'en refte à votre fervice. Ainfi, lorfque vous arriverez à Londres, fi votre logement ou la conduite de votre homme vous déplaifent, quittez fur-le-champ l'un & l'autre.

Je vous confeillerois auffi d'écrire fans délai à M. Morden. S'il fe difpofe à revenir en Angleterre, votre lettre hâtera fon départ, & vous ferez plus tranquille jufqu'à fon arrivée. Mais Lovelace eft en démence, s'il n'obtient pas fon bonheur de votre confentement, avant que le retour de votre coufin rende le fien néceffaire.

Courage encore une fois. C'eft la grâce que je vous demande. Gouvernez avec votre prudence ordinaire le fort qui vous refte à courir; & vous pouvez être encore heureufe. Suppofez que vous foyez moi & que je fois vous; (c'eft une fuppofition que vous pouvez faire, car vos malheurs font les miens) & vous donnerez toute fon étendue & toute fa force à ce rayon de lumière con-

(*) Livre eftimé.

ſolante que vous montre votre affectionnée & pour jamais fidelle,

ANNE HOWE.

(¶) Je me hâte de vous faire porter celle-ci par Robert. Je verrai à approfondir la vérité du prétendu changement de meſures, dont votre tante leur prête l'intention, dans le cas où vous n'auriez pas quitté leur maiſon. (¶)

LETTRE XVI.

Miſs CLARISSE HARLOWE *à Miſs* HOWE.

Mercredi matin, 26 *Avril.*

VOTRE lettre, ma chère & fidelle Miſs Howe, me donne beaucoup de conſolation. Avec quelle douceur j'éprouve la vérité de cette maxime du ſage, *qu'un ami fidelle eſt le baume de la vie.*

Votre meſſager arrive au moment où je pars pour Londres. La chaiſe eſt à la porte. J'ai déjà fait mes adieux à la bonne veuve, qui m'accorde, pour m'accompagner dans le voyage, l'aînée de ſes filles, à la prière de M. Lovelace qui nous ſuivra à cheval. Cette jeune perſonne doit retourner dans deux ou trois jours avec la

chaiſe qui ſera renvoyée au château de Milord M..... dans le comté d'Hertford.

J'avois reçu la terrible lettre de ma ſœur le dimanche pendant que M. Lovelace étoit abſent. Il s'apperçut, à ſon retour, de l'excès de ma douleur & de mon abattement ; & ſes gens lui apprirent que j'avois encore été beaucoup plus mal : en effet je m'étois évanouïe pluſieurs fois. Je crois que ma tête s'en reſſent comme mon cœur.

Il auroit ſouhaïté de voir la lettre. Mais je m'y oppoſai, à cauſe des menaces dont elle eſt remplie contre lui-même. En voyant ſeulement l'effet qu'elle a produit ſur moi, il s'emporta en exécrations & en menaces. J'étois ſi foible, qu'il me conſeilla de remettre mon départ à lundi, comme je me l'étois déjà propoſé.

Il eſt extrêmement tendre & reſpectueux. Tout ce que vous avez prévu de ſa conduite, à la ſuite de cette fatale lettre, eſt en effet arrivé. Il s'eſt offert à moi avec ſi peu de réſerve, que je me fais un reproche de ma défiance, & de vous l'avoir marquée trop librement. Je vous demande en grâce, ma très-chère amie, de ne faire voir à perſonne tout ce qui pourroit montrer de ma part une opinion déſavantageuſe de lui.

Je dois vous avouer que ſa conduite obli-

geante & l'abattement de mes efprits, joints à vos avis précédens & aux circonftances de ma fituation, me déterminèrent dimanche au foir à recevoir ouvertement fes offres. Ainfi, je fuis à préfent plus que jamais dans fa dépendance. Il me demande à tout moment (chofe auffi inutile que peu obligeante) de nouvelles marques de mon eftime & de ma confiance. Comme je n'ai pu me difpenfer de quelques aveux favorables pour lui, il eft certain, que s'il s'en rend indigne, j'aurai bien fujet de blâmer cette violente lettre de ma fœur : car je ne me fens point de réfolution. Abandonnée de tous mes amis naturels, avec votre feule pitié pour confolation, (pitié qui encore eft reftreinte malgré vous) je me fuis vue forcée de tourner mon cœur défolé vers l'unique protection qui s'eft préfentée. Cependant votre avis me foutient. Non-feulement il a fervi à me déterminer; mais répété dans la tendre lettre que j'ai devant les yeux, il a la force de me faire partir pour Londres avec une forte de joie. Auparavant, je me fentois comme un poids fur le cœur; & quoique mon départ me parût le meilleur & le plus sûr parti, la force me manquoit, je ne fais pourquoi, à chaque pas que je faifois pour les préparatifs. J'efpère qu'il n'arrivera rien de fâcheux fur la route. J'efpère que ces efprits vio-

lens n'auront pas le malheur de se rencontrer.

La voiture n'attend plus que moi. Pardon, ma très-bonne, ma très-obligeante amie, si je vous renvoye votre *Norris*. Dans la perspective un peu plus flatteuse qui commence à s'ouvrir, je ne vois pas que votre offre puisse m'être nécessaire.

D'ailleurs, j'ai quelque espérance qu'avec mes habits, on m'enverra l'argent que j'ai demandé; quoiqu'on me le refuse dans la lettre. Si je me trompe, & s'il m'arrive d'être pressée par le besoin, il me sera aisé d'en instruire une amie si ardente à m'obliger, & j'ai promis de n'avoir cette espèce d'obligation qu'à vous seule. Mais j'aimerois bien mieux que vous pussiez dire dans l'occasion, qu'aucun service de cette nature n'a été ni demandé ni rendu. Mes vues, dans ce que je dis ici, se rapportent entièrement à l'espérance que j'ai de regagner l'estime de votre mère; & c'est, après l'estime de la mienne & celle de mon père, ce que je désire le plus au monde.

Je dois ajouter, malgré la précipitation du moment, que M. Lovelace m'offrit hier de se rendre avec moi chez Milord M...., ou de faire venir ici l'aumônier du château. Il me pressa beaucoup d'y consentir, en me témoignant même que la célébration lui seroit plus agréable ici qu'à Londres. Je lui avois dit qu'il seroit assez

aſſez temps à la ville de penſer à un acte auſſi ſérieux & auſſi important. Depuis que j'ai reçu votre tendre & conſolante réponſe, je crois ſentir quelque regret de n'avoir pu me rendre à ſes ardentes ſollicitations. Mais cette affreuſe lettre de ma ſœur a comme déſorganiſé tout mon être! Et puis, il y a quelques petites délicateſſes, ſur leſquelles il me ſeroit difficile de paſſer. Point de préparation : point d'articles dreſſés ; point de permiſſion eccléſiaſtique ; une douleur ſi profonde! nul plaiſir en perſpective! pas même de déſir de bonheur! ô ma chère! qui pourroit, dans cette ſituation, penſer à un engagement ſi ſolemnel? Qui pourroit paroître prête & l'être ſi peu?

Si je pouvois me flatter que mon indifférence pour toutes les joies de cette vie eût ſa ſource dans de juſtes motifs, & non pas plutôt dans l'amertume de mon cœur & dans les mortifications que mon orgueil ſe laſſe d'eſſuyer, que j'épouſerois, ce me ſemble, bien plus volontiers un cercueil, qu'aucun homme vivant!

En vérité je ne ſuis plus ſenſible à d'autres plaiſirs qu'à celui de votre amitié. Aſſurez-moi, je vous en conjure, qu'elle ne me manquera jamais. Si mon cœur ranimé redevient capable d'en

goûter d'autres, c'eſt à votre amitié ſeule qu'il devra le courage & la force d'en jouir encore.

L'abattement de mon eſprit recommence au moment de mon départ. Pardonnez ce profond accès de vapeurs noires qui me dérobent jusqu'à l'eſpérance, cette reſſource des malheureux, cette ame du mouvement & de la vie, dont je n'ai jamais été privée que depuis ces deux fois vingt-quatre heures.

Mais il eſt temps de vous laiſſer reſpirer. Adieu, très-chère & tendre amie. Priez pour votre

CL. HARLOWE.

LETTRE XVII.

Miſs HOWE *à Miſs* CLARISSE HARLOWE.

Jeudi, 27 *Avril.*

JE ne ſuis pas contente que vous m'ayez renvoyé mon *Norris*. Mais il faut ſe rendre à toutes vos volontés. Vous en pourriez dire autant des miennes. Aucune des deux, peut-être, ne doit eſpérer de l'autre qu'elle faſſe ce qu'il y a de mieux; & peu de jeunes perſonnes néanmoins ſavent mieux ce qu'elles devroient faire. Je ne puis me ſéparer

de vous, ma chère, quoique je donne une double preuve de ma vanité en m'affociant à vous dans ce compliment.

C'eft de tout mon cœur que je me réjouis de voir un changement fi avantageux dans votre fituation. Le bien, comme j'ai ofé vous le promettre, eft né du mal. Quelle idée aurois-je conçue de votre homme, & quelles auroient dû être fes vues, s'il n'avoit pas pris ce parti fur une lettre fi infâme, & fur un traitement fi barbare; principalement, lorfqu'il en eft l'occafion?

Vous favez mieux que perfonne quels ont été vos motifs pour différer : mais je fouhaiterois que vous vous fuffiez rendue à des inftances fi férieufes. (*) Pourquoi n'auriez-vous pas dû permettre qu'il fît venir le chapelin de Milord M...? Si vous êtes arrêtée par des bagatelles, telle qu'une permiffion, des préparatifs, &

(*) [¶] M. Lovelace, dans fa lettre fuivante, apprend à fon ami que Clariffe s'eft trouvée extrêmement mal, ne revenant d'une foibleffe que pour retomber dans une plus grande; & que toute la maifon défefpéroit de fa vie. Elle n'avoit pas, dit-il, inftruit Mifs Howe de tout le danger de fa fituation. — Dans la Lettre XVIII, Clariffe dit à fon amie qu'elle avoit d'autres raifons pour fufpendre fon confentement, que de pures réferves de fon fexe. [S]

d'autres ſcrupules de cette nature ; votre ſervante, ma chère. Vous ne ſentez donc pas que la grande cérémonie eſt un équivalent pour tous les autres. — Ne retombez donc pas, ma chère amie, ne retombez pas dans vos mélancoliques dégoûts, juſqu'à préférer un drap mortuaire à ce qui doit faire l'objet de vos déſirs, lorſque vous l'avez actuellement en votre pouvoir, & lorſqu'il eſt vrai, comme vous l'avez dit dans une occaſion plus juſte, qu'*on n'a pas la liberté de mourir quand on veut*. Mais je ne ſais quelle étrange perverſité de la nature humaine fait déſirer dans l'éloignement, ce qu'on mépriſe auſſitôt qu'on y touche.

Vous n'avez à préſent à vous propoſer qu'un ſeul point. C'eſt le mariage. Qu'il ne tarde plus, je vous en ſupplie. Abandonnez le reſte à la providence, & pour employer une de vos expreſſions dans une lettre précédente, laiſſez-vous conduire & ſuivez-la. Vous aurez un très-bel homme, un homme agréable ; qui ne manqueroit pas de ſageſſe, s'il n'étoit pas vain de ſes talens, & poſſédé de l'eſprit de libertinage & d'intrigue. Mais tandis que les yeux d'une infinité de femmes, ſéduits par une ſi belle figure & par des qualités ſi brillantes, entretiendroient ſa vanité, vous, vous prendrez patience, en atten-

dant que ſes cheveux gris & la prudence viennent enſemble ſur la ſcène. Pouvez-vous eſpérer que tout ſe réuniſſe pour vous dans le même homme ?

Je ſuis perſuadée que M. Hickman ne connoît point de voies détournées ; mais il marche de mauvaiſe grâce dans la voie droite. Cependant Hickman, quoiqu'il ne plaiſe point à mes yeux, & qu'il amuſe peu mes oreilles, n'aura rien de choquant, je m'imagine, pour ces deux organes. Votre homme, comme je vous le diſois dernièrement, ſoutiendra ſans ceſſe votre attention : vous ſerez toujours occupée, toujours en activité avec lui, quoiqu'un peu plus peut-être par vos craintes que par vos eſpérances ; tandis qu'Hickman ne ſera pas plus capable de tenir une femme éveillée par ſes diſcours, que de troubler ſon ſommeil par de fâcheuſes aventures.

Je crois ſavoir à préſent ſur lequel des deux une perſonne auſſi prudente que vous auroit d'abord fait tomber ſon choix : & je ne doute pas non plus, que vous ne puiſſiez deviner lequel j'aurois choiſi, ſi j'avois eu cette liberté. Mais toutes fières que nous ſommes, la plus fière de nous toutes ne peut que refuſer, & la plupart ſe déterminent à recevoir un homme à demi digne d'elles, dans la crainte qu'on ne leur offre pis.

Si nos deux hommes étoient tombés à des efprits de la trempe du leur, quoiqu'à la longue M. Lovelace pût avoir été trop fort pour moi, je me figure, que pendant les fix premiers mois, du moins, je lui aurois rendu peine de cœur pour peine de cœur : pendant que vous, avec mon empreffé & lourd berger, vous auriez coulé des jours auffi fereins, auffi calmes, auffi réguliers que l'ordre des faifons ; ne variant, comme elles, que pour apporter autour de vous une abondance continuelle d'utilités & d'agrémens.

J'aurois continué dans le même ftyle. Mais j'ai été interrompue par ma mère qui eft entrée fubitement, & d'un air qui portoit la défenfe ; en me faifant fouvenir, qu'elle ne m'avoit accordé fa permiffion que pour une fois. Elle vient de quitter votre odieux oncle, & leur conférence fecrète a duré long-temps. Elle m'a chagriné.

Il faudra que je garde ma lettre, en attendant de vos nouvelles ; car je ne fais plus où l'envoyer. N'oubliez pas de me donner pour adreffe un lieu tiers, comme je vous en ai prié.

Ma mère m'ayant preffée, je lui ai dit, qu'il étoit vrai que j'écrivois, & que c'étoit à vous ; mais que c'étoit pour mon feul amufement ; car

je ne ſavois pas, lui ai-je proteſté, où vous adreſſer ma lettre.

J'eſpère que la première des vôtres m'apprendra votre mariage ; quand vous devriez m'apprendre par la ſeconde, que vous avez affaire au plus ingrat de tous les monſtres, ce qu'il ſeroit néceſſairement, s'il n'étoit pas le plus tendre de tous les maris.

J'ai dit que ma mère me chagrine beaucoup ; mais j'aurois pu dire dans vos termes, qu'elle m'a comme *déſorganiſée*. Croiriez-vous qu'elle prétend catéchiſer Hickman, pour la part qu'elle lui ſuppoſe à notre correſpondance, & qu'elle le catéchiſe très-ſévèrement, je vous en aſſure ? Je commence à croire que je ne ſuis pas ſans quelque ſentiment de foibleſſe & de lâche *pitié* pour le piteux & *débonnaire* perſonnage ; car je ne puis ſouffrir qu'il ſoit traité comme un ſot par tout autre que par moi. Entre nous, je crois que la bonne dame s'eſt un peu oubliée. Je l'ai entendu crier très-haut. Elle s'eſt peut-être imaginée que mon père étoit revenu au monde. Cependant, la docilité de l'homme devoit la détromper : car je m'imagine, en me rappelant le paſſé, que mon père auroit parlé auſſi haut qu'elle ; c'eſt-à-dire, par exemple, que n'étant qu'à quelques toiſes

l'un de l'autre, ils auroient crié comme s'ils étoient éloignés d'un demi mille.

Je fais que vous me blâmerez de toutes ces impertinences; mais ne vous ai-je pas dit qu'on me chagrine? Si je ne m'en reffentois pas un peu, on pourroit douter de qui je fuis fille des deux côtés.

Cependant, vous ne devez pas me gronder trop févèrement, parce que j'ai appris de vous à ne pas défendre mes erreurs. Je reconnois que j'ai tort; & vous conviendrez que c'eft affez: ou vous ne feriez pas auffi généreufe fur cet article, que vous l'êtes généralement fur les autres.

Adieu, ma chère. Je dois, je veux vous aimer, & vous aimer toute ma vie. C'eft ce que figne ici votre

ANNE HOWE.



LETTRE XVIII.

Mifs HOWE *à Mifs* CLARISSE HARLOWE.

(Cette Lettre n'eft partie qu'avec la précédente.)

Jeudi, 27 *Avril.*

J'AI fait ce que je vous avois promis ; j'ai voulu approfondir, fi vos parens étoient férieufement réfolus, avant votre départ, de renoncer à leur fyftême, comme votre tante l'affure dans fa lettre. En rapprochant différentes informations, les unes tirées de ma mère, par les confidences de votre oncle Antonin ; les autres de votre fœur, par Mifs Lloyd ; & quelques-unes, par une troifième voie, que je ne vous nommerai point : j'ai raifon de croire que je puis vous donner le récit fuivant pour l'état véritable des chofes.

On n'avoit aucune difpofition à changer de mefure, jufqu'aux deux ou trois derniers jours qui ont précédé votre départ. Au contraire, votre frère & votre fœur, quoique fans efpérance de l'emporter en faveur de Solmes, étoient réfolus de ne fe relâcher de leurs perfécutions, qu'après vous avoir pouffée à quelque démar-

che, qui, avec le fecours de leurs *bons offices*, vous auroit fait juger inexcufable, par les êtres à demi imbécilles qu'ils avoient à faire mouvoir.

Mais enfin, votre mère, laffe & peut-être honteufe du rôle paffif qu'elle avoit joué jufqu'alors, prit le parti de déclarer à Mifs Arabelle, qu'elle étoit déterminée à mettre tout en ufage pour finir ces divifions domeftiques, & pour engager votre oncle Harlowe à feconder fes efforts.

Cette déclaration alarma votre frère & votre fœur. Ce fut alors qu'on réfolut de changer quelque chofe au premier plan. Les offres de Solmes étoient néanmoins trop avantageufes pour être abandonnées : mais on prit un nouveau tour, qui fut d'engager votre père à des excès de bonté & de condefcendance. On s'en promit même plus de fuccès que de la rigueur, & ce devoit être, comme ils le publient, leur dernier effort.

Au fond, ma chère, je crois que le fuccès de ce moyen auroit répondu à leurs efpérances. Je ne doute pas un moment que fi votre père eût, comme le dit votre tante, confenti à fléchir les genoux, c'eft-à-dire, à faire pour vous ce qu'il n'a jamais fait que pour Dieu, il n'eût tout obtenu d'une fille telle que vous. Mais;

ensuite, que seroit-il arrivé ? Peut-être auriez-vous de même consenti à voir Lovelace, dans la vue de l'appaiser & de prévenir les désastres; du moins, si votre famille vous en avoit laissé le temps, & si le mariage n'avoit pas été brusqué. Si vous lui aviez refusé cette entrevue, vous voyez qu'il étoit décidé à leur rendre une visite, & bien escorté: & quelles en auroient été les suites ?

Ainsi, nous ne savons pas trop si les choses n'ont pas tourné au mieux, quoique ce mieux ne fût pas fort à désirer.

J'espère que votre esprit sensé & accoutumé à réfléchir fera l'usage qu'il convient de cette découverte. Qui n'auroit pas la patience de soutenir même un grand mal, s'il pouvoit se persuader que la Providence l'a permis dans sa bonté pour le garantir d'un plus grand; surtout, s'il avoit droit, comme vous, de se reposer & de s'absoudre sur le témoignage de son propre cœur ?

Permettez que j'ajoute une observation. Ne voyons-nous pas, par le récit que je vous ai fait, les services qu'auroit pu vous rendre la *personne vertueuse* de votre famille, si la mère s'étoit montrée avec courage en faveur d'une

fille qui avoit de ſon côté le double intérêt du mérite & de l'oppreſſion ?

Adieu, ma chère. Je ſuis pour jamais à vous.

ANNE HOWE.

(*Miſs Harlowe, dans ſa réponſe à la première de ces deux dernières lettres, gronde ſon amie de donner ſi peu de poids à ſes avis, par rapport à ſa conduite avec ſa mère. On croit devoir en inſérer ici quelques extraits, quoiqu'un peu avant le temps.*)

(¶) Vous êtes fort plaiſante, lui dit-elle, dans votre idée ſur le choix mal-adroit que M. Hickman a fait de vous (*) & M. Lovelace de moi. Mais je ſuis portée à croire, que quant au bonheur, deux caractères doux auroient pu très-bien s'accorder enſemble, tandis que deux eſprits hautains & tous deux violens & inflexibles auroient pu faire enſemble un fort mauvais ménage. Vous auriez bien pu, pour emprunter votre métaphore, vous renvoyer la balle & la tenir long-temps en l'air : (†) mais M. Hickman, avec ſa douceur, paroît fait pour vous, ſi vous voulez ne pas pouſſer les choſes trop loin avec lui. Si vous le faiſiez, ce ſeroit foibleſſe à lui de le ſouffrir, & il s'expoſeroit à tomber dans

(*) Voyez Lettre XVII de ce vol.

(†) Voyez Lettre XLVI, Tome III.

un mépris qui n'eſt pas fait pour M. Hickman. Il n'y a aucune honte pour un brave homme, qui ſait à quels engagemens une femme doit ſe ſoumettre à ſon tour, à ſe montrer lui-même d'avance ſoumis & docile pour elle. Croyez-vous que ce ſoit un mérite dans mon Lovelace d'avoir un caractère violent & prompt à l'offenſe ? Ne ſe met-il pas, comme tous les eſprits de cette trempe, dans la néceſſité de réparer ſes emportemens par des ſoumiſſions beaucoup plus mortifiantes pour un cœur vain, que ces condeſcendances volontaires que les eſprits hautains ſont ſi enclins à traiter de foibleſſe dans un homme du genre de M. Hickman ? Permettez-moi de vous dire, ma chère, que M. Hickman eſt homme à ſouffrir plutôt un affront de la part d'une femme, qu'à lui en faire ? il aimeroit mieux, j'oſe le garantir, ſe voir dans le cas de lui accorder un pardon, que d'en avoir un à lui demander. (b)

« Ma chère amie, vous avez ſurvécu à votre « première paſſion, & vous n'auriez que de « l'indifférence pour un ſecond amant, quand il « auroit les perfections d'un ange. »

Les motifs qui m'ont fait ſuſpendre la célébration, continue-t-elle, n'ont pas été de ſimples ſcrupules de formalité. J'étois réellement fort mal.

Je ne pouvois ſoutenir ma tête. La lettre de ma ſœur m'avoit percé le cœur. Oui, ma chère, j'étois fort mal. D'ailleurs, ma chère, devois-je être auſſi ardente à profiter de ſes offres, que ſi j'euſſe appréhendé qu'il ne me les répétât jamais?

(¶) Je vois avec un extrême regret, que votre maman eſt inflexiblement déclarée contre notre correſpondance. Quel parti prendrai-je? Il me répugne de la continuer, ou du moins de ſouhaiter la faveur de vos réponſes. — Cependant, j'ai eu le ſecret hélas! de m'arranger de façon, que je n'ai d'autre amie que vous à qui demander des conſeils. C'en eſt aſſez pour faire ſouhaiter à une femme d'être mariée à cet homme, tout vicieux qu'il eſt: parce qu'il a de vertueuſes parentes; & que je retrouverois alors, j'eſpère, quelques amies, — & ces amies pourroient m'en procurer d'autres. L'argent attire & multiplie l'argent: l'appui des perſonnes honnêtes & d'une bonne réputation augmente de même le nombre des amis. Au lieu qu'une infortunée dans l'abandon, reſte toujours abandonnée. Mon cœur ne peut ſe réſoudre à vous prier de diſcontinuer de m'écrire; & cependant, ma conſcience ſouffre de continuer notre correſpondance malgré la défenſe d'une mère. Mais je n'oſe vous expoſer toutes les raiſons que je pour-

rois employer pour la condamner : pourquoi ? par la crainte que j'ai de vous convaincre ; & de me voir rejetée de vous, comme je l'ai été de toutes mes autres amies. Je vous laisse donc entièrement le soin de la décision sur ce point. Je vois, je sens, qu'il ne faut pas me la laisser. Mais que toute la faute, si c'en est une, & sa punition retombent sur moi seule ! & certainement j'en dois être punie, puisque je suis la cause de ces phrases beaucoup trop vives qui terminent votre lettre, que j'ai devant mes yeux, & dont je ne vous ferai point de nouveaux reproches, puisque vous me l'avez défendu. (b)

(*Dans la seconde lettre, elle fait entr'autres les réflexions suivantes.*)

« Ainsi, ma chère, vous paroissez persuadée
« qu'il y a du destin dans mon erreur. Je recon-
« nois ici l'amie tendre & remplie d'égards.
« Cependant, puisque mon sort s'est déclaré,
« comme il a fait, plût au ciel que le caractère
« de mon père fût à couvert du reproche aux
« yeux du public, ou au moins celui de ma
« mère, qui a fait l'admiration de tout le monde
« avant l'éclat de nos malheureux troubles
« domestiques ! Que personne ne sache de vous,
« & qu'il ne revienne jamais à son oreille,
« qu'en faisant valoir à propos ses rares talens,

« elle auroit pu ſauver ſa fille infortunée. Vous « obſerverez, ma chère, qu'avant qu'il fût trop « tard, lorſqu'elle a vu qu'il n'y avoit pas de « fin aux perſécutions de mon frère, elle avoit « formé le deſſein d'agir avec force; mais ſa « téméraire & préſomptueuſe fille a tout pré- « cipité par la funeſte entrevue, & a fait avorter « ſes indulgentes réſolutions. Ah, ma chère, je « ſuis convaincue à préſent, par une triſte expé- « rience, qu'auſſi long-temps que des enfans ſont « aſſez heureux pour avoir des parens ou des « gardiens qu'ils puiſſent conſulter, ils ne doi- « vent pas préſumer, (non, non, jamais, même « avec les meilleures & les plus pures intentions) « de ſuivre leurs propres idées dans les affaires « d'importance.

« Je crois entrevoir, *ajoute Miſs Clariſſe*, un « rayon d'eſpérance pour ma réconciliation « future, dans l'intention que ma mère avoit de « s'employer en ma faveur, ſi je n'avois pas « ruiné ſon projet par ma fuite. Cette favorable « idée ſe fortifie d'autant plus que le crédit de « mon oncle Harlowe feroit ſans doute d'un « grand poids, comme le penſe ma mère, ſi « l'on pouvoit le faire entrer dans mes intérêts. « Peut-être me convient-il d'écrire à ce cher « oncle, ſi je puis en trouver l'occaſion, ou la « faire naître. »

LETTRE

LETTRE XIX.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Lundi, 24 Avril.

LE destin, mon cher Belford, trame une toile bien bisarre pour ton ami; & je commence à craindre de m'y voir enveloppé sans pouvoir l'éviter.

Je travaille depuis long-temps, & tantôt à la sappe, creusant, creusant comme un rusé mineur; tantôt comme un oiseleur habile, étendant mes filets, & m'applaudissant de mes inventions pour faire tomber entièrement cette inimitable fille sous mon pouvoir. Tout paroissoit agir pour moi. Son frère & ses oncles n'étoient que mes pionniers. Son père faisoit tonner l'artillerie sous ma direction. Madame Howe étoit remuée par les ressorts que je mettois en jeu. Sa fille donnoit le mouvement pour moi, & se figuroit néanmoins combattre mes vues. La chère personne elle-même avoit déjà sa tête rebelle passée dans mon piége, sans s'appercevoir qu'elle y étoit prise, parce que je n'en avois pas encore tiré & serré les nœuds autour d'elle. En un mot, lorsqu'il ne manquoit rien à la perfection de mes

mesures, te seroit-il tombé dans l'imagination que je fusse devenu mon propre ennemi, & que j'eusse pris parti pour elle contre moi-même? Aurois-tu jugé que j'abandonnerois mon entreprise favorite, jusqu'à lui offrir de l'épouser avant son départ pour Londres, c'est-à-dire, jusqu'à me mettre dans l'impossibilité de reprendre le fil de mes opérations?

Lorsque tu seras informé de ce changement, ne penseras-tu pas que c'est mon ange noir qui me joue méchamment, & qui s'est mis dans la tête de me précipiter dans le *lien indissoluble*, pour être plus sûr de moi, par les transgressions *compliquées* auxquelles il m'excitera infailliblement après mon mariage, que par les péchés *simples* que je me permets depuis si long-temps, & pour lesquels il craint que l'habitude ne devienne une excuse?

Tu seras encore plus surpris, si j'ajoute que, suivant toute apparence, il y a quelque traité de conciliation commencé entre les anges noirs & les blancs; car ceux de ma charmante ont changé dans un instant toutes ses idées, & l'ont portée contre mon attente, à reconnoître qu'elle m'honore d'une préférence dont elle ne m'avoit point encore fait l'aveu. Elle m'a même déclaré qu'elle a l'intention d'être à moi; à moi, sans

ces anciennes conditions de réforme. Elle me permet de lui parler d'amour, & de l'irrévocable cérémonie. Cependant, autre sujet d'étonnement ! Elle veut que cette cérémonie soit différée. Elle est déterminée à partir pour Londres, & même à se loger chez la veuve.

Mais tu me demandes, sans doute, comment ce changement est arrivé ? Toi, Lovelace, me diras-tu, nous savons que tu te plais aux opérations surprenantes ; mais nous ne te connoissons pas le don des miracles. Comment t'y es-tu pris pour arriver à ce point ?

Je vais te l'apprendre. J'étois en danger de perdre pour jamais ma charmante. Elle étoit prête à prendre son essor vers les cieux, son élément naturel. Elle alloit s'élever au-dessus de ce triste globe, poussée, à la vérité, par la malice des *fils de la terre*. Il falloit quelque moyen puissant, un moyen extraordinaire, pour la retenir parmi nous, dans notre monde sublunaire. Quel moyen plus efficace que les tendres sons de l'amour & l'offre attrayante du mariage, de la part d'un homme qui n'est pas haï, pour fixer l'attention d'un jeune cœur qui souffre de ses incertitudes, & qui auparavant ne pouvoit, sans impatience, entendre une proposition si délicate ?

Voici l'aventure en peu de mots. Tandis qu'elle refusoit de m'avoir la moindre obligation, & que sa fierté me tenoit éloigné, dans l'espérance que le retour de son cousin la rendroit absolument indépendante de moi; mécontente au fond de voir son adorateur tenir ses passions en bride, au lieu de les abandonner à sa censure; elle écrit une lettre pour presser la réponse de sa sœur à une autre lettre, par laquelle sa crainte même de m'avoir obligation, & sa passion pour l'indépendance lui avoient fait demander ses habits, ses joyaux & quelques guinées qu'elle avoit laissées au château d'Harlowe. Que reçoit-elle? une réponse outrageante, & plus horrible encore, par la nouvelle qu'elle contenoit d'une malédiction dans les formes, prononcée de la bouche d'un père contre une fille qui mérite toutes les bénédictions du ciel & de la terre. Maudit soit le cœur du sacrilège vieillard, & double malédiction sur l'organe de cette nouvelle détestable, sur l'envieuse, l'implacable Arabelle!

J'étois absent à l'arrivée de cette lettre. A mon retour, je la trouvai, qui n'étoit revenue de plusieurs évanouissemens, que pour y retomber sans cesse, & qui tenoit tous les assistans dans le doute de sa vie. On avoit dépêché de tous

côtés pour me trouver. Il n'eſt pas ſurprenant qu'elle eût été ſi vivement affectée, elle dont le reſpect filial lui inſpiroit une foi terrible aux effets de la malédiction d'un père, ſurtout lorſque ce cruel & ſombre tyran avoit étendu cette malédiction à l'*un* & l'*autre monde*; mot qu'elle répétoit avec horreur lorſqu'elle put parler. Que n'eſt-elle tombée au même inſtant, ſur la tête de celui qui l'a prononcée par un accès de quelque mal violent qui ſaisît à la gorge & étouffât ſur-le-champ ce vieillard imprécateur pour le faire ſervir d'exemple à tous les pères dénaturés!

N'aurois-je pas été le dernier des hommes, ſi dans ce danger je ne m'étois pas efforcé de la rappeler à la vie par toutes ſortes de conſolations, de vœux, de careſſes, & par toutes les offres que je crus capables de lui plaire? Mon empreſſement eut d'heureux effets. Je fus pour elle plus qu'un père; car elle m'eut l'obligation d'une vie, que ſon père barbare lui avoit preſque ôtée. Comment ne chérirois-je pas l'ouvrage de mes bienfaits? Je parlois de bonne foi, lorſque je lui offrois de l'épouſer, & mon ardeur à preſſer la célébration, étoit une ardeur réelle. Mais ſon extrême abattement, mêlé d'une délicateſſe qu'elle conſervera, je n'en doute point, juſqu'au dernier ſoupir, lui ont fait refuſer le

temps proposé, quoiqu'elle consente à la solemnité; car elle m'a dit : « Qu'étant abandonnée « de tout le monde, il ne lui restoit plus d'autre « protection que la mienne. » Tu vois, par ce discours même, que ton ami lui a moins d'obligation à elle-même de cette faveur qu'à la cruauté de ses parens.

Elle n'a pas manqué d'écrire à Miss Howe pour l'informer de leur barbarie; mais elle ne lui a point marqué l'état déplorable de sa santé. Elle est restée foible, très-foible: & cependant les alarmes que lui causent le projet de son stupide frère lui font désirer d'être à Londres. Sans cet accident, & ce que tu auras peine à croire, sans mes persuasions, que j'ai redoublées, en la voyant dans une crise si dangereuse, elle seroit partie dès aujourd'hui; mais s'il ne lui arrive rien de plus fâcheux, le jour est fixé à mercredi.

Deux mots, je t'en prie, sur ta grave prédication de samedi dernier. « Tu commences à « trembler sérieusement pour la belle; & c'est « un miracle, dis-tu, si elle résiste à un pareil « tentateur. Avec la connoissance que nous avons « de ce sexe, tu craindrois, à ma place, de pousser « plus loin l'épreuve, dans la crainte du succès. » Et dans un autre endroit, « Si tu plaides, me « dis-tu, pour le mariage, ce n'est point

« par aucun goût que tu ayes pour cet état. »

Plaisant avocat du mariage ! Tu n'as jamais été heureux dans tes raisonnemens. Toutes les pauvretés rebattues, dont ta lettre est remplie, en faveur du nœud conjugal, ont-elles autant de force que ces aveux que je viens de transcrire doivent en avoir contre ta propre thèse ?

Tu prends beaucoup de peine à me convaincre que dans la disgrace & les chagrins, où cette belle personne est réduite (tu m'avoueras, j'espère, que jusqu'ici, c'est surtout la faute de ses implacables parens, & non la mienne) l'épreuve que je me propose est injuste. Moi, je te demande si l'infortune n'est pas le creuset de la vertu ? Pourquoi veux-tu que mon estime ne porte pas sur un mérite éprouvé ? Mon intention n'est-elle pas de la récompenser par le mariage, si elle résiste à l'épreuve ? Il est inutile de me jeter dans des répétitions. Relis, beau raisonneur, relis ma longue lettre du 13. (*) Tu y trouveras toutes tes objections affoiblies & réfutées d'avance jusqu'à la dernière syllabe.

Cependant ne me crois pas fâché contre toi. J'aime l'opposition. Comme le feu est l'épreuve de l'or, & la tentation celle de la vertu ; l'opposi-

(*) Voyez Lettre XXVIII, Tome III.

tion eſt celle du bon eſprit. Avant que tu te fuſſes érigé en avocat de ma belle, n'ai-je pas mis dans ta bouche quantité d'objections contre mon entrepriſe, uniquement pour me donner du relief à moi-même, en te prouvant que tu n'y entends rien? A-peu-près comme Homère forme des champions & leur donne des noms terribles pour leur faire enſuite caſſer la tête par ſes héros.

Prends néanmoins une bonne fois cet avis pour règle: « Il faut être bien sûr d'avoir raiſon, « lorſqu'on entreprend de corriger ſon maître? »

(¶) Et cet autre avis encore: « N'entreprends jamais de rien ôter à la force que doit « avoir ſur le ſexe une éducation vertueuſe, en « cherchant à excuſer ſa fragilité par celle du « nôtre. Car ne ſommes-nous pas des démons « les uns pour les autres? Si nous les tentons, « elles nous tentent de même, & parce que « nous autres hommes nous n'avons pas la force « de réſiſter à la tentation, eſt-ce une raiſon « qui en diſpenſe les femmes, elles dont toute « l'éducation n'eſt formée que d'avertiſſemens & « de précautions contre notre ſéduction? Ne « tiennent-elles pas toutes de leurs grand'mères « cette règle ſi ſimple & ſi aiſée; c'eſt aux « hommes à demander; c'eſt aux femmes à « refuſer. » (b)

Mais, pour revenir à mon principal ſujet, obſerve avec moi que de quelle manière que mes vues puiſſent tourner, cette lettre violente, que ma charmante a reçue de ſa ſœur, avance mes progrès au moins d'un mois. Je puis à préſent, comme je te l'ai fait entendre, parler d'amour & de mariage, & ſans craindre la cenſure, ſans être borné par des reſtrictions; & de rigoureuſes loix ne font plus ma terreur.

C'eſt dans cette douce familiarité que nous partirons enſemble pour Londres. La fille aînée de Mde. Sorlings accompagnera ma belle dans la chaiſe, & je les eſcorterai à cheval. Car elle appréhende extrêmement le complot de Singleton; & elle m'a fait promettre une patience d'ange, s'il arrive quelque choſe ſur la route. Mais je ſuis certain qu'il n'arrivera rien. Une lettre que j'ai reçue aujourd'hui de Joſeph, m'aſſure que James Harlowe a déjà quitté ſon ſtupide projet, à la prière de tous ſes amis qu'il en a inſtruits, & qui en redoutent les ſuites. Cependant, je ne le tiens pas quitte, moi, quoique l'uſage que je puis faire de ce projet ne ſoit pas encore décidé dans ma tête.

Ma charmante m'apprend qu'on lui promet ſes habits. Elle eſpère qu'on y joindra ſes pierreries, & quelque argent qu'elle a laiſſé derrière elle.

Mais Joseph m'écrit que ses habits seuls lui seront envoyés. Je me garde bien de l'en avertir. Au contraire, je lui répète souvent qu'elle ne doit pas douter qu'on ne lui envoie tout ce qu'elle a demandé. Plus son attente sera trompée de ce côté-là, plus il faut qu'elle tombe dans ma dépendance.

Mais, après tout, j'espère trouver la force d'être honnête pour une fille d'un mérite si transcendant. — Que le diable t'emporte, avec l'idée que tu es venu m'inspirer mal-à-propos, qu'elle pourroit bien succomber.

Je t'entends. Si mon dessein, diras-tu, est d'être honnête, pourquoi ne pas renoncer au complot de Singleton, comme son frère?

S'il faut te répondre, c'est qu'un homme modeste, qui se défie toujours de ses forces, doit se réserver une porte pour fuir. Ajoute, si tu veux, que lorsqu'on s'est rempli d'un dessein, qu'on se trouve forcé d'abandonner par quelque bonne raison, il est bien difficile de n'y pas revenir aussitôt que l'obstacle cesse.

❋ ❋

LETTRE XX.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Mardi, 25 Avril.

TOUTES les mains travaillent, tout eſt en mouvement pour notre départ. (¶) D'où viennent ces violens battemens de cœur que j'éprouve? Pourquoi ces élans qui le font remonter juſques dans ma poitrine, & ſont prêts à me ſuffoquer, lorſque je ſonge aux ſuites que peut avoir pour moi ce changement de demeure? (♭) Juſqu'à préſent, je ſuis réſolu d'être honnête; & c'eſt ce qui augmente l'étonnement que me cauſent ces agitations ſi involontaires. C'eſt un fripon de cœur, qui ſe plaît dans l'intrigue; il a toujours été tel, & je crains bien qu'il ne le ſoit toujours. C'eſt une joie ſi vive, lorſqu'il touche au ſuccès de quelque malice! J'ai ſi peu d'empire ſur lui! Ma tête, d'ailleurs, eſt ſi naturellement tournée à favoriſer les inclinations du traître. N'importe. Je veux ſoutenir un aſſaut contre toi, mon vieil ami: & ſi tu es le plus fort dans cette occaſion, je n'entreprends plus jamais de te vaincre.

La chère perfonne ne ceffe point d'être extrêmement foible & abattue. Tendre fleur ! Qu'elle eft peu en état de réfifter aux vents impétueux des paffions, & aux emportemens de l'orgueil & de l'infolente autorité ! A couvert jufqu'à préfent fous les aîles d'une famille dont elle n'avoit reçu que des témoignages de tendreffe & d'indulgence, ou plutôt des adorations ; non, il n'y avoit que le fein de fa mère où pût repofer cette charmante fleur.

Telle fut ma première réflexion, avec un mélange de pitié & d'amour augmenté, lorfqu'à mon retour, je trouvai cette charmante fille repofant fon beau vifage fur le fein de la veuve Sorlings, & à peine revenue de plufieurs longs évanouiffemens, où l'avoit jetée la lettre de fon exécrable fœur. Quelle étoit belle dans fes pleurs ! Ses yeux qui fe tournèrent vers moi, lorfqu'elle me vit entrer, fembloient, je le crus du moins, demander énergiquement ma protection. Eh ! ferois-je bien capable de me conduire lâchement avec un fi bel ange ? J'efpère que non. — Mais, toi, miférable Belford, pourquoi, dis, pourquoi m'avoir mis dans la tête qu'elle peut être vaincue ? Pourquoi auffi a-t-elle penfé fi tard, & avec tant de répugnance, à mettre fa confiance dans mon honneur ?

Mais, après tout, si sa foiblesse & ses langueurs continuent à cet excès, j'ai horriblement peur, en l'épousant, de ne voir tomber entre mes bras qu'une femme vaporeuse. Je serois doublement perdu. Non que je me propose de rester au logis fort assidu auprès d'elle après les premiers quinze jours, plus ou moins; mais lorsqu'un homme a passé l'espace d'un mois peut-être, dans ses premiers transports, à voltiger de fleur en fleur, comme une laborieuse abeille, & qu'il pourroit prendre du goût pour sa maison & pour sa femme, crois-tu qu'il ne fût pas insupportable pour moi d'être reçu par une Niobé, (¶) qui, comme une vigne blessée, laisse toute sa sève & sa vie se fondre en pleurs, tandis qu'elle ne s'attache que foiblement & ne s'unit qu'à regret à l'ormeau qui l'avoit épousée ? (b)

Que le ciel rende la santé & la vigueur à ma charmante ! C'est la prière que je lui fais à toute heure. Il faut bien qu'un homme qui se destine à elle, puisse reconnoître si elle est capable d'aimer autre chose que son père & sa mère. Ma crainte est qu'il ne dépende toujours d'eux de détruire le bonheur de son mari; & les haïssant d'aussi bonne foi que je le fais, c'est pour moi une réflexion des plus choquantes. Dans plusieurs points, je vois en elle plus qu'une femme; je

vois un ange. Mais dans d'autres auſſi, je ne vois qu'une poupée. Tant de regrets pour ſon père ! Tant de paſſion pour ſa famille ! Quel pauvre lot reſte à un mari, avec une femme de cette trempe ? A moins, peut-être, que ſes parens ne daignent ſe réconcilier avec elle, & que cette réconciliation ne ſoit durable.

Ma foi, il vaut infiniment mieux, & pour elle & pour moi, que nous renoncions au mariage. Quelle délicieuſe vie que l'honorable vie de l'amour libre, avec une fille comme elle ! Ah ! ſi je pouvois lui en inſpirer le goût ! Des craintes, des inquiétudes, des jours orageux, des nuits pleines d'alarmes, produites par le doute de m'avoir déſobligé ! la moindre abſence redoutée comme ſi elle devoit être éternelle ! Enſuite, quelles douceurs ! quels tranſports au retour, dans les jouiſſances d'une reconnoiſſance mutuelle ! Quels dédommagemens ! Dans une paſſion de cette nature, l'amour eſt plein de vie & entretenu dans une ardeur continuelle. L'heureux couple, au lieu d'être aſſis, à rêver, à ſommeiller chacun au coin d'une cheminée, dans une ſoirée d'hiver, paroît toujours nouveau l'un à l'autre, & n'eſt jamais ſans avoir quelque choſe à ſe dire.

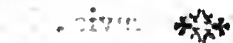
Tu as vu, dans mes derniers vers à *ma Stella*, quels ſont mes ſentimens ſur cet heureux état.

Lorſque nous ſerons à Londres, logés enſemble chez notre veuve, je veux laiſſer ces vers, comme ſans deſſein, dans quelque endroit où elle puiſſe les lire ; c'eſt-à-dire, néanmoins, ſi je n'obtiens pas bientôt ſon conſentement pour aller à l'égliſe. Elle y apprendra quelles ſont mes idées ſur le mariage. Si je vois qu'elle ne s'en offenſe pas autrement, ce ſera un fondement de jeté, & laiſſe-moi alors le ſoin de bâtir deſſus.

Combien de filles ſe ſont laiſſées entraîner ; qui n'auroient même jamais été attaquées, ſi elles avoient marqué le reſſentiment convenable au premier piége qu'on a tendu à leurs yeux ou à leurs oreilles ? Il m'eſt arrivé d'en ſonder plus d'une, par un mauvais livre, par une citation haſardée, ou par une peinture indécente : & celles qui n'en paroiſſoient point offenſées, ou qui ſe contentoient de rougir, ſurtout ſi je les voyois ſourire & lorgner, nous avons toujours compté, le vieux ſatan & moi, qu'elles étoient à nous. Que d'avis ſalutaires je ſerois en état de donner à ces petites friponnes, ſi je le jugeois à propos ! Peut-être pourrai-je quelque jour, moins par vertu que par un ſentiment d'envie, leur élever des fanaux qui les éclairent, lorſque je ſerai vieux & incapable de plaiſir.

Mardi au soir.

Si vous êtes à Londres le jour que nous y arriverons, vous ne ferez pas long-temps sans me voir. Ma charmante commence à se trouver un peu mieux. Ses yeux me l'apprennent; & sa voix harmonieuse, que j'entendois à peine la dernière fois que je l'ai vue, recommence à faire le charme de mon cœur. Mais point d'amour, nulle sensibilité. Il ne faut pas penser, avec elle, à ces libertés innocentes (du moins dans leurs commencemens; car tu sais qu'elles conduisent toujours à quelque chose) qui amollissent le cœur de ce séxe. Je trouve cette rigueur d'autant plus étrange, qu'elle ne désavoue plus la préférence dont elle m'honore, & qu'elle a le cœur susceptible d'une profonde tristesse. (¶) La tristesse amollit, énerve. Une ame affligée tourne la vue autour d'elle, implore en silence la consolation, & ne se défend guères d'aimer son consolateur. La tristesse & la joie logent toujours ensemble : ce sont deux hôtes, qui, à la vérité, ne se montrent pas ensemble à la même fenêtre, mais qui n'en habitent pas moins sous le même toît. (b)



LETTRE XXI

LETTRE XXI.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Mercredi, 26 Avril.

ENFIN mon heureuſe étoile nous a conduits au port déſiré, & nous avons pris terre ſans accident. Le poëte a fort bien dit (*) : « L'homme « actif & ſenſé ſurmonte les difficultés, par la « hardieſſe même de le tenter. L'homme ſtupide « & lent ſe réfroidit, tremble à la vue de la « peine & du danger, & forme lui-même l'im- « poſſibilité qu'il redoute. »

Mais, au lieu de mon triomphe, je ne ſais quoi, que je ne puis nommer, rabaiſſe ma joie, & jette un nuage ſur mes plus brillantes perſpectives. Si ce n'eſt pas la conſcience, c'eſt quelque choſe qui reſſemble prodigieuſement à ce que je me ſouviens d'avoir pris pour elle, il y a bien, bien des années.

Sûrement, Lovelace, (t'entends-je dire) tes notions d'honnêteté ne ſont pas déjà évanouies! Sûrement tu ne finiras pas en miſérable avec une fille ſi parfaite.

(*) Quatre vers de Rowe.

Je ne ſais que répondre là-deſſus. Pourquoi cette chère créature n'a-t-elle pas voulu m'accepter, lorſque je m'offrois à elle de ſi bonne foi? Depuis que je l'ai ici, les choſes ſe préſentent à mes yeux ſous une face toute différente. Notre bonne mère & ſes filles ſont déjà autour de moi. « La charmante Lady ! quel teint ! quels yeux ! « quelle majeſté dans toute ſa perſonne ! que « vous êtes heureux, M. Lovelace ! Vous nous « *devez* cette dame-là. " Enſuite elles me rappellent mes idées de vengeance, & de haine contre toute ſa famille. Sally a été ſi frappée d'admiration à la première vue, qu'elle s'eſt approchée de moi pour me réciter ces vers de Dryden.

« Plus charmante que le plus beau lys ſur « ſon trône de verdure, plus fraîche que le « printemps lui-même avec ſes fleurs nouvelles. "

J'ai envoyé chez toi, une demi-heure après notre arrivée, pour recevoir tes félicitations ; mais il paroît que tu étois encore à ta maiſon d'Edgware.

Ma belle, qui ſe porte à ravir, s'eſt retirée pour exercer ſon emploi continuel, c'eſt-à-dire, ſa plume. Il faut que je me contente du même amuſement, juſqu'à ce qu'il lui plaiſe de m'ac-

corder l'honneur de ſa préſence. Car tous les rôles ſont déjà diſtribués ici.

(¶) Et parmi la troupe, devine laquelle doit être ſa ſuivante ? — Debora Butler. Ah ! Lovelace.

Ah! Belford. Il faut que cela ſoit. Mais en quel nom crois-tu que doit ſe changer celui de *Deb ?* (*) tout uniment en celui de Dorcas, de Dorcas Wykes : & ne feroit-ce pas une choſe admirable, ſi par crainte, par effroi, ou de bonne amitié, nous pouvions engager ma bien-aimée à accepter Dorcas Wykes pour ſa compagne de lit ?

Je vais avoir dans mes mains tant de moyens de réduire la chère perſonne ſous ma puiſſance, qu'en vérité, je n'ai d'autre embarras que le choix.

Mais je vois venir la veuve qui mène Dorcas Wykes par la main & je vais l'introduire auprès de ma belle. (b)

Bon. L'honnête fille eſt acceptée. Nous l'avons fait paſſer pour un enfant de bonne famille, mais dont l'éducation a été négligée par des malheurs de fortune, juſqu'au point de ne ſavoir ni lire ni écrire. Parente de Mde. Sinclair ; ainſi, recommandée par elle-même, & propoſée ſeulement

(*) Diminutif de *Debora.*

jusqu'à l'arrivée d'Hannah, elle ne pouvoit être refusée. Quel avantage n'a pas un caractère imposant & entreprenant sur un naturel doux & civil! Tu sens le parti que je puis tirer de cette fable, & qu'il y aura bien du malheur, si je ne pénètre pas le fond des correspondances. On n'a pas l'œil si attentif sur ses papiers, ni le même soin de ne pas les laisser sur la table, lorsqu'on croit avoir un domestique qui ne sait pas lire.

(¶) Il faudroit un miracle, comme tu dis fort bien, pour que cette belle pût échapper. — Et après avoir été si loin, comment veux-tu que je revienne sur mes pas? — Et puis, ma vengeance sur les Harlowes! Leur avoit emmené une fille, pour en faire une Lovelace.... pour l'aggréger à une famille si supérieure à la leur, quel triomphe pour eux, comme je t'ai déjà dit (*)! Mais emmener leur fille, & l'attirer dans mon piége de l'autre manière, quelle mortification pour leur orgueil! Quelle satisfaction pour le mien! Et puis ces femmes sont continuellement à m'exciter; ces femmes, qui, avant que toute mon ame & toutes mes facultés fussent absorbées dans l'amour de cette unique belle, avoient coutume de me gratifier toujours de la fleur & des prémi-

(*) Voyez Lettre XXVII, Tome III.

ces de leurs jardins ! vraiment, vraiment, ma déeſſe n'auroit pas dû choiſir ſa demeure chez cette veuve de Londres. — Mais j'oſe dire, que ſi c'étoit moi qui l'euſſe propoſé, elle n'auroit pas accepté. Quand on aime ſi fort la contradiction, on mérite d'en être puni. Et être puni par les ſuites de notre propre choix, quelle belle morale à recueillir de cette réflexion ! Que de bien ne puis-je pas faire ſortir d'un petit mal ! (b)

Dorcas eſt une aſſez jolie fille, qui ſe met bien, & qui n'a pas l'air commun. Je ne ſuis pas ſans eſpérance que dans une maiſon étrangère, ma charmante partagera ſon lit avec elle, du moins pendant quelques nuits. Cependant j'ai cru m'appercevoir qu'elle ne la goûtoit point à la première vue, quoique cette fille ait pris un maintien fort modeſte, peut-être un peu trop chargé. La doctrine des ſympathies & des antipathies eſt une ſurprenante doctrine. Mais Dorcas ſera ſi douce & ſi prévenante, qu'elle diſſipera bientôt, je n'en doute pas, cette première impreſſion. Je ſuis sûr de ſon incorruptibilité ; grand point, comme tu ſais : car une femme & ſa ſuivante qui s'entendroient & ſeroient du même parti, embarraſſeroient une douzaine de diables.

La chère perſonne n'a pas marqué plus de goût

pour notre veuve, lorſqu'elle l'a vue paroître, à ſon arrivée dans la maiſon. Je m'étois flatté néanmoins, que la lettre de l'honnête Doleman l'avoit préparée à l'air mâle de ſon hôteſſe.

Mais, à propos de cette lettre, tu me dois un compliment, Belford. Hé quel compliment, dis-tu? Eh! devine ſur quoi? Un compliment ſur mon mariage. Apprends que *dire* & *faire*, c'eſt la même choſe pour moi, quand je me le ſuis mis une fois en tête; & que nous ſommes actuellement mari & femme. Il y manque ſeulement la conſommation. Je me ſuis engagé au délai par un ſerment ſolemnel, juſqu'à ce que ma chère moitié ſoit réconciliée avec ſa famille. Voilà ce que j'ai dit à toutes les femmes de la maiſon. Elles le ſavent avant ma charmante: incident aſſez biſarre, comme tu vois.

Il me reſte à l'en inſtruire elle-même. Comment dois-je m'y prendre, pour lui faire ce récit ſans l'offenſer? Mais quoi? *N'eſt-elle pas ici?* N'eſt-elle pas chez la Sinclair? Et puis, ſi elle veut entendre raiſon, je la convaincrai qu'elle doit ſe rendre.

Je ſuppoſe qu'elle inſiſtera ſur mon éloignement, & qu'elle ne conſentira pas volontiers que je me loge ſous le même toît. Mais les circonſtances ſont changées, depuis le temps de

cette promeſſe. J'ai loué toutes les chambres vacantes, & c'eſt un point qu'il faut que j'emporte auſſi.

Je n'eſpère pas moins de l'engager bientôt à paroître avec moi aux amuſemens publics. Elle ne connoît pas Londres; & jamais une fille de ſon mérite & de ſa fortune n'a moins vu ce qu'on nomme les plaiſirs de la ville. La nature & ſes propres réflexions l'ont enrichie, à la vérité, d'un fond admirable de goût & de politeſſe, qui ſurpaſſe tout ce qui s'acquiert ordinairement par l'expérience. Je ne connois perſonne qui ſoit plus capable de juger juſte de cent objets, par un ſeul de même nature qu'elle aura vu. Les amuſemens qu'elle s'étoit faits par choix, avant la perſécution de ſa famille, l'occupoient ſi agréablement, qu'elle n'a jamais eu d'inclination ni de loiſir de reſte, pour les plaiſirs de la capitale.

Cependant, je ſuis sûr qu'elle y prendra goût. Ils l'amuſeront, & pendant ce temps-là, je manquerai de bonheur ou d'adreſſe, à préſent qu'elle ſouffre mes ſoins, ſi je ne découvre pas en elle quelque endroit ſenſible, ſurtout ſi je puis venir à bout d'obtenir la permiſſion de loger ſous le même toît qu'elle.

(¶) Quand ce premier rayon de ſenſibilité ne ſeroit qu'une lueur foible & incertaine, la pre-

mière apparence d'une fleur de printemps au milieu des dernières gelées de l'hiver, & qui craint de s'ouvrir, de peur d'être surprise & glacée par une bise d'avril ; c'en est assez pour moi, & je n'en veux pas plus. (b)

Je crois t'avoir dit (*) que mes soins se sont étendus jusqu'aux amusemens intérieurs de la belle, dans la solitude de son cabinet. Sally & Polly seront ses lectrices. On lui a fait croire que son cabinet étoit leur bibliothèque ; & l'on n'a pas manqué de placer entre les livres divers ouvrages de dévotion, tous achetés de la seconde main, pour lui persuader mieux qu'ils sont souvent feuilletés. Les livres du beau sexe m'ont toujours servi à former des jugemens presque sûrs. C'est une observation dont j'ai tiré de grands avantages, dans les pays étrangers comme dans le nôtre. Cette belle si judicieuse & si pénétrante pourroit bien être aussi capable de cette réflexion & de ce discernement que son cher Lovelace.

Finissons pour cette fois. Tu comprends que j'ai de quoi m'occuper. Cependant je te promets bientôt une autre lettre.

(M. Lovelace joint une seconde lettre à celle-ci. Mais comme elle ne contient que les circonstances

---

(*) Voyez Lettre XLIX, Tome III.

du voyage qui se trouvent presque les mêmes dans la lettre suivante, l'éditeur a cru devoir la supprimer.)

LETTRE XXII.

Miss CLARISSE HARLOWE *à Miss* HOWE.

Mercredi après-midi, 26 Avril.

A LA FIN, ma très-chère Miss Howe, je suis à Londres & dans mon nouveau logement. Il est proprement meublé, & pour la ville, la situation en est agréable. Je m'imagine que vous ne me demanderez pas si j'ai pris goût pour la vieille hôtesse. Elle paroît néanmoins fort civile & fort obligeante. A mon arrivée, ses deux nièces ont marqué de l'empressement pour me recevoir. Elles paroissent de jeunes personnes fort agréables. Mais je vous en apprendrai davantage lorsque je les connoîtrai mieux.

Miss Sorlings a un oncle à Barnet, qu'elle a trouvé si mal en passant par ce bourg, que dans l'inquiétude où je l'ai vue pour la santé d'un second père, de qui elle attend beaucoup, je n'ai pu lui refuser la liberté de rester avec lui. Cependant comme cet oncle ne l'attendoit pas,

j'aurois souhaité qu'elle m'eût du moins accompagnée jusqu'à Londres ; & M. Lovelace l'en a beaucoup pressée, en lui offrant de la renvoyer dans un jour ou deux ; & l'assurant que la maladie de son oncle ne menaçoit pas d'une révolution prochaine. Mais l'ayant laissée maîtresse du choix, après lui avoir fait connoître mon inclination, je ne lui ai pas trouvé autant de politesse que je m'y étois attendue ; ce qui n'a point empêché qu'à notre départ M. Lovelace ne lui ait fait un présent fort honnête. Cette noblesse, qui éclate à chaque occasion, me fait regretter souvent qu'il n'y ait pas plus d'uniformité dans son caractère.

En arrivant, j'ai pris possession de mon appartement ; & si je reste ici quelque temps, je ferai bon usage du cabinet éclairé qui l'accompagne. Un des gens de M. Lovelace, qu'il renvoie demain au château de *Lawn*, m'a fourni le prétexte de me retirer pour vous écrire par cette voie.

Souffrez à présent, ma très-chère amie, que je vous gronde beaucoup de la résolution téméraire que vous avez formée, & qui, j'espère, n'est pas irrévocable, de ne pas rendre M. Hickman le plus heureux de tous les hommes, tant que mon bonheur continuera d'être en suspens. Supposons, ma chère, que je fusse condamnée

à l'infortune ; de quoi me ferviroit votre réfolution ? Le mariage eft le plus fublime état de l'amitié. S'il eft heureux, il diminue nos peines en les divifant ; comme il double nos plaifirs par une participation mutuelle. Vous m'aimez, n'eft-ce pas ? Pourquoi donc ne feriez-vous pas plutôt portée à me donner un fecond ami, à moi qui n'en ai pas deux fur lefquels je puiffe compter ? Si vous aviez confenti à vous marier la dernière fois que votre mère vous en a preffée au jour de fa naiffance, j'ofe dire que je n'aurois pas manqué d'un afyle qui m'auroit garantie de bien des mortifications & de bien des difgraces.

J'ai été interrompue par M. Lovelace & par la veuve, qui font venus me préfenter une fille pour mon fervice, en attendant qu'Hannah puiffe me joindre, ou que je me fois procuré une autre fervante. Elle eft parente de la veuve, qui lui attribue d'ailleurs d'excellentes qualités ; mais en lui reconnoiffant un grand défaut, qui eft de ne favoir ni lire ni écrire. Cette partie de fon éducation, dit-elle, a été négligée dans fa jeuneffe, quoiqu'elle entende fort bien toutes fortes d'ouvrages à l'aiguille, mais pour la difcrétion, la fidélité, la prévenance, fon caractère ne laiffe rien à défirer.

Je lui paffe aifément fon *grand défaut*. Elle eft

d'une figure aimable & très-revenante : trop jolie même, selon moi, pour une femme-de-chambre. Mais ce qui me plaît le moins dans elle, c'est un œil des plus malins. Je n'ai point encore vu de pareils yeux ; & je crois y remarquer une sorte d'effronterie. Madame Sinclair elle-même (c'est le nom de la veuve) a dans le regard un tour singulier & malin : & pour une femme accoutumée à l'aisance & à la liberté d'une ville comme Londres, ses respectueuses déférences me paroissent trop étudiées. Mais on ne se fait pas des yeux soi-même; & je ne lui vois rien après tout que de civil & de très-obligeant. Pour la jeune fille, qui se nomme *Dorcas*, elle ne sera pas long-temps avec moi.

Je n'ai pas laissé de l'accepter. Quand j'aurois eu contr'elle des objections, que je n'ai pas dans les circonstances présentes, comment pouvois-je m'en défendre, en présence de sa parente & d'elle-même, lorsqu'elle m'étoit proposée si officieusement par M. Lovelace ? Mais ces deux femmes s'étant retirées, j'ai déclaré à M. Lovelace, qui sembloit disposé à commencer une conversation avec moi, que je regardois cet appartement comme le lieu de ma retraite, & que je souhaitois qu'il le regardât de même : que je pourrois le voir & l'écouter dans la salle à manger, (¶) qui

eſt un peu plus haut de quelques degrés (car cette maiſon en ayant fait deux autrefois, la communication intérieure des appartemens n'eſt pas des plus commodes, & des mieux diſtribuées) (b) mais que je demandois en grâce d'être interrompue le plus rarement poſſible, tant que je ferois ici. Il s'eſt retiré très-reſpectueuſement vers la porte. Mais il s'y eſt arrêté. Il me prioit donc, m'a-t-il dit, de lui accorder quelques momens d'entretien dans la ſalle à manger. Je lui ai répondu que s'il alloit chercher un autre logement pour lui-même, j'étois prête à deſcendre; mais que s'il ne ſortoit pas à l'heure même dans cette vue, j'étois bien aiſe de finir ma lettre à Miſs Howe.

Je vois qu'il n'a pas deſſein de me quitter, s'il peut s'en défendre. Le projet de mon frère lui fournit un prétexte pour me ſolliciter de le dégager de ſa promeſſe; mais l'en diſpenſer pour un temps, c'eſt lui donner main levée pour toujours. Il paroît perſuadé qu'une eſpèce d'approbation que j'ai donnée à ſes tendres ſoins dans la violence de ma douleur, l'a mis en droit de me parler avec toute la liberté d'un amant reconnu. Sa conduite m'apprend, que quand une femme s'avance une fois avec ce ſexe, il eſt bien difficile de revenir ſur ſes pas. Une grâce accordée eſt le prélude d'une autre. Depuis dimanche dernier,

il n'a pas cessé de se plaindre de la distance où je le tiens : il se croit autorisé à révoquer mon estime en doute : il se fonde sur la disposition que j'ai marquée à le sacrifier pour ma réconciliation avec ma famille ; & cependant, il est déjà bien loin lui-même de cette tendresse respectueuse & soumise, qui m'a portée à quelques aveux dont il semble se prévaloir.

Pendant qu'il me parloit à la porte, ma nouvelle servante est venue nous inviter tous deux à prendre le thé. J'ai répondu que M. Lovelace pouvoit descendre, parce que j'avois une lettre à continuer, & lui témoignant à lui-même que je me sentois aussi peu d'inclination pour les ouper que pour le thé, je l'ai prié de faire mes excuses aux Dames de la maison, pour l'un & pour l'autre. J'ai ajouté qu'il me feroit plaisir de leur apprendre que mon dessein étoit de vivre aussi retirée qu'il me seroit possible ; & que je promettois néanmoins de descendre le matin pour déjeûner avec la veuve & ses nièces.

Il m'a demandé si je ne craignois pas que cette affectation, surtout pour le souper, ne me donnât un air un peu singulier dans une maison étrangère.

Vous savez, lui ai-je dit, & vous pouvez rendre témoignage que je mange peu le soir.

Mes esprits sont abattus. Je vous demande en grâce de ne me presser jamais contre mon inclination déclarée. Ayez la bonté, M. Lovelace, d'informer Mde. Sinclair & ses nièces de mes petites singularités. Avec un peu de complaisance, elles me les pardonneront. Je ne suis pas venue ici pour faire de nouvelles connoissances.

J'ai visité tous les livres qui se trouvent dans mon cabinet, j'en suis fort satisfaite, & je n'en ai que meilleure opinion de mes hôtesses. (*) Le nom de Mde. Sinclair est sur quelques ouvrages de piété. La plupart des autres portent le nom de *Sally Martin*, ou de *Polly Horton*, qui sont les noms des deux nièces.

(*) [¶] Les Évangiles de Stanhope, les Sermons de Sharp, de Tillotson & de South: les fêtes & vigiles de Nelson: traité des Sacremens par l'Evêque de Man & un autre du docteur Gauden, Evêque d'Exeter: les dévotions d'Inett; voilà les ouvrages de piété. — Et parmi les profanes, ceux-ci ne paroissent pas mal choisis. Télémaque en françois, un autre en anglois; les théâtres de Steele, de Rowe & de Shakespeare; le Mari négligent, cette jolie comédie de M. Cibber, & d'autres pièces du même auteur: les mélanges de Dryden: le Tatler: le Spectateur & le Gardien: les œuvres de Pope, de Swift & d'Adisson. [§]

Je suis fort en colère contre M. Lovelace ; & vous conviendrez que ce n'est pas sans raison, lorsque vous aurez lu le récit que j'ai à vous faire d'une conversation qui vient de finir ; car ses instances m'ont comme forcée de lui en accorder une dans la salle à manger.

Il a commencé par m'apprendre qu'il étoit sorti, pour s'informer plus particulièrement du caractère de la veuve. Cette précaution, m'a-t-il dit, lui avoit paru d'autant plus nécessaire, qu'il me supposoit toujours la même impatience de le voir éloigné.

Je lui ai répondu qu'il n'en devoit pas douter, & que je ne pensois point qu'il voulût prendre son logement dans la même maison que moi. — Mais quel est, lui ai-je dit, le résultat de vos informations ?

Il étoit assez satisfait, en général, de tout ce qu'il avoit appris du caractère de la veuve. Cependant, comme il savoit de moi-même, que suivant l'opinion de Miss Howe, mon frère n'avoit point encore abandonné son plan, & comme la veuve, qui ne vivoit que de ses loyers, avoit dans le même corps de logis que j'occupois, d'autres appartemens qui pouvoient être loués par un ennemi, il ne connoissoit pas de méthode plus sûre que de les prendre tous, d'autant plus que

que ce ne pouvoit être pour long-temps : à moins que je n'aimasse mieux chercher une autre maison.

Jusques-là, tout alloit assez bien ; mais n'ayant pas de peine à deviner qu'il ne parloit de la veuve avec cette défiance, que pour avoir un prétexte de se loger dans la maison, je lui ai demandé nettement, quelle étoit là-dessus son intention ? Il m'a confessé, sans détour, que dans les conjonctures présentes, si je ne pensois point à changer de logement, il ne pouvoit consentir à s'éloigner de moi six heures entières ; & qu'il avoit préparé la veuve à s'attendre que nous ne serions que peu de jours chez elle, pour nous donner seulement la facilité de chercher une maison, & de nous établir d'une manière convenable à notre condition ; qu'il avoit ainsi applani toute difficulté afin que je pusse quitter librement, si je voulois changer de maison. — *Nous* établir dans une maison ! *nous*, *notre*, M. Lovelace ! dans quel sens, s'il vous plaît ? . . . .

Mais, ma chère vie, a-t-il repris en m'interrompant, si vous aviez la patience de m'entendre..... A la vérité, je crains à demi d'avoir été trop vîte, & j'ai tort peut-être de ne vous avoir pas consultée : mais comme tous mes fidelles amis de Londres sont persuadés, suivant

la lettre de M. Doleman, que nous sommes déjà mariés......

Qu'entends-je? Assurément, Monsieur, vous n'aurez pas eu l'audace..... Ecoutez-moi, très-chère Clarisse..... vous avez reçu ma proposition avec bonté. Vous m'avez fait espérer l'honneur de votre consentement. Cependant, en éludant mes ardentes instances chez Mde. Sorlings, vous m'avez fait appréhender des délais. A présent que vous m'honorez de votre confiance, je ne voudrois pas, pour le monde entier, qu'on me crût capable de vous engager dans une *démarche précipitée*: cependant le projet de votre frère n'est rien moins qu'abandonné. J'ai lieu de craindre que Singleton ne soit actuellement à Londres; j'apprends qu'il a son vaisseau à Rotherhith; que votre frère a disparu du château d'Harlowe. On ne dit cependant pas qu'il ait encore joint Singleton. Si l'on sait, ou si l'on peut croire que nous sommes mariés, tous les complots de votre frère tombent d'eux-mêmes. Je suis porté à croire tout le bien qu'on dit du caractère de la veuve; mais vous conviendrez que plus elle est honnête femme, plus le danger seroit grand de sa part, si l'agent de votre frère venoit à nous découvrir: puisqu'il en sera plus aisé de lui persuader que sa cons-

cience l'oblige de prendre le parti d'une famille, contre une jeune perſonne qui s'oppoſe aux volontés de ſes parens au lieu que nous croyant mariés, ſa probité même devient une défenſe pour nous, & la met infailliblement dans nos intérêts. J'ai pris ſoin d'ailleurs de lui expliquer par de bonnes raiſons, pourquoi nous avons beſoin, à l'heure où nous nous retirons, de deux appartemens ſéparés.

Ce diſcours m'a miſe hors de moi; j'ai voulu le quitter dans ma colère : mais il s'y eſt oppoſé avec reſpect. Que pouvois-je faire? Où trouver un aſyle, lorſque la nuit commençoit à s'approcher?

Vous m'étonnez, lui ai-je dit. Si vous êtes homme d'honneur, pourquoi ces étranges détours? Vous ne vous plaiſez à marcher que par des voies obliques. Apprenez-moi du moins, puiſque je ſuis forcée de ſouffrir votre compagnie (car il me retenoit par la main), apprenez-moi tout ce que vous avez dit aux gens de cette maiſon. En vérité, M. Lovelace, vous êtes un homme inexplicable.

Ma très-chère ame : avois-je beſoin de vous faire ce récit? & ne pouvois-je pas me loger dans cette maiſon, ſans que vous en euſſiez le moindre ſoupçon, ſi je ne m'étois pas propoſé

de ſoumettre à votre jugement toutes mes démarches ? Mais , voici ce que j'ai dit à la veuve : devant ſes nièces & devant votre nouvelle ſervante : qu'à la vérité nous nous étions mariés ſecrètement à Hertford ; mais qu'avant la cérémonie, vous m'aviez fait promettre, par un ſerment ſolemnel, que je ſuis réſolu d'obſerver religieuſement, de me contenter d'un appartement ſéparé, & de loger même dans une maiſon différente, juſqu'au ſuccès d'une certaine réconciliation , qui nous eſt d'une extrême importance à tous deux. Bien plus, pour vous convaincre de la pureté de mes intentions, & que ma ſeule vue eſt d'éviter toutes ſortes de fâcheux accidens, je leur ai déclaré que je ne m'étois pas engagé moins ſolemnellement à me conduire avec vous, aux yeux de tout le monde, comme ſi notre union ne conſiſtoit encore que dans la foi donnée; ſans prétendre même à ces petites faveurs innocentes, qui ne ſe refuſent point dans les amours les plus ſcrupuleux.

Enſuite il m'a fait vœu à moi-même, de s'en tenir fidellement à cette conduite reſpectueuſe.

Je lui ai répondu qu'il m'étoit impoſſible d'approuver ſon roman, & la néceſſité à laquelle il vouloit m'aſſujettir de paroître ce que

je ne suis point : que chaque pas que je lui voyois faire étoit tortueux, & l'étoit sans nécessité : que puisqu'il croyoit ne pouvoir se dispenser de quelque explication sur mon compte avec les femmes de la maison, j'exigeois qu'il rétractât toutes ses fables & qu'il leur apprît la vérité.

Le récit qu'il leur avoit fait, m'a-t-il dit, avoit été revêtu de tant de circonstances, qu'il mourroit plutôt que de se rétracter : il a même continué de soutenir, par les mêmes raisons, qu'il étoit à propos qu'on crût notre mariage réel. Eh d'où peut venir, très-chère vie, a-t-il ajouté, tant de mécontentement pour un expédient si simple ? Vous savez que si je souhaite d'éviter votre frère, ou ce Singleton, ce ne peut être que par rapport à vous. Supposez-moi libre ; mon premier mouvement seroit de les chercher. C'est la manière dont j'en use toujours avec ceux qui ont l'audace de me menacer.

Il est vrai que j'aurois dû vous consulter d'abord, & que je ne devois pas agir sans vos ordres. Mais puisque vous désapprouvez ce que j'ai dit, permettez, très-chère Clarisse, que je vous presse de nommer un jour prochain, où vous consentiez à mettre à mon récit le sceau de la vérité ! Ah ! plût au ciel que ce fût demain !

au nom de Dieu, Mademoiselle, que ce soit demain! sinon, (étoit-ce à lui, ma chère, à dire *sinon*, avant que j'eusse répondu? il m'a cependant paru craindre ma réponse,) je vous demande en grâce, du moins si ma conduite n'a rien qui vous déplaise, de ne pas contredire, demain pendant le déjeûner, ce que j'ai dit. Si je vous donne sujet de croire que je pense à tirer le moindre avantage de cette faveur, révoquez-la au même instant, & exposez-moi à la confusion que je mériterai. Encore une fois, daignez songer que mes intérêts ne sont pour rien dans cet expédient. Je ne pense qu'à prévenir des malheurs assez vraisemblables, pour votre propre tranquillité, & pour l'intérêt de gens qui ne méritent pas de moi la moindre considération.

Que pouvois-je dire? Que pouvois-je faire? Je crois véritablement que s'il avoit recommencé à me presser dans des termes convenables, j'aurois pu, malgré mes justes mécontentemens, consentir à lui donner rendez-vous pour demain, dans un lieu plus solemnel que la salle où nous étions: mais ce qui est bien décidé dans mon esprit, c'est qu'il n'obtiendra pas mon consentement pour demeurer une seule nuit dans cette maison. Il vient de me donner une plus forte

raifon que jamais de m'attacher à cette réfolution.

Hélas ! ma chère, qu'il eft inutile de dire ce qu'on veut, ou ce qu'on ne veut pas faire, lorfqu'on s'eft livré au pouvoir de ce fexe ! Après m'avoir quittée, à ma prière, il eft defcendu & eft refté en bas jufqu'à l'heure du fouper ; & me faifant redemander alors un moment d'*audience*, fuivant fon expreffion, il m'a fuppliée de lui laiffer paffer ici cette feule nuit, en promettant de partir demain après le déjeûner, pour fe rendre auprès de Milord M..., ou à Edgware, chez fon ami Belford. Si je m'y oppofois abfolument, m'a-t-il dit, il ne pouvoit demeurer à fouper ; & demain il efpéroit de me revoir avant huit heures ; mais il s'eft hâté d'ajouter qu'après ce qu'il avoit dit aux femmes de la maifon, mon refus leur paroîtroit fingulier ; d'autant plus qu'il étoit déjà convenu de prendre toutes les chambres vacantes, à la vérité pour un mois feulement, & par la raifon qu'il m'avoit expliquée : qu'au refte, rien ne m'obligeroit d'y demeurer deux jours, fi je prenois quelque dégoût pour la veuve & pour fes nièces, dans l'entretien que je devois avoir le lendemain avec elles.

Malgré la réfolution à laquelle je m'étois

arrêtée, j'ai jugé que dans les circonſtances qu'il me repréſentoit, on pouvoit m'accuſer de pouſſer la délicateſſe trop loin; ſans compter que je n'étois pas sûre de le trouver diſpoſé à m'obéir; car j'ai cru lire dans ſes yeux qu'il étoit réſolu de ne pas ſe rendre aiſément. Comme je ne vois que trop qu'il n'y a point d'apparence de réconciliation du côté de mes parens, & que j'ai commencé à recevoir ſes ſoins avec moins de réſerve, il m'a ſemblé que je ne devois pas quereller avec lui, ſi je pouvois l'éviter; ſurtout, lorſqu'il ne demandoit qu'une ſeule nuit, & qu'il auroit pû demeurer dans la maiſon à mon inſu. Ajoutez que ſuivant votre opinion, la défiance que cette orgueilleuſe créature a de ſon propre mérite, ou du moins de mes ſentimens pour lui, m'obligera probablement de me relâcher un peu en ſa faveur. Toutes ces raiſons m'ont déterminée à lui céder ce point. Cependant il me reſtoit tant de chagrin de l'autre, que ma réponſe s'en eſt reſſentie. Il m'a été impoſſible de conſentir avec cette grâce qu'on doit mettre à ce qu'on accorde; ſans quoi il faut refuſer. — Il ne faut pas eſpérer, lui ai-je dit, que vous renonciez jamais à vos volontés. Les promeſſes ne vous coûtent rien, mais vous n'êtes pas moins prompt à les oublier. Cependant, vous m'aſſurez

que votre résolution est de partir demain ; vous savez que j'ai été fort mal: ma santé n'est pas assez rétablie pour me permettre d'entrer en dispute sur toutes vos voies obliques. Mais je vous déclare encore que je suis très-peu satisfaite du roman que vous avez débité ici ; & je ne vous promets pas de paroître demain, devant les femmes de cette maison, ce que je ne suis point.

Il est sorti de l'air le plus respectueux, en me demandant pour unique faveur de le traiter demain avec assez de bonté, pour ne pas faire connoître à la veuve & à ses nièces qu'il m'ait donné quelque sujet de mécontentement.

Je me suis retirée dans mon appartement, & Dorcas est venue aussitôt pour recevoir mes ordres : je lui ai dit que je ne demandois pas une grande assiduité, & que mon usage étoit de m'habiller & de me déshabiller moi-même. Elle a paru affectée de ma réponse, comme si elle eût cru me déplaire : toute son étude, m'a-t-elle dit, seroit de me plaire & de m'obliger. Je l'ai assurée qu'il n'étoit pas difficile de me plaire, & que je lui ferois connoître de temps en temps quels services je désirois d'elle ; mais que pour cette nuit je ne lui en demandois aucun.

Elle est non-seulement fort jolie, mais civile

dans ses manières & dans son langage. Il paroît qu'on n'a pas négligé, dans son éducation, ce qu'on appelle ordinairement la politesse; mais il est étrange que les pères & les mères fassent en général si peu de cas d'une autre partie, plus précieuse pour les jeunes filles, celle qui consiste dans la culture de l'esprit, qui donne tant de grâce à tout le reste.

Aussitôt que je me suis trouvée seule, j'ai visité les portes, les fenêtres, le lambris, le cabinet & la garderobe, & m'étant assurée de la bonté des serrures & des verrous, j'ai pris ma plume.

Mde. Sainclair me quitte à ce moment. Dorcas, m'a-t-elle dit, lui ayant rapporté que je la dispensois de me servir ce soir, elle venoit savoir de moi-même si j'étois satisfaite de l'appartement, & me souhaiter la bonne nuit. Elle m'a témoigné son regret & celui de ses nièces, d'avoir été privées de ma compagnie à souper. M. Lovelace, a-t-elle ajouté, les avoit informées de mon goût pour la retraite. Elle m'a promis que je ne serois pas interrompue. Ensuite, après s'être étendue sur les louánges de son nouvel hôte, & m'en avoir donné beaucoup, elle m'a dit qu'elle avoit appris avec chagrin, qu'elle

pourroit nous perdre bientôt, ſuivant ce que lui avoit dit M. Lovelace.

Je lui ai répondu avec la civilité convenable. Elle m'a quittée avec de grandes marques de reſpect : plus grandes, ce me ſemble, que la différence de nos âges ne le demande ; ſurtout de la femme d'un officier de conſidération, qui dans toute ſa maiſon, comme dans ſa manière de ſe mettre, annonce l'aiſance, & n'a rien qui ſente l'abaiſſement.

Si vous êtes réſolue, ma chère, de m'écrire quelquefois, malgré la défenſe, ayez la bonté d'adreſſer vos lettres à Miſs Lætitia Beaumont, chez M. Wilſon, dans Pall-Mall. C'eſt M. Lovelace qui me propoſe cette adreſſe, ſans ſavoir que vous m'avez prié de faire paſſer notre correſpondance par une main tierce. Comme ſon motif eſt d'empêcher que mon frère ne puiſſe découvrir nos traces, je ſuis bien aiſe d'avoir cette preuve, & pluſieurs autres, qu'il ne penſe point à faire plus de mal, & qu'il trouve qu'il n'en a déjà que trop fait.

Savez-vous comment ſe porte ma pauvre Hannah ?

M. Lovelace eſt ſi fertile en inventions, que je ne crois pas ſi mal à propos de vous prier d'examiner avec un peu de ſoin le cachet de mes

lettres ; comme j'aurai ſoin de regarder aux vôtres. Si je le trouvois infidelle & vil ſur ce point, il n'y auroit pas de baſſeſſe dont je ne le cruſſe capable, & je le fuirois comme mon plus mortel ennemi.

LETTRE XXIII.

Miſs HOWE à Miſs CLARISSE HARLOWE.

Jeudi au ſoir, 27 *Avril.*

(Cette Lettre fut envoyée ſous une même enveloppe avec les deux dernières de Miſs Howe, N°. 17 & 18.)

JE reçois vos dépêches des mains de M. Hickman, qui me donne en même-temps un expédient fort heureux, par lequel je me trouverai en état, avec le ſecours de la poſte, de vous écrire tous les jours. Un honnête marchand, nommé Simon Collins, que je charge de cette lettre & des deux qu'elle contient, fait trois fois chaque ſemaine, les lundis, mercredis & vendredis, le voyage de Londres. En s'acquittant de mes commiſſions, il pourra prendre, chez M. Wilson, ce que vous y aurez fait porter pour moi.

Mes félicitations ſont extrêmement vives ſur

votre arrivée à Londres & ſur le rétabliſſement de votre ſanté. L'occaſion me preſſe. Je ſouhaite que vous ne vous repentiez pas de m'avoir renvoyé mon Norris. Il reprendra la même route au premier mot.

Je ſuis très-fâchée que votre Hannah ne puiſſe être auprès de vous. Elle eſt encore très-mal; quoique ſans danger.

Il me tarde beaucoup de ſavoir quel jugement vous aurez porté des femmes de votre maiſon. Si ce ne ſont pas d'honnêtes gens, un déjeûner vous ſuffira pour les démaſquer.

Je ne ſais que vous dire ſur l'hiſtoire qu'il leur a contée de votre mariage. Ses raiſons me paroiſſent plauſibles ; mais il aime les inventions & les expédiens biſarres.

Soit que vous goûtiez ou non vos hôteſſes; il faut prendre garde que votre noble franchiſe ne vous en faſſe des ennemies. Vous êtes dans le monde à préſent, ſongez-y bien.

Je ſuis ravie que vous ayez eu la penſée de le prendre au mot, s'il vous eût renouvelé ſes offres. Mon étonnement, c'eſt qu'il ne l'ait pas fait. Mais s'il diffère, & s'il ne le fait d'une manière que vous puiſſiez accepter, ne penſez point à demeurer plus long-temps avec lui.

Attendez-vous, ma chère, à préſent qu'il a

gagné du terrain, qu'il ne vous quittera, s'il le peut, ni jour ni nuit.

Je le regarderois avec horreur, depuis le récit qu'il a fait de votre mariage, s'il n'y avoit pas joint des circonſtances qui vous laiſſent toujours le même pouvoir de le tenir dans l'éloignement. S'il s'échappoit à la moindre familiarité..... mais l'avis eſt ſuperflu. Ce qui me porte à croire qu'il n'a pas d'autres vues que celles dont il fait profeſſion, c'eſt qu'il doit être perſuadé que ſa fable ſur votre hymen augmentera votre vigilance.

Repoſez-vous ſur le ſoin avec lequel j'examinerai le ſceau de vos lettres. S'il eſt capable, comme vous dites, d'une baſſeſſe ſur ce point, il le ſera de toutes. Mais il eſt impoſſible qu'il ſoit un infâme envers une perſonne de votre mérite, de votre naiſſance & de votre vertu. On ne lui reproche point d'être un fou. Son intérêt, du côté de ſa propre famille, comme du vôtre, l'oblige d'être honnête. Plût au ciel néanmoins que votre mariage fût célébré! C'eſt à préſent le plus ardent de mes ſouhaits.

ANNE HOWE.

⁂

LETTRE XXIV.

Miſs CLARISSE HARLOWE à Miſs HOWE.

Jeudi, à 8 heures du matin.

MON mécontentement ne fait qu'augmenter contre M. Lovelace, lorſque je conſidère avec quelle hardieſſe il ſe flatte, que je ſervirai comme de témoin, purement paſſif, à la vérité, ſi je puis parler ainſi, de ſon indigne fable. Il ſe trompe, s'il la croit propre à m'inſpirer plus de goût pour lui; à moins qu'il n'ait en vue de hâter mes réſolutions en ſa faveur, par l'embarras que j'aurai à ſoutenir le nouveau rôle qu'il veut m'impoſer. Il m'a déjà fait demander l'état de ma ſanté par Dorcas, & la permiſſion de m'entretenir un moment dans la ſalle à manger, apparemment pour découvrir ſi je ſerai ou non de bonne humeur au déjeûner. Mais j'ai répondu, que devant le voir bientôt au déjeûner, je le priois de m'en diſpenſer.

à 10 heures.

Je me ſuis efforcée, en deſcendant, de compoſer mon viſage, & de prendre un air plus libre & plus ſerein que ne l'étoit mon cœur.

La veuve & ses deux nièces m'ont reçue avec les plus grandes marques de respect. Ces deux jeunes personnes ne manquent point d'agrément dans la figure ; mais j'ai cru remarquer un peu de réserve dans leurs manières : tandis que M. Lovelace en avoit d'aussi aisées avec elles, que si leur connoissance eût été plus ancienne ; & cela, je ne puis le désavouer, avec assez de grâce. C'est l'avantage de nos jeunes gens qui ont voyagé, sur ceux qui ne sont pas sortis du royaume.

Dans la conversation qui a succédé au déjeûner, la veuve nous a vanté le mérite militaire du colonel son mari ; & pendant son discours, elle a porté deux ou trois fois son mouchoir à ses yeux. J'espère, pour l'honneur de sa sincérité, qu'elle l'aura mouillé de quelques larmes, parce qu'il m'a paru que c'étoit son intention de le faire croire ; cependant je ne me suis point apperçue que ses yeux fussent humides. Elle a prié le ciel que je n'eusse jamais à regretter un mari que j'aimasse autant qu'elle avoit aimé son colonel ; & elle a de nouveau porté son mouchoir à ses yeux.

Il doit être, sans doute, fort affligeant pour une femme, de perdre un bon mari, & de demeurer, sans y avoir contribué par sa faute, dans

dans une situation difficile, qui l'expose aux insultes des ames basses & ingrates. C'est la position où la veuve s'est représentée, après la mort du sien ; & je n'ai pu me défendre d'être attendrie en sa faveur.

Vous savez, ma chère, que j'ai le cœur libre & ouvert, & que naturellement ma contenance l'est aussi : du moins, c'est un compliment qu'on m'a toujours fait. Dès que je me sens du goût pour une personne de mon sexe, mon ame se livre sans réserve ; j'encourage les ouvertures mutuelles, & je m'empresse à dissiper les défiances. Mais avec les deux nièces, je sens que je n'aurai jamais de familiarité intime, sans que je puisse dire pourquoi. Si les circonstances, & tout ce qui s'est passé dans cet entretien, n'avoient combattu mon soupçon, j'aurois cru volontiers que M. Lovelace les connoissoit de plus loin qu'hier. J'ai remarqué plusieurs coups-d'œil qu'il leur jetoit à la dérobée, auxquels il m'a semblé qu'elles répondoient ; & je puis dire que leurs yeux s'étant rencontrés avec les miens, elles les ont baissés tout d'un coup sans pouvoir soutenir mon observation.

La veuve m'adressoit tous ses discours, comme à Mde. Lovelace. Je le souffrois, mais de fort mauvaise grâce. Une fois elle m'a témoigné avec

plus de force que je ne l'en ai remerciée, combien elle étoit ſurpriſe qu'il y eût quelque vœu, quelque raiſon aſſez puiſſante ſur un couple ſi charmant, comme elle nous appeloit lui & moi, pour nous obliger de *faire lit à part.*

Les yeux des deux nièces, dans cette occaſion, m'ont fait baiſſer les miens à mon tour. Cependant mon cœur ne ſe reprochoit rien. Suis-je donc certaine, en y penſant mieux, qu'il n'y a point eu de témérité dans ma cenſure contr'elles? Je ne doute pas qu'il ne ſe trouve (abſtraction faite de moi) quantité de perſonnes vraiment modeſtes, qui par leur rougeur, dans une imputation injurieuſe, ont excité les ſoupçons de ceux qui ne ſont pas capables de diſtinguer entre la confuſion qui ſuit le crime, & ce noble reſſentiment qui colore le viſage d'une belle ame, à la ſeule penſée d'être jugée capable du mal qu'on lui impute. Je me ſouviens d'avoir lu qu'un fameux Romain, après avoir triomphé d'une des trois parties du monde, dont il a tiré ſon ſurnom, ſe voyant accuſé d'une action vile envers ſon armée, aima mieux ſouffrir le banniſſement (punition qu'il eût ſubie, s'il eût été jugé coupable) que de voir l'innocence de Scipion miſe publiquement en queſtion. Dans une accuſation ſi odieuſe, croyez-vous, ma chère, que Scipion

ne rougît pas d'indignation, au premier avis qu'il reçut qu'on osoit l'accuser ?

Pendant que la veuve me témoignoit vivement son étonnement indiscret, M. Lovelace me regardoit d'un air malicieux, comme pour observer comment je prendrois ce discours. Ensuite, il a prié les trois Dames de remarquer que son respect pour ma volonté (en me nommant sa chère ame) avoit plus de pouvoir sur lui que le serment par lequel il s'étoit engagé.

Je n'ai pu m'empêcher de relancer la veuve & lui, en répondant : qu'il étoit fort étrange pour moi, d'entendre mettre un serment au second rang, quelque sorte de motif qu'on pût mettre au premier. — Mon observation étoit juste, a dit Miss Martin, & rien ne pouvoit excuser l'infraction d'un serment, quel qu'en pût être le motif.

J'ai demandé quelle étoit l'église la plus proche ; car je n'ai été que trop long-temps sans assister au service divin. On m'a nommé l'église de Saint-James, celle de Sainte-Anne, & une autre dans Bloomsbury. Les deux nièces ont ajouté qu'elles alloient le plus souvent à Saint-James, parce que l'assemblée y étoit brillante, & les prédicateurs excellens. M. Lovelace a dit que la chapelle Royale étoit l'église qu'il fré-

quentoit le plus, lorſqu'il étoit à Londres. Pauvre homme ! Je ne m'attendois pas à apprendre qu'il fréquentât quelque égliſe. Je lui ai demandé ſi la préſence d'un roi viſible de quelques arpens de terre, ne diminuoit pas l'attention qu'on devoit au maître inviſible des Rois, créateur de tant de milliers de mondes ? Il croyoit, m'a-t-il dit, qu'elle pouvoit produire cet effet, ſur ceux que la curioſité de voir la famille royale amenoit à la chapelle. Mais, parmi les autres, il y avoit vu autant de viſages contrits que dans toute autre égliſe; & pourquoi non ? Les courtiſans & les voiſins de la cour n'ont-ils pas autant *d'ordures* à purger que les autres hommes ?

Ce diſcours m'a paru prononcé d'un air ſi peu décent, que je n'ai pu m'empêcher de répondre : que perſonne ne doutoit qu'il ne sût choiſir parfaitement ſa compagnie.

Votre ſerviteur, Mademoiſelle, en me faiſant une inclination, & ſe tournant vers la veuve & ſes nièces. Lorſque nous nous connoîtrons mieux, Meſdames, vous aurez ſouvent l'occaſion d'obſerver que ma chère ame ne m'épargne jamais ſur cet article. Mais je l'admire autant dans ſes reproches, que je ſuis paſſionné pour ſon approbation.

Miſs Horton a remarqué que chaque choſe

avoit son temps; mais qu'elle étoit persuadée qu'un badinage innocent convenoit extrêmement à la jeunesse.

Je pense de même, a continué Miss Martin, & *Shakespeare* dit fort bien: *que la jeunesse est le printemps de la vie, la fleur des brillantes années.* Elle a prononcé ces vers d'un ton théâtral. — Elle ne pouvoit cacher, a-t-elle ajouté, qu'elle admiroit dans mon mari cette vivacité charmante, qui s'accordoit si bien avec l'âge que sa figure annonçoit.

M. Lovelace a fait une profonde révérence. Il est passionné pour la louange: plus jaloux, je m'imagine, de l'obtenir que de la mériter. Cependant il mérite assez de louanges de cette espèce. Vous savez qu'il a l'air aisé, & la voix agréable. — Ce compliment a si fort épanoui son cœur joyeux, qu'il s'est mis à chanter les vers suivans, qui sont, m'a-t-il dit, de Congreve.

« La jeunesse apporte mille plaisirs, qui s'en-
« volent à l'approche de la vieillesse; des dou-
« ceurs charmantes, qui naissent en foule dans
« le sein du printemps, & qui meurent dans
« les froids embrassemens de l'hiver. »

Les nièces, auxquelles il en a fait l'application, l'ont payé de sa politesse, en le pressant de recom-

mencer, & sa complaisance a fixé ces vers dans ma mémoire.

On a parlé de repas & d'alimens. La veuve m'a offert très-civilement de se conformer à toutes mes volontés. Je lui ai dit que j'étois facile à contenter, que mon inclination me portoit souvent à dîner seule, & d'un morceau qu'on m'enverroit de chaque plat. — Mais il est bien inutile, ma chère, de vous entretenir de ces bagatelles.

Elles m'auront trouvé fort singulière, & avec raison. Mais comme je ne les ai pas assez goûtées pour sacrifier mon choix à l'envie de leur plaire, l'idée qu'elles ont pu prendre de moi m'a donné peu d'inquiétude, & d'autant moins, que M. Lovelace m'avoit mise de fort mauvaise humeur contre lui. Cependant, elles m'ont exhortée à me tenir en garde contre la mélancolie. Je leur ai répondu que je serois fort à plaindre, si je ne pouvois me plaire avec moi-même. M. Lovelace a dit qu'il falloit qu'il leur apprît un jour mon histoire, & qu'alors elles seroient moins étonnées de mon régime & de mes goûts; & s'adressant à moi: cependant, ma chère, au nom de l'amour que vous avez pour moi, m'a-t-il dit avec son air de confiance, donnez le moins d'accès qu'il vous sera possible à la mélancolie. Il n'y a que

votre douceur naturelle, & vos hautes idées d'un respect assez mal placé, qui puissent vous jeter dans l'espèce de trouble où vous êtes. — Ne vous fâchez pas, mon cher amour, a-t-il ajouté, en remarquant, sans doute, que ce langage me déplaisoit; & saisissant ma main, il l'a baisée.

Je l'ai laissé avec les Dames, & je me suis retirée dans mon cabinet pour vous écrire. On m'interrompt en ce moment de sa part. Il va monter à cheval; il me demande la permission de prendre mes ordres. Je quitte ma plume, pour descendre dans la salle à manger.

Je l'ai trouvé assez bien dans son habit de campagne.

Il a voulu savoir comment je trouvois les femmes de la maison. Je lui ai dit que je n'avois pas de repoche considérable à leur faire; mais que ma situation ne devant pas me donner d'empressement pour les nouvelles connoissances, j'en aurois peu pour leur société.

(¶) Il m'a pressée de m'expliquer encore sur cet article. Je ne puis dire, lui ai-je répondu, que les deux jeunes nièces me reviennent beaucoup, pas plus que leur tante: & quand ma situation seroit des plus heureuses, elles ont un tour d'esprit beaucoup trop dissipé pour moi.

Il n'étoit pas étonné, a-t-il dit, de ce juge-

ment. Parmi toutes les femmes accoutumées à se répandre dans les sociétés & les amusemens de la ville, il n'en connoissoit aucune qui ne courût risque de me déplaire. Le silence & les rougeurs de la modestie ne sont plus aujourd'hui, Mademoiselle, des grâces qu'on trouve dans nos beautés de la ville.

Enhardies par l'habitude de paroître fréquemment en public, si leur front rougissoit encore, ce seroit de la honte de paroître susceptibles de ces foiblesses, qui leur sont aussi étrangères qu'à notre sexe. (b)

Vous voulez donc, Monsieur, justifier les deux Demoiselles par une satire contre la moitié de notre sexe? — Mais vous devez, M. Lovelace, me seconder, quoique je ne sois nullement jalouse de paroître singulière, dans le désir que j'ai de déjeûner & de souper seule. — Il m'a répondu que si c'étoit ma résolution, je ne devois pas douter qu'elle ne fût exécutée : que mes hôtesses n'étoient pas des personnes assez importantes pour mériter de grands égards dans les points où ma satisfaction seroit intéressée ; & que pour peu que je prisse de dégoût pour elles en venant à les connoître mieux, il espéroit que je songerois à choisir un autre logement.

Il m'a témoigné un vif regret de me quitter. Ce n'étoit que pour se soumettre à mes ordres. Il lui auroit été même impossible de s'y résoudre, pendant que le complot de mon frère subsistoit encore, si je n'avois eu la bonté de confirmer, du moins par mon silence, le récit qu'il avoit fait de notre mariage. — Cette idée avoit attaché si fortement toute la maison à ses intérêts, qu'il partoit avec autant de satisfaction que de confiance. Il se flattoit qu'à son retour, je fixerois le jour de son bonheur; d'autant plus que je devois être convaincue par le projet de mon frère, qu'il ne restoit aucun espoir de réconciliation.

Je lui ai dit que je pourrois peut-être écrire à mon oncle Harlowe; qu'il m'avoit aimée; qu'une explication directe avec lui me rendroit plus tranquille; que je méditois quelques propositions, par rapport à la terre de mon grand'père, qui m'attireroient peut-être l'attention de ma famille; que j'espérois que son absence seroit assez longue pour me donner le temps d'écrire & de recevoir une réponse.

Il me demandoit pardon, m'a-t-il dit; mais c'étoit une promesse à laquelle il ne pouvoit s'engager. Son dessein étoit de prendre des informations sur les mouvemens de Singleton & de

mon frère. S'il ne voyoit aucun ſujet de crainte après ſon retour, il ſe rendroit directement dans le Berkshire, d'où il ſe promettoit d'amener Miſs Charlotte Montaigu, qui m'engageroit peut-être à lui nommer l'heureux jour, plutôt que je n'y paroiſſois diſpoſée. — *Que je n'y paroiſſois diſpoſée*, ma chère! Il y eſt bien diſpoſé lui, à ce que j'imagine! — Je l'ai aſſuré que je regarderois la compagnie de ſa couſine comme une grande faveur. En effet, cette propoſition m'a fait d'autant plus de plaiſir, qu'elle eſt venue de lui-même, & qu'il l'a faite de fort bonne grâce.

Il m'a fort preſſée d'accepter un billet de banque. Je l'ai refuſé. Alors il m'a offert ſon valet-de-chambre William, pendant ſon abſence; afin, dit-il, que s'il arrivoit quelque choſe d'extraordinaire, j'aie ſur-le-champ quelqu'un à lui dépêcher. Je n'ai pas fait difficulté d'y conſentir.

Il a pris congé de moi, de l'air le plus reſpectueux, en ſe contentant de me baiſer la main. J'ai trouvé ſur ma table ſon billet de banque, qu'il y avoit laiſſé ſans que je m'en ſois apperçue. Vous pouvez être ſûre qu'il lui ſera remis à ſon retour.

Je ſuis à préſent beaucoup plus ſatisfaite de lui que je ne l'étois. Lorſque les défiances ont commencé à ſe diſſiper, un eſprit capable de

quelque générosité se porte de lui-même par une espèce de réparation, à interpréter avantageusement tout ce qui peut recevoir une explication favorable. J'observe surtout avec plaisir que s'il parle des Dames de sa famille avec la liberté que donne le droit du sang, ce n'est jamais néanmoins sans quelque marque de tendresse. Il me semble que les sentimens d'un homme pour ses parentes, peuvent donner à une femme quelque raison d'espérer de lui des procédés obligeans après le mariage, lorsqu'elle est résolue d'apporter tous ses soins à les mériter. Ainsi, ma chère, je me vois au point d'être assez contente de lui, lorsque je crois pouvoir conclure qu'il n'est pas naturellement d'un mauvais caractère.

(¶) Cependant comment une créature qui a pu fournir à un homme l'occasion favorable de l'emmener avec lui, peut-elle s'attendre à être traitée avec tous les égards de la vraie politesse?

Mais pourquoi, demandera l'amie chérie de sa chère Clarisse, pourquoi ces tristes réflexions, à présent qu'elle voit s'ouvrir la perspective d'un avenir plus heureux? Pourquoi? Hélas! pouvez-vous, ma très-chère Miss Howe, faire cette question à une infortunée, qui, aux yeux du public, a enrôlé son nom dans la troupe des

créatures étourdies & ſans prévoyance, qui eſt chargée de la malédiction d'un père, qui eſt en proie aux cruelles incertitudes où la plonge cette réflexion : que c'eſt en violant également ſon devoir envers ſes parens & ſes principes, qu'elle s'eſt jetée au pouvoir d'un homme, & d'un homme ſans mœurs ? Le ſentiment de ſa fatale imprudence ne doit-il pas offuſquer, comme un nuage, ſes plus belles eſpérances ? Et même, plus elles ſeront gracieuſes, plus ce ſentiment eſt vif & cruel dans une ame ſenſible & réfléchiſſante. Quand l'homme deviendroit meilleur & plus vertueux qu'elle ne s'y attend, ſes plaiſirs ſeroient toujours mêlés d'amertume, comme ceux des poſſeſſeurs d'une richeſſe mal acquiſe. S'ils ſont capables de réfléchir, & que leur cœur ne ſoit pas tout-à-fait endurci, leurs remords ne doit jamais être plus cuiſant qu'au moment où tous leurs déſirs ſont remplis, (ſi pourtant les déſirs de l'homme vicieux peuvent jamais l'être) au moment où ils ſe préparent à jouir du fruit de leur injuſtice ; & ils trouvent leur plus grand tourment dans leurs réflexions. (b) Puiſſiez-vous, ma chère amie, être toujours heureuſe dans les vôtres !

CLARISSE HARLOWE.

(*M. Lovelace dans une lettre de la même date*

à son ami Belford, triomphe d'avoir emporté les deux grands points qu'il se proposoit, l'un de faire passer dans la maison, Clarisse pour sa femme; l'autre de coucher au moins une nuit sous le même toît. Il se croit sûr, dit-il, d'emporter bientôt le reste par surprise du moins, si ce n'est pas par persuasion. Cependant il s'attribue quelques petits remords. Il reconnoît qu'il joue un peu le rôle de Satan, & il s'en fait reproche; mais après avoir réussi jusqu'alors, il ne peut s'empêcher, dit-il, d'essayer, suivant son projet, s'il pourra pousser ses avantages plus loin.

Le détail qu'il a fait de ses débats avec Clarisse, diffère peu de celui qu'on a lu dans les dernières lettres. Il paroît que tout son mérite, par rapport à elle, consiste dans la justice qu'il rend à ses perfections de corps & d'esprit, quoique cet aveu fasse sa condamnation.

Dans une seconde lettre, il rend compte à son ami des circonstances du déjeûner. Elle commence dans ces termes:)

« Te peindrai-je l'air noble, l'aimable & « douce sérénité, & le port charmant de ma « déesse, en descendant vers la compagnie qui « l'attendoit? Son approche imposoit le respect « à tous les yeux, le silence & le plus respec- « tueux silence aux lèvres tremblantes; elle

« imprimoit le mouvement aux genoux pour « fléchir d'eux-mêmes devant elle : tandis qu'ar- « mée du sentiment de son mérite & de sa « supériorité, elle s'avançoit avec la majesté « d'une reine, au milieu de ses vassaux ; sans « orgueil néanmoins & sans hauteur, comme si « la dignité lui étoit naturelle, & les grâces une « habitude. »

(Il observe la jalousie & les mouvemens d'orgueil & de vanité de Sally Martin, & de Polly Horton, en voyant son respect pour Miss Clarisse. Ces deux filles ayant reçu une éducation trop relevée pour leur fortune, & s'étant livrées au goût du plaisir & des amusemens de la capitale, étoient devenues facilement la proie de ses artifices, comme on le verra à la fin de cet ouvrage ; & suivant la remarque de M. Lovelace, l'habitude du vice n'avoit point encore effacé, dans leur cœur, ce sentiment de distinction qui fait qu'une femme préfère un homme à un autre.)

« Qu'il est difficile, dit-il, de faire souscrire « une femme à une préférence qui la blesse, « quelque visible & quelque juste qu'elle puisse « être, surtout lorsque l'amour y est intéressé ! « Cette petite enragée de Sally a l'insolence « de se comparer à mon ange, — en confessant « néanmoins que c'est un ange. Gardez-vous,

« m'a-t-elle dit, je vous en avertis, M. Love-
« lace, de vous livrer devant moi à vos transports extravagans de tendresse pour cette fière « & sombre beauté : je ne le soutiendrois pas. « Ensuite, elle n'a pas manqué de me rappeler « son premier sacrifice. Quel bruit ce sexe fait « pour moins que rien ! Otez ce que le *savant* « *Evêque* appelle dans sa lettre écrite d'Italie, « *les embarras de l'amour*, & moi *les délices* « *de l'intrigue*, dis-moi, je te prie, Belford, « ce qu'il y a de si merveilleux dans tout ce « que les femmes peuvent faire pour nous.

« Si tu savois quels efforts ces deux créa« tures font pour m'animer. Une femme tom« bée, cher Belford, devient plus *diable* que « le plus méchant débauché. Elle est au-dessus « des remords. Et moi, non : & je t'assure « qu'elles ne parviendront jamais, quoiqu'ai« dées de tout le pouvoir infernal, à me faire « traiter cette aimable fille avec indignité ; « autant du moins que l'indignité peut être « distinguée des épreuves qui m'apprendront « si c'est une femme ou un ange.

« A les en croire, je ne suis qu'un poltron : « je l'aurois déjà, si je le voulois : si je la « traitois comme un composé de chair & de « sang, je la trouverois telle en effet. Elles

« m'avoient cru bien instruit, si quelqu'un
« l'est au monde, que si un homme veut
« faire une déesse d'une femme, elle prendra
« les airs d'une déesse ; que lui donner du
« pouvoir, c'est l'autoriser à l'employer sur
« celui même qui le donne, si elle n'a per-
« sonne sur qui l'exercer; & l'on m'a jeté au
« nez l'exemple de la femme hautaine de
« notre docteur, qui tient, comme tu sais,
« le plus complaisant des maris dans une res-
« pectueuse distance, & qui, en secret, fait
« les yeux doux à un brutal de laquais. Je me
« suis vivement emporté contre tous ces blas-
« phêmes. Je leur ai dit qu'elles me feroient
« haïr leur maison, & prendre le parti d'en
« déloger. Sur ma foi, Belford, je suis prêt
« quelquefois à me repentir de l'y avoir ame-
« née, ne fût-ce qu'à cause de cette furie de
« Sally. Il est vrai, que sans connoître le fond
« de leur cœur, la chère personne est déjà
« résolue de n'avoir avec elles aucun com-
« merce, que lorsqu'elle ne pourra l'éviter.
» Je n'en suis pas fâché, tu peux bien le pen-
« ser; car la jalousie d'une femme n'échappe
« guère aux yeux d'une autre femme, & Sally
« n'a pas le moindre empire sur elle-même.

« (¶) Qu'en penses-tu? Ce petit démon de
« Sally,

« Sally, qui ne pouvoit, m'a-t-elle dit, sup-« porter la vie, si elle étoit mal avec moi, « n'alloit-elle pas s'évanouir ? Mais quand je « l'ai vue se préparer à se pâmer, je suis sorti « de la salle, & alors elle a jugé que ce n'étoit « plus la peine de faire une scène.

(*Il explique ensuite ses vues en consentant à une absence & à s'éloigner de sa belle*).

« Quand je ne la quitterois, dit-il, que « pour une nuit, j'aurai rempli ma promesse ; « & si elle ne veut pas le croire, je peux mur-« murer & montrer de l'humeur, & pourtant « céder encore, & m'en faire un nouveau « mérite ; & puis, il me sera impossible de « vivre loin de sa présence, & je serai bien-« tôt revenu. Les femmes ne sont pas toujours « fâchées au fond de leur ame, qu'on leur « désobéisse par un excès d'amour. Elles aiment « assez qu'on ait pour elles une passion ingou-« vernable ; elles aiment à se voir ravir cha-« que faveur, & à être comme dévorées par « un amant affamé d'elles. Ne connois-je pas « le sexe ? pas encore autant ma Clarisse, à la « vérité : mais par de fréquentes & courtes « absences je paroîtrai tout nouveau à ses « yeux ; & il en naîtra quelques scènes ani-« mées entre nous. Au moins, suis-je sûr,

« ſans qu'on puiſſe me le diſputer, d'un baiſer « au départ, & d'un autre au retour; & en « répétant dans l'occaſion ces petites libertés « que la civilité autoriſe, ma charmante ne « peut manquer de ſe familiariſer par degrés « avec elles.

« Mais, ami, comment me tirerai-je d'af- « faire avec mon oncle & mes tantes, & toutes « mes aimables couſines? Car je vois qu'ils « ſont beaucoup plus preſſés que moi de me » voir marié. » (b)

LETTRE XXV.

Miſs CLARISSE HARLOWE *à Miſs* HOWE.

Vendredi, 28 *Avril.*

M. Lovelace eſt déjà de retour. Le complot de mon frère eſt ſon prétexte; mais je ne puis prendre une ſi courte abſence que pour une manière d'éluder ſa promeſſe, ſurtout après le ſoin qu'il avoit eu de ſe précautionner ici avec les femmes de la maiſon, & n'ignorant pas que je m'étois propoſée de garder ſoigneuſement ma chambre. Je ne puis ſupporter d'être jouée. J'ai inſiſté, avec beaucoup de

mécontentement, ſur ſon départ pour le Berkshire, & ſur la parole qu'il m'avoit donnée de propoſer le voyage de Londres à ſa couſine.

O ma chère vie! m'a-t-il répondu, pourquoi me vouloir bannir de votre préſence? Il m'eſt impoſſible de m'éloigner auſſi longtemps que vous ſemblez le déſirer. Je ne me ſuis pas écarté de la ville depuis que je vous ai quittée. Je n'ai pas été plus loin qu'Edgware; & mes juſtes craintes, dans une criſe ſi alarmante, ne m'ont pas permis de m'y arrêter deux heures. Vous repréſentez-vous ce qui ſe paſſe dans un eſprit inquiet & tremblant ſur le ſort de tout ce qu'il a de cher & de précieux au monde? Vous m'avez parlé d'écrire à votre oncle. Pourquoi prendre une peine inutile? Attendez juſqu'après l'heureuſe cérémonie qui m'autoriſera, ſans doute, à donner du poids à vos demandes. Auſſitôt que votre famille ſera informée de notre mariage, tous les complots de votre frère s'évanouiront; & votre père, votre mère, vos oncles ne penſeront qu'à ſe réconcilier avec vous. A quoi tient-il donc que vous ne mettiez le ſceau à mon bonheur? Quelle raiſon encore une fois avez-vous de me bannir de votre préſence? Pourquoi ne voulez-vous pas accorder

à l'homme qui vous a jetée dans ces embarras; & qui n'aspire qu'à vous en tirer avec honneur, la satisfaction de pouvoir remplir ses vœux ?

Il est demeuré en silence. La voix m'a manqué pour seconder le penchant que je me sentois à lui faire quelque réponse, qui ne décourageât pas tout-à-fait une si ardente prière.

Je vais vous dire, mon ange, a-t-il repris, quel est mon dessein, si vous l'approuvez. J'irai sur-le-champ faire la revue de toutes les nouvelles places & des plus belles rues, & je reviendrai vous apprendre si j'y ai trouvé quelque maison à louer qui nous convienne. Je prendrai celle que vous choisirez. Je me hâterai de la meubler, & je leverai un équipage conforme à notre condition. Vous dirigerez tout. Ensuite, ayez la bonté de fixer un jour prochain, soit avant, soit après notre établissement; (c'est à vous à le choisir) pour me rendre le plus heureux de tous les hommes. Que manquera-t-il alors à notre situation ? Vous recevrez dans votre propre maison, si je puis la meubler aussi promptement que je le désire, les félicitations de tous mes parens. Miss Charlotte se rendra auprès de vous dans l'intervalle. Si l'affaire des meubles prend trop de temps, vous choisirez dans ma famille qui

vous voudrez honorer de votre compagnie, pour votre premier, votre ſecond, ou votre troiſième ſéjour, pendant les mois de la belle ſaiſon. A votre retour, vous trouverez tout arrangé dans votre nouvelle demeure, & nous n'aurons plus autour de nous qu'une chaîne continuelle de plaiſirs. Ah! chère Clariſſe, rapprochez-vous de moi, au lieu de me condamner au banniſſement; & faites que je ſois à vous pour toujours.

Vous voyez, ma chère, que les inſtances ne tomboient pas ici ſur un jour fixe. Je n'en ai pas été fâchée, & j'en ai repris plus aiſément mes eſprits. Cependant, je ne lui ai pas donné ſujet de ſe plaindre que j'euſſe refuſé l'offre de chercher une maiſon.

Il eſt donc ſorti dans cette vue; mais j'apprends qu'il ſe propoſe de paſſer ici la nuit, & s'il y paſſe celle-ci, je dois m'attendre que lorſqu'il fera quelque ſéjour à la ville, il y paſſera toutes les autres. Comme les portes & les fenêtres de mon appartement ſont à l'épreuve; qu'il ne m'a donné juſqu'à préſent aucun ſujet de défiance; qu'il a pour lui le prétexte du complot de mon frère, que les gens de la maiſon ſont fort obligeans & fort civils, particulièrement Miſs Horton, qui paroît avoir

pris beaucoup de goût pour moi, & qui a plus de douceur que Mifs Martin dans l'humeur & dans les manières; enfin comme tout a pris entre nous une apparence fupportable, je m'imagine que je ne pourrois infifter trop rigoureufement fur fa promeffe, fans un air d'exceffive fingularité, & fans m'engager dans de nouveaux débats, avec un homme qui ne manque jamais de raifons pour juftifier fes volontés. Ainfi, je crois que je ne prendrai pas connoiffance du deffein qu'il a de fe loger ici, s'il ne m'en parle pas lui-même.

Marquez-moi, ma chère, ce que vous penfez de chaque article. Vous vous figurez bien que je lui ai rendu fon billet de banque au moment de fon arrivée.

Vendredi au foir.

Il a vu trois ou quatre maifons, dont aucune ne lui a plu; mais on lui a parlé d'une autre, qui promet davantage, dit-il, & dont il fera mieux informé demain.

Samedi à midi.

Il a pris des informations, & vient de voir la maifon dont on lui avoit parlé hier au foir. La propriétaire eft une jeune veuve, qui eft inconfolable de la mort de fon mari. Elle fe nomme Mde. *Fretchville.* L'ameublement eft du-

meilleur goût, n'étant fait que depuis six mois. Si je ne le trouve pas à mon gré, il peut être loué pour quelque temps, avec la maison. Mais si j'en suis satisfaite, on peut louer la maison, & faire marché sur-le-champ pour acheter les meubles.

La Dame ne voit personne. On n'a pas même la liberté de visiter les plus beaux appartemens d'en haut, jusqu'à ce qu'elle les ait quittés pour se rendre dans une de ses terres, où elle se propose de vivre retirée. Elle parle de partir dans quinze jours, ou dans trois semaines au plus tard.

Le sallon & deux pièces d'en bas, qui sont la seule partie de la maison qu'on ait fait voir à M. Lovelace, sont d'une parfaite élégance. On lui a dit que tout le reste y répond. Les offices sont commodes, les remises & l'écurie fort bien situées. Il sera fort impatient, dit-il, jusqu'au moment où j'en pourrai juger moi-même; & s'il ne se présente rien d'ailleurs qui me plaise plus que son récit, il ne fera point d'autres recherches. Pour le prix, c'est ce qui ne l'arrête point.

(¶) Il ne fait plus que parler de la cérémonie, mais jamais du jour. Je ne me soucie pas qu'il le précipite : mais je n'en suis pas moins étonnée de son silence sur ce point. (♭)

Il vient de recevoir de Milady Lawrance, une lettre qui regarde principalement quelques affaires

qu'elle follicite à la chancellerie ; mais dans le *poftfcriptum* , elle parle de moi en termes fort obligeans. Toute la famille, dit-elle, attend l'heureux jour avec une impatience égale, & efpère que ce jour affurera fa réforme. Il en a pris occafion de me dire , qu'il fe flattoit que leurs défirs & les fiens feroient bientôt remplis: mais, ma chère, quoique le moment fût fi favorable, il ne m'a pas preffée fur le jour. C'eft ce que je trouve d'autant plus extraordinaire, qu'avant notre arrivée à Londres, il marquoit un extrême empreffement pour la célébration.

Il m'a demandé en grâce de lui accorder ma compagnie, à lui & à quatre de fes meilleurs amis, pour une petite collation qu'il doit leur donner lundi prochain. Mifs Martin & Mifs Horton n'en pourront pas être, parce qu'elles font engagées d'un autre côté pour une fête annuelle , avec les deux filles du colonel Solcombe & deux nièces du chevalier Holmes ; mais il aura madame Sinclair, qui lui a fait efpérer d'avoir auffi Mifs Partington, jeune demoifelle d'un mérite & d'une fortune diftingués, dont il paroît que le colonel Sinclair a été le tuteur, jufqu'à fa mort, & qui donne, par cette raifon, le nom de *maman* à Mde. Sinclair.

Je l'ai prié de m'en difpenfer. Il m'a mife, lui

ai-je dit, dans la désagréable nécessité de passer pour une personne mariée; & je voudrois voir aussi peu de gens qu'il me sera possible, qui aient de moi cette opinion. — Il m'a répondu qu'il se garderoit bien de me presser, si j'y avois trop de répugnance; mais c'étoit effectivement ses meilleurs amis, des gens de mérite & fortunés, qui mouroient d'envie de me voir: qu'à la vérité, ils croyoient notre mariage réel, comme son ami Doleman, mais avec les restrictions qu'il avoit expliquées à Mde. Sinclair; je pouvois compter d'ailleurs que sa politesse seroit portée devant eux jusqu'au plus profond respect.

Lorsqu'il s'est mis quelque chose en tête, il n'y a pas moyen, comme je vous l'ai dit, de lui faire abandonner son idée. (*) Cependant je ne veux pas être donnée en spectacle si je puis l'empêcher; surtout à des gens dont le caractère & les principes me sont très-suspects. Adieu, ma très-chère amie.

CL. HARLOWE.

(¶) [*La lettre suivante est de M. Lovelace à son ami Belford, auquel il fait à-peu-près le même détail qu'on vient de lire, de son retour, du mécontentement de Clarisse en le revoyant sitôt, de sa chaleur*

(*) Voyez Lettre XXII de ce vol.

à insister sur son éloignement, étant en sûreté dans cette maison, & n'ayant guère à craindre d'être découverte que par la trace de ses propres visites.]

« J'ai été horriblement embarrassé, dit-il, en « la voyant insister sur l'exécution de l'offre que « je m'étois trop pressé de lui faire, d'aller à « Berks & d'en ramener ma cousine Charlotte, « pour la visiter & lui tenir compagnie. Je n'ai « pu lui donner que de misérables excuses; & « craignant tout l'éclat de son indignation, en « voyant son humeur se monter & qu'elle pre- « noit fort mal ce que je lui disois, que Miss « Charlotte étoit délicate, j'ai été obligé de me « sauver dans les déclarations les plus solem- « nelles & les plus positives. »

(*Il répète ici les déclarations qu'on a déjà vues dans le récit de Clarisse.*)

« En commençant, continue-t-il, à lui faire mes déclarations, j'avois le dessein de ne pas trop m'avancer & de ne pas perdre de vue mon projet de *vivre honorablement* (*) ensemble : mais je me suis trouvé dans le cas de cet orateur de la Chambre des Communes, à qui il est arrivé plus d'une fois dans un long discours, de s'écarter

(*) Lovelace appelle le concubinage *la vie de l'honneur, la vie honorable.*

de plus en plus de sa première idée, & de finir par prendre des conclusions directement contraires à l'avis qu'il s'étoit proposé de soutenir : j'en suis venu dans le progrès de ma harangue à presser sans réserve la célébration du mariage, avec une force & des instances qui étoient bien éloignées de ma première intention. »

Il s'applaudit ensuite de sa proposition de chercher un nouveau logement, & du délai dont elle sera le prétexte plausible.

Il flotte dans ses résolutions, & est incertain s'il se conduira avec honneur ou non avec une femme si sublime.

Il se complimente sur sa propre délicatesse, en exprimant son indignation contre les parens de sa belle, de ce qu'ils supposent un outrage, dont il prétend que la supposition seule soulève son indignation contr'eux.

« N'ai-je pas, dit-il, sujet d'être courroucé
« contr'elle, qui ne me tient aucun compte de
« ma délicatesse, lorsqu'elle est si prompte à
« relever la moindre petite faute qui m'échappe
« dans les formalités & le cérémonial ? Cepen-
« dant, je peux l'excuser aussi elle-même, par
« cette généreuse réflexion (oui généreuse, j'en
« suis sûr, puisqu'elle est contre moi) que son
« ame étant formée de tout ce qu'il y a de plus

« exquis dans la délicatesse, la moindre faute « contr'elle la choque nécessairement ; tandis « que mes efforts les plus sublimes, qui sont « extraordinaires pour moi, sont si familiers « pour elle, qu'ils n'attirent pas son attention. »

Il s'applaudit de l'histoire de la nouvelle maison, & de la jeune veuve qui en est propriétaire & qu'il appelle Mde. Fretchvill *: il laisse à deviner à M.* Belford *si c'est une fiction ou une vérité.*

Il parle de ses différentes propositions pour la cérémonie, qu'il a sérieusement pressée ; & il avoue ses vues artificieuses & secrètes en évitant de fixer un jour.

« A présent, dit-il, j'espère trouver bientôt l'occasion de commencer mes opérations : car tout est dans le calme & la sécurité la plus profonde.

« Il est impossible de te peindre la douce & muette confusion de la chère Dame, quand je touchois l'article du mariage.

« Elle peut bien avoir des doutes, des inquiétudes. Toutes les personnes sages, dans tous les cas de quelque importance, en ont, jusqu'à ce que la certitude vienne les dissiper. Mais son penchant, assez visible, à penser favorablement d'un caractère aussi inventif, aussi passionné pour les ruses & l'intrigue que le mien, est un heureux pronostic pour moi. Oh ! ces femmes à grands raisonnemens. Que je les aime, les jolies

petites raisonneuses ! Tout va de soi-même avec elles, dès qu'une fois l'amour s'est glissé dans leurs cœurs : alors elles employeront tout ce qu'elles ont d'esprit & de raisonnement pour excuser, plutôt que pour blâmer la conduite équivoque d'un amant, quelques fortes que soient contre lui les apparences.

« Mowbray, Tourville & Belton brûlent de voir mon ange, & ils seront de la partie. Elle m'a refusé ; mais il n'en faudra pas moins qu'elle s'y trouve. Une ame aussi généreuse que la mienne ne peut jouir de son bonheur qu'en le partageant. Si je ne vous force pas tout-à-la-fois à l'admiration & à la jalousie, ma joie d'avoir enveloppé dans *ma toile un si charmant oiseau*, ne sera qu'une joie imparfaite.

« Il faudra donc qu'elle ait cette complaisance pour moi ; & toi, il faut que tu viennes. Je te ferai voir l'orgueil & la gloire des Harlowes, mes implacables ennemis : & tu applaudiras avec moi à mon triomphe sur toute cette race.

« Je ne sais pas trop encore quelle pourra être la destinée de cette beauté rebelle : j'ai donc besoin que tu la voies & que tu l'admires, tandis que son visage est serein, & son cœur plein d'espérance ; avant que ses craintes se réalisent, si elles doivent jamais être réalisées, &

qu'elle ait en effet conçu de moi des impreſſions funeſtes ; avant que ſes yeux brillans aient perdu leur éclat ; tandis qu'elle eſt dans toute ſa gloire, & ſa beauté dans ſa fleur virginale ; avant que le chagrin déchirant de ſe voir trompée ait gravé les rides de la douleur ſur ſon viſage, & défiguré ſes traits céleſtes. (b).

« Si je puis vous procurer cet honneur, vous rirez tous quatre, comme j'ai ſouvent peine à m'en empêcher, de l'air *puritain* que vous verrez prendre à la maman Sinclair. Il ne ſortira pas de ſes lèvres un jurement, une imprécation ni un mot équivoque. Elle adoucit & compoſe ſon maintien devant ma belle. Elle retient & pince ſa mâchoire chevaline. Sa voix, qui, quand il lui plaît eſt un tonnerre, ſe fond en un petit murmure doucereux. Ses jarrets, d'une roideur qui ne leur a pas permis depuis dix ans de ſe plier à la civilité, deviennent ſouples pour faire une révérence profonde à chaque parole. Elle tient ſes gros bras croiſés devant elle ; & ce n'eſt pas ſans peine qu'on parvient à la faire aſſeoir en préſence de ma déeſſe.

« Je m'occupe à vous dreſſer à tous des inſtructions pour lundi ſoir.

Samedi ſoir.

Nous venons d'avoir une alarme épouvanta-

ble. — Au fecours, Monfieur, s'eft écriée Dorcas en defcendant de chez fa maîtreffe : Madame eft réfolue d'aller demain à l'églife. J'étois en bas à faire un quadrille avec les femmes. A l'églife, ai-je dit ! & j'ai pofé mes cartes fur la table. — A l'églife, ont répété mes compagnes, en jetant un regard l'une fur l'autre. Notre partie eft demeurée là pour ce foir. — Qui fe feroit attendu à ce caprice ? Sans avis, fans la moindre queftion ! Avant l'arrivée de fes habits ! Sans avoir demandé ma permiffion.... Il eft impoffible qu'elle penfe à devenir ma femme ! D'ailleurs, cette belle perfonne ne confidère donc pas, que fi elle va à l'églife, c'eft me mettre dans la nécef-fité d'y aller auffi. Cependant, ne pas demander que je forte avec elle, lorfqu'elle eft perfuadée que Singleton & fon frère font aux aguets pour l'enlever : fi facile à reconnoître par fes habits, par fa taille, par fes traits ; il n'y a pas une feconde femme comme elle dans toute l'Angleterre ! A l'églife encore, plutôt que dans tout autre lieu ! Cette fille a-t-elle le diable au corps, ai-je dit, auffitôt que j'ai eu la force de parler ?

Mais remettons ce fujet à demain. Je veux te donner aujourd'hui les inftructions que j'ai tracées pour ta conduite & celle de tes camarades, dans l'affemblée de lundi au foir.

INSTRUCTIONS

Pour Jean Belford, Richard Mowbray, Thomas Belton, & Jacques Tourville, écuyers du corps de leur général Robert Lovelace, *le jour qu'ils seront admis en présence de sa déesse.*

(¶) Il faut vous mettre bien avant dans vos lourdes têtes, qu'il n'y a pas de femme au monde comme Clarisse Harlowe; & qu'elle n'est ni plus ni moins que madame Lovelace, quoiqu'elle soit encore, je le dis à ma honte, actuellement vierge.

Mettez-vous bien encore dans la mémoire que le nom de votre vieille maman, est Sinclair, nom que portoit sa mère, lorsqu'elle étoit jeune fille; que son mari fut un lieutenant colonel; & faites part, Belford, à vos camarades, de tout ce que vous savez d'elle par la lettre de l'honnête Doleman. (*)

Je permets que Mowbray & Tourville, les deux plus étourdis des quatre, connoissent d'ancienne date la veuve & les nièces, par la liaison qu'ils ont eue avec le colonel. Ils pourront parler familièrement à la maman, comme étant

(*) Voyez Lettre XLVIII. Tome III.

des

des connoiſſances de plus d'un jour. Voilà leurs rôles, que j'ai proportionnés à leur capacité.

Ils peuvent faire l'éloge de la veuve & du colonel, comme de perſonnes fort honorables, mais qu'ils ne s'y prennent pas trop groſſièrement, & qu'ils ne tombent pas non plus dans une affectation qui pourroit les rendre ſuſpects.

La bonne veuve vous fournira elle-même l'occaſion de faire ſon panégyrique & celui du colonel : Tourville & Mowbray peuvent tous les deux ſe donner pour garants ; & moi, avec vous & Belton, nous confirmerons les faits, pour les avoir ouï dire.

Comme la pauvreté eſt en général ſuſpecte ; la veuve doit être née d'une famille dans l'aiſance ; & il n'y a pas de doute ſur ce fait. L'élégance de ſa maiſon & de ſon ameublement ; l'exactitude à acquitter toutes ſes dettes, ce qu'elle ne manque pas de faire avec une ſorte d'oſtentation, & ce qui lui concilie, je l'imagine, l'affection de ſes voiſins, en eſt une preuve qui va juſqu'à la démonſtration. Elle ſe propoſera de faire d'aſſez riches établiſſemens à ſes deux nièces. Sally eſt ſur le point de ſe marier — avec un riche marchand de drap du Strand, ſi vous vous én ſouvenez ; car il y en a cinq ou ſix ſur cette place. On peut faire des queſtions

fur les nièces, puifqu'elles feront abfentes ; comme étant des perfonnes refpectées de Mowbray & de Tourville, en confidération du défunt leur digne oncle.

Ayez grand foin d'avoir les yeux fur ma contenance, & fur chaque mouvement des miens : car ce fera dans mes yeux & dans mon air, que vous trouverez le guide fuprême de votre conduite. Il eft inutile de vous recommander le plus grand refpect pour moi. Votre ferment de fidélité vous y oblige : & d'ailleurs, qui peut me voir fans me refpecter ?

On peut faire le plus grand fond fur Prifcille Partington : fes yeux font fi pleins d'innocence, fa difcrétion eft fi profonde, & fon air fi doux ! Elle accompagnera la bonne veuve, pompeufement parée, & toute éclatante des pierreries & des folies de fon extravagant de juif : d'abord elle préviendra ma belle en fa faveur, & enfuite lui en impofera. Elle a fon rôle ; & j'efpère qu'elle amènera ma charmante à défirer fa connoiffance.

Voici l'hiftoire de Mifs Partington : c'eft la fille du beau-frère du colonel Sinclair : ce beau-frère peut avoir été un marchand turc, ou de tout autre pays, mort millionnaire. Le colonel étoit un de fes tuteurs (d'où vient fon *refpect collatéral* pour la vieille veuve) ce qui fait

qu'elle appelle Mde. Sinclair *maman*, quoique celle-ci n'ait aucun droit ſur la ſucceſſion.

Elle eſt venue paſſer un jour ou deux à Londres, & doit retourner chez ſon autre tuteur, qui vit encore, à Barnet.

Miſs Partington a des adorateurs par centaine: ſa grand-mère la douairière d'un Alderman, lui ayant encore laiſſé ſon bien: elle ne ſort jamais de la maiſon de ſon tuteur ſans une vieille gouvernante d'une prudence éprouvée, ſi ce n'eſt pour venir chez ſa maman Sinclair; avec laquelle on lui permet de temps à autre de paſſer une huitaine.

La belle Priſcille donnera de la *maman* à Mde. Sinclair: & elle fera ſa cour à ſon tuteur, pour le faire conſentir à la laiſſer paſſer une charmante ſemaine avec elle. — Ce ſera ſir Edward Holden, autant qu'un autre, ſi vos épaiſſes cervelles ne ſe trouvent pas ſurchargées de trop de détails. — Lady Holden viendra peut-être avec elle: car elle s'eſt toujours ſingulièrement plû dans la compagnie de Mde. Sinclair; & elle parle vingt fois le jour de ſes qualités, & de la manière admirable dont elle gouverne ſa maiſon.

Ton principal rôle à toi, Belford, qui as une morgue pédanteſque, & qui viſes à la sageſſe, c'eſt de veiller à ce que tes confrères ne faſſent

pas de bévues dans le leur : car tu dois avoir jugé, par tout ce que je t'ai écrit, que nous avons affaire à une perſonne des plus attentives & des plus pénétrantes qu'il y ait au monde. Une belle qu'il y a de la gloire à tromper ! Mais dont les yeux perceront juſqu'au fond de vos ames ſuperficielles, du moment que vous aurez la ſottiſe de vous ouvrir devant elle. Songe donc à te placer entre Mowbray & Tourville, de façon que tes pieds puiſſent toucher leurs pieds, & les redreſſer, s'ils vont de travers. Tu leur applaudiras du coude, quand ils mériteront ton approbation.

Quant au ton général que vous devez prendre : point d'hypocriſie ; je la hais, & ma charmante auſſi. Si j'en avois fait mon étude, j'aurois pu être un hypocrite auſſi parfait qu'un autre. Mais mon caractère général eſt ſi bien établi, que je ſerois bientôt devenu ſuſpect, ſi j'avois cherché trop à me blanchir. Mais à quoi bon de l'hypocriſie, à moins que la plupart des femmes ne nous rebutaſſent pour notre défaut de mœurs ? Les plus honnêtes d'entr'elles aiment à avoir l'honneur de nous réformer. Laiſſons ces mignonnes en faire l'eſſai : ſi elles échouent, du moins leur intention étoit bonne ; & cette idée ſera leur conſolation. Et nous,

notre tâche en devient plus facile, & nos péchés moins nombreux. Cela fait qu'elles viennent d'elles-mêmes donner dans nos filets, sans qu'il nous en coûte beaucoup de peine pour les y attirer : & cela nous épargne une quantité d'odieuses faussetés ; & nous paroissons ce que nous sommes, devant les anges & devant les hommes. — Cependant, leurs grand-mères elles-mêmes sont les premières à nous absoudre ; & reprochent à leurs filles, que si elles sont perdues, c'est qu'elles l'ont bien voulu, qu'elles ont péché contre leur propre connoissance, & qu'elles se sont exposées, malgré l'apparence d'un danger évident. Ne seroit-ce donc pas une folie pour des hommes de notre caractère, de se faire hypocrites ?

Recommande bien aux autres & souviens-toi bien toi-même de ne laisser échapper aucun mot obscène. Vous savez que je ne vous ai jamais permis d'obscénité dans le propos. Il sera temps assez, lorsque nous deviendrons vieux, & que nous en serons réduits à ne pouvoir que parler.

Vous ne devez pas oublier d'ailleurs le caractère affecté de la petite Priscille ; & le caractère naturel de ma déesse : ainsi, loin de vous permettre la moindre grossièreté, n'effleurez pas

même l'équivoque. Quoi ! vous ai-je dit souvent, ne pouvez-vous toucher le cœur d'une belle, sans blesser ses oreilles ?

Il est nécessaire que vous paroissiez plus corrompus que moi : pouvons-nous nous en empêcher, diras-tu ? Tant mieux, votre rôle en sera moins contraint : moins il y aura de contrainte, moins aussi il y aura d'affectation.

Et si Belton débute par traiter son sujet favori, & par plaider la cause des filles entretenues, il pourroit me forcer à le contredire : mais sois sans crainte ; je ne donnerai pas à mes argumens toute la force de ma dialectique.

Elle doit avoir quelque curiosité, j'imagine, de voir de quelle sorte d'hommes je fais ma société. Elle ne s'attend pas à trouver en vous des saints : n'êtes-vous pas tous des hommes d'une fortune distinguée, quoique vous ne soyez pas tous des hommes de mérite ? Et quel est le mortel dans ce bas monde que les richesses n'égarent point ? Comme elles donnent le pouvoir de faire le mal, ne faut-il pas une vertu plus qu'ordinaire pour s'abstenir d'exercer ce pouvoir ? Ne dit-on pas que le diable est le dieu de ce bas monde ? Ne sommes-nous pas les enfans de ce monde ? Hé bien quoi ? — Je te dirai que ce sont les pauvres & ceux de la classe mitoyenne

qui doivent ſauver les autres, ſi les autres doivent être ſauvés. Les autres, diras-tu, ſont donc de grands ingrats, de payer, comme ils ſont en général, d'un ſi odieux retour, les pauvres & les hommes nés dans la médiocrité ! (b)

« Cette chère perſonne eſt prodigieuſement « éclairée dans tout ce qui appartient à la théo- « rie : mais vous comprenez qu'à ſon âge, « c'eſt une véritable novice pour les choſes « d'expérience & de pratique. Malgré toutes ſes « lectures, j'oſe dire que juſqu'au moment « qu'elle m'a connu, elle ne s'étoit pas imaginé « qu'il y eût au monde des gens de l'eſpèce de « ceux qu'elle verra dans vous quatre. Quel « plaiſir n'aurai-je pas d'obſerver ſon étonne- « ment, lorſqu'elle ſe verra dans une compa- « gnie ſi nouvelle, & qu'elle me trouvera le « plus poli des cinq convives ! »

(¶) Ces inſtructions ſuffiſent pour vous guider lundi ſoir. J'ajouterai ſeulement qu'il ne vous faut pas négliger la plus petite circonſtance, ſoit que vous la trouviez raiſonnable ou non. Mes vues ſont profondes comme la mine qui cache l'or, & valent la peine qu'on creuſe pour les extraire. L'idée que vous pourriez croire la plus indifférente, peut être le germe des événemens les plus importans : don-

nez-moi une obéissance aveugle. Ne suis-je pas votre général ? Me suis-je jamais chargé de vous mener, que je ne vous aie conduits avec sûreté, jusqu'au succès, & souvent à votre grand & stupide étonnement ? (b)

A présent il me semble que tu es curieux de savoir quelles peuvent être mes vues, en risquant de déplaire à ma belle & de lui inspirer des alarmes, après quatre à cinq jours de bonace & de calme. Il faut satisfaire ta curiosité.

J'aurai soin de ménager aux deux nièces la visite imprévue de quelques femmes de province, qui rempliront la maison. Les lits seront rares. Miss Partington, qui se sera fait connoître pour une fille douce & modeste, & qui aura marqué un goût prodigieux pour ma charmante, témoignera beaucoup d'envie de commencer avec elle une liaison d'amitié. Elle lui demandera la moitié de son lit, pour une nuit seulement. Qui sait si la nuit même de ce lundi, je ne serai pas assez malheureux pour me rendre coupable d'une mortelle offense envers ma bien-aimée ? Les oiseaux les plus sauvages se laissent prendre en dormant. Si ma charmante dans son courroux vouloit me fuir, ne puis-je pas l'arrêter malgré elle ? Si en effet ma charmante m'échappe, ne serai-je pas le maître de la

ramener par autorité *civile* ou *incivile*, lorſque j'aurai preuves ſur preuves qu'elle a reconnu, quoique tacitement, notre mariage ? Et, ſoit que je réuſſiſſe ou non, ſi j'obtiens du moins qu'elle me pardonne, ou ſi ſa fureur ſe borne aux plaintes & aux reproches, & ſi elle peut ſeulement ſoutenir ma vue, ne ſuis-je pas sûr alors qu'elle eſt tout-à-fait à moi ? Ma charmante eſt la délicateſſe même. Je ſuis impatient de voir comment une perſonne ſi délicate ſe conduira dans l'une ou l'autre de ces ſuppoſitions: & tu conviendras, que dans la ſituation où je me trouve, il eſt juſte que je me précautionne contre toutes ſortes d'accidens. Je connois l'*anguille frétillante* que j'ai à retenir, & combien il eſt à craindre qu'elle n'échappe entre mes doigts. De quel air niais j'ouvrirois la bouche & les yeux, ſi je la voyois ſauter de mes mains dans ſa rivière bourbeuſe ; je veux dire dans ſa famille, d'où j'ai eu tant de peine à la tirer !

Voyons : laiſſe-moi compter combien j'aurai de perſonnes, après la nuit du lundi, qui ſeront en état de jurer qu'elle a porté mon nom, qu'elle a répondu à mon nom, & qu'elle n'a point eu d'autres vues, en quittant ſes parens, que de porter mon nom, ſans que ſa propre famille puiſſe ou veuille le déſavouer ? Premièrement

je puis faire fond ſur tous mes gens, ſur ſa ſervante Dorcas, ſur Mde. Sainclair, ſes deux nièces & Miſs Partington.

Mais comme tous ces témoins pourroient être ſuſpects, voici le point capital de l'affaire. « Quatre dignes gentilshommes, nobles de per-« ſonne & d'origine, invités tel jour à une col-« lation par Robert Lovelace de Sandon-hall, « écuyer, en compagnie de Magdelaine de Sin-« clair veuve, de Priſcille Partington fille nubile « & de la dame Complaignante, dépoſent, que « ledit Robert Lovelace s'eſt adreſſé en plu-« ſieurs occaſions à ladite dame comme à ſa « femme; qu'ils ſe ſont adreſſés à elle, eux & « d'autres, en qualité de Me. Lovelace, chacun « lui faiſant des complimens & des félicitations « ſur ſon mariage; que ces complimens & ces « félicitations, elle les a reçus ſans autres mar-« ques de déplaiſir & de répugnance, que celles « qui ſont ordinaires aux jeunes mariées, c'eſt-« à-dire, avec un peu de rougeur & d'agréa-« ble confuſion, qu'on pouvoit attribuer à « l'embarras naturel dans ces circonſtances. Point « d'emportement, Belford, point de révolte « contre ton chef. T'imagines-tu que j'aie amené « ici cette chère perſonne pour n'en tirer aucun « fruit? »

Voilà une foible esquisse de mon plan. Rangez-vous, esprits subalternes — ta ra, ra-ra-ra— Otez vos bonnets & saluez Lovelace pour votre maître !

LETTRE XXVI.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Dimanche, 30 *Avril.*

J'AI été à l'église, Belford ! Et même je m'y suis admirablement conduit. Ma déesse est contente de moi maintenant. J'ai donné une attention extrême au sermon, & j'ai chanté de toutes mes forces avec le clergé & les paroissiens. Mes yeux ne se sont pas trop égarés. Et comment se seroient-ils égarés, lorsqu'ils avoient devant eux le plus charmant & le plus aimable objet qui fût dans toute l'église ?

Chère créature ! Que de ferveur, que de charmes dans sa piété ! Je lui ai fait avouer qu'elle avoit prié pour moi. En vérité, j'espère que les prières d'une si belle ame ne seront pas sans effet.

Au fond, Belford, il y a quelque chose d'imposant dans le culte religieux. Le dimanche est

une inſtitution charmante, pour ſoutenir la vertu dans un cœur, quand ce cœur eſt vertueux. Un jour ſur ſept; que cette loi eſt raiſonnable ! Je crois qu'à la fin je ſerai capable d'aller une fois le jour à l'égliſe. J'imagine que ma réforme en ira plus vîte. Voir une multitude d'honnêtes gens qui ſe réuniſſent dans le même acte d'adoration ! C'eſt un exercice bien digne d'un être qui penſe & qui raiſonne. Cependant cette idée ajoute quelques pointes de plus à mes remords, lorſque je veux m'occuper de mes projets ſur cette charmante créature. En conſcience, je crois que ſi j'allois conſtamment à l'égliſe, je ne pourrois pas les ſuivre.

Il m'eſt venu de nouvelles inventions en tête pendant le ſervice divin : mais j'y renonce, parce qu'elles ſont nées trop mal-à-propos dans un ſi bon lieu. — Excellente créature ! Combien de ruines n'a-t-elle pas prévenues en m'attachant à elle; en occupant ſeule toute mon attention !

Mais je veux te raconter ce qui s'eſt paſſé entre nous dans ma première viſite de ce matin ; & je te ferai enſuite une peinture plus exacte de ma bonne conduite à l'égliſe.

La permiſſion de la voir ne m'a point été accordée avant huit heures. Je l'ai trouvée parée pour ſortir. J'ai feint d'ignorer ſon intention ;

& j'avois recommandé à Dorcas de ne pas lui dire qu'elle m'en eût informé.

Vous allez sortir, Mademoiselle ? lui ai-je dit d'un air indifférent.

Oui, Monsieur ; j'ai dessein d'aller à l'église.

J'espère, Mademoiselle, que vous m'accorderez l'honneur de vous y accompagner.

Non. Elle alloit prendre une chaise à porteurs ; & se rendre à l'église voisine.

Ce discours m'a fait tressaillir. Une chaise pour aller à l'église voisine de chez Mde. Sinclair, dont le vrai nom n'est pas Sinclair ; & pour la ramener à la vue de tout le peuple, qui n'auroit pas une trop bonne idée de la maison ! il n'y avoit pas moyen d'y consentir. Cependant j'avois à soutenir mon rôle d'indifférence. Je lui ai dit que je regarderois comme une faveur, qu'elle voulût me permettre de prendre un carrosse & de l'accompagner à Saint-Paul ; que nous avions du temps de reste.

Elle m'a objecté la gaieté de mon habillement : elle m'a dit que si elle alloit à Saint-Paul, elle pouvoit prendre un carrosse, & y aller sans moi.

Je lui ai représenté ce qu'elle avoit à craindre de Singleton & de son frère, & je lui ai offert de prendre le plus simple de mes habits. Ne me refusez pas, ma chère Clarisse, lui ai-je dit, la

faveur de vous accompagner. Il y a très-long-temps que je n'ai été à l'églife. Nous nous placerons dans différens bancs : & la première fois que j'y retournerai, ce fera, j'efpère, pour acquérir des droits au plus grand bonheur que je puiffe recevoir. Elle ma fait quelques autres objections; mais enfin elle m'a permis de partir avec elle.

Je me fuis placé à fa vue, pour trouver le temps moins ennuyeux, car nous fommes arrivés de bonne heure : & je me fuis fi bien conduit, que je lui ai donné fort bonne opinion de moi.

Le fujet du fermon étoit affez particulier : c'étoit l'hiftoire, ou la parabole d'un prophète.... d'une jeune brebis, enlevée par un homme riche à un pauvre qui l'aimoit tendrement, & qui n'avoit pas d'autre plaifir au monde. Le prophête avoit en vue de faire entrer le remords dans le cœur de David, fur fon adultère avec *Bethfabée*, femme d'Urie, & fur le meurtre du mari. Ces femmes, Belford, ont été de tout temps l'occafion d'une infinité de défordres. Enfin, lorfque le Roi David eût juré dans fon indignation (tu vois, mon ami, que le Roi David juroit : mais comment faurois-tu qui étoit le Roi David? je t'apprends que l'hiftoire eft de la Bible); auffitôt, dis-je, qu'il eût juré de punir de mort l'homme

riche, le prophête qui se nommoit Nathan, honnête personnage & homme d'esprit, s'écria dans ces termes, qui étoient ceux du texte : *Cet homme, c'est toi.* Par ma foi j'ai cru que le prédicateur jetoit directement les yeux sur moi, & les miens se sont tournés au même moment sur ma jeune brebis. Mais je dois dire aussi que je me suis souvenu en même temps de mon *Bouton de rose* ; après tout, sur ce point, me suis-je dit à moi-même, je vaux mieux que le Roi David.

A notre retour, nous nous sommes entretenus du sermon. J'ai prouvé à ma charmante que j'avois été fort attentif, en lui rappelant les endroits où le prédicateur avoit tiré le plus de parti de son sujet, & ceux qu'il auroit pu traiter avec plus d'avantage ; car l'histoire est réellement fort touchante, & je n'ai rien vu de mieux imaginé. J'ai fait ces réflexions d'un air si grave, que la satisfaction de la belle m'a paru croître de plus en plus ; & je ne doute point qu'elle ne m'accorde demain au soir l'honneur de sa présence à ma collation.

Dimanche au soir.

Nous avons dîné tous ensemble dans la salle à manger de Madame Sinclair. Tout est dans la meilleure situation. Les deux nièces ont fort

bien joué leur rôle, & Mde Sinclair le sien. Je n'ai pas encore vu ma charmante si tranquille. « D'abord, m'a-t-elle dit, elle n'avoit pas eu « trop bonne idée de ces gens-là. Mde. Sinclair « lui avoit semblé rebutante. Ses nièces étoient « de jeunes personnes avec lesquelles elle n'auroit « pas souhaité de liaison. Mais réellement, il ne « falloit pas être trop précipitée dans sa censure. « Bien des gens gagnent à se faire connoître. La « veuve lui paroissoit *supportable* (c'est toute la « faveur qu'elle lui fait.) Miss Martin & Miss « Horton sont deux jeunes filles de fort bon « sens, & qui ont beaucoup de lecture. Ce que « Miss Martin particulièrement a dit du mariage « & de son humble adorateur, étoit très-solide. « Elle pense qu'avec de tels principes, elle ne « sauroit faire une mauvaise femme. » Remarque, en passant, que le très-humble serviteur de Sally est un marchand de grand renom, & qu'elle doit être bientôt mariée.

J'ai fait à la belle une esquisse de ton caractère, & de celui de mes trois autres écuyers, dans l'espérance d'exciter sa curiosité à vous voir lundi. Je lui ai dit un peu de mal & un peu de bien de vous; autant pour m'exalter moi-même, & pour prévenir toutes les surprises, que pour lui apprendre quelle sorte de personnages elle doit s'attendre

s'attendre à voir si elle m'oblige de sa présence. Par ces observations sur chacun de vous, je jugerai des mesures que j'aurai à garder pour obtenir ou pour conserver son estime. Je connoîtrai ce qui est de son goût & ce qui ne l'est pas, & je saurai ce qu'il faut que je préfère ou que j'évite dans l'occasion. Ainsi, pendant qu'elle pénétrera vos têtes superficielles, moi j'entrerai dans son cœur, & je saurai ce que le mien peut espérer.

La maison ne doit être prête que dans trois semaines. Dans trois semaines tout sera fini entre nous, ou je jouerai du plus grand malheur. Qui sait si trois jours ne feront pas l'affaire? N'ai-je pas emporté le grand point, de la faire passer ici pour ma femme? Et l'autre, qui n'est pas moindre, de me fixer ici, la nuit comme le jour? Jamais une femme m'est-elle échappée, lorsque j'ai pu loger sous le même toît? Et la maison, n'est-ce rien que la maison? Et les gens, Will (*) & Dorcas, qui sont à moi tous deux. Trois jours, ai-je dit? — bon! trois heures.

Je viens d'emporter mon troisième point, Belford; mais je me suis attiré l'extrême mécontentement de ma belle, au point qu'elle m'a menacé,

(*) Son valet-de-chambre.

(¶) pour avoir souffert qu'on lui présentât Miss Partington, sans avoir obtenu son aveu, ce qui l'a mise dans la nécessité, ou de refuser, ou de céder à l'invitation pressante d'une jeune Lady si jolie & si aimable. Car Miss s'étoit engagée à honorer ma collation de sa présence, mais à condition que ma charmante seroit de la partie.

Se voir obligée de passer devant mes amis pour ce qu'elle n'étoit pas! Elle vouloit exiger absolument que je découvrisse la vérité des choses aux femmes de la maison : elle ne prétendoit pas laisser se répandre des fables qu'il lui faudroit autoriser, ni se rendre complice de ma fraude.

Mais de quoi ne triomphe pas la persévérance? surtout lorsqu'on a l'adresse de couvrir ses vues d'une disposition apparente à céder dans le moment, & qu'à la manière des Parthes, on revient à la charge en fuyant. N'est-ce pas-là la méthode qu'emploie le sexe pour tout obtenir de leurs maris? Croit-on que j'aurai vécu si familièrement avec les femmes sans rien apprendre? As-tu jamais vu qu'aucun refus que m'ait fait une femme, de la plus petite comme de la plus grande faveur, lui ait jamais réussi, lorsque je m'entêtois sérieusement à l'emporter? Plus elle se montroit opiniâtre & rebelle, plus je tenois ferme. Voilà ma règle.

Mais comme elle n'a cédé à cette dernière requête qu'avec une extrême répugnance, j'ai bien peur qu'elle ne vous montre une beauté boudeuſe & chagrine, beaucoup plus qu'une beauté gracieuſe & prévenante. Car auſſitôt que Miſs Partington s'eſt retirée : » Qu'avoit-elle beſoin, a-t-elle dit, « de Miſs Partington? dans ſa ſituation, elle n'a-« voit pas beſoin de nouvelles connoiſſances; & « que lui importoient auſſi mes quatre amis dans « les circonſtances où elle ſe trouvoit : elle m'aſ-« ſuroit que s'il m'arrivoit encore..... Elle s'eſt « arrêtée là avec un tour de main menaçant. »

Quand nous ſerons enſemble, je veux en ſa préſence, en te lançant un coup d'œil, te faire voir ce geſte de ſa main : car c'étoit un geſte charmant, tout-à-fait nouveau pour moi. Et pourtant j'ai vu dans d'autres temps, cent geſtes paſſionnés d'autres belles. Qu'il y a de plaiſir & de jouiſſance à mettre en colère une femme de ſens & de mérite, qui n'eſt pas votre femme! Pour preuve, voyez toutes les ſcènes d'emportement & de paſſion dans nos pièces de théâtre. — Prenez garde, ma charmante, à préſent que vous en êtes venue au point de me faire trouver du plaiſir dans vos jolis geſtes de colère, prenez garde de m'inſpirer la tentation de les provoquer, de vous les faire varier à l'infini, vous dont

chaque geſte, chaque air, chaque ton porte en lui tant de ſentiment & d'ame.

Mais, fâchée ou non fâchée, cette enchantereſſe ne peut jamais être que grâces & charmes dans toute ſa perſonne. Tous ſes traits ſont parfaitement aſſortis & faits l'un pour l'autre. Il ne ſeroit pas poſſible d'en changer un ſeul, ſans lui ôter de ſa perfection. Et croyez-vous que je ne ſois pas impatient d'avoir votre jugement ſur ma belle conquête ? (b)

Si vous aimez des traits & des yeux pleins de flammes, quoique le cœur ſoit de glace & qu'il n'ait jamais encore commencé à *s'amollir ;* ſi vous aimez un ſens exquis, & les maximes les plus ſages, qui coulent entre des dents d'ivoire & des lèvres de corail ; un regard qui pénètre tout ; un ſon de voix qui eſt l'harmonie même ; un air de grandeur tempéré par une douceur qui ne peut ſe rendre ; une politeſſe qui ne ſera jamais ſurpaſſée, s'il eſt poſſible qu'il y en ait jamais d'égale ; vous trouverez toutes ces perfections & cent fois plus encore dans mon Hélène.

(*) « Contemplez cette majeſtueuſe fabrique !
« c'eſt un temple ſacré dès ſa naiſſance, & bâti

(*) Quatre vers de Dryden.

« par des mains divines. Son ame eſt la divinité « qui l'habite ; & l'édifice n'eſt pas indigne du « dieu. »

Ou ſi tu veux une deſcription plus douce, dans le ſtyle de Rowe :

« Elle offre tous les charmes des fleurs nou- « vellement écloſes ; une beauté ſans tache, une « douce fraîcheur, une aimable innocence : c'eſt « l'image de la nature au premier printemps du « monde. » (*)

Adieu, mes quatre écuyers : demain à ſix heures du ſoir, je vous attends tous.

LETTRE XXVII.

Miſs CLARISSE HARLOWE *à Miſs* HOWE.

Dimanche, 30 *Avril.*

(¶) (*Miss Clariſſe fait dans cette lettre le même récit, à-peu-près, que celui de M. Lovelace, ſur ſon deſſein d'aller à l'égliſe, de ſa propoſition d'aller à St. Paul & de la demande qu'il a faite de l'y accompagner. Elle loue ſa bonne conduite à l'égliſe, & fait en même temps l'éloge du ſer-*

(*) Vers de Rowe.

mon & du prédicateur : elle eſt charmée du texte qui en faiſoit le ſujet & qui ſe trouvoit analogue aux circonſtances : elle donne les détails de la converſation qui avoit ſuivi, & loue les réflexions ſenſées qu'il avoit faites ſur le ſermon.)

Je ne demande pas mieux, dit-elle, que de bien eſpérer de lui. Mais je ſuis ſi embarraſſée de ſavoir comment compter ſur une heure de raiſon & de réflexion ſérieuſe de ſa part, que tout ce que je peux raconter de lui à ſon avantage, doit être reçu avec indulgence, & ſans un examen trop ſévère.

Je me ſuis vue ſi fortement preſſée, que je n'ai pu refuſer de dîner aujourd'hui avec la veuve & ſes nièces. Elles me déplaiſent moins que je n'aurois cru d'abord. Je ne puis m'empêcher de blâmer moi-même ma précipitation à juger trop ſévèrement des autres, quand la réputation y eſt intéreſſée. En conſidérant la différence des manières, des humeurs, des conſtitutions, de l'éducation, bien des perſonnes, ma chère, peuvent, je crois, paroître ſans reproche, que d'autres d'une humeur & d'une éducation différente feront trop enclins à blâmer, & dont ils feront cenſurés eux-mêmes par le même principe ou le même défaut. Je veux donc me faire une règle pour l'avenir,

de ne jamais prononcer définitivement ſur les premières apparences : cependant je dois ajouter que ce ne ſont pas ces femmes-là que je choiſirois pour mes intimes liaiſons : leurs façons ne ſont pas de mon goût ; quoique pour l'état où elles ſont placées, elles puiſſent figurer dans le monde avec une réputation paſſable.

M. Lovelace s'eſt ſi bien conduit, que je puis vraiment, du moins juſqu'à cette heure, nommer cette journée un jour agréable. Mais lors même que je ſuis le plus tranquille de ſon côté, ma ſituation vis-à-vis de mes parens revient troubler mes penſées & me fait verſer quelquefois bien des larmes.

Une choſe qui me fait goûter encore davantage les femmes de cette maiſon, ce ſont les perſonnes de diſtinction qu'elles connoiſſent & qui viennent leur faire viſite.

✿

Dimanche au ſoir.

Je ſuis toujours ſatisfaite de M. Lovelace & de ſa façon de ſe conduire. Nous avons eu enſemble un aſſez long entretien, & des plus raiſonnables. Cet homme a réellement des idées juſtes & droites. Il avoue qu'il eſt enchanté de cette journée, & il eſpère en paſſer ainſi beaucoup d'autres également agréables...

Néanmoins, il m'a fort ingénument prévenue, qu'il ne répondoit pas que sa malheureuse vivacité ne revint déranger ses bonnes intentions; mais qu'il ne doutoit pas qu'il ne fût à la fin arrêté & affermi dans le bien par mon exemple & ma conversation.

Il m'a fait une description fort amusante des quatre messieurs avec lesquels je dois me trouver demain au soir; je dis amusante, par la peinture que sa gaieté m'a faite de leurs personnes, de leurs manières, &c. mais ce portrait n'étoit pas, il s'en faut, à leur avantage. Cependant il paroissoit avoir plutôt en vue d'égayer ma mélancolie que de les déprimer. Je lui crois au fond, ma chère, un assez bon naturel; mais qui a été gâté fort jeune, faute d'être contrarié & contenu dans ses volontés.

La journée est finie, & vu ma situation, je dois l'appeler un heureux jour dans toute sa durée. En vérité, ma chère, je crois que je le préférerois à tous les hommes que j'ai pu connoître, s'il étoit toujours tel qu'il a été aujourd'hui. Vous voyez combien je suis prompte à vous avouer tous les sentimens que vous m'avez imputés, lorsque je peux les démêler dans mon cœur. Il est quelquefois difficile, ce me semble, pour une jeune personne, qui est capable

de raisonner avec elle-même, de savoir bien positivement, quand elle aime ou quand elle hait. Mais je suis résolue à ne me déterminer, autant qu'il me sera possible, dans ma haine comme dans mon amour, que par les actions de l'homme, qui le rendront digne ou indigne de mon estime.

Elle date encore sa lettre du lundi, & dit qu'elle a été très-offensée qu'on lui ait amené Miss Partington chez elle, & encore plus de s'être vue comme obligée de promettre de se trouver à la collation de M. Lovelace : elle prévoit, dit-elle, qu'elle aura à passer une mortelle *soirée.* (b)

LETTRE XXVIII.

Miss CLARISSE HARLOWE *à Miss* HOWE.

Lundi au soir, 1 Mai.

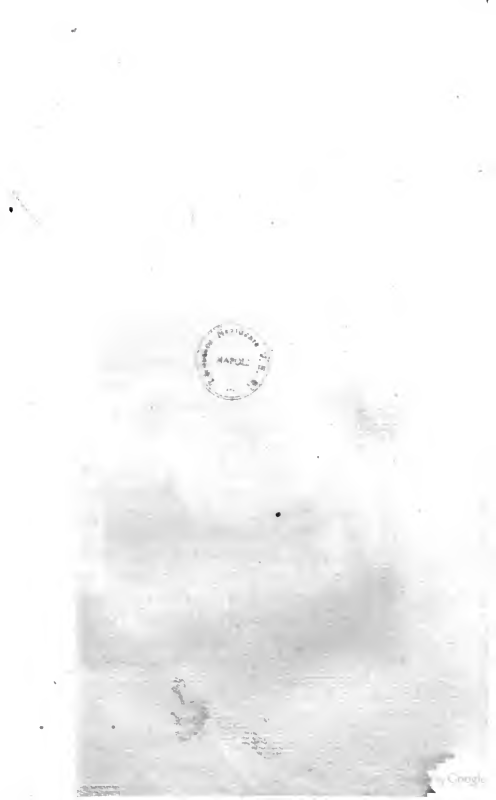
JE m'échappe en ce moment de la désagréable compagnie où je me suis vue engagée contre mon inclination. (¶) Comme je prendrois peu de plaisir à me rappeler en détail la conversation de ce soir, contentez-vous de ce que vous pourrez recueillir des contours, pour ainsi dire, & des traits principaux du caractère des quatre

personnages, aidés des portraits que m'en a fait hier M. Lovelace, & de quelques observations sur le spectacle auquel je viens heureusement de me dérober. (b)

Les noms des quatre messieurs sont, Belton, Mowbray, Tourville & Belfort. Mde. Sinclair, Miss Partington, cette riche héritière dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre. M. Lovelace & moi composoient le reste de la compagnie.

Je vous ai déjà peint Miss Partington, du côté favorable, sur le témoignage de Mde. Sinclair, & de ses nièces. J'ajouterai quelques-unes de mes propres remarques, sur la conduite qu'elle a tenue dans l'assemblée.

En meilleure compagnie, peut-être auroit-elle paru avec moins de désavantage : mais malgré ses *regards innocens*, que M. Lovelace affecte de louer beaucoup, il n'est pas l'homme du monde au jugement duquel je me fierois le plus pour apprécier la véritable modestie. A l'occasion de quelques discours, qui n'étoient pas assez libres pour mériter une censure ouverte, mais qui ne laissoient pas de renfermer quelque équivoque indécente, que des personnes bien élevées ne se permettroient pas dans une société vraiment honnête, j'ai observé que cette jeune demoi-


NAPOLI


N° 9

felle étoit très-prompte à les faifir; & que malgré cela, par un fourire ou par un coup-d'œil, elle encourageoit, plutôt qu'elle ne paroiffoit condamner, un grand nombre de libertés qui font abfurdes, fi elles ne fignifient rien, ou qui doivent paffer pour des groffièretés offenfentes, fi elles renferment quelque fens. (*) Il eft vrai que j'ai connu plufieurs femmes dont j'ai meilleure opinion que de Mde. Sinclair, qui ne faifoient pas difficulté de paffer aux hommes & de fe pardonner à elles-mêmes des libertés de cette nature. Mais je n'ai jamais conçu qu'une fi grande facilité puiffe s'accorder avec l'honnête pudeur, qui fait le caractère diftinctif de notre fexe. Si les paroles ne font que le corps ou l'habit des penfées, l'ame ne fe fait-elle pas connoître par cette enveloppe extérieure?

Pour les quatre amis de M. Lovelace, je les crois gens de qualité, par le droit de leurs ancêtres, mais je ne leur ai pas reconnu d'autre apparence de nobleffe.

M. Belton a reçu fon éducation à l'univerfité;

(*) [¶] M. Belford, *Tome V*, *Lettre* XXX, rappelle à M. Lovelace quelques points traités dans l'entretien qu'il avoit eu avec Clariffe, & qui faifoient infiniment d'honneur à cette jeune Dame. [¶]

il étoit deſtiné pour la robe. Cette profeſſion ne s'accordant point avec la vivacité de ſon naturel, la mort d'un oncle, qui le rendit héritier d'un bien conſidérable, lui fit quitter le collège pour venir à la ville où il prit auſſitôt les airs du grand monde. On aſſure qu'il eſt homme ſenſé. Il ſe met fort bien, mais ſans affectation. Il eſt grand buveur. Il aime à paſſer les nuits & s'en fait gloire. Il a la funeſte paſſion du jeu, qui a dérangé ſes affaires. Son âge ne paſſe pas trente ans, ſon viſage eſt d'un rouge ardent, un peu bouffi & bourgeonné. Les irrégularités de ſon régime ſemblent le menacer que le ſonge de ſa vie ſenſuelle ſera court; car il eſt attaqué d'une toux ſéche, qui n'annonce pas des poumons fort ſains; cependant il affecte de rire follement, & de faire rire ſes amis, de ces menaçans ſymptômes qui devroient le rendre plus ſérieux.

M. Mowbray a beaucoup voyagé. Il parle autant de langues que M. Lovelace même, mais avec moins de facilité. Il eſt de bonne maiſon: ſon âge paroît de trente-trois ou trente-quatre ans. Il a la taille haute & bien priſe, les yeux vifs & le regard audacieux. (¶) Sa conſtitution annonce la force. Il a ſur le front une cicatrice profonde, comme ſi le crâne avoit été enfoncé,

& une autre couture sur la joue droite. (b) Il se met aussi fort élégamment. Il a toujours ses gens autour de lui, les appelant sans cesse & les chargeant de quelque message frivole, comme nous en avons eu là une douzaine d'exemples pendant le peu de temps que j'ai passé dans l'assemblée. Ils paroissent observer, tour-à-tour, le mouvement de ses regards hautains, pour être prêts à courir avant qu'ils aient entendu la moitié de ses ordres; & ils le servent en tremblant. Cependant cet homme paroît supportable avec ses égaux. Il ne parle pas mal des spectacles & des amusemens publics, surtout de ceux des pays étrangers. Mais je lui trouve quelque chose de romanesque dans l'air & dans le langage ; & souvent il assure avec une véhémence positive des choses qui n'ont aucune vraisemblance. Il ne doute de rien, excepté de ce qu'il devroit croire ; c'est-à-dire qu'il badine librement sur les choses saintes, & qu'il fait profession de haïr les prêtres de toutes sortes de religions. Il a de hautes idées de l'honneur ; c'est un mot qu'il a presque toujours à la bouche ; mais il ne paroît pas qu'il respecte beaucoup les mœurs.

M. Tourville nous a fait, je ne sais à quelle occasion, la grâce de nous apprendre son âge. Il

entre justement dans sa trente-deuxième année. Il est aussi d'une ancienne famille ; mais dans sa personne & dans ses manières, il a plus de ce que j'appelle petit-maître, qu'aucun de ses compagnons. Il est vêtu richement. Il voudroit paroître homme de goût, dans le choix & la forme de sa parure ; mais j'y ai trouvé plus de profusion que d'élégance. On remarque sans peine, au soin qu'il prend de son extérieur, & à l'attention qu'il exige pour ce qui le distingue au-dehors, que son intérieur occupe peu son attention. M. Lovelace dit qu'il danse parfaitement, qu'il est grand musicien, & que le chant est une de ses principales perfections. On l'a prié de chanter. Il a chanté quelques airs italiens & françois; &, pour lui rendre justice, les paroles étoient fort décentes. Toute la compagnie a paru très-satisfaite de son talent ; mais ses plus grands admirateurs ont été Mde. Sinclair, Miss Partington & lui-même. Pour moi, je lui ai trouvé beaucoup d'affectation.

La conversation & les manières de M. Tourville sont remplies, dans un excès insupportable, de ces grossières offenses contre le bon sens de notre sexe, que l'usage moderne a qualifiés du nom de *complimens ;* & qui passent pour une marque d'éducation, quoiqu'elles ne

renferment au fond qu'un amas d'exagérations ridicules, propres seulement à faire connoître la mauvaise foi du complimenteur, (¶) & l'opinion ridicule qu'il a de l'objet de ses fades hyperboles, s'il pense en effet qu'une femme soit capable de goûter ses louanges outrées & romanesques. (b) Il affecte de mêler dans ses discours des mots françois & italiens ; & souvent il répond en françois à une question faite en anglois, parce que, dit-il, il préfère cette langue au barbare sifflement de sa nation. Mais alors il ne manque point de donner la traduction de sa réponse, dans l'*odieuse* langue de son pays; de peur apparemment, qu'on ne le soupçonne de ne pas comprendre ce qu'il dit. Il aime à conter. Il promet toujours une histoire *excellente*, *des plus plaisantes*, *des meilleures*, avant que de la commencer, pour captiver l'attention des auditeurs ; mais il ne paroît pas qu'il s'embarrasse beaucoup de tenir parole, & l'histoire répond rarement au prologue. Il est rare même qu'il aille jusqu'à la fin de son récit, lorsqu'on a la patience de l'écouter. Il s'interrompt lui-même par un si grand nombre de parenthèses, & s'embarrasse si bien dans une foule de nouveaux incidens, qu'il perd le fil de son discours, & qu'il demeure satisfait de lui, au milieu

du chemin ; ou s'il veut le reprendre, il demande du ſecours à la compagnie, en priant agréablement *le diable de l'emporter*, s'il ſe ſouvient où il en vouloit venir. Mais c'en eſt aſſez, & beaucoup trop, ſur ce M. Tourville.

M. Belford eſt le quatrième convive, & celui pour lequel il m'a paru que M. Lovelace a le plus d'eſtime & d'affection. Je crois avoir compris, que c'eſt un homme d'une valeur éprouvée. Ils ſont devenus amis à l'occaſion d'une querelle (pour quelque femme peut-être,) & d'une rencontre aux carrières de ſable de Kenſington, (¶) qui n'eût pas de ſuites malheureuſes, par l'entremiſe de trois honnêtes ſurvenans, qui arrivèrent juſtement après la première botte pouſſée & rendue. (♭)

M. Belfort me paroît n'avoir pas plus de vingt-ſept ou vingt-huit ans. C'eſt le plus jeune des cinq après M. Lovelace. Peut-être ſont-ils les deux plus méchans ; car ils paroiſſent conduire les trois autres à leur gré. M. Belfort eſt mis fort proprement comme les autres ; mais il n'a pas ces avantages de figure & le goût d'ajuſtement dont M. Lovelace eſt trop vain. Cependant il a l'apparence & l'air d'un homme de condition. Les bons auteurs anciens, & nos meilleurs écrivains lui ſont familiers.

familiers. La converſation, par ſon moyen, a quelquefois pris un tour plus agréable; & moi, qui, paſſant parmi eux pour Mde. Lovelace, m'efforçois de donner la meilleure face qu'il m'étoit poſſible à ma ſituation, je me ſuis jointe alors à eux, & j'ai reçu de toute la compagnie une abondance de complimens ſur mes obſervations. (*)

M. Belfort paroît obligeant & d'un bon naturel. Quoique plein de complaiſance, il ne la porte point à l'excès comme M. Tourville. Il s'exprime ſurtout avec beaucoup de facilité & de politeſſe, & j'ai cru remarquer un fond de bonne logique dans ſon eſprit & dans ſes raiſonnemens. M. Belton a les mêmes prétentions. Ils s'attaquoient tous deux dans cette forme, en nous regardant nous autres femmes, comme pour obſerver ſi nous admirerions leur ſavoir, ou leur eſprit, lorſqu'ils s'étoient lancé quelque épigramme. Mais, avec plus de pénétration, de juſteſſe & de vivacité, M. Belfort emportoit viſiblement l'avantage, & le ſentant bien lui-même, il prenoit plaiſir à défendre le côté foible de l'argument.

(¶) En réſumant ſa conduite & ſa conver-

(*) Voyez Lettre XXX. Tome V.

ſation, il m'a rappelé ce caractère de Milton. « Sa langue diſtilloit la manne : il pouvoit faire « paroître mauvaiſe la meilleure cauſe, décon- « certer & ruiner les conſeils les plus ſages : « car ſes penſées étoient vulgaires & baſſes : « actif & ingénieux pour le vice ; pareſſeux & « lâche pour le bien. — Mais il charmoit l'o- « reille. » (b)

Quelque peu de goût qu'on ait en général pour les ſujets qui ſe traitent dans ces occaſions, on s'y prête de ſon mieux, autant que la bienſéance le permet, & par le rapport qu'ils ont à d'autres vues. Il m'auroit été difficile de ne pas ſouvent obſerver combien M. Lovelace étoit au-deſſus de ſes quatre amis, dans les choſes mêmes ſur leſquelles ils avoient la meilleure opinion de leur propre mérite. Pour ce qui regarde l'eſprit & la vivacité, il n'y en avoit pas un qui approchât de lui. Ils s'accordoient tous à lui céder, lorſqu'il ouvroit les lèvres. Le fier Mowbray exhortoit alors Tourville à finir ſon babil : il pouſſoit du coude le ſourcilleux Belton, pour lui commander l'attention, lorſque Lovelace alloit parler ; & lorſqu'il avoit fini, les termes de *charmant garçon* ſortoient de toutes les bouches, avec quelque expreſſion cavalière d'admiration, ou peut-être

d'envie. Effectivement il a des avantages si particuliers dans la figure, dans le langage & dans les manières, que si l'on n'avoit soin de veiller sur soi-même & de distinguer la vérité des fausses apparences, on seroit souvent exposé à l'illusion.

(¶) Il a tant de grâces dans sa personne & ses manières, que ce qui paroîtroit inexcusable dans tout autre, paroît séant dans sa bouche; si l'on ne prenoit pas la plus grande attention à veiller sur soi-même, & à discerner ce qui distingue essentiellement le bien & le mal. (¶)

Ce M. Belford m'a cruellement tourmentée & embarrassée: ayant vu sortir son ami pour un moment, il a profité de son absence pour s'approcher de mon oreille; & de l'air aisé d'un favori, qui est dans le secret de l'aventure, il m'a fait un compliment de félicitation sur mon mariage supposé, en m'exhortant à ne pas insister trop long-temps sur les rigoureuses conditions que j'avois imposées à un si galant homme, universellement admiré. Ma confusion, dont il s'est apperçu, lui a fait quitter aussitôt ce sujet pour retomber sur l'éloge de son ami. Voyez-le, m'a-t-il dit dans une compagnie de vingt personnes des plus distinguées, on ne fait attention qu'à M. Lovelace.

Réellement, ma chère, il faut avouer que M. Lovelace a dans tout ſon maintien une dignité naturelle, qui rend en lui la hauteur & l'inſolence, non-ſeulement inutiles, mais abſolument inexcuſables. Et puis cette douceur décevante qui reſpire dans ſon ſourire, dans ſon langage & dans toute ſa contenance, du moins lorſqu'il cherche à plaire, ou qu'il veut intéreſſer, ne marquent-elles pas qu'il eſt né, pour ainſi dire, avec des inclinations innocentes; & qu'il n'eſt pas naturellement cette cruelle, cette violente & impétueuſe créature, dans laquelle il ſe peut que la mauvaiſe compagnie l'ait changé? Car il a d'ailleurs une phyſionomie ouverte, & je puis dire honnête — Ne penſez-vous pas comme moi, ma chère? C'eſt ſur toutes ces ſpécieuſes apparences que je fonde l'eſpoir de le voir un jour corrigé.

Mais il eſt ſurprenant pour moi, j'en conviens, qu'avec tant de qualités nobles, avec une ſi grande connoiſſance des hommes & des livres, avec un eſprit ſi cultivé, ſi verſé dans les langues anciennes & modernes, il puiſſe trouver tant de ſatisfaction dans la compagnie dont je vous ai fait la peinture & dans une converſation d'une impertinente frivolité, indigne de ſes talens & de tous ſes avantages natu-

rels & acquis. Je n'en puis imaginer qu'une raifon; & malheureufement elle annonce une ame bien étroite : c'eft fa vanité, qui lui fait attacher un ridicule honneur à fe voir le chef des compagnons qu'il s'eft choifis. Comment un homme peut-il aimer les louanges, & fe plaire à les puifer dans des fources fi méprifables ?

M. Belford s'eft avifé de lui faire un compliment, qui m'a fait hâter mon départ de cette choquante affemblée. « Heureux mortel, lui « a-t-il dit, à l'occafion de quelques flatteries « de Mde. Sinclair, qui étoient approuvées par « Mifs Partington, vous êtes fi bien partagé « du côté de l'efprit & du courage, qu'il n'y « a point de femme, ni d'homme qui puiffe « tenir devant vous. » En parlant, M. Belford avoit les yeux fur moi. Oui, ma chère, il me regardoit avec un fourire; & fes regards fe font tournés enfuite vers fon ami. Ceux de toute l'affemblée, hommes & femmes, font tombés auffitôt fur votre Clariffe. Du moins le reproche de mon cœur me l'a fait penfer; car à peine me fuis-je fenti la hardieffe de lever les yeux.

Ah ! ma chère, fi les femmes auxquelles on croit de l'amour pour un homme (& c'eft le cas où je fuis; car à quelle autre caufe attribuer une fuite qu'on fuppofe volontaire ?)

étoient capables de réfléchir un moment sur l'orgueil qu'elles lui causent, & sur l'humiliation dont elles se couvrent; sur l'avilissante pitié, le mépris tacite, les insolens sourires, & les malignes interprétations auxquelles elles s'exposent de la part d'un monde de censeurs de l'un & de l'autre sexe; quel mépris n'auroient-elles pas pour elles-mêmes? & combien la mort, avec toutes ses horreurs, leur paroîtroit-elle préférable à cet excès d'abaissement?

Vous devez voir à présent pourquoi je ne puis m'étendre davantage sur toutes les circonstances de cette conversation, (¶) qui, comme vous l'avez pu recueillir de ce que je vous en écris, abondoit en fausses attaques, en accusations simulées; & en réparties prétendues spirituelles. (♭)

LETTRE XXIX.

Miss CLARISSE HARLOWE *à Miss* HOWE.

Lundi à minuit.

Il m'arrive une aventure assez bisarre, qui m'affecte & me chagrine beaucoup.

Mde. Sinclair me quitte en ce moment même;

& fort mécontente je crois, de n'avoir point obtenu de moi ce qu'elle m'a demandé. Sa maiſon ſe trouvant remplie de quelques femmes arrivées pour ſes nièces & de leur ſuite, & la nuit étant avancée, elle eſt venue me prier d'accorder à Miſs Partington la moitié de mon lit.

Sa demande peut être fort ſimple, & mon refus lui aura paru dur & peu obligeant : mais pendant qu'elle expliquoit ſa requête, il m'eſt venu ſubitement à l'eſprit, que je ſuis ici comme étrangère pour tout le monde ; pas un ſeul domeſtique que je puiſſe dire à moi, ou dont j'aie grande opinion ; dans la maiſon, quatre hommes d'un caractère fort libre ; partiſans déclarés de M. Lovelace ; lui-même d'un eſprit entreprenant ; tous, autant que j'en puis juger par le bruit éclatant de leur joie depuis que je les ai quittés, dans la chaleur actuelle du vin : Miſs Partington elle-même n'eſt pas une perſonne auſſi timide qu'on me l'a repréſentée : on a pris des peines officieuſes pour me donner bonne opinion d'elle, & Mde. Sinclair a mis plus de recherches dans le préambule de ſon compliment qu'une prière de cette nature n'en demandoit. Un refus, ai-je dit en moi-même, ne peut avoir qu'un air ſingulier pour des gens qui déjà me croient un peu ſingulière : un conſente-

ment aussi, pourroit m'exposer à de fâcheuses aventures. J'ai trouvé si peu de proportion entre les dangers de l'alternative, que je n'ai pas balancé sur le choix, & j'ai cru plus prudent de m'exposer à un mécontentement, que de courir le risque d'une imprudence.

J'ai répondu à Mde. Sinclair que j'avois une longue lettre à finir; que je ne quitterois pas la plume sans être accablée de sommeil; que Miss Partington seroit gênée, & que je le serois moi-même.

Il seroit bien fâcheux, m'a-t-elle dit, qu'une jeune fille de cette distinction & aussi délicate fut obligée de partager avec Dorcas un lit fort étroit. Elle auroit encore plus de regret, si elle m'avoit fait une proposition qui pût choquer les bienséances. Rien ne seroit plus éloigné de ses intentions; & Miss Partington attendroit volontiers avec elle que j'eusse fini ma lettre. Alarmée de ces instances, & moins embarrassée à persister dans mon refus qu'à le donner d'abord, j'ai offert mon lit entier pour Miss Partington, & de me renfermer dans la salle à manger pour écrire pendant toute la nuit. Cette pauvre Miss, m'a-t-elle dit, seroit effrayée de coucher seule; d'ailleurs elle ne consentiroit jamais à me gêner jusqu'à ce point.

Je me ſuis crue délivrée. Mde. Sinclair s'eſt retirée. Mais elle eſt revenue, & m'ayant demandé pardon de ſon retour, elle m'a dit que cette pauvre enfant étoit toute en larmes; que jamais elle n'avoit vu de jeune Dame, pour laquelle elle eut conçu autant d'admiration que pour moi, qu'elle ambitionnât autant d'imiter; que cette chère fille ſe flattoit de n'avoir laiſſé rien échapper dans ſa conduite, qui m'eût inſpiré du dégoût pour elle. Trouvois-je bon qu'elle me l'amenât?

J'étois fort occupée, lui ai-je répondu. La lettre que j'avois à finir étoit importante. J'eſpérois voir demain Miſs Partington, & lui faire agréer mes excuſes. Alors Madame Sinclair héſitant & paroiſſant reprendre le chemin de la porte, n'a pas laiſſé de ſe tourner encore vers moi. J'ai pris un flambeau pour la conduire, en lui recommandant de prendre garde à ſes pieds. Elle s'eſt arrêtée au haut de l'eſcalier : Mon Dieu, Madame, ne prenez pas tant de peine, m'a-t-elle dit. Le ciel connoît mon cœur; je n'ai pas eu deſſein de vous offenſer : mais puiſque vous paroiſſez trouver ma demande trop libre, je vous ſupplie de n'en rien dire à M. Lovelace. Il me croiroit peut-être trop hardie, & même impertinente.

Ne trouvez-vous pas, ma chère, cet incident fort particulier ; ſoit dans les vues qu'on a pu s'en promettre, ſoit dans le tour que mes réponſes lui ont fait prendre? Je n'aime point à me rendre coupable d'une incivilité. Cependant, ſi l'on ne ſe propoſoit rien, mon refus mérite ce nom. D'un autre côté, j'ai marqué des ſoupçons ſiniſtres, auxquels je ne puis m'imaginer qu'il y ait le moindre fondement. S'ils ſont juſtes, je dois tout craindre, je dois fuir & cette maiſon & l'homme, comme je fuirois la contagion. S'ils ne le ſont pas, & que je ne puiſſe me purger moi-même de les avoir formés, en donnant quelque raiſon plauſible de mon refus, quel moyen de demeurer ici plus long-temps avec honneur?

Je me ſens irritée contre lui, contre moi-même, & contre tout le monde, excepté vous. Ses compagnons ſont de choquantes créatures. Pourquoi, je le répète, a-t-il pu ſouhaiter de me voir en ſi mauvaiſe compagnie? Encore une fois, je ne ſuis pas contente de lui. Non, je n'en ſuis pas contente.

❁ ❁

LETTRE XXX.

Miss CLARISSE HARLOWE *à Miss* HOWE.

Mardi, 2 *Mai*.

IL faut vous déclarer, quoiqu'avec un regret infini, que je ne puis plus, ni vous écrire, ni recevoir de vos lettres. J'en reçois une de votre mère, (sous le couvert de M. Lovelace & par la voie de Milord M.... on vient de l'apporter dans le moment) qui me fait là-dessus des reproches fort vifs, & qui me défend, autant que je m'intéresse à son bonheur & au vôtre, de vous écrire sans sa permission. Ainsi, jusqu'à des temps plus heureux, cette lettre est la dernière que vous recevrez de moi. Comme la situation de mes affaires semble promettre un avenir plus tranquille, j'espère retrouver bientôt la liberté de reprendre la plume & celle même de nous voir. Une alliance avec une famille aussi honorable que celle de M. Lovelace ne sera pas regardée apparemment comme une disgrace.

Votre mère ajoute que, si j'ai du plaisir à *vous enflammer*, je n'ai qu'à vous informer de la défense qu'elle me signifie; mais elle se flatte

que, ſans la compromettre, je trouverai de moi-même quelque moyen d'interrompre une correſpondance, à laquelle je ne puis ignorer qu'elle s'oppoſe depuis long-temps. Tout ce que je puis faire, c'eſt de vous prier de ne point vous *enflammer*; c'eſt de vous engager par mes inſtances, à ne pas lui faire connoître, ni même ſoupçonner, par votre conduite avec elle, que je vous aie communiqué la raiſon qui me fait ceſſer de vous écrire. Après avoir continué notre commerce, malgré le ſcrupule que je m'en ſuis fait & ſur lequel j'ai long-temps inſiſté, comment pourrois-je me diſpenſer honnêtement de vous apprendre ce qui me force tout d'un coup à m'arrêter ? Ainſi, ma chère, j'aime mieux, comme vous voyez, me repoſer ſur votre diſcrétion, que de feindre des raiſons dont vous ne feriez pas ſatisfaite, & dont votre pénétration ſauroit bientôt ſonder & découvrir le myſtère, & qui me feroient à la fin paſſer à vos yeux pour une amie capable de baſſes réſerves & de petits détours : ſans compter que vous auriez quelque ſujet de vous croire bleſſée, ſi je ne vous ſuppoſois pas aſſez de prudence pour recevoir le dépôt de la vérité nue.

Je répète que mes affaires n'ont point une mauvaiſe face. La maiſon ſera, je le préſume, louée

inceſſamment. Les femmes de celles-ci ſont fort reſpectueuſes, malgré ma délicateſſe & mon refus envers Miſs Pertington. Miſs Martin, qui doit ſe marier bientôt avec un riche marchand du Strand (*), eſt venue me conſulter aujourd'hui ſur quelques belles étoffes qu'elle veut acheter à cette occaſion. La veuve eſt moins rebutante qu'elle ne me l'a paru la première fois. M. Lovelace, à qui je n'ai pas diſſimulé que ſes quatre amis ne ſont pas de mon goût, m'aſſure que ni eux, ni d'autres, ne paroîtront devant moi ſans ma permiſſion.

Si je raſſemble toutes ces circonſtances, c'eſt pour tranquilliſer ſur mon compte votre cœur tendre & obligeant, dans la vue de vous porter à vous ſoumettre avec plus de facilité & de bonne grâce à l'ordre de votre mère; & dans la crainte qu'on ne m'accuſe de vous *enflammer*, moi qui ſuis, avec des intentions bien différentes, ma très-chère & très-aimable amie, votre fidelle & dévouée,

CL. HARLOWE.

(*) Rue de Londres.

LETTRE XXXI.

Miss HOWE *à Miss* CLARISSE HARLOWE.

Mercredi, 3 *Mai.*

JE ſuis bien étonnée que ma mère ait pu ſe porter à une ſi étrange démarche, uniquement pour exercer un acte d'autorité qui bleſſe la raiſon, & pour complaire aux plus impitoyables cœurs qu'il y ait au monde. Si je crois pouvoir vous être utile par mes conſeils ou par mes informations, vous imaginez-vous que je balance jamais à vous les donner ? Et penſez-vous que je ne le ferois pas encore, quand ils n'intéreſſeroient qu'une perſonne qui me ſeroit beaucoup moins chère que vous ?

M. Hickman, qui ſe croit un peu caſuiſte dans ces matières délicates, eſt d'avis que je ne dois pas abandonner une correſpondance telle que la nôtre. Il eſt fort heureux de penſer ſi bien; car ma mère ayant excité ma bile, j'ai beſoin de quelqu'un que je puiſſe quereller.

Voici le ſacrifice que je ferai, s'il faut cela pour vous tranquilliſer. Je me priverai de vous écrire pendant quelques jours, s'il n'arrive rien

d'extraordinaire; & jufqu'à ce que l'orage de fa menaçante défenfe foit un peu appaifé. Mais foyez bien sûre que je ne vous difpenferai pas de m'écrire. Mon cœur, ma confcience, mon honneur s'y oppofent.

Mais comment ferai-je ici? — Comment? Rien ne m'embarraffe moins; car je vous affure que je n'ai pas befoin d'être pouffée beaucoup pour prendre fecrètement la route de Londres; & fi je m'y détermine une fois, je ne vous quiterai qu'après vous avoir vue ou honorablement mariée, ou tout-à-fait délivrée de votre fléau; & dans ce dernier cas, je vous emmène avec moi, en dépit de tout l'univers; ou fi vous refufez de venir, je demeure avec vous, & je vous fuis comme votre ombre partout où vous irez.

Que cette déclaration ne vous effraie point. Il n'y a qu'une *confidération & une feule efpérance* qui m'arrêtent; veillée comme je fuis dans tous les momens de ma vie, obligée de lire à côté d'elle fans voix, de travailler devant elle fans doigts, & de coucher chaque nuit avec elle malgré moi. La *confidération*, c'eft que vous pourriez craindre qu'une démarche de cette nature ne parût doubler votre faute, aux yeux de ceux qui donnent ce nom à votre départ: l'*efpérance* con-

ſiſte à m'imaginer encore que votre aventure peut finir heureuſement, & que certaines gens rougiront un jour de l'infâme rôle qu'ils ont joué. Cependant il m'arrive ſouvent de balancer. Mais la réſolution où vous paroiſſez être de rompre tout commerce avec moi dans cette criſe, emportera néceſſairement la balance. Ecrivez-moi donc, ou chargez-vous des conſéquences.

Quelques mots ſur les principaux articles de vos dernières lettres. J'ignore ſi le ſage projet de votre frère eſt abandonné, ou s'il ne l'eſt pas. Un profond & morne ſilence règne dans votre famille. Votre frère s'eſt abſenté pendant trois jours. Il eſt revenu paſſer vingt-quatre heures au château d'Harlowe. Enſuite il a diſparu. Eſt-il avec Singleton ou d'un autre côté? C'eſt ce que je ne puis découvrir.

Sur le portrait que vous me faites des compagnons de votre perſonnage, je vois aſſez que c'eſt une race infernale, dont il eſt le Belzébuth. Qu'a-t-il pu ſe propoſer, comme vous dites, dans l'empreſſement avec lequel il a ſouhaité de vous voir au milieu d'eux, & de vous donner cette occaſion d'en faire comme autant de miroirs, qui réfléchiſſoient l'image l'un de l'autre? C'eſt homme eſt un fou, n'en doutez pas, ma chère, ou du moins, un parfait étourdi. Je ne doute

doute pas que ces misérables ne se soient parés, devant vous, de ce qu'ils ont de plus brillant. Voilà ce qu'on nomme des rois de la terre, nos seigneurs & maîtres ! Cependant, qui sait combien d'ames méprisables de notre sexe le pire d'entr'eux a su lier à son char & faire gémir après lui ?

Vous vous êtes jetée dans l'embarras, comme vous l'observez, en refusant de partager votre lit avec Miss Partington. J'en ai du regret pour elle. Vigilante comme vous êtes, qu'en pouvoit-il arriver ? S'il pensoit à la violence, il n'attendroit pas le temps de la nuit. Vous auriez été libre de ne vous pas coucher. Mde. Sinclair vous a trop pressée ; & vous, vous avez poussé trop loin le scrupule.

S'il survenoit quelque obstacle qui retardât la célébration, je vous conseillerois de prendre un autre logement : mais si vous vous mariez, je ne vois aucune raison qui vous empêche de demeurer où vous êtes, jusqu'à-ce que vous ayez obtenu la possession de votre terre. Le nœud une fois formé, surtout avec un homme si résolu, il ne faut pas douter que vos parens ne vous restituent bientôt ce qu'ils ne peuvent retenir légitimement. Quand il y auroit matière à quelque procès, vous n'auriez pas le pouvoir,

& vous ne devriez pas avoir la volonté de vous y oppoſer. Il ſera maître alors de votre bien (*) & vous ne pourriez ſouhaiter de l'en priver ſans injuſtice.

Un point que je vous conſeille de ne pas oublier, c'eſt celui d'un contrat dans les formes. Pour l'honneur de votre prudence & de ſa juſtice, & ſurtout à cauſe des circonſtances, votre mariage doit être précédé d'un contrat. Tout méchant qu'il eſt, il ne paſſe pas pour une ame ſordide, & je m'étonne qu'il ſoit encore à vous faire cette propoſition.

Je ne ſuis pas mécontente de ſes ſoins pour trouver une maiſon toute meublée. Il me ſemble que celle qu'il a vue vous conviendra beaucoup ; mais s'il faut attendre trois ſemaines, vous ne devez pas remettre la cérémonie ſi loin. D'ailleurs il peut donner d'avance des ordres pour vos équipages. Je ſuis auſſi ſurpriſe que vous pouvez l'être, qu'il puiſſe être ſi ſoumis & ſi facile à céder ſur ce point.

Ma chère, je le répète : continuez de m'écrire. J'inſiſte abſolument ſur cette preuve d'amitié. Ecrivez-moi, & dans le plus grand détail ; ou

(*) Suivant les loix d'Angleterre.

prenez ſur vous toutes les ſuites. Je ſuis & ſerai toujours votre affectionnée

ANNE HOWE.

LETTRE XXXII.

Miſs CLARISSE HARLOWE *à Miſs* HOWE.

Jeudi, 4 *Mai.*

JE ferme les yeux ſur tout autre engagement ; je ſuſpends tout autre déſir, je bannis toute autre crainte, pour vous ſupplier, très-chère amie, de ne pas vous rendre coupable d'un excès d'amitié, pour lequel je ne pourrois jamais vous faire des remercîmens, & qui deviendroit pour moi la ſource d'un éternel regret. S'il faut vous écrire, je vous écrirai. Je connois votre caractère invincible, lorſque vous croyez votre généroſité ou votre amitié bleſſées. Ma chère Miſs Howe ! voudriez-vous encourir la malédiction d'une mère, comme je me ſuis attirée celle de mon père ? Ne dira-t-on pas qu'il y a de la contagion dans ma faute, ſi elle étoit ſuivie de celle de Miſs Howe ? Il y a des choſes ſi viſiblement mauvaiſes, qu'elles ne ſouffrent pas de diſcuſſion ; celle-ci eſt du nombre. Il eſt inutile

d'apporter des raisons contre une témérité de cette nature. Quelque noble, quelque généreux que puissent être vos motifs, à Dieu ne plaise qu'on sache jamais, qu'il vous soit entré seulement dans l'idée de suivre un si mauvais exemple ! d'autant plus que vous n'auriez pas même les excuses qu'on peut alléguer en ma faveur ; particulièrement celle d'avoir été si malheureusement surprise.

La contrainte où votre mère vous retient ne vous paroîtroit pas insupportable dans une autre occasion où je ne serois pas intéressée. Auriez-vous regardé autrefois comme une peine de partager son lit ? Avec quelle joie je recevois cette faveur de la mienne ! Quel plaisir je prenois à travailler sous ses yeux ! Vous vous plaisiez de même autrefois à travailler auprès de la vôtre : & je sais que dans les soirées d'hiver, c'étoit un de vos plus chers amusemens de lire quelquefois devant elle. Ne me donnez pas sujet de me reprocher à moi-même la raison de ce changement en vous.

Apprenez, ma chère, votre amie vous en conjure, apprenez à subjuguer vos propres passions. Tout excès est blâmable, quels qu'en soient les motifs. Ces passions de notre sexe, que nous ne prenons pas la peine de combattre,

peuvent avoir la même ſource que celles que nous condamnons le plus dans les hommes emportés & violens ; & peut-être ne les portent-ils plus loin que par l'influence de l'uſage, ou par la force d'une éducation plus libre. Peſons toutes deux cette réflexion, ma chère ; tournons les yeux ſur nous-mêmes, & tremblons.

Si je vous écris, comme vous m'en faites une loi, j'inſiſte ſur une interruption de votre part. Votre ſilence ſur ce point me ſera une preuve que vous ne penſez plus à la téméraire démarche dont vous m'avez menacée, & que vous obéiſſez à votre mère, du moins dans la partie qui vous regarde. S'il vous vient quelque avis important à me donner, ne pouvez-vous pas employer la plume de M. Hickman ?

Ces caractères tremblans vous feront connoître, ma chère & impérieuſe amie, quel tremblement de cœur vous avez cauſé à votre fidelle,

CL. HARLOWE.

P. S. On m'apporte dans le moment mes habits ; mais vous m'avez jetée dans un trouble, qui m'ôte le courage d'ouvrir ma malle. (¶) Pourquoi, ma chère, pourquoi voulez-vous m'épouvanter de l'excès de votre amitié ? Le malheur eſt malheur pour un cœur foible

& abattu, soit qu'il vienne de l'amitié ou de la haine. — (b) Un valet de M. Lovelace porte ma lettre à M. Hickman, pour faire plus de diligence. Que la plume de ce digne ami me soulage bientôt de ce nouveau sujet d'inquiétude.

LETTRE XXXIII.

M. HICKMAN à Miss CL. HARLOWE.

Vendredi, 5 Mai.

MADEMOISELLE,

J'AI l'honneur d'être chargé par ma chère Miss Howe de vous marquer, sans connoître ses motifs : « qu'elle est excessivement affligée de « l'inquiétude que vous avez conçue de sa der- « nière lettre ; & que si vous continuez seule- « ment de lui écrire, comme vous l'avez fait « jusqu'à présent, elle renoncera au dessein qui « vous cause tant d'alarmes. » Cependant elle m'ordonne d'ajouter ; « que s'il y a la moindre « apparence qu'elle puisse *vous servir* ou *vous « sauver*, ce sont ses propres termes, toutes « les censures du monde ne tiendront que le « second rang dans son esprit. » Je suis fort

tenté, Mademoiselle, de saisir cette occasion pour vous exprimer l'intérêt que je prends à votre situation; mais n'en étant pas bien informé, & jugeant seulement, par l'agitation d'esprit de la plus chère personne que j'aie au monde & de la plus sincère de vos amies, qu'elle n'est pas aussi heureuse que je le désire, je ne puis que vous offrir, comme je le fais, mes fidelles services, avec des vœux ardens pour la fin de toutes vos peines; car je suis, Mademoiselle, avec un dévouement qui égale mon respect & mon admiration, votre, &c.

CHARLES HICKMAN.

LETTRE XXXIV.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Mardi, 2 *Mai*.

MERCURE, nous dit le fabuliste, tenté de la curiosité de savoir dans quel degré d'estime il étoit parmi les mortels, descendit déguisé, & marchanda dans la boutique d'un statuaire un Jupiter, une Junon, ensuite quelques autres des *dieux majeurs*; & venant à sa propre statue, il demanda aussi de quel prix elle étoit. —

Oh! lui dit l'artiſte, achetez une des autres, & je vous donnerai volontiers celle-là par deſſus le marché. Le dieu des voleurs dût reſter bien ſot, en recevant cette mortification pour ſa vanité.

Tu lui reſſembles, Belford. Tu donnerois volontiers mille guinées, pour obtenir l'eſtime de cette belle perſonne : tu te croirois heureux qu'elle te trouvât ſeulement ſupportable, & pas tout-à-fait indigne de ſa compagnie. En partant hier au ſoir, ou plutôt ce matin, tu m'as fait promettre de t'écrire deux mots à Edgware, pour t'apprendre ce qu'elle penſe de toi & de tes camarades.

Tes mille guinées ſont en ſûreté, mon pauvre Belford ; car vous lui déplaiſez tous parfaitement ; & toi autant qu'aucun des autres. J'en ſuis aſſez fâché pour ta part, & cela par deux raiſons ; l'une, que le motif de ta curioſité devoit être défiance & mauvaiſe opinion de toi-même ; au lieu que celle du dieu des voleurs ne venant que de vanité & d'une inſupportable vanité, il méritoit d'être renvoyé dans l'olympe avec la rougeur ſur les joues, & honteux d'une aventure dont il n'oſa pas ſe vanter : l'autre, que ſi l'on a du dégoût pour toi, je crains

qu'on n'en prenne auſſi pour moi ; car ne ſommes-nous pas oiſeaux du même plumage ?

Je ne dois jamais parler de réforme, m'a-t-elle dit, avec des compagnons de cette eſpèce, & prenant autant de plaiſir que j'en prends dans leur frivole ſociété.

Il ne m'eſt pas tombé dans l'eſprit plus qu'à vous, mon bel ami, qu'elle pût vous trouver à ſon gré ; mais comme elle vous connoiſſoit pour mes amis, j'avois cru qu'une perſonne ſi bien élevée garderoit plus de ménagement dans ſes cenſures.

Je ne ſais comment va le monde, Belford ; mais les femmes ſe croient en droit de prendre toutes ſortes de libertés avec nous ; & nous ſommes impolis & des je ne ſais quoi, ſi nous ne débitons pas un tas de menſonges effrontés, & ſi nous ne faiſons pas le blanc du noir en leur faveur. Elles nous forcent ainſi à l'hypocriſie, & dans d'autres temps, elles nous flétriſſent du reproche de n'être que des trompeurs.

Je vous ai défendu tous le mieux que j'ai pu : mais contre des principes tels que les ſiens, vous ſavez qu'on ne peut ſe défendre que par des palliatifs & des excuſes. Voici quelques traits de votre apologie.

« A des yeux purs les moindres écarts pa-

« roissent une offense. Cependant je n'avois pas « remarqué, pendant toute la soirée, que dans « vos discours ou dans vos manières, il y eût « rien à reprocher à mes amis. Bien des gens « n'étoient capables de converser que sur un « ou deux sujets, tandis qu'elle les possédoit « tous; il n'étoit donc pas surprenant que vous « eussiez parlé de ce que vous savez le mieux, « & que votre conversation se fût bornée aux « simples objets des sens. Si elle nous avoit un « peu plus honorés de la sienne, elle auroit eu « moins de dégoût pour la nôtre : car elle avoit « vu avec quelle attention tout le monde se « préparoit à l'admirer, lorsqu'elle daignoit ou- « vrir les lèvres. Belford, en particulier, m'a- « voit dit aussitôt qu'elle s'étoit retirée, que la « vertu même s'exprimoit par sa bouche; mais « qu'elle lui avoit imposé tant de respect, par « une ou deux remarques dont elle nous avoit « gratifiés sur le sujet qui se traitoit, qu'il crain- « droit toujours devant elle de paroître fort « répréhensible, lors même qu'il s'observoit le « plus. »

A parler naturellement, m'a-t-elle dit, elle n'aimoit, ni mes compagnons, ni la maison où elle étoit.

Je lui ai répondu que je n'aimois pas la mai-

fon plus qu'elle, quoique les gens paruſſent aſſez civils, & qu'elle eût avoué qu'ils lui déplaiſoient moins qu'à la première vue. Mais n'étions-nous pas à la veille d'en avoir une à nous?

« Elle n'aimoit pas Miſs Partingon. Quand ſa « fortune feroit telle qu'on le diſoit, elle ne ſe « ſentoit pas d'inclination à la choiſir pour ſon « amie. Il lui ſembloit étrange que la nuit pré« cédente on ſe fût adreſſée à elle, pour une « propoſition qui l'avoit embarraſſée, tandis « que les Dames de la maiſon avoient ſur le « devant d'autres locataires, avec leſquels elles « devoient être plus libres qu'avec elle, qui « n'étoit qu'une connoiſſance de deux jours. »

J'ai feint d'ignorer tout-à-fait cette circonſtance; & lorſqu'elle s'eſt expliquée plus ouvertement, j'ai condamné la demande de Madame Sinclair comme une démarche indiſcrète. Elle a parlé de ſon refus plus légèrement qu'elle n'en jugeoit; j'ai bien remarqué ſa fineſſe; car il étoit aiſé de voir qu'elle me croyoit aſſez bien fondé à lui reprocher un excès de délicateſſe ou de précaution. Je lui ai offert de marquer mon reſſentiment à Mde. Sinclair de ſa hardieſſe.

« Non; ce n'étoit pas bien la peine; il « valoit mieux paſſer là-deſſus: on pouvoit « trouver plus de ſingularité dans ſon refus que

« dans la demande de Mde. Sinclair & dans la « confiance de Mifs Partington. Mais comme les « gens de la maifon avoient une foule de con- « noiffances, elle craignoit de n'être pas libre « dans fon appartement, fi fa porte étoit ouverte « à tout le monde. Au fond elle avoit trouvé « dans les manières de Mifs Partington des airs « de légèreté qu'elle ne pouvoit goûter, du « moins pour fouhaiter une liaifon plus intime « avec elle. »

Je n'avois pas, lui ai-je dit, plus de goût qu'elle pour Mifs Partington. Mifs Partington étoit une jeune innocente, qui fembloit juftifier affez la vigilance que fes tuteurs apportoient à fa conduite. Cependant, pour la nuit paffée, je devois avouer que je n'avois rien obfervé de choquant, ni dans fa conduite, ni dans fes difcours; & que je n'y avois vu que la franchife ingénue d'une bonne enfant, (car c'étoit une enfant, quant à la difcrétion) qui fe croit en sûreté dans une compagnie d'honnêtes gens.

C'étoit parler fort avantageufement, m'a-t-elle dit : mais fi cette jeune fille avoit été fi fatisfaite de la foirée qu'elle avoit paffée avec nous, elle étoit forcée de dire que j'avois bien de la bonté de lui fuppofer tant d'innocence. Pour elle, elle ne connoiffoit pas encore Londres,

ni le ton des ſociétés ; mais elle m'avouoit naturellement, que de ſa vie elle ne s'étoit trouvée en pareille compagnie, & qu'elle ſouhaitoit de ne s'y retrouver jamais.

Entends-tu, Belford ? Tu es plus maltraité que Mercure. Qu'en penſes-tu ?

J'étois piqué. Autant que j'en pouvois juger, lui ai-je répondu, des femmes beaucoup plus diſcrètes que Miſs Partington ſeroient fort à plaindre, s'il leur falloit être jugées au tribunal d'une auſſi rigoureuſe vertu que la ſienne.

Je prenois mal ſa penſée, a-t-elle repris ; mais ſi réellement je n'avois rien vu dans la conduite de cette jeune perſonne, qui pût bleſſer une ame vertueuſe, elle ne pouvoit me diſſimuler que mon ignorance lui paroiſſoit auſſi digne de pitié que celle de cette jeune fille ; & que pour l'intérêt de deux caractères ſi bien aſſortis, il étoit à ſouhaiter qu'ils ne fuſſent jamais ſéparés.

Vois, Belford, ce que je gagne par ma charité !

Je l'ai remercié de la ſienne ; mais je lui ai dit que je prendrois la liberté de lui dire, qu'en général ce qu'on appeloit les gens de bien étoient ſi peu charitables, que j'aimerois, le diable m'emporte, mieux renoncer à l'être, s'il falloit juger ſi rigoureuſement le reſte du monde entier.

Elle m'a félicité de ce ſentiment ; mais elle

efpéroit, a-t-elle ajouté, que pour paroître charitable à mes yeux, elle ne feroit pas obligée de marquer du goût pour la vile compagnie où je l'avois engagée le foir précédent.

Nulle exception, en ta faveur, Belford. Va, tes mille guinées ne courent aucun rifque.

J'ai répondu, en lui demandant pardon, que je ne lui voyois du goût pour perfonne, (franchife pour franchife, Belford; pourquoi s'avife-t-elle auffi de maltraiter mes amis?) que cependant, fi elle vouloit me faire connoître ce qui lui plaifoit ou ce qui ne lui plaifoit pas, je m'efforcerois d'y conformer mes fentimens.

Elle m'a dit d'un air piqué que je devois donc me déplaire à moi-même.

Au diable la précieufe! S'imagine-t-elle que tôt ou tard elle ne me le payera pas, foit le jour, foit la nuit?

Mon bonheur, ai-je repris d'un ton plus humble, étoit en fi bon train avant l'affemblée d'hier, que je fouhaitois que le diable eût emporté mes quatre amis & Mifs Partington. Cependant elle me permettroit de dire, que je ne voyois pas comment ces gens de bien pouvoient atteindre à la moitié de leur but, qui étoit de corriger le monde par leur exemple, fi jamais ils n'admet-

toient dans leur compagnie que des gens qui leur reſſemblent.

Je me ſuis cru réduit en cendre par deux ou trois éclairs qui ſont ſortis de ſes yeux indignés. Elle m'a tourné le dos d'un air de mépris; & ſe hâtant de remonter, elle s'eſt enfermée dans ſa chambre.

Je te répète, mon cher Belford, que tes mille guinées te demeureront.

Elle prétend que je ne ſuis pas un homme poli : mais te ſemble-t-il que dans cette occaſion elle ſoit plus polie, elle, pour une femme?

A préſent ne penſes-tu pas que je lui dois quelque punition pour la cruauté qu'elle a eue de mettre une auſſi jolie perſonne & d'une fortune auſſi conſidérable que Miſs Partington, dans la néceſſité d'aller ſe mettre à la preſſe dans le lit étroit de Dorcas, dans le lit de la ſervante de cette belle hautaine? Miſs Partington, dis-je, qui a déclaré, les larmes aux yeux, à Mde. Sinclair, que ſi Mde. Lovelace lui faiſoit l'honneur d'aller à Barnet chez ſon tuteur, le plus bel appartement, & le meilleur lit feroient à ſon ſervice. Crois-tu que je ne devine pas toutes les idées offenſantes qu'elle s'eſt formé ſur mon compte? Qu'elle a craint, que le mari ſuppoſé n'entreprît de ſe mettre en poſſeſſion de ſes droits,

& que Miſs Partington ne fût diſpoſée à favoriſer l'exécution d'un devoir ſi juſte ? C'eſt donc ainſi que vous réveillez ma vengeance, que vous me défiez, ma charmante! Hé bien! puiſque vous avez plus de confiance à vos précautions qu'à mon honneur, on trouvera le moyen, la belle, de changer vos craintes en réalités.

Ne manque pas, Belford, de me marquer ce que vous penſez de ma fière Gloriana, toi & tes camarades.

Je viens d'apprendre que ſon Hannah eſpère d'être bientôt aſſez rétablie pour ſe rendre auprès d'elle. Il faut apparemment que cette fille n'ait pas de médecin. Je penſe à lui en envoyer un, par un pur motif d'amour & de reſpect pour ſa maîtreſſe. Qui ſait ſi le médecin n'aura pas le ſecret d'affoiblir la nature & d'augmenter la maladie? J'en ai cet eſpoir du moins, vu que ſa maladie n'eſt pas une fièvre. Les eſpérances de cette fille ſont peut-être auſſi trop précipitées. Ce mois eſt encore venteux & variable, & ce temps n'eſt pas favorable aux rhumatiſmes.



LETTRE XXXV

LETTRE XXXV.

M. LOVELACE, à M. BELFORD.

Mardi, 2 Mai.

Au moment que je cachetois ma lettre, il en eſt arrivé une à ma charmante ſous mon couvert, & par la voie de Milord M.... De qui t'imagines-tu qu'elle ſoit? — De Miſs Howe. Et que contient-elle? Comment le puis-je ſavoir, s'il ne plaît pas à cette chère perſonne de me la communiquer? Mais par l'effet qu'elle a produit ſur elle, je juge que c'eſt une lettre fort cruelle. Deux ruiſſeaux de larmes couloient de ſes yeux en la liſant, & elle a changé pluſieurs fois de couleur. On ne finit pas apparemment de la perſécuter.

Quelle eſt la cruauté de mon ſort, s'eſt écriée la belle affligée! C'eſt à préſent qu'il faut renoncer à l'unique conſolation de ma vie! —Elle entend ſans doute la correſpondance de Miſs Howe. Mais pourquoi cette grande douleur? C'eſt une défenſe qui avoit été déjà ſignifiée à ſon amie, dans les termes les plus poſitifs, & qui cependant ne les arrêtoit pas toutes deux, quoiqu'elles faſſent un couple de filles *impeccables*. S'il vous

plaît, pouvoient-elles s'attendre qu'une mère ne ſoutiendroit pas ſon autorité ; & lorſque ſes ordres ont ſi peu de pouvoir ſur une fille perverſe, n'étoit-il pas raiſonnable de ſuppoſer qu'elle eſſayeroit s'ils auront plus d'effet ſur l'amie de ſa fille? Je ſuis perſuadé qu'à préſent ils feront exécutés à la rigueur; car je ne doute pas que ma charmante ne s'en faſſe un point de conſcience.

Je hais la cruauté, ſurtout dans les femmes ; & je ſerois plus touché de celle de Mde. Howe, ſi je n'en avois pas eu dans ma charmante un exemple bien plus fort à l'égard de Miſs Partington. Puiſqu'elle étoit ſi effrayée pour elle-même, comment pouvoit-elle ſavoir ſi Dorcas n'introduiroit perſonne auprès de cette jeune innocente, qu'elle devoit ſuppoſer bien moins ſur ſes gardes ? — Mais après tout, je ne ſuis pas trop fâché de cette défenſe, de quelque ſource qu'elle vienne, ſoit des Harlowes, ſoit de tout autre côté ; parce qu'il me paroît certain que j'ai l'obligation à Miſs Howe de la vigilance exceſſive de ma belle & de la mauvaiſe opinion qu'elle a de moi. (¶) Et qui peut répondre des conſéquences que pourroit avoir cette correſpondance illicite, ſurtout avec des caractères auſſi délicats & qui

pourroient à la fin pénétrer certains déguiſemens d'un tiſſu trop léger. (b)

Je le répète donc, je n'en ſuis pas fâché : elle n'aura perſonne à préſent, dont elle puiſſe comparer les remarques avec les ſiennes ; perſonne qui ſe plaiſe à l'alarmer : & je ſerai diſpenſé d'approfondir par des voies répréhenſibles & déſobligeantes une correſpondance qui m'a toujours cauſé de l'inquiétude.

N'admires-tu pas comme tout conſpire en ma faveur ? Pourquoi cette charmante Clariſſe me met-elle dans la néceſſité d'avoir recours à des inventions qui augmentent mon embarras, & qui peuvent me rendre plus coupable dans l'idée de certaines gens ? Ou plutôt pourquoi, voudrois-je lui demander, entreprend-elle de réſiſter à ſon étoile ?

LETTRE XXXVI.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

A Edgware, mardi au ſoir, 2 Mai.

SANS attendre l'explication que vous nous avez fait eſpérer ſur le jugement que votre dame porte de nous, je me hâte de vous aſſurer que nous

n'avons qu'une voix dans celui que nous portons d'elle; c'eſt-à-dire, que pour les qualités de l'eſprit, nous ne croyons point qu'il y ait au monde de femme de ſon âge qui l'emporte ſur elle. Pour la figure, elle eſt dans ſa fleur. C'eſt une perſonne admirable, une beauté parfaite; mais à peine oſe-t-on deſcendre à ces minces éloges, lorſqu'on a joui de l'honneur de ſa converſation. Et cependant c'eſt contre ſon inclination qu'elle nous accordoit cette faveur.

Permettez, cher Lovelace, que j'aſpire à la gloire de ſauver tant de perfections du danger continuel auquel je les vois expoſées de la part du plus adroit & du plus intrigant de tous les hommes. Dans une autre lettre, je vous ai fait valoir l'intérêt de votre propre famille, & particulièrement le déſir de Milord M.... Je n'avois pas encore eu l'occaſion de la voir. Mais à préſent j'y joins ſon propre intérêt; celui de l'honneur, les motifs de la juſtice, de la reconnoiſſance & de l'humanité, qui tous intéreſſent à la conſervation d'un ſi bel ouvrage de la nature. Tu ne ſais pas, Lovelace, quel chagrin j'aurois emporté au fond du cœur, ſans ſavoir à quoi l'attribuer, ſi je n'avois été bien sûr, en te quittant, que cette fille incomparable avoit trompé

ton maudit projet de lui faire recevoir la perfide Partington pour sa compagne de lit.

Il y a quelque chose de si respectable & de si doux en même temps dans la figure de cette belle personne, (je ne cesse de parler d'elle depuis que je l'ai vue) que si je voulois avoir toutes les vertus & toutes les grâces dans un même tableau, je demanderois qu'elles fussent copiées de ses différens airs & de ses attitudes. Elle est née pour faire l'ornement du siècle qui a le bonheur de la posséder. Elle feroit celui de la première dignité du monde. Quelle vivacité perçante, & quelle douceur en même temps dans ses yeux! Chacun de ses regards, à ce qu'il me sembloit, vous offroit un mélange de crainte & d'amour pour vous. Quel divin sourire! quel charme de le voir percer au travers du nuage qui couvroit son beau visage, & qui montroit assez qu'elle avoit au fond de l'ame plus de tristesse & d'inquiétude, qu'elle ne vouloit en laisser voir!

Vous pouvez m'accuser d'un excès d'enthousiasme; mais en vérité j'ai conçu tant de vénération pour l'excellence de son esprit & de son jugement, que loin de pouvoir excuser l'homme qui seroit capable d'un indigne procédé avec elle, je suis tenté de regretter qu'une femme si

angélique soit destinée au mariage. Elle est toute ame à mes yeux. Quand elle trouveroit un mari aussi parfait qu'elle, pourquoi exposer à des usages profanes les charmantes qualités qu'elle possède ? Pourquoi dégrader un ange aux offices vulgaires de la vie domestique ? Si j'étois son mari, à peine oserois-je souhaiter de la voir mère; à moins que d'avoir une espèce de certitude morale, que les ames telles que la sienne sont capables de propagation. En un mot, pourquoi ne pas laisser l'ouvrage des sens aux êtres purement corporels ? Je sais que vous-même, vous n'avez pas d'elle des idées moins relevées que les miennes. Belton, Mowbray, Tourville, pensent comme moi; ils ne mettent pas de fin à leurs éloges; & ils jurent que ce seroit la plus grande pitié du monde, de conspirer la ruine d'une jeune personne dont la chûte ne peut réjouir que les esprits infernaux.

Quel doit être le mérite extraordinaire d'une femme qui est capable de nous arracher cet aveu, à nous qui ne sommes pas plus réguliers que toi; à tes amis déclarés, qui se sont joints à toi dans tes justes ressentimens contre le reste de sa famille, & qui ont offert leurs secours à ta vengeance ! Mais nous ne trouvons aucune ombre de raison à punir une fille innocente,

qui t'aime si tendrement, qui est sous ta protection, & qui a tant souffert pour toi de l'injustice de ses parens.

Je veux te faire une ou deux questions. Toute admirable qu'est ta Clarisse, penses-tu sérieusement que le but que tu te proposes, si tu l'obtiens, réponde aux moyens, c'est-à-dire, aux peines que tu te causes à toi-même, aux perfidies, aux artifices, aux inventions dont tu t'es déjà noirci à tes propres yeux, & à celles que tu médites encore? En toutes sortes de perfections, elle est supérieure à toutes les femmes du monde : mais sur le point que tu veux obtenir, une sensuelle du même sexe, une Partington, une Horton, une Martin, rendra un sensuel du nôtre mille fois plus heureux, qu'il ne pourroit espérer de l'être avec elle. *Les voluptés délicieuses sont celles que le cœur & la volonté partagent.* (*) Voudrois-tu la rendre malheureuse pour toute sa vie, sans pouvoir te flatter d'être heureux toi-même un instant?

Jusqu'à présent il n'est pas trop tard; & c'est peut-être ce qu'on peut dire de plus, si tu as dessein de conserver son estime avec sa personne; car je crois que dans la maudite

(*) Vers de Congreve.

maison où elle est, il lui est impossible de sortir de tes mains. La damnable hypocrite que cette Sinclair ! puisque c'est le nom que tu lui prêtes. Comment a-t-elle pu se masquer de si beaux dehors, pendant tout le temps que ta belle a passé avec nous ? Crois-moi, Lovelace; sois honnête & marie-toi : & rends grâces à ton étoile qui fait condescendre l'excellente Clarisse à recevoir ta main. Si tu es ingrat à ton bonheur, il faut que tu sois le plus méchant des hommes ; & tu seras condamné dans ce monde & dans l'autre. Tu le seras, te dis-je, & tu mériteras de l'être; quand tu aurois pour juge l'homme qui ne s'est jamais senti si fortement touché en faveur d'une femme, & que tu connois pour ton ami partial.

BELFORD.

Nos associés ont consenti que je t'écrivisse dans ces termes. Comme ils ne connoissent rien aux caractères dont nous nous servons, je leur ai lu ma lettre. Ils l'approuvent; & de leur propre mouvement, ils y ont voulu mettre leurs noms. Je me hâte de te l'envoyer, de peur d'être prévenu par quelqu'un de tes détestables systêmes.

BELTON, MOWBRAY, TOURVILLE.

P. S. On me remet à l'inſtant les deux tiennes. Je ne change point d'opinion, & je ne rabats rien de mes ardentes ſollicitations en ſa faveur, malgré le dégoût qu'elle a pour moi.

LETTRE XXXVII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Mercredi, 5 Mai.

APRÈS la peine que je me ſuis donnée de t'expliquer mes vues, mes deſſeins & mes réſolutions par rapport à cette admirable fille, il eſt bien extraordinaire que tu t'évapores, comme tu fais, en vaines déclamations en ſa faveur, lorſque je n'ai fait encore ni eſſai, ni tentative, & que toi-même dans une lettre précédente, tu as donné, comme ton opinion, qu'on pouvoit prendre avantage de la ſituation où elle ſe trouve, & qu'il n'étoit pas impoſſible de la vaincre.

La plupart de tes réflexions, particulièrement celle qui regarde la différence des plaiſirs que peuvent donner les femmes vertueuſes & les femmes libertines, conviennent plus aux mo-

mens qui ſuivent l'épreuve, qu'aux temps qui la précédent.

Je reconnois, avec le poëte & toi, que les délicieuſes voluptés ſont celles que le cœur partage volontairement. Mais peut-on s'attendre qu'une femme bien élevée & amoureuſe des formalités, ſe rende avant d'être attaquée? L'ai-je encore ſeulement ſommée de ſe rendre? Je ne doute pas que je n'aie des difficultés à combattre : d'où je conclus que ma première attaque doit ſe faire par la ſurpriſe. Peut-être ſera-t-il néceſſaire d'y joindre un peu de cruauté. Mais le conſentement peut ſe mêler au combat, & l'on peut céder tout en réſiſtant. Qui ſait, après le premier choc, ſi les combats ſuivans ne s'affoibliront point par degrés, tant qu'à la fin la ſoumiſſion devienne volontaire? Voilà ce qu'il faut éclaircir.

(¶) Pour me faire mieux comprendre, j'emploierai la comparaiſon de l'oiſeau nouvellement pris. Enfans, nous commençons par tendre nos filets aux oiſeaux; plus grands, c'eſt aux femmes; & les deux eſpèces éprouvent peut-être tour à tour la malice de nos jeux cruels.

N'as-tu jamais obſervé par quelle charmante gradation l'oiſeau captif s'accoutume peu-à-peu à ſupporter ſon nouvel état? Comment d'abord,

refusant toute nourriture, il se bat & se meurtrit lui-même contre les grilles de sa prison, aux dépens de ses belles plumes, qui volent & vont joncher sa cage impénétrable. D'abord passant sa tête hors du grillage, il se sent arrêté par ses charmantes épaules. Ensuite, la retirant avec peine, il ouvre le bec pour respirer, saute sur le bâton le plus élevé, sonde de l'œil & bientôt attaque de ses coups la voûte de sa prison. Chaque fois qu'il a repris haleine, sa fureur se renouvelle; il se débat & se brise & la tête & les flancs; il mord le fer & les doigts de l'enfant charmé qui veut l'apprivoiser. Enfin voyant que tous ses efforts sont impuissans, hors d'haleine & rendu de fatigue, il descend & se pose tout haletant dans le fond de la cage, & là semble gémir de sa cruelle destinée, & regretter la perte de sa chère liberté. Au bout de quelques jours, il renonce à l'espoir d'échapper; il diminue de plus en plus ses inutiles efforts, & insensiblement il se familiarise avec sa nouvelle habitation: enfin il sautille de bâton en bâton, reprend sa gaieté ordinaire, & chante tous les jours une chanson pour s'égayer lui-même, & récompenser le geolier qui le nourrit.

A présent je te dirai que j'ai vu des oiseaux refuser la nourriture, & se laisser mourir de

chagrin d'avoir été pris & renfermés dans une cage; mais je n'ai point encore rencontré de femme si sotte. Cependant j'ai entendu dire que ces chères créatures menacent aussi furieusement leur propre vie dans ces occasions. Mais ce n'est pas beaucoup dire en faveur d'une femme, que de lui accorder plus de sens qu'aux oiseaux. Et pourtant nous sommes obligés d'avouer tous, qu'un oiseau est plus difficile à prendre qu'une femme.

Suivons la comparaison. — Si le chagrin de la belle captive, en se voyant trompée dans son attente, est violent, sans doute elle se répandra en menaces, comme je l'ai dit : elle refusera quelque temps de prendre aucun aliment, surtout si on la presse, si on la prie d'en prendre, & qu'elle s'imagine vous chagriner par son refus. Mais bientôt l'appétit renaîtra à la pauvre ame; ce sera un plaisir de la voir revenir par degrés. Pressée par la faim, peut-être dérobera-t-elle d'abord en secret un peu de pain qu'elle arrosera de ses larmes : ensuite elle soupirera & avalera, avalera & soupirera devant vous, & si les mets sont sans saveur pour son palais dégoûté, une larme ou deux dont elle les trempera, leur donneront meilleur goût; ensuite elle en viendra à boire & manger, par

complaiſance & pour vous obliger ; enſuite elle ſe réſoudra à ſupporter la vie pour vous. Bientôt enfin ſes déclamations menaçantes ſe tourneront en careſſes ; à ſes bruyans reproches ſuccédera le murmure d'un doux langage : plus de — *Comment oſes-tu, traître !* ce ſera, *comment pouvez-vous, mon cher !* Elle vous attirera doucement ſur ſon ſein, au lieu de vous repouſſer d'une main menaçante. On ne la verra plus, la bouche cloſe & les dents ſerrées, lutter & réſiſter contre vous : mais, comme une jeune, gentille & folâtre angola, les griffes retirées & faiſant patte de velours, elle vous flattera les joues ; & mêlant les ſourires, les pleurs & les careſſes, elle ſollicitera votre tendre intérêt pour elle, & implorera votre conſtance, & c'eſt toute la faveur qu'elle peut alors implorer de vous ! C'eſt alors, s'il étoit donné à un homme de pouvoir ſe fixer à un ſeul objet, qu'il ſe verroit de jour en jour plus heureux. (b)

Ainſi, Belford, ſi je n'allois pas plus loin que le terme où j'en ſuis avec ma chère Miſs Harlowe, comment ſaurois-je la différence qui eſt entre elle & un autre oiſeau ? (¶) Le beau tour à faire que de la laiſſer envoler à préſent ! Comment ſaurois-je autrement, que par l'épreuve, ſi je ne puis pas l'amener à me chanter un joli

air, & à être auſſi bien apprivoiſée, que j'en ai apprivoiſé d'autres, & qui étoient, je t'aſſure, d'un naturel fort ſauvage ?

Mais arrêtons-nous un moment pour réfléchir ſur la maudite partialité de notre eſpèce. Je peux te donner deux ou trois exemples familiers, qui, s'ils n'étoient pas auſſi familiers, ſeroient vraiment choquans, de la cruauté tant d'un ſexe que de l'autre, envers d'autres créatures, peut-être auſſi méritantes, ou du moins plus innocentes que nous. Sur ma foi, ami il y a plus de férocité ſauvage dans la nature humaine, que nous n'en appercevons communément. Et il n'eſt pas ſi mal, après tout, que nous vengions quelquefois ſur notre eſpèce ſes injuſtices contre des animaux plus innocens. Venons aux faits.

Ne voit-on pas tous les jours des hommes & des femmes ſurprendre, mettre en cage & tourmenter ſans le moindre remords, le pauvre petit chantre emplumé des bois, (tu vois que je n'ai pas encore fini avec les oiſeaux) & pouſſer la barbarie juſqu'à leur crever les yeux avec des aiguilles brûlantes ?.... Et cependant l'oiſeau, proportionnellement à ſa groſſeur, a plus de vie que nous-mêmes, (car un oiſeau eſt tout ame) & conſéquemment autant de ſenſibilité

qu'en peut avoir l'homme. Et si l'on voit un honnête jeune homme avoir le bonheur, par une douce persuasion & par d'innocens artifices, de parvenir à engager une belle emprisonnée à prendre la fuite, à consentir de briser sa cage, & de prendre son vol dans les champs de la liberté, merci de nous, quels cris, quel soulèvement général s'élèvent contre lui ! Précisément les mêmes cris & la même émeute que nous vîmes une fois dans un méchant village près de Chelmsford, après un pauvre renard affamé, qui, épiant son moment, avoit saisi par le cou & chargé sur ses épaules une chétive oie. Nous vîmes tout le voisinage, tous les garçons & les filles, les vieillards, les vieilles femmes, dont la malice & la fureur remplissoient toutes les rides; les vieillards armés de fourches, de pioches, de bâtons & de massues; les femmes de balais de toutes couleurs, de pincettes, de crocs, & la jeune racaille de boue, de pierres, d'éclats de briques; tous attroupés en courant, comme une pelote de neige, à la poursuite du ravisseur, tandis que tous les dogues & mâtins des lieux circonvoisins, aboyant à leurs talons, complétoient de leurs hurlemens cet horrible chorus.

Ne te rappelles-tu pas cette scène ? Sûrement

tu t'en fouviens. Pour moi, mon imagination, échauffée par une tendre fympathie pour le danger du hardi maraudeur, la repréfente vivement à mes yeux, comme fi c'étoit hier. Et ne te rappelles-tu pas le généreux fentiment de joie qui nous affectoit pour cet honnête renard, comme fi nous euffions été à fa place, lorfque fecouru par la rencontre d'un heureux foffé qui fit tomber toute la cohue, jeunes & vieux l'un fur l'autre, & par quelques détours adroits, nous le vîmes échappé à leur brutale furie & fauvé de la baftonnade; & comme le fuivant en idée jufqu'au fond de fon terrier ignoré, nous nous repréfentions l'intrépide filou, jouiffant de fa chère proie avec un plaifir proportionné au danger qu'il venoit de courir?

Il m'eft arrivé un jour de faire repentir vivement une petite & charmante cruelle, du plaifir qu'elle avoit pris en voyant fon *Mitis* favori fe jouer inhumainement d'une jolie petite fouris aux yeux ronds,... avant de la dévorer. — Hé bien, ma belle, me dis-je en moi-même, en méditant fur cette fcène, je fuis décidé à épier l'occafion d'effayer comment tu trouveras le plaifir d'être jetée par deffus ma tête pour être reffaifie en tombant: & fi tu aimeras à te voir éloignée de moi d'un coup de patte, & rattirée

à

à moi par un autre; mais je donnerois plutôt ma vie que de t'ôter la tienne, comme ce féroce animal a fini par égorger sa proie. Et après que tout fut consommé entre ma petite sauvage & moi, je lui rappelai l'incident qui m'avoit fait naître ma résolution, & qui avoit occasionné ma vengeance.

Je n'eus pas plus de pitié pour la fille d'un vieux épicurien, qui lui avoit enseigné à rôtir.... toutes vives, sans le moindre remords, de pauvres écrivisses; à fouetter jusqu'à la mort un pauvre petit cochon de lait; à découvrir une carpe à rebours de ses écailles, les faisant voler sous le couteau, à la jeter vivante dans la poissonnière, & faisant servir son sang à l'assaisonner. Et à quoi bon tant de cruautés? pour satisfaire le luxe & provoquer l'appétit. Le mien n'a pas besoin d'aiguillon; il se contente de ce qu'il trouve, & je peux te dire qu'il est très-vorace.

Je pourrois te citer bien d'autres exemples de cette nature, si je ne voulois laisser quelque chose à tes propres réflexions, pour te montrer, que les espèces les plus raisonnables prennent avec certaines créatures, les mêmes libertés, & peut-être de plus outrées encore, que nous n'en prenons nous-mêmes avec d'autres. Toutes cependant sont l'ouvrage du même

créateur ; & quelques-unes, comme je l'ai observé, sont remplies de vie, & douées de la plus vive sensibilité. Que les gens qui nous parlent d'indulgence & de pitié, la montrent donc dans toutes leurs actions. J'ai lu quelque part, que *l'homme sensible & bon l'est aussi pour l'animal qui dépend de lui.*

Revenons à présent aux endroits de ta lettre, où tu rassembles plusieurs motifs pour exciter ma compassion envers cette belle. (b).

Mais je devine ton principal motif, dans la chaleur avec laquelle tu prends les intérêts de ma charmante. Je sais que tu es en correspondance avec Milord M.... qui est depuis longtemps dans l'impatience de me voir enchaîné ; & tu veux te faire un mérite de mon mariage auprès de ce vieil oncle goutteux, dans la vue d'obtenir pour toi-même une de ses nièces. Mais songes-tu que mon consentement te sera nécessaire pour remplir tes vœux ? Et ferai-je bien ta cour à Miss Charlotte, en lui apprenant l'affront que tu fais à tout son sexe, lorsque tu me demandes si je crois qu'après avoir subjugué la plus charmante femme du monde, le fruit de la victoire soit égal à la peine ? Lequel penses-tu qu'une femme sensible trouvera le plus excusable, du méprisant personnage qui fait cette

queſtion, ou de celui qui préfère la conquête d'une belle femme à toutes les joies de la vie? N'ai-je pas connu une vertueuſe matrone, ou bien aiſe du moins qu'on eut cette idée d'elle, qui voua une haîne éternelle à un homme, pour avoir oſé dire qu'elle n'étoit plus dans l'âge de trouver des audacieux? Et le mot que ſe permit le comte d'Eſſex ſur la reine Elizabeth, en diſant qu'elle étoit *vieille & contrefaite*, ne contribua-t-il pas plus à ſa ruine que ſa trahiſon même?

Mais encore un mot ou deux ſur l'objection qui regarde & la peine & le fruit de ma victoire. Le chaſſeur, qui fait la guerre au renard, ne s'expoſe-t-il pas à toutes ſortes de fatigues, pour triompher d'un méchant gibier, qui n'eſt bon, ni pour lui, ni pour ſes chiens? Et dans toutes les chaſſes nobles, n'eſtime-t-on pas moins la proie que l'amuſement? Pourquoi ſerois-je donc expoſé à ta cenſure, & le ſexe à tes outrages, pour ma patience & ma perſévérance dans la plus noble de toutes les chaſſes, & pour n'être pas un *braconnier* en amour, comme ta queſtion ſemble le faire entendre?

Apprends de ton maître à traiter déſormais plus reſpectueuſement un ſexe qui fait les délices & le principal amuſement du nôtre. Je reprendrai la plume ce ſoir.

LETTRE XXXVIII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Tu me regardes avec raiſon comme le plus intrigant de tous les hommes. C'eſt me faire honneur; & je t'en remercie de bonne foi. Tu n'es pas mauvais juge. Auſſi mon orgueil eſt ſi flatté, que, comme le curé de Boileau, je me rengorge derrière mon double menton. Ne ſuis-je pas obligé de mériter ton compliment? D'ailleurs voudrois-tu que je me repentiſſe d'un meurtre avant que de l'avoir commis?

« Les vertus & les grâces ſont les dames d'a-« tours de ma Clariſſe. Elle eſt née pour faire « l'ornement de ſon ſiècle. » Fort bien, Belford. Elle réhaufferoit l'éclat de la première dignité de l'univers.... Quel froid éloge, mon ami s'il n'eſt pas vrai que la première dignité ſoit toujours le prix du premier mérite! *Dignité*, *première dignité*, pures bagatelles! Idiot que tu es! Toi qui me connois, es-tu la dupe de l'hermine & des faux brillans? C'eſt à moi de porter la toiſon (*), puiſque je l'ai gagnée. Cor-

(*) Alluſion à celle de Jaſon, & à l'Ordre de Bourgogne.

rige donc ton ſtyle à l'avenir ; & nomme Clariſſe l'ornement du plus heureux des hommes & du plus glorieux conquérant de l'univers.

Qu'elle m'aime, comme tu te l'imagines, c'eſt ce qui ne me paroît pas auſſi certain qu'à toi. Ses offres conditionnelles de renoncer à moi, le peu de confiance qu'elle m'accorde, m'autoriſent à demander quel mérite elle peut avoir aux yeux d'un homme qui l'a conquiſe en dépit d'elle-même, & qui l'a priſe de bonne guerre, en bataille rangée, après un combat opiniâtre.

A l'égard de la concluſion que tu tires de ſes regards, je t'aſſure qu'ils ne t'ont rien fait connoître à ſon cœur, ſi tu t'imagines qu'elle ait lancé un ſeul regard d'amour. J'obſervois bien ſes yeux, & j'ai bien reconnu qu'ils n'exprimoient qu'un dégoût civil pour moi & pour la compagnie où je l'avois amenée. L'impatience qu'elle a eue de ſe retirer, malgré toutes nos inſtances, devroit t'avoir convaincu qu'il ne ſe paſſoit rien de fort tendre pour moi dans ſon cœur ; & jamais ſes yeux n'ont ſu contredire ſon cœur.

Elle eſt *toute ame*, dis-tu ; je le dis auſſi. Mais pourquoi t'imagines-tu qu'une *ame* telle que la ſienne, *rencontrant* une *ame* telle que la mienne, & pour m'arrêter ſur le mot, la *rencontrant*

avec plaisir, ne produiroit pas d'autres *ames* de son espèce ?

(¶) Si j'avois la sottise de suivre ton sot conseil, quelle figure ferois-je dans les annales des jeunes héros de notre espèce ? Quoi, cette belle en mon pouvoir, sans aucune intention de sa part d'y tomber, se déclarant rebelle à l'amour, les yeux toujours ouverts & dans la défiance, sans nulle foi à mon honneur; lorsque sa famille s'attend que sa ruine est déjà consommée; lorsqu'elle-même s'attend à me voir tenter de la consommer (Priscille Partington en étoit l'instrument, & elle s'en est doutée !) tu ne voudrois pas que je suivisse mon rôle & que je soutinsse mon caractère ? Mais pourquoi dis-tu que cette belle est innocente ? pourquoi dis-tu qu'elle m'aime ?

En prenant le mot d'*innocence*, non pas en général, mais relativement à moi, je dois te soutenir qu'elle n'est rien moins qu'innocente. Car peut-elle l'être, elle qui, en désirant de m'enchaîner dans la fleur & dans l'éclat de ma jeunesse, au milieu de tous ces talens rares que je possède pour les nobles attentats, rendroit ma perte éternelle plus certaine, s'il m'arrivoit, comme je crains bien que cela ne fût, de violer le vœu le plus solemnel que je puisse faire ? Je

ſoutiens qu'un homme ne doit pas prendre l'engagement le plus ordinaire, lorſqu'il croit qu'il lui ſera impoſſible de le tenir. Voilà la conſcience! Voilà l'honneur! Et lorſque je croirai pouvoir garder la foi du mariage, alors il ſera aſſez temps de me marier. (b)

Il ne faut pas douter, comme tu le dis, que l'enfer ne ſe réjouît de ſa chûte. Mais je me repoſe ſur le pouvoir que j'aurai de l'épouſer, quand je le voudrai; & ſi je lui fais cette juſtice, n'aurai-je pas droit à ſa reconnoiſſance? Ne ſe croira-t-elle pas alors dans le cas de m'avoir obligation, plutôt que dans celui de m'obliger? Et puis, s'il faut te le dire, il eſt impoſſible que les mœurs d'une fille comme elle, reçoivent jamais une plaie auſſi profonde que celle de quantité d'autres, que toi & tes camarades ſubalternes ont jetées dans les voies de la perdition, & qui ſervent à préſent de tiſons infernaux dans les divers quartiers de la ville. A toi, Belford: prends cette réflexion pour amuſer tes penſées.

Une interruption d'un moment. Je reprends. (¶) Une conſidération qui rendra notre faute à tous deux plus excuſable, c'eſt que les mœurs & les principes de cette belle ne peuvent jamais être en défaut. Et ſi, lorſqu'elle ſera ſubjuguée,

elle sait concilier ensemble l'amour & la vertu, c'est alors qu'elle sera la femme qu'il me faut. Car je suis convaincu d'avance, qu'il n'y a dans le monde aucune femme à l'épreuve de l'amour & de l'intrigue, si celle-là n'y résiste pas.

Et maintenant, imagines-toi me voir, après ma victoire, nonchalamment étendu, les genoux croisés, & mollement couché sur mon sopha, le dieu d'amour étincelant dans mes yeux, & rayonnant de joie dans tous les traits de mon visage épanoui : & la pauvre petite douce comme un mouton, elle qui étoit auparavant si revêche ! entièrement sous ma puissance, s'avançant lentement vers moi, à mon premier signal, le sein gonflé de soupirs, & m'adressant d'une voix foible & à demi-éteinte de tendres reproches, essuyant ses yeux de sa belle main, & pressant ses pas, aussitôt que je lui dirai, *viens, ma chère.*

Une main posée sur ma hanche, & l'autre étendue pour encourager sa timide approche : *Embrasse-moi, ma bien-aimée.* — Belford a raison ; *les joies de l'amour sont délicieuses, quand la volonté les partage.*

Elle me tend sa bouche vermeille ; car le corail de ses lèvres sera vermeil alors comme la pourpre. *Cesse, ma bien-aimée, cesse de pousser*

de si profonds soupirs ! ton humble amour sera suivi d'heures plus fortunées que ta fière résistance.

Oui, voilà mon trésor !

Encore un baiser ! viens.

Aimable & douce complaisance !

O toi, ma gloire & mon laurier toujours fleuri ! Je t'ai assez éprouvée : le soleil de demain.....

Je me lève alors & je presse contre mon cœur, prêt à parler, le sein agité de ma charmante.

Enfin ton orgueil soumis confesse l'obligation qu'il me doit.

Le soleil de demain..... & en même temps je me dégage de ma timide & rougissante esclave, & me promène à pas lents dans la chambre.

Oui le soleil de demain dorera de sa lumière l'autel où je t'offrirai mes vœux & mes sermens.

Et alors, ami, conçois-tu le ravissement ! Vois-tu les rayons de joie que darde son œil étincelant, & qui sécheront dans l'instant les perles humides arrêtées sur ses joues ? Vois-tu ses mains étroitement jointes, & ses yeux dire : le ciel bénisse mon Lovelace ! au défaut de sa langue enchaînée par les transports de sa joie :

oui, ſes tranſports ſeront trop violens, & les expreſſions trop foibles, pour rendre tous ſes ſentimens, toute l'énergie de ſa reconnoiſſance. — Toute ſon étude; oui, toute l'étude de ſa vie ſera déſormais conſacrée, tant qu'elle aura de la force & de la voix, à reconnoître, à me payer cette obligation continuée! (*)

Si je pouvois amener ma charmante à ce point, ne ſeroit-ce pas de tous les mieux, le mieux poſſible, & le plus préférable? Cela ne vaut-il pas bien la peine d'être tenté? Comme je te l'ai dit, je ſuis le maître de l'épouſer quand je voudrai. Elle ne peut être à perſonne qu'à moi, & par honneur, & par choix, & parce que je n'ai plus à craindre de rival. Car quel eſt l'homme, qui, connoiſſant mon caractère, croira que l'extrémité fatale qu'elle redoute, elle en ſoit encore à la craindre?

J'ai la plus haute idée qu'un homme puiſſe

(*) Toute cette peinture paſſionnée d'un triomphe indécent peut plaire à un libertin corrompu, comme Lovelace; mais elle eſt faite pour inſpirer encore plus d'horreur de ſes pareils: elle doit révolter l'amour-propre du ſexe autant que ſa vertu, & la vanité doit fortifier les principes, & ajouter une ſauve-garde de plus à l'honnêteté, en voyant l'humiliation de la victime d'un vainqueur auſſi inſultant.

avoir, & tu sais que je dis la vérité, du mérite & des perfections de cette admirable femme, de sa vertu & de son honneur aussi; quoique tu sois d'avis, dans une de tes lettres précédentes, qu'elle pourroit succomber. (*) Ne suis-je donc pas obligé d'aller en avant, afin de te démentir, & après que j'ai prétendu si souvent & affirmé qu'elle est en effet ce que je la crois être, & ce que j'espère la trouver, si je dois jamais en faire ma femme?

D'ailleurs la belle maîtrise en souveraine nos passions. Jamais personne ne posséda à un degré si parfait le talent de persuader & d'émouvoir. C'est ce qui est connu de toute sa famille, qui l'a toujours redoutée & révérée en même temps pour cet ascendant. J'en ai fait l'expérience comme eux, & je ne doute pas d'en éprouver encore de plus grands effets. Avec quelles grâces touchantes cette divine créature murmurera ses plaintives élégies, si on lui en fournit une occasion convenable! Il est des charmes infinis dans un bel œil en pleurs. C'est moi qui le premier ai appris aux deux nymphes de cette maison à distinguer les différens accens du *lamentable;* & combien quelques-uns conviennent plus que

(*) Voyez Lettre x de ce vol.

d'autres à leur plainte dans leurs infortunes. (b)

Tu me répondras peut-être au nom de tes confrères comme au tien, qu'entre tous les objets de vos séductions, il ne s'en trouve pas un du rang & du mérite de ma charmante Clarisse.

Mais je demande si ce n'est pas une maxime constante dans notre société, que plus une femme a de mérite, plus un homme a de gloire à triompher d'elle? (¶) Et quant *au rang*, le sentiment de l'honneur, celui de la honte, l'orgueil de la famille, peuvent remonter le *rang* déchu, & le faire rentrer dans sa place; & tout ce qui résulte de l'aventure, c'est qu'une femme de cette espèce peut tout au plus souffrir dans son propre orgueil, en se voyant obligée de se contenter d'un parti de la seconde classe, au lieu d'un mari de la première auquel elle aspiroit, & il peut même arriver qu'elle soit plus heureuse & plus traitable après sa mésaventure. Retirée de ses erreurs, & apprivoisée par sa disgrace elle aura lieu de se croire redevable à l'homme qui l'aura sauvée du reproche, tandis que lui lui devra la fortune & l'honneur de son alliance; & si elle a de la prudence & de l'ame, sa chûte passée fera la sûreté présente & future du mari. (b)

Mais une pauvre fille, telle, par exemple, que mon Bouton de rose, qui n'a nulle ressource dans son éducation, qui est repoussée de toutes les familles qui prétendent à la considération, & qui trouve peut-être ses plus grandes persécutrices dans celles mêmes qui n'ont sur elle d'autre avantage que d'avoir mieux su se garder le secret, & qui n'a enfin nul asyle où recourir... La prostitution, les lieux infâmes, l'abandon, sont la destinée d'une malheureuse de son espèce; la disette, les besoins, les infirmités son partage inévitable; & une fin prématurée ne manque guères de finir la déplorable scène de sa vie. Et ne conviendrez-vous pas tous, qu'il est plus mâle d'attaquer un lion qu'une brebis? Tu sais que j'eus toujours l'ambition d'imiter les aigles; en visant aux plus nobles proies, & dédaignant de fondre sur la foible mésange. Ce qu'il y a de plus fâcheux pour moi dans l'occasion qui m'anime, c'est qu'après mon triomphe, je me trouverai si couvert de gloire, que rien ne sera plus capable de piquer mon ambition. Toute autre entreprise d'amour n'excitera plus que mon mépris. Je serai aussi malheureux, par mes réflexions sur ma conquête, que Don Juan d'Autriche l'étoit par les siennes, après sa fameuse victoire de Lépante, lorsqu'il se plaignoit qu'au-

cun de ses exploits futurs ne pourroient égaler les prémices de sa gloire.

Je ne disconviens pas qu'il ne soit aisé de répondre à mes raisonnemens, & qu'ils ne méritent peut-être quelque censure ; mais de la part de qui ? Ce n'est pas de la tienne, ni de celle d'aucun de nos associés ; subalternes que vous êtes, dont la vie dépravée, long-temps même avant que j'aie pris la qualité de votre général, a justifié ce que l'envie ou le dégoût de la satiété vous fait condamner aujourd'hui. Je vous ai fait l'honneur de vous expliquer mes intentions : c'est tout ce que vous pouvez prétendre, & tout ce qu'il me plaît de vous accorder.

Sois donc convaincu, Belford, que tu as tort & que j'ai raison, suivant nos principes ; ou du moins, tais-toi. Mais je t'ordonne d'être convaincu ; & ne manque pas, dans ta première lettre, de m'assurer que tu l'es.



LETTRE XXXIX.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

A Egdware, Jeudi, 4 Mai.

JE ſais que tu es un méchant ſi abandonné, que te donner les meilleures raiſons du monde contre ce que tu as une fois réſolu, c'eſt imiter ce fou, qui eſſayoit d'arrêter un ouragan avec ſon chapeau. Cependant j'eſpère que le mérite de cette Dame aura quelque pouvoir ſur toi. Mais ſi tu perſiſtes; ſi tu veux te venger ſur ce tendre agneau, que tu as ſéparé d'un troupeau que tu hais, pour punir l'inſolence des dogues qui l'avoient en garde; ſi tu n'es pas touché de la beauté, de l'eſprit, du ſavoir, de la modeſtie & de l'innocence, qui brillent avec tant d'éclat dans cette fille charmante, s'il eſt décidé qu'elle doive tomber, & tomber par la cruauté de l'homme même qu'elle a choiſi pour ſon protecteur, je ne voudrois pas pour mille mondes avoir à répondre de ton crime.

Sur ma foi, Lovelace, le ſujet me tient au cœur, quoique je n'aie pas eu l'honneur de plaire à la divine Clariſſe. Mon inquiétude aug-

mente, lorſque je penſe à l'imprécation de ſon brutal de père, & aux infâmes duretés de toute ſa famille. Je ſerois curieux néanmoins, ſi tu t'obſtines dans tes deſſeins pervers, de ſavoir par quels degrés, par quels artifices & quelles inventions tu avanceras dans ton ingrate entrepriſe. Je te conjure, cher Lovelace, ſi tu es homme, de ne pas ſouffrir que ces démons maſqués de ſi beaux dehors, au milieu deſquels tu l'as placée, triomphent d'elle; & de ne pas employer, pour en faire ta victime, des voies indignes de l'homme. Si tu n'emploies que le *bel art* de la ſéduction, paſſe-moi cette épithète: ſi tu la rends capable d'une foibleſſe, par amour, ou par des artifices dont l'honneur ne ſoit pas révolté, je la plaindrai moins, je conclurai qu'il n'y a point de femme dans le monde qui ſoit à l'épreuve d'un amant hardi & entreprenant.

Il m'arrive en ce moment un meſſager de la part de mon oncle. J'apprends que la gangrène a gagné les genoux, & que les chirurgiens lui donnent peu de jours à vivre. Il m'a dépêché auſſitôt un de ſes gens, avec cette fâcheuſe déclaration, qu'*il m'attend pour lui fermer les yeux.* Comme je ferai abſolument obligé d'envoyer chaque jour à la ville mon valet ou quelqu'un des

des ſiens, pour ſes affaires ou pour les miennes, l'un ou l'autre ira régulièrement prendre vos lettres ou vos ordres. C'eſt une charité de m'écrire auſſi ſouvent que vous le pourrez. Quoique je gagne beaucoup au décès du cher homme, je ne ſaurois dire que ces ſcènes de mort & de miniſtre me plaiſent: de *miniſtre* & de *mort*, aurois-je dû dire; car c'eſt l'ordre naturel, & l'un eſt ordinairement l'avant-coureur de l'autre.

Si je vous trouve de la froideur à m'obliger, je ſerai porté à croire que ma liberté vous a déplu. Mais je ne vous en déclare pas moins que celui qui n'a pas honte d'un crime, n'a pas droit de s'offenſer d'un reproche.

BELFORD.

LETTRE XL.

Miſs CLARISSE HARLOWE à Miſs HOWE.

JE vous rends grâce, & à M. Hickman, de la lettre qu'il a pris la peine de m'envoyer avec une diligence ſi obligeante; & je continue de me ſoumettre à vos menaces & à votre chère tyrannie.

(Elle lui fait le récit de ce qui s'eſt paſſé le mardi matin entr'elle & M. Lovelace, à l'occaſion de ſes quatre amis & de Miſs Partington. Les circonſtances diffèrent peu de celles qu'on a lues dans la lettre de M. Lovelace. Enſuite elle continue :)

Il ne ceſſe de me reprocher un excès de ſcrupule. Il prétend que je ſuis toujours de mauvaiſe humeur contre lui ; que je n'ai sûrement pas gardé plus de réſerve avec M. Solmes, & qu'il ne peut concilier avec ſes idées, non plus qu'avec ſes eſpérances, que depuis ſi long-temps il n'ait pas eu le bonheur d'inſpirer le moindre ſentiment de tendreſſe à la perſonne qu'il ſe flatte de pouvoir bientôt nommer ſon épouſe. Aveugle & ſotte préſomption ! de ne pas voir à quoi il doit attribuer la réſerve avec laquelle je ſuis obligée de le traiter. Mais ſon orgueil anéantit ſa prudence. Ce ne peut être qu'un bas & miſérable orgueil, qui ait étouffé en lui cette noble fierté qui l'auroit mis au-deſſus de la vanité dont il s'eſt laiſſé infecter. (¶) Cependant il prétend qu'il n'a d'autre orgueil que celui de m'obliger & de me plaire, & il parle ſans ceſſe de ſon reſpect & de ſon humble ſoumiſſion & autres propos pareils. Mais une choſe dont je ſuis sûre, & que j'ai obſervée dès la première fois que je l'ai vu, c'eſt

qu'il eſt trop idolâtre de ſa perſonne, pour faire jamais grand cas de ſa femme, quelle qu'elle puiſſe être. Et il faudroit m'aveugler moi-même, pour ne pas voir qu'il eſt vain à l'excès de ſes avantages extérieurs, & de ſon talent de faire ſa cour, lequel, s'il a quelque mérite aux yeux qui s'arrêtent à la ſurface, vient peut-être plus de ſon aſſurance & de ſa préſomption, que d'aucune qualité réelle & eſtimable. (b) Ne vous ſouvenez-vous pas de l'avoir vu, pendant les heureux jours que j'ai paſſé chez vous, regardant autour de lui, lorſqu'il retournoit à ſon carroſſe, comme pour obſerver quels yeux ſa figure & ſa bonne grâce attiroient à ſa ſuite? Mais nous avons vu de laids petits-maîtres, auſſi orgueilleux de leur figure, que s'ils avoient eu toutes les grâces en partage; pendant qu'il étoit viſible que la recherche qu'ils mettoient dans toute leur perſonne, ne ſervoit qu'à expoſer leurs défauts dans un plus grand jour. Je l'ai ſouvent remarqué: celui qui cherche à paroître *plus* ou *meilleur* qu'il n'eſt, excite la curioſité ſur ſes prétentions; & cet examen produit preſque toujours le mépris, parce que l'orgueil eſt un ſigne infaillible de foibleſſe, ou de quelque travers dans l'eſprit ou dans le cœur, & ſouvent dans tous les deux à-la-fois. S'exalter

foi-même, c'eſt inſulter ſon voiſin, qui ſe ſent alors porté à douter d'un mérite, auquel il accorderoit peut-être ce qui lui eſt dû, s'il le voyoit accompagné de modeſtie.

Vous me trouverez fort grave, & je le ſuis en effet depuis lundi au ſoir. M. Lovelace eſt extrêmement déchu dans mon opinion. Je ne vois plus rien devant moi qui puiſſe me flatter d'une agréable eſpérance. Qu'attendre d'un eſprit ſi inégal?

Je crois vous avoir marqué que j'ai reçu mes habits. Vous m'avez cauſé tant d'agitation, que je ne ſuis pas trop ſûre de l'avoir fait, quoique je me ſouvienne d'en avoir eu le deſſein. Ils me ſont venus jeudi dernier; mais ſans la petite ſomme, & ſans mes livres, à l'exception de *Drexel ſur l'éternité*, *la pratique de piété*, ce bon livre, quoique ancien, & de *François Spira*. C'eſt apparemment un trait d'eſprit de mon frère. Il croit bien faire, de me préſenter des images de mort & de déſeſpoir. Je déſire l'une, & je ſuis quelquefois ſur le bord de l'autre.

Vous ſerez moins ſurpriſe de mon ſérieux, lorſqu'aux raiſons que vous connoiſſez & à l'incertitude de ma ſituation, j'aurai ajouté qu'on m'a remis, avec ces livres, une lettre de M. Mor-

den. Elle m'a fort indiſpoſée contre M. Lovelace, & je dois dire auſſi contre moi-même. Je la mets ſous cette enveloppe. Prenez la peine, ma chère, de la lire ici.

M. MORDEN à Miss CL. HARLOWE.

A Florence, *le* 13 *Avril.*

J'APPRENDS avec un extrême chagrin le différend qui s'eſt élevé entre toute une famille qui m'eſt ſi chère & qui me touche de ſi près par le ſang, & vous, ma très-chère couſine, qui avez des droits encore plus particuliers ſur mon cœur. Mon couſin James a pris la peine de m'informer des offres qu'on vous a faites & de votre refus. Je ne trouve rien de ſurprenant ni d'un côté ni de l'autre. Que ne promettiez-vous pas, dans un âge peu avancé, lorſque j'ai quitté l'Angleterre ? Et ces charmantes eſpérances ſe trouvant ſurpaſſées, comme j'ai pris ſouvent plaiſir à l'entendre dire, par l'excellence de toutes vos perfections, je conçois que vous devez faire l'admiration de tout le monde, & qu'il y a très-peu d'hommes qui ſoient dignes de vous.

Vos parens, les meilleurs parens du monde, & les plus remplis d'indulgence pour une fille qui méritoit tant leurs bontés, ont donné les

mains au refus que vous avez fait de plusieurs partis. Ils se sont crus enfin autorisés à vous en proposer un plus sérieusement, par la raison qu'il s'en présentoit un autre qu'ils ne pouvoient approuver. Ils ne vous ont pas supposé beaucoup d'aversion pour celui qu'ils vous offroient ; & dans cette idée ils ont suivi leurs propres vues : un peu trop vîte, peut-être, pour une jeune personne de votre délicatesse. Mais lorsque tout s'est trouvé conclu de leur part, & qu'ils vous ont assuré des conditions extraordinairement avantageuses, qui marquent la juste considération dont la personne qu'ils vous destinent est remplie pour vous, vous vous êtes dérobée à leurs désirs avec une chaleur & une véhémence, où je ne reconnois pas cette douceur naturelle, qui donne de la grâce à toutes vos actions.

Je n'ai jamais eu de liaison particulière avec aucun des deux prétendans ; mais je connois M. Lovelace un peu plus que M. Solmes. Ce que je puis dire, ma chère cousine, c'est que je souhaiterois pouvoir lui rendre un témoignage plus avantageux que je ne le puis. A l'exception d'un seul point, votre frère avoue qu'il n'y a point de comparaison entre les deux concurrens ; mais ce point seul est d'un plus grand poids que tout le reste ensemble. On ne

penſera jamais que Miſs Clariſſe Harlowe compte les mœurs pour rien dans ſon mari.

Quel ſera, ma très-chère Miſs, le premier argument que j'employerai dans cette occaſion? Votre devoir, votre intérêt, votre temporel, comme votre éternel avantage, peuvent dépendre de ce ſeul point, *les bonnes mœurs d'un mari.* Avec un mari corrompu, il n'eſt pas toujours au pouvoir d'une femme d'être bonne, ou de faire le bien, comme un mari peut être bon avec une méchante femme. Vous conſervez, m'écrit-on, tous vos principes de piété : je n'en ſuis pas ſurpris, & je le ſerois beaucoup, que vous les oubliaſſiez jamais ; mais quel eſpoir auriez-vous d'y perſévérer avec un mari ſans mœurs?

Si votre jugement ne s'accorde point avec celui de vos proches dans cette importante occaſion, permettez que je vous demande, chère couſine, lequel des deux doit céder à l'autre? Je ne vous diſſimulerai pas que de tous les hommes, M. Lovelace me paroît celui qui vous conviendroit le plus, s'il avoit des mœurs. Je ne m'échapperois pas même à parler avec cette liberté d'un homme dont je n'ai aucun droit de me faire le juge, s'il adreſſoit ſes ſoins à tout autre qu'à ma couſine. Mais dans cette occaſion

vous me permettrez de vous dire, ma chère Clariſſe, que M. Lovelace ne peut être digne de vous. — Il peut ſe réformer, direz-vous, mais peut-être ne ſe réformera-t-il pas. L'habitude ne change pas facilement. Les libertins, qui ſont tels au mépris de leurs talens, de leurs lumières ſupérieures & de leur propre conviction, ne ſe réforment preſque jamais que par un miracle ou bien par impuiſſance. Je connois parfaitement mon ſexe; je ſuis capable de juger s'il y a quelque eſpérance de réforme pour un jeune homme licencieux qui n'a point été réduit par la maladie, par l'affliction, par l'adverſité; qui jouit d'une fortune brillante, ſans compter ſes hautes eſpérances; qui a le cœur fier, l'humeur indomptable; & qui vivant peut-être avec des gens du même caractère, s'y confirme par leurs exemples & par l'aſſiſtance qu'il reçoit d'eux dans toutes ſes entrepriſes.

A l'égard de l'autre, ſuppoſons, ma chère couſine, que vous ſoyez à préſent ſans goût pour lui, ce n'eſt pas une preuve abſolue que vous ne puiſſiez en prendre quelque jour. Peut-être en aurez-vous d'autant plus, que vous vous en ſentez moins aujourd'hui. Il ne peut tomber plus bas dans votre opinion, mais il peut s'y élever. Rien n'eſt ſi rare que de voir les grandes

attentes heureusement remplies. Comment le seroient-elles jamais, lorsqu'une belle & vaste imagination ne manque pas de les porter beaucoup au-delà de la réalité? Une femme qui se livre à la sienne, ne découvre aucun défaut dans l'objet qu'elle favorise; souvent parce qu'elle n'en trouve aucun dans elle-même: & l'illusion de cette généreuse crédulité ne se dissipe, que lorsqu'il est trop tard pour y remédier.

Mais supposons d'un autre côté qu'une personne de votre mérite épouse un homme dont les talens sont inférieurs aux siens, quelle femme au monde sera plus heureuse que Miss Clarisse? Quel plaisir ne prendra-t-elle pas à faire du bien! quel heureux partage de son temps entre l'exercice de ses propres vertus & l'avantage de tout ce qui se trouvera placé à la portée de sa sphère! On vous rend cette justice, ma chère cousine, que vos goûts, vos connoissances, vos qualités naturelles & acquises sont dans un degré si rare, que pour le bonheur d'autrui, comme pour le vôtre, tous vos amis doivent souhaiter que votre attention ne soit pas bornée à des égards qu'on peut nommer exclusifs & purement personnels.

Mais examinons, par rapport à vous-même, les suites de ces égards ou de cette préférence,

dont on vous ſoupçonne pour un libertin. Une ame auſſi pure que la vôtre ſe mêler avec une des plus impures de ſon eſpèce ! — Un homme de ce caractère occupera tous vos ſoins. Il vous remplira continuellement d'inquiétude pour lui & pour vous-même. Puiſſance divine & humaine, loix les plus ſaintes, vous lui verrez braver, non-ſeulement par occaſion, mais même de deſſein prémédité, tout ce qui eſt reſpecté par les hommes de tous les temps & de tous les lieux. Pour lui plaire & pour vous conſerver quelque pouvoir ſur ſon cœur, vous ſerez obligée probablement de renoncer à vos plus louables inclinations ; d'épouſer ſes goûts & ſes antipathies ; d'abandonner vos compagnies vertueuſes, pour vous livrer à ſes ſociétés corrompues. Peut-être ſerez-vous abandonnée des vôtres, à cauſe du ſcandale journalier de ſes actions. Eſpérez-vous, chère couſine, qu'avec un tel homme, vous puiſſiez être long-temps auſſi bonne que vous l'êtes à préſent ? Si vous ne devez pas l'eſpérer, voyez donc laquelle de vos vertus préſentes vous êtes diſpoſée à lui ſacrifier, & lequel de ſes vices vous vous croyez capable d'imiter pour lui plaire. Comment pourriez-vous vous réſoudre à reculer ſur vos pas, au lieu d'avancer toujours dans la perfection, dans la pratique de

ces devoirs, que vous rempliſſez aujourd'hui d'inclination & d'une manière ſi exemplaire? Et ſi vous cédez une fois, comment ſerez-vous sûre du point auquel il vous ſera permis de vous arrêter?

Votre frère convient que, pour l'agrément de la perſonne, M. Solmes n'eſt pas comparable à M. Lovelace. Mais qu'eſt-ce que la figure aux yeux d'une fille telle que vous? — Il reconnoît auſſi, que l'un n'a pas les manières de l'autre, & ne fait pas ſa cour avec la même grâce : mais cet avantage, ſans mœurs, vous paroît-il mériter la moindre conſidération? Il ſeroit bien plus avantageux pour une femme de prendre un mari dont elle auroit à former les manières, que de les trouver toutes formées aux dépens de ſes mœurs; prix auquel on n'achète que trop ſouvent les qualités qu'on acquiert dans les voyages. Ah! ma chère couſine, ſi vous pouviez vous trouver ici avec moi, ſoit à Florence d'où je vous écris, ſoit à Rome, ſoit à Paris, où j'ai réſidé auſſi fort long-temps, & voir quelle ſorte de fruit la plupart de nos jeunes gens remportent de ces villes fameuſes, vous les aimeriez mieux tels qu'ils ſont à leur première poſte, lorſqu'on ſuppoſe que leurs mœurs Angloiſes & groſſières ont beſoin de ſe

polir hors de leur patrie, que tels qu'ils vous paroîtroient revenus à la dernière. Vous en voyez la différence à leur retour. La manie des modes & des vices étrangers, peut-être une ſanté viciée,.... voilà leur mérite : le mépris de ſon propre pays & de ceux qui l'habitent, quoiqu'il en mérite plus lui-même que le plus mépriſable de ceux qu'il mépriſe, voilà généralement, avec un mélange d'effronterie qui ne rougit plus, ce qu'on appelle un gentil-homme qui a voyagé.

Je ſais que M. Lovelace mérite une exception. Il a réellement des qualités diſtinguées & du ſavoir. Il s'eſt acquis cette réputation à Florence & à Rome; & ſa bonne mine, jointe au tour noble & généreux de ſon eſprit, lui ont donné de grands avantages. Mais il n'eſt pas beſoin de vous dire qu'un libertin, homme de ſens, eſt infiniment plus dangereux qu'un libertin d'un eſprit borné. J'ajouterai même que c'eſt la faute de M. Lovelace, s'il n'a pas obtenu encore plus de conſidération des perſonnes honnêtes & lettrées de Florence. Il s'eſt permis quelques entrepriſes galantes, qui ont mis en danger ſa perſonne & ſa liberté, & qui l'ont fait abandonner de ſes plus illuſtres amis. Auſſi ſon ſéjour à

Florence & à Rome a-t-il été plus court qu'il ne se l'étoit proposé,

Voilà ce que j'avois à dire de M. Lovelace. J'aurois beaucoup mieux aimé que la vérité m'eût permis de lui rendre un témoignage tout-à-fait opposé. Mais pour ce qui regarde en général les libertins déclarés, moi qui me flatte de les connoître, & qui sais non-seulement qu'ils ont sans cesse dans le cœur quelque mauvais dessein contre votre sexe, mais que souvent ils ne sont que trop heureux à les faire réussir, je crois pouvoir ajouter ici quelques réflexions sur ce malheureux caractère.

Un libertin, ma chère cousine! un intrigant, un rusé libertin, est ordinairement un homme sans remords. C'est toujours un homme injuste. La sublime règle, *de ne pas faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît*, est la première qu'il viole. Il la viole chaque jour; & plus il en trouve d'occasions, plus il s'applaudit de ses triomphes. Son mépris est extrême pour votre sexe. Il ne croit pas qu'il y ait de femmes chastes, parce qu'il est lui-même un abandonné. chaque folle qui le favorise, le confirme dans cette perverse incrédulité. Son esprit s'occupe sans cesse à multiplier les funestes intrigues dont il fait ses délices. Si quelque femme a le malheur

d'aimer un homme de cette espèce, comment peut-elle soutenir l'idée de partager ses affections avec la moitié de la ville, & peut-être avec ce qu'il y a de plus méprisable ? Et puis livré si grossièrement aux goûts purement sensuels ! Quelle femme un peu délicate ne seroit pas révoltée contre un ennemi du sentiment, contre un homme qui jette du ridicule sur la fidélité & la tendresse, & qui est capable de lasser votre courage & votre constance par les insultes les plus atroces ? (¶) Un libertin en commençant doit étouffer toute sensibilité, tout sentiment d'humanité. Un libertin qui continue de l'être, devient de plus en plus ce qu'il y a de plus vil & de plus inhumain. (b) Les prières, les larmes & la plus rampante soumission ne feront qu'enfler & irriter son orgueil. Il fera gloire, avec ses compagnons de débauche, & peut-être avec des femmes encore plus abandonnées que lui, des souffrances & des humiliations qu'il vous aura causées; & il poussera la brutalité jusqu'à les rendre témoins de son triomphe & de votre infortune. Ne me soupçonnez pas d'exagération. Je ne dis rien dont je n'aie vu des exemples.

Parlerai-je des fortunes dissipées, des terres engagées ou vendues, & des vols faits à la

poftérité ; enfin d'une multitude d'autres défordres, dont la peinture feroit trop groffière & trop choquante pour des yeux auffi délicats que les vôtres ?

Que de maux enfemble, & de quelle étrange nature ! Il n'eft queftion pour les éviter, ma chère coufine, pour vous conferver le pouvoir de faire le bien auquel vous êtes accoutumée, & de l'augmenter même par le revenu particulier dont on vous laiffera la difpofition ; pour continuer vos charmans exercices & vos occupations exemplaires ; pour affurer en un mot la durée perpétuelle de toutes vos bonnes habitudes, il n'eft queftion que d'un feul facrifice, celui du périffable plaifir des yeux. Qui feroit difficulté, lorfqu'il eft certain que toutes les qualités ne fe trouvent pas dans un même homme, d'abandonner un plaifir fi frivole, pour s'en affurer de fi importans & de fi folides ?

Pefez toutes ces confidérations, fur lefquelles je pourrois infifter avec plus d'avantage, s'il en étoit befoin avec une perfonne de votre prudence. Pefez-les attentivement, mon aimable coufine ; & fi l'intention de vos parens n'eft pas que vous demeuriez fille, déterminez-vous à les obliger.

Qu'on ne dife pas qu'à l'exemple de quantité

d'autres perſonnes de votre ſexe, l'imagination ait eu plus de pouvoir ſur vous que le devoir & la raiſon. Moins l'homme eſt agréable, plus il y aura de mérite dans la complaiſance, ſouvenez-vous que c'eſt un homme rangé; un homme qui a une réputation à perdre, & dont la réputation, par conſéquent, eſt un garant de ſes bons procédés pour vous.

C'eſt une occaſion qui s'offre à vous, pour donner le plus grand exemple qu'on puiſſe attendre du reſpect filial. Embraſſez-la. L'exemple eſt digne de vous. On l'attend de vous; quoiqu'en ſongeant à votre inclination, nous puiſſions regretter que vous ſoyez appelée à le donner. Qu'on diſe à votre gloire que vous avez mis vos parens dans le cas de vous avoir *obligation*. Terme bien fier & bien glorieux, chère couſine! & que vous ne pouvez mériter que par la violence que vous ferez au penchant de votre cœur. Et des parens encore, qui vous ont comblée de bienfaits! mais qui ſont fermes ſur ce point; qui ne le céderont pas; qui après s'être relâchés ſur quantité d'autres de la même nature, demandent aujourd'hui pour l'honneur de leur jugement & de leur autorité à être obligés à leur tour.

J'eſpère me trouver bientôt en état de vous féliciter

féliciter perſonnellement d'une ſi généreuſe complaiſance. Le déſir d'arranger & de finir tout ce qui appartient à ma qualité de curateur, eſt un des principaux motifs qui me portent à quitter l'Italie. Je ſerai charmé de pouvoir m'acquitter de ce devoir à la ſatisfaction de tout le monde; & ſurtout, ma chère couſine, à la vôtre. Si je retrouve à mon arrivée l'heureuſe union qui régnoit auparavant dans une famille ſi chère, ce ſera pour moi un plaiſir inexprimable; & je diſpoſerai peut-être mes affaires de manière à pouvoir paſſer le reſte de mes jours près de vous.

Ma lettre eſt d'une longueur extrême. Il ne me reſte qu'à vous aſſurer du profond reſpect avec lequel je ſuis, ma très-chère couſine, votre, &c.

MORDEN.

Je ſuppoſe, chère Miſs Howe, que vous avez lu la lettre de mon couſin. Il eſt trop tard à préſent de ſouhaiter qu'elle fût arrivée plutôt. Mais quand je l'aurois reçue alors, peut-être n'en aurois-je pas moins eu la témérité de me réſoudre à la fatale entrevue, puiſque je penſois ſi peu à partir avec M. Lovelace.

Mais je ne crois pas qu'avant l'entrevue, je lui euſſe donné l'eſpérance qui le fit venir

tout préparé, & dont ces artifices rendirent si malheureusement la révocation inutile.

Persécutée comme je l'étois, & m'attendant si peu à la condescendance qu'on se proposoit d'avoir pour moi, suivant que ma tante me l'a marqué & que vous me l'avez confirmé; quant la lettre seroit arrivée assez tôt, j'ai peine à dire quel parti elle m'auroit fait prendre par rapport à cette entrevue. Mais voici un effet que je crois véritablement qu'elle auroit produit sur moi; elle m'auroit fait insister de toutes mes forces sur le projet de me rendre auprès de l'obligeant auteur de la lettre, pour trouver un père & un protecteur, aussi bien qu'un ami, dans un cousin qui est un de mes curateurs. C'étoit, dans les circonstances où j'étois, recourir à la protection la plus naturelle, ou du moins la plus irréprochable: mais j'étois destinée à l'infortune! Que le cœur me saigne, de me voir déjà obligée de souscrire au portrait que M. Morden me trace si vivement d'un libertin, dans la lettre dont je suppose que vous avez pris lecture!

Qu'un homme de ce vil caractère qui m'a toujours fait horreur, soit devenu mon partage! J'ai fait trop de fonds sur mes forces. N'ayant pas lieu de craindre aucun danger des

violentes impulſions d'une folle paſſion, peut-être ai-je levé trop peu les yeux vers le guide ſuprême, dans lequel je devois placer toute ma confiance; ſurtout, lorſque j'ai vu tant de perſévérance dans les ſoins d'un homme de ce caractère.

Le défaut d'expérience & la préſomption, avec le ſecours de mon frère & de ma ſœur, qui ont à répondre de leurs vils motifs & de leur intérêt dans ma diſgrace, ont cauſé ma *ruine*. Quel mot, ma chère! Mais je le répète après délibération; puiſqu'en ſuppoſant ce qui peut m'arriver de plus heureux, ma réputation eſt détruite: un libertin eſt mon partage! & ce qu'eſt ce partage, la lettre de M. Morden doit vous l'avoir appris.

Gardez-la, je vous prie, juſqu'à ce que je vous la redemande. Je ne l'ai lue moi-même que ce matin pour la première fois, n'ayant pas encore eu le courage d'ouvrir ma malle. Je ne voudrois pas pour tout au monde qu'elle tombât ſous les yeux de M. Lovelace; elle pourroit devenir l'occaſion de quelque déſaſtre, entre le plus violent de tous les hommes, & le brave qui ſe poſsède le plus, tel qu'on repréſente M. Morden.

Cette lettre étoit ſous une enveloppe, ouverte

& ſans adreſſe. Qu'ils aient pour moi autant de haine & de mépris qu'ils voudront, je m'étonne qu'ils n'y aient pas joint une ſeule ligne; ne fût-ce que pour me faire ſentir plus vivement le but de leur envoi, par le même eſprit de généroſité qui les a portés à m'envoyer *Spira.*

(¶) Le cachet de l'enveloppe étoit de cire noire. J'eſpère que ce n'eſt pas l'indice de quelque malheur arrivé dans la famille. Si cela étoit, on en auroit sûrement fait mention, pour me le reprocher, avec trop de juſtice peut-être. (♭)

J'avois commencé une lettre pour mon couſin; mais j'ai pris le parti de l'abandonner à cauſe de l'incertitude de ma ſituation, & parce que je m'attendois de jour en jour à des éclairciſſemens plus certains. Vous m'avez conſeillé, il y a quelque temps, de lui écrire; & c'eſt alors que j'avois commencé ma lettre, par le plaiſir extrême que je trouve à vous obéir. Je le dois, lorſque je le puis; car vous êtes la ſeule amie qui me reſte, & d'ailleurs vous honorerez de la même déférence les avis que je prends la liberté de vous donner. Pour mon malheur, j'entends mieux à les donner, qu'à choiſir entre ceux qu'on me donne : je ſuis forcée de le dire; car je me crois perdue par une démar-

che téméraire, ſans avoir rien à me reprocher du côté de l'intention. Apprenez-moi, ma chère, comment ces contrariétés peuvent arriver.

Mais il me ſemble que je puis l'expliquer moi-même : une fauſſe démarche dans le premier pas, voilà l'origine de tous mes malheurs ; cette fatale correſpondance qui m'a égarée ſi loin que je me trouve dans un labyrinthe de doutes & d'erreurs, où jamais, jamais je ne pourrai découvrir le chemin pour en ſortir. Un ſeul pas de travers, par lequel j'ai débuté, m'a conduite à des centaines de lieues hors de mon ſentier, & la pauvre égarée n'a pas un ami, & ne rencontre pas un charitable paſſant, qui l'aide à ſe retrouver.

Préſomptueuſe que je ſuis ! d'avoir trop compté ſur ma propre connoiſſance pour choiſir la véritable route ; ſans avoir appréhendé qu'un *feu follet*, avec ſes fauſſes lumières, dont j'avois entendu parler tant de fois, ne s'élevât devant mes yeux pour me troubler la vue ! Au milieu des terres marécageuſes où je ſuis à préſent, il voltige autour de moi, ſans diſparoître un moment ; & s'il m'éclaire, c'eſt pour me rejeter en arrière, lorſque je crois m'être avancée vers le terme. Ma ſeule conſolation, c'eſt qu'il eſt un point commun, où les plus gran-

des erreurs n'empêcheront pas que tout ne se rencontre. Tôt ou tard, je m'y reposerai paisiblement, & j'y trouverai la fin de tous mes malheurs.

Mais comment puis-je m'écarter si loin de mon sujet, & toujours contre mon intention? Je voulois dire seulement que j'avois commencé, il y a quelque temps, une lettre pour M. Morden, mais que je ne puis l'achever. Vous jugez bien que je ne le puis. Quel moyen de lui dire que tous ses complimens tombent à faux, que son conseil est inutile, tous ses avertissemens perdus, & que la plus heureuse de mes espérances est de me voir la femme de ce libertin, dont il m'exhorte si pathétiquement à me garantir!

Cependant puisque mon sort paroît dépendre de la bouche de M. Lovelace, joignez, ma chère, vos prières aux miennes, pour demander au ciel, que de quelque manière qu'il dispose de moi, il ne permette pas l'accomplissement de cette horrible partie de la malédiction de mon père, *que je puisse être punie par l'homme dans lequel* il suppose que *j'ai mis ma confiance*. Demandons-lui cette grâce, pour l'intérêt de M. Lovelace même, & pour celui de la nature humaine; ou que, s'il est nécef-

ſaire pour le ſoutien de l'autorité paternelle, que je ſois punie, comme mon père le déſire, ce ne ſoit pas par quelque baſſeſſe infâme & préméditée; afin que je puiſſe du moins juſtifier l'intention de M. Lovelace, s'il m'ôte le pouvoir de juſtifier ſon action; ſans quoi ma faute paroîtroit double aux yeux du monde, qui ne juge que par l'événement.

Cependant il me ſemble que d'un autre côté je ſouhaiterois que la rigueur de mon père & de mes oncles, dont le cœur n'a déjà que trop été bleſſé de ma faute, pût être juſtifiée ſur tout autre point que cette cruelle malédiction; & que mon père voulût conſentir à la révoquer avant qu'elle ſoit connue du public; du moins dans cette terrible partie qui s'étend à la vie future!

Il faut que je quitte la plume. Il faut que j'écarte ces triſtes réflexions. Je veux relire encore une fois la lettre de mon couſin, avant que de fermer mon enveloppe; & alors je la ſaurai par cœur.



LETTRE XLI.

Miss CLARISSE HARLOWE *à Miss* HOWE.

Dimanche au soir, 7 Mai.

QUAND vous considérez ma déplorable situation, & tant de circonstances désagréables & choquantes dont elle est accompagnée ; quelques-unes même si mortifiantes pour ma fierté ! Avec l'aggravation qu'elle reçoivent de la lettre pathétique de mon cousin : vous ne devez pas être surprise que les vapeurs sombres qui m'assiégent le cœur, s'élèvent jusqu'à ma plume. Cependant il seroit bien plus obligeant de ma part, bien plus digne d'une amie, de vous en cacher la partie la plus affligeante, à vous qui entrez si généreusement dans mes peines ; surtout lorsque je ne puis espérer aucun soulagement de mes confidences & de mes plaintes.

Mais à qui mon cœur peut-il s'ouvrir qu'à vous ; lorsque celui qui devroit être mon protecteur, après avoir attiré sur moi toutes mes disgraces, ne fait qu'augmenter mes alarmes ; lorsque je n'ai pas même une servante sur la fidélité de laquelle je puisse me reposer ; lors-

que par ſes manières généreuſes & par la gaieté de ſon humeur, il attache ici tout le monde à ſes intérêts, & que je ne ſuis, en quelque ſorte qu'un *zero* pour le *faire valoir* & *groſſir la ſomme de mes douleurs?* J'ai beau faire; cette ſource de triſteſſe ſe répand quelquefois en pleurs, qui ſe mêlent avec mon encre, & qui tachent mon papier. Je ſais que vous ne me reprocherez pas ce ſoulagement paſſager.

(¶) Mais je vais reprendre le ton que j'avois quitté dans ma dernière; dans l'idée de ſonger plutôt à faire l'apologie de ma mélancolie. Que tout ce que je vous ai dit dans cette lettre-ci m'en ſerve une fois pour toutes. Mes infortunes ont été pour vous un motif preſſant d'acquitter les plus nobles offices de l'amitié que nous nous ſommes vouée l'une à l'autre, en me donnant vos avis & vos conſolations: & ce ſeroit même faire injure & à vous-même, & à cette amitié, que de ſuppoſer que vous euſſiez beſoin d'un intérêt ſi preſſant. (¶)

(Elle raconte ici à ſon amie qu'à préſent qu'elle a reçu ſes habits, M. Lovelace la tourmente ſans ceſſe, pour l'engager à ſortir en carroſſe avec lui, accompagnée de telle perſonne de ſon ſexe qu'elle voudra choiſir, ſoit pour prendre l'air, ſoit pour aller aux ſpectacles. Elle fait le détail d'une con-

versation qu'elle a eue là-dessus avec lui, & de plusieurs autres de ses propositions. Mais elle observe qu'il ne lui dit pas un mot de la célébration de leur mariage, sur laquelle il l'avoit tant pressée avant que d'être à Londres, & qui seroit nécessaire néanmoins pour donner de la bienséance à tout ce qu'il propose. Ensuite elle continue :)

J'en suis, ma chère, à ne pouvoir plus supporter la vie que je mène. L'objet de tous mes désirs seroit de me voir hors de ses atteintes : si j'y étois une fois, il verroit bientôt du changement. Si je dois être humiliée, il vaudroit mieux que je le fusse par ceux à qui je dois de la soumission, que par lui. Ma tante m'a marqué dans sa lettre, qu'elle n'ose rien proposer en ma faveur. Vous me dites que par vos informations vous trouvez qu'on avoit actuellement résolu de changer de mesures, si je n'avois pas été si malheureusement surprise ; que ma mère en particulier étoit déterminée à tout entreprendre pour rétablir la paix dans la famille : & que dans la vue d'assurer le succès de ses efforts, elle vouloit tenter de faire entrer mon oncle Harlowe dans son parti.

Laissez-moi bâtir sur ce fondement. Je puis du moins essayer ; c'est mon devoir d'employer toutes sortes de méthodes pour faire rentrer en

faveur cette pauvre difgraciée. Qui fait fi cet oncle, autrefois fi indulgent, qui a beaucoup de poids dans la famille, ne fe laiffera pas engager à prendre mes intérêts? J'abandonnerai de tout mon cœur, à qui l'on voudra, tous mes droits fur la fucceffion de mon grand-père, pour mieux faire goûter mes propofitions à mon frère : & s'il faut une garantie encore plus forte, je m'engagerai à ne me jamais marier.

Que penfez-vous, ma chère, de cet expédient? Sûrement ils ne peuvent avoir réfolu de me renoncer pour toujours. S'ils confidèrent fans partialité tout ce qui s'eft paffé depuis deux mois, ils trouveront quelque chofe à blâmer dans leur conduite autant que dans la mienne.

Je préfume que cet expédient vous paroîtra digne d'être tenté. Mais voici l'embarras ; fi j'écris, mon impitoyable frère a ligué fi fortement tout ce monde contre moi, que ma lettre pafféra de mains en mains jufqu'à-ce qu'il ait endurci chacun à rejeter ma demande. Au contraire s'il y avoit quelque moyen d'engager mon oncle à s'intéreffer pour moi comme de lui-même, j'aurois d'autant plus d'efpérance, que je me flatte qu'il lui feroit aifé de faire entrer dans mon parti ma mère & ma tante.

Voici donc ce qui m'eft venu à l'efprit. Sup-

posons que M. Hickman, dont l'excellent caractère s'est attiré la considération de tout le monde, cherchât l'occasion de rencontrer mon oncle, & que sur la connoissance que vous lui auriez donnée de l'état des choses entre M. Lovelace & moi, il l'assurât, non-seulement de tout ce que vous savez en effet, mais encore, que je n'ai pris aucun engagement qui puisse m'empêcher de me conduire par ses avis. Qu'en dites-vous ma chère? Je soumets tout à votre discrétion, c'est-à-dire l'entremise même, & la manière dont elle doit être conduite. Si vous l'approuvez, & que mon oncle refuse de prêter l'oreille aux sollicitations de M. Hickman, lesquelles, par des raisons qui se présentent d'elles-mêmes, doivent venir comme de vous, il faudra alors que je renonce à toute espérance, & dans la disposition où je suis, ma première démarche sera de me jeter sous la protection des tantes de M. Lovelace.

Ce seroit une impiété d'adopter les vers suivans, parce que je paroîtrois rejeter sur les décrets de la providence une faute qui n'est que trop réellement de moi. Mais une certaine conformité qu'ils ont en général avec mon égarement si funeste, & cependant si involontaire, fait que je me les rappelle souvent.

« C'eſt à vous, grands dieux ! que j'appelle « en dernier reſſort. Ou juſtifiez ma vertu, ou « dévoilez mes crimes. Si je m'égare de plus « en plus, marchant par des chemins que je « cherche en vain à éviter, imputez mes er-« reurs à vos propres décrets. Mes pieds ſont « coupables, mais mon cœur eſt innocent. »

(*Miſs Clariſſe apprend à Miſs Howe, ſous la date du lundi, que M. Lovelace s'appercevant de ſon inquiétude, lui a préſenté M. Mennell, parent de Mde. Fretchwill, & chargé du ſoin de toutes ſes affaires ; un jeune officier, dit-elle, fort ſenſé & fort poli, qui lui a fait une peinture de la maiſon & des meubles, telle que M. Lovelace la lui avoit faite,* (*) *& qu'elle lui a parlé auſſi de la triſte vie de Mde. Fretchwill. Elle raconte à Miſs Howe combien M. Lovelace a paru preſſant pour engager M. Mennell à procurer la vue de la maiſon à ſa femme : c'eſt le nom qu'il lui donne toujours, dit-elle, lorſqu'il lui parle devant quelqu'un. Elle ajoute que M. Mennell a offert de lui montrer tous les appartemens, l'après-midi même, à la réſerve de celui où Mde. Fretchwill ſe trouveroit à leur arrivée ; mais qu'elle a jugé à propos de ne pas faire de nouvelle démarche, juſqu'à ce qu'elle ſache ce que Miſs*

(*) Voyez Lettre XXV de ce vol.

Howe pense du dessein de sonder son oncle, & même jusqu'à la réponse que M. Hickman pourra recevoir de lui.)

L'éditeur se borne aussi dans cet endroit à donner la substance de quelques lettres de M. Lovelace. La première, dit-il, contient une peinture badine de la mauvaise humeur & de l'abattement de Miss Clarisse, en recevant une lettre qui accompagnoit ses habits : le regret qu'il a d'avoir perdu sa confiance : ce qu'il attribue à la hardiesse qu'il a eue de la faire paroître devant ses quatre compagnons. Cependant il croit qu'il n'y a rien à leur reprocher, & que c'est elle qui pousse la délicatesse trop loin ; car il n'a jamais vu quatre hommes se conduire mieux, du moins quatre hommes de leur espèce.

En parlant de M. Mennell, qu'il a présenté à sa Dame: « Ne trouves-tu pas, dit-il, M. Mennell, (je l'appelle quelquefois le capitaine « Mennell ; car tu sais que parmi les militaires « on ne connoît point le titre de lieutenant ni « d'enseigne) fort obligeant d'être venu aussi « volontiers avec moi, pour rendre compte à « ma charmante de la maison, & de l'affligeante « infirmité de sa parente ? Mais quel est le capi- « taine Mennell, me demanderas-tu? Je n'ai jamais « entendu parler du capitaine Mennell. — Il y

« a grande apparence. Mais ne connois-tu pas le « jeune Newcomb, neveu de l'honnête Dole- « man? Oh! C'eſt lui! — lui-même. Je lui ai « fait changer de nom en vertu de ma ſeule « autorité. Tu ſais que je ſuis un grand créa- « teur. Je confère des emplois civils & mili- « taires, des terres, des titres, que je donne « & que j'ôte à mon gré. Je crée même la « qualité; & par une prérogative encore plus « diſtinguée, je dégrade en vertu de ma ſeule « volonté ſouveraine, ſans aucune autre raiſon « que l'utilité de mes vues. Quel pauvre ſire « eſt un monarque en comparaiſon de moi! — « Mais à préſent que le capitaine Mennell a vu « cette fille angélique, je m'apperçois que le « cœur lui manque; c'eſt le diable! J'aurai peut- « être aſſez de peine à le ſoutenir. Mais je n'en « ſuis pas étonné, puiſqu'un quart-d'heure de « converſation avec elle, a fait ſentir à quatre « champions, beaucoup plus endurcis, qu'ils « avoient un cœur. Moi-même, en vérité, je « n'aurois pas la force de perſévérer, ſi je n'étois « déterminé à récompenſer ſa vertu, dans la « ſuppoſition qu'elle triomphe de mes attaques. « Car j'ai par fois des défaillances à chanceler. « Mais garde-toi bien d'en ouvrir la bouche à « nos aſſociés & d'en rire toi-même. »

Dans une autre lettre, du lundi au ſoir, il dit à ſon ami :

La diſtance où me tient d'elle cette malicieuſe beauté, me fait juger, & j'en ſuis sûr, qu'il ſe trame quelque entrepriſe entr'elle & Miſs Howe, malgré la défenſe de Mde. Howe à toutes les deux; & comme je me ſuis figuré qu'il y a quelque mérite à châtier les fautes d'autrui, je penſe à faire un acte de juſtice, en puniſſant ces deux filles de violer les ordres de leurs parens. J'ai pris des informations ſur le caractère du porteur de leurs lettres, & trouvant que c'eſt un véritable braconnier, qui, ſous le nom de porte - balle, fait un commerce illicite de gibier, de poiſſon & de tout ce qu'il dérobe, je me crois obligé, puiſqu'on devoit s'en tenir fidellement à la voie de Wilſon, de faire arrêter & dépouiller ce coquin-là, ſans lui laiſſer même ſon argent, qui ſera diſtribué aux pauvres, parce que ne pas lui enlever ſon argent avec ſes lettres, ce ſeroit donner lieu de me ſoupçonner.

Se rendre ſervice à ſoi-même, & punir du même coup un fripon, c'eſt procurer tout-à-la fois le bien public & particulier. D'ailleurs, les loix vulgaires n'ont pas été faites pour un homme tel que moi; &, par des vues ſupérieures,

rieures, je dois parvenir à approfondir une correfpondance où l'autorité maternelle eft fi ouvertement outragée.

Cependant fur réflexion il me vient à l'efprit que fi je pouvois découvrir où la belle met fes lettres, il ne me feroit peut-être pas impoffible de m'en faifir. Si je m'appercevois, par exemple, qu'elle les portât fur elle, je la menerois à quelque fpectacle, ou au concert, où elle pourroit avoir le malheur de perdre fes poches. Mais comment faire cette découverte? Sa Dorcas n'affifte pas plus à fa toilette que fon Lovelace. Elle eft habillée pour tout le jour, avant qu'elle paroiffe aux yeux de perfonne, même de fa fervante. Honteufe défiance! Sur mon ame, Belford, un caractère foupçonneux mérite une punition exemplaire. Soupçonner un honnête homme d'être un vaurien, n'eft-ce pas affez pour le rendre tel qu'on le fuppofe, s'il vient à s'en appercevoir?

(¶) Mais pour fes poches, j'ai une furieufe démangeaifon de les avoir; & je crois que mon efprit s'arrêtera à ce moyen, comme au moins méchant. Mais il n'eft pas poffible qu'elle renferme toutes les lettres que je ferois curieux de voir; & cependant les poches d'une femme ont ordinairement la moitié de fa hauteur: liées,

je crois, comme deux barrils de lest, autour de ces êtres charmans, de peur que le vent, quand elles vont à pleines voiles, venant à trop enfler leurs toiles à côtes de baleine, n'emporte dans les airs ces sylphes aussi légers que malins. (b)

(Dans la crainte de ce qui se trame entre les deux amies, & de quelque dessein qui pourroit tendre à faire échapper Clarisse de ses mains, il raconte diverses inventions qu'il est résolu d'employer, & les instructions qu'il a données à Dorcas & à son valet-de-chambre. Il a pourvu, dit-il à tous les accidens possibles; même aux moyens de la faire ramener, s'il arrivoit qu'elle s'échappât, ou si, quelque raison l'ayant fait sortir, elle refusoit d'aller à son logement, & soit que son entreprise ait le succès qu'il espère ou non, il se flatte, qu'en vertu de ses mesures, il aura des prétextes pour la retenir. Ensuite il continue :)

J'ai donné ordre à Dorcas de s'insinuer par toutes sortes de moyens dans l'affection de sa maîtresse, de se plaindre souvent du malheur qu'elle a de ne savoir pas lire ni écrire; de montrer à Clarisse des lettres supposées de quelques parens à elle, & de lui demander conseil sur la manière d'y répondre ; d'avoir sans cesse une plume à la main, sous prétexte d'apprendre

à s'en ſervir ; dans la crainte qu'après avoir écrit réellement, elle ne ſe trahiſſe par quelque trace d'encre reſtée au bout de ſes doigts. Je l'ai pourvue de tablettes d'ivoire & d'une plume d'argent, pour s'en ſervir à faire ſes notes dans l'occaſion.

Et je te dirai que la belle s'eſt déjà laiſſée perſuader par Mde. Sinclair de tirer ſes habits de la malle, pour les mettre dans une grande armoire d'acajou, où ils peuvent être poſés dans toute leur longueur, & qui a des tiroirs auſſi pour ſon linge. C'eſt le magaſin qui contient ordinairement les nippes les plus riches, qu'on prête aux nymphes de la maiſon, lorſqu'elles doivent paroître avec un peu d'éclat, pour attirer dans leurs filets quelque riche dupe, ou ſinger la femme de qualité. Notre veuve, comme tu ſais, fait quelquefois des comteſſes, même deux ou trois ducheſſes, qui vivent en femmes de condition avec leurs milords ; mais c'eſt pour ceux qui ſont en état de proportionner le prix au titre & à la parure. (¶) Car la réputation des perſonnes de naiſſance ne doit pas être à la merci de la canaille & du commun des pécheurs. (♭) On a confié à Dorcas un paſſe-partout qui ouvre toutes les ſerrures de cette armoire, avec ordre, lorſqu'elle cherchera

les lettres, d'obſerver ſoigneuſement la ſituation de chaque choſe, & de remettre juſqu'au moindre fil à la même place. Sally & Polly peuvent au beſoin lui aider à tranſcrire. Elles iront par degrés. Avec une argus auſſi clairvoyante que ma charmante, il faut de la lenteur & de la sûreté dans tous mes mouvemens.

Il n'eſt pas vraiſemblable, que ſi jeune, avec ſi peu d'expérience, elle puiſſe ſuffire elle ſeule à toutes les précautions. La conduite des femmes de la maiſon eſt ſans reproche. Il ne ſe fait aucune partie d'éclat. Jamais on n'introduit perſonne dans le bâtiment de derrière. Tout y eſt tranquille, civil & décent. Les nymphes ont de l'éducation & de la lecture. Les dégoûts qu'on avoit eus d'abord pour la vieille ſont enfin ſurmontés. Ce ne peut donc être que Miſs Howe, qui rende mes progrès ſi difficiles. Elle ſe ſouvient de l'avoir échappé belle, avec un homme de notre eſpèce, l'honnête ſir Georges Colmar : tu te le rappelles. L'expérience ouvre l'eſprit & les yeux d'une femme.

Tu vois, Belford, que rien n'eſt oublié dans mes précautions. On ne s'imagineroit pas, comme dit la chanſon, *de quels légers reſſorts dépend la gloire d'un homme.* Juſqu'à préſent tout eſt à merveille. Je ne me donnerai pas de repos,

jusqu'à ce que j'aie découvert où la chère créature met ses lettres, & qu'ensuite je l'aie engagée à sortir pour prendre l'air avec moi hors la ville un jour ou deux, ou pour aller à quelque spectacle ou à quelque concert.

Je t'ai communiqué quelques-unes de mes inventions. Dorcas, qui est attentive à tous les mouvemens de sa maîtresse, m'a cité quelques nouveaux traits d'une précaution, qui ne le cède guère à la mienne. Elle met à ses lettres, à ce qu'il paroît, deux pains à cacheter en deux endroits. Elle le pique avant que d'y appliquer sont cachet. Il ne faut pas douter qu'on ne fasse la même chose aux lettres qu'elle reçoit. Jamais elle ne manque de bien examiner le cachet de la dernière reçue, avant que d'ouvrir les nouvelles. — Je suis absolument résolu de parvenir au fond du mystère. Les obstacles augmentent ma curiosité. Écrivant autant qu'elle fait, & presque à toutes les heures, il est étrange que nous n'ayions encore pu surprendre un moment de négligence & d'oubli dont nous ayons pu profiter.

Brillant combat, comme tu vois, par l'égalité d'armes & d'adresse! — Ne viens pas m'opposer en sa faveur sa jeunesse, sa beauté, sa famille, sa fortune. La crédulité n'est pas son vice, &

quant à ses tendres années, ne suis-je pas moi-même une jeune tête ?

A l'égard de la beauté, je te prie, Belford, pour épargner ma modestie, de comparer toi-même ma Clarisse en qualité de femme, & ton ami Lovelace en qualité d'homme.

(¶) Quant à sa famille, elle n'étoit pas connue dans son propre canton il y a un siècle ; & je les hais tous, excepté elle. Et n'ai-je pas sujet de les haïr ? (b)

Pour la fortune, c'est de quoi il n'est pas question. Jamais la fortune n'a eu d'autre pouvoir sur moi, que de me servir d'aiguillon ; & cela, comme je te l'ai dit ailleurs, par des motifs qui ne sont pas sans noblesse. (¶) Les filles de fortune ne se parent-elles pas pour attirer nos regards ? Ne cherchent-elles pas à nous engager dans leurs filets ? Ne font-elles pas fonds ordinairement sur leur richesse, beaucoup plus que sur leur mérite, dans les vues qu'elles ont sur nous ? Est-ce à nous à les priver du fruit de leur principale confiance ? Puis-je moi, en particulier, épouser toutes les filles qui seront jalouses d'obtenir mon attention ? Si donc, en vertu de nos principes libertins, qui n'empêchent aucune de ces jolies fripponnes de nous aimer, on amène une femme de fortune à rendre hommage à son

monarque, & qu'il résulte quelques suites de l'accouplement sous le même joug, cette femme n'est-elle pas par la fortune à l'abri de l'insulte & du mépris, comme de l'indigence? (b) Ainsi le seul point qui est en contestation entre ma belle & moi, c'est de savoir qui a le plus d'esprit & de circonspection: & c'est ce qui reste à éprouver.

Après tout, c'est une assez triste vie pour elle & pour moi, que de vivre ainsi toujours dans le doute & l'incertitude; du moins, si la défiance n'est pas en elle un défaut naturel. S'il étoit vrai qu'elle fût naturellement défiante, alors son inquiétude viendroit de sa constitution, & ne seroit pas capable par conséquent de nuire à sa santé; car tu sais qu'un caractère soupçonneux se forge des occasions de doute, lorsqu'il ne s'en présente point; & ma belle, par conséquent, m'a obligation de lui épargner la peine de s'en former.

J'avoue que dans toutes les affaires de la vie humaine, la droiture & la simplicité sont, je crois, ce qui vaut le mieux; mais il ne m'est pas donné de pouvoir choisir. Il ne faut pas me reprocher non plus d'être le seul qui aime les chemins détournés, puisqu'on connoît des millions d'hommes qui se plaisent plus à pêcher en eau trouble, qu'en eau claire.

LETTRE XLII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Mardi, 9 *Mai.*

Je ſuis un homme bien malheureux ! Ma charmante paſſe pour une des plus douces perſonnes du monde ; & je l'ai cru moi-même. Cependant c'eſt une des plus méchantes pour moi. On n'a jamais dit non plus que je fuſſe un homme d'un mauvais naturel. Comment cela ſe fait-il ? Je m'étois imaginé aſſez long-temps, que nous étions nés pour le bonheur l'un de l'autre ; c'eſt tout le contraire : il ſemble que nous ſoyons deſtinés à nous tourmenter mutuellement.

J'en ferai une comédie, je crois. J'ai déjà le titre, & c'eſt la moitié de l'ouvrage : *les Amans querelleurs ;* le voilà : il me plaît beaucoup. J'y trouve quelque choſe de neuf & de piquant. Cependant le fonds du ſujet n'eſt pas nouveau. Tous les amans ſe plaiſent à quereller, plus ou moins. Le vieux Térence en a fait mention, & il obſerve que les différends entre deux amans les mènent à de doux raccommodemens, & n'entretiennent que mieux la bonne intelligence

entr'eux : & il eſt naturel que cela ſoit. Mais ma belle & moi, nous querellons ſouvent, & nous n'en ſommes jamais mieux enſemble. Souvent une ſeconde querelle arrive avant que la première ſoit terminée ; & c'eſt ſi bien notre uſage, qu'il n'eſt pas aiſé de juger quelle ſera l'iſſue de nos amours. (¶) Mais la perſévérance eſt ma gloire, & la patience mon inſtrument, quand j'ai en vue un objet digne de mes entrepriſes. Quel goût peut-on trouver dans une conquête trop facile ? Hudibras a bien raiſon de demander :

Quel amant eſt jamais mort fou à la pourſuite d'une épouſe douce & facile ? Quel amant s'eſt jamais noyé ou pendu pour une belle au cœur tendre & ſenſible ? (♭)

Mais il faut t'expliquer l'occaſion de ce grave préambule.

J'étois ſorti. A mon retour, ayant rencontré Dorcas ſur l'eſcalier : votre maîtreſſe, Dorcas, eſt-elle dans ſa chambre ? — Elle eſt dans la ſalle à manger, Monſieur ; & ſi jamais vous eſpérez l'occaſion de ſaiſir une de ſes lettres, ce doit être aujourd'hui. J'en ai vu une par terre à ſes pieds, qu'elle vient de lire apparemment ; car elle eſt ouverte. Elle eſt occupée actuellement

d'un paquet d'autres. Je les crois toutes tirées de sa poche. Ainsi, Monsieur, vous saurez une autre fois où les trouver.

J'ai pensé sauter de joie, & j'ai pris sur-le-champ la résolution d'employer un expédient que je tenois en réserve. Je suis entré dans la salle à manger, d'un air de transport; & lui voyant cacher ses lettres dans son mouchoir, sans s'appercevoir qu'il en étoit tombé une, j'ai jeté hardiment mes deux bras autour d'elle: ah, ma très-chère vie, l'heureux expédient que je viens de trouver avec M. Mennell pour exciter Mde. Fretchvill à quitter plutôt sa maison! Je suis convenu, si vous l'approuvez, de prendre à mes gages son cuisinier, sa femme de charge, & deux de ses laquais, dont le sort lui causoit de l'inquiétude. Ce ne sera que jusqu'à ce que vous en ayez choisi de votre goût; & dans la vue même de rassembler toutes sortes de commodités, j'ai consenti à m'accommoder de tout le linge de sa maison sur l'estimation: je dois payer actuellement cinq cent guinées; & le reste, aussitôt que le compte des mémoires sera fait & qu'on sera convenu du total. Ainsi vous aurez une maison charmante; toute prête à recevoir, & vous & quelques-uns de mes parens, qui ne tarderont pas à venir vous faire com-

pagnie. Ils feront bientôt à Londres. Ils vous prefferont de ne pas différer long-temps le jour de mon bonheur ; & pour fatisfaire tous les fcrupules de votre délicateffe, je prendrai le parti de demeurer chez Mde. Sainclair, tandis que vous commencerez à réfider dans votre nouvelle maifon. Le refte, je l'abandonne à votre générofité.

O ma chère Clariffe ! n'êtes-vous pas charmée de cet arrangement. Je fuis sûr que vous l'êtes. Cela ne peut-être autrement. — Et la ferrant contre moi, je lui ai dérobé un baifer, le plus ardent que je me fois jamais permis; mais au milieu de mon tranfport je n'ai pas perdu de vue mon deffein; j'ai eu l'adreffe de mettre le pied fur la lettre, & de la pouffer affez loin d'elle, derrière fa chaife.

Elle a paru fort irritée de la liberté que j'avois prife. Je lui ai fait une profonde révérence en lui demandant pardon, & me baiffant encore plus, je fuis parvenu à ramaffer la lettre, que j'ai cachée foigneufement dans mon fein.

Mais malédiction ! je ne fuis qu'un fot, un hébêté, un mal-adroit, un vrai Belford ! J'avois meilleure opinion de mon habileté. Ne pouvois-je pas me faire fuivre par Dorcas, qui auroit

pris la lettre, pendant que j'aurois fait ma cour à sa maîtresse ?

Cette lettre étant à demi-ouverte, je n'ai pu la mettre dans mon sein, sans un certain bruit & sans un mouvement extraordinaire, qui ont alarmé ses yeux & ses oreilles. Elle s'est levée brusquement. Traître ! Judas ! Ses yeux lançoient des éclairs, & dans le trouble, son visage s'est couvert de rougeur. Charmante colère ! — Qu'avez-vous ramassé, m'a-t-elle dit, avec une vivacité extrême ? Et, ce que je n'aurois pas osé lui faire pour ma vie, elle a repris sans façon sa lettre jusques dans mon sein.

Quelle ressource, étant ainsi pris sur le fait ? J'ai saisi entre mes deux mains, la main qui me ravissoit le précieux papier. Ah ! chère Clarisse ; pouvez-vous croire que je puisse me défendre d'un peu de curiosité ? Je vous vois sans cesse une plume à la main ; j'aime de préférence & de passion le style épistolaire, & je suis plein d'admiration pour vos talens. Est-il possible que si près de mon bonheur, comme j'ai la présomption de m'en flatter, je ne brûle pas du désir d'être admis dans une si douce correspondance ?

Quittez ma main, Monsieur, en frappant la terre de son joli pied. Comment osez-vous,

Monſieur.... A ce compte, je vois.... Je vois trop clairement.... La voix lui a manqué pour achever ſa phraſe. Et ſuffoquée, elle a été prête à s'évanouir de colère & de frayeur. Au diable, ſi je voyois ſur ſon charmant viſage, ou ſi j'entendois dans ſa voix mélodieuſe, le moindre trait de ſa douceur ordinaire.

Après avoir été ſi loin, j'avois bien, bien de la peine à lâcher priſe. Je me ſuis ſaiſi encore une fois de ſa lettre chiffonnée. *Impudent*! C'eſt le nom qu'elle m'a donné, en frappant encore du pied. *Au nom de Dieu....* a-t-elle dit enſuite. — J'ai pris le parti de laiſſer aller ma conquête, la voyant hors d'elle-même. Mais auparavant j'ai eu le plaiſir d'avoir ma main dans les deux ſiennes, & de ſentir ſes efforts pour ouvrir mes doigts. Que mon cœur, à ce moment, étoit près de ma main! Il s'avançoit juſqu'au bout de mes doigts, dans le tranſport du plaiſir de me voir traiter ſi familièrement, quoiqu'avec colère, par la ſouveraine de mon ame.

Lorſqu'elle s'eſt vue en poſſeſſion de ſa lettre, elle a volé vers la porte. Mais plus prompt encore à me jeter au devant d'elle, je l'ai fermée, & j'ai pris le ton le plus humble pour lui demander pardon. Ici, crois-tu que le cœur *Harlowe* de ma charmante ſe ſoit laiſſé fléchir,

malgré l'agréable nouvelle avec laquelle j'étois entré ? Non, ſur ma foi. Elle m'a repouſſé aſſez rudement de la porte, comme un homme de néant ; (je ne ſuis pas fâché néanmoins d'avoir fait ſi innocemment l'eſſai de ſes forces) & la paſſion lui donnant une ardeur que la crainte m'avoit fait perdre, elle n'a paru faire qu'un pas juſqu'à ſa chambre. Grâces à mon étoile, elle ne pouvoit fuir plus loin. Après y être entrée dans la même chaleur, elle a fermé ſa porte à double tour & à double verrou. Ma conſolation, quand je penſe à cette ſcène, c'eſt que pour une plus grande offenſe, ſa colère ne peut guère aller plus loin.

Je me ſuis retiré auſſi dans mon appartement, le cœur plein, je t'aſſure ; & n'ayant perſonne autour de moi, je me ſuis donné de mes deux poings un fort grand coup ſur le front.

Ma charmante eſt à préſent enfermée dans ſa chambre, refuſant de me voir, refuſant toute nourriture ; & ce qu'il y a de pis, reſolue, dit-elle, de ne me revoir de ſa vie, ſi elle peut m'éviter. Je me flatte qu'elle veut dire, *tant que durera la diſpoſition où elle eſt.* Ces chères perſonnes devroient ſe ſouvenir, lorſqu'elles ſont irritées contre leurs très-humbles ſervi-

teurs, de réferver toujours cette claufe, pour fe mettre à couvert du parjure.

Mais te figures-tu, que je ne tournerai pas toutes mes inventions à découvrir la caufe de tant de bruit, dans une auffi légère occafion que celle-ci l'auroit été, fi les lettres des deux amies ne fentoient pas un peu la haute trahifon ?

Mercredi matin.

Refufé à l'heure du déjeûner, comme hier à celle du fouper ! Je fouhaite après tout, que cette belle ne foit pas une idiote. Le cas devient embarraffant. J'ai fait demander à la voir, de la part du capitaine Mennell. — Un meffage, Mademoifelle, de la part du capitaine. — Cela n'a pas pris. — (¶) Elle eft d'un âge novice. Elle ne peut encore être en tout point un.... Salomon, allois-je dire. Salomon, Belford, fut le plus fage des hommes : mais as-tu jamais ouï dire quelle fut la plus fage des femmes ? Je manque d'objet de comparaifon pour juger cette belle. Nous avons des exemples fans nombre de femmes rufées & malignes comme des forcières. Mais je m'imagine que la fageffe n'entra jamais dans le caractère d'une femme. Ce n'eft pas une qualité effentielle au beau fexe. Les femmes, il eft vrai, gouvernent mieux fur le trône, que les hommes. Mais pourquoi cela ?

parce que les femmes ſouveraines ſont gouvernées par les hommes ; & les rois par des femmes. — Charmante idée, ſur ma foi. Car nous devinons par-là le gouvernail qui guide les unes & les autres.

Mais en mettant la ſageſſe de côté, & n'admettant que l'eſprit & la ruſe, c'eſt-à-dire, en conſidérant la femme comme femme (b) : comment deviner, ſi cette belle s'eſt mis quelque choſe d'extraordinaire dans la tête ? Elle a fait recommander pluſieurs fois à Wilſon, par un meſſage particulier, de lui envoyer les lettres qui ſeront pour elle, au moment qu'elles arriveront.

Je ſuis réduit à faire une ſoigneuſe garde au dehors. Elle n'a plus de crainte du complot de ſon frère. Pour moi, je ne ſerois pas du tout ſurpris, que Singleton rendît une viſite à Miſs Howe, comme à la ſeule perſonne qui ſache ou qui puiſſe vraiſemblablement ſavoir ce que Miſs Clariſſe eſt devenue, ſous prétexte d'avoir à lui communiquer des affaires très-importantes pour elle, qui lui ſont ſouhaiter de la voir ; des propoſitions d'arrangement, s'il le faut, de la part de ſon frère. Alors Miſs Howe lui recommandera de ſe tenir à couvert. Alors ma protection redeviendra néceſſaire. Oui, ce ſera, je

crois,

crois, le meilleur parti. Tout ce qui viendra de Mifs Howe, fera bien reçu. — Jofeph Leman eft un miférable aux yeux de ma belle, mon vil inftrument. Jofeph, l'honnête Jofeph, comme je l'appelle, peut s'aller pendre à préfent. J'ai fait durer fon rôle affez long-temps : & dorénavant j'aurai fort peu befoin de lui. Il eft inutile de continuer un complot ufé, lorfque je puis en former de nouveaux à toute heure. Et ne blâme pas, je te prie, l'ufage que je fais de mes talens. Dans le degré où je les poſsède, qui voudroit les laiffer oifıfs & inutiles?

Tenons-nous en à mon idée. Il s'agit de trouver un Singleton, c'eft-là tout ce que j'ai à faire — oui, d'en trouver un fur-le-champ — Will. — Monfieur — Fais-moi venir à l'inftant ton coufin Paul Wheatly, qui ne fait qu'arriver de la mer, & que tu m'as recommandé, fi je venois à me marier & à entretenir une barque pour mon plaifir.

Vîte — Will eft déjà parti — Paul fera ici dans l'inftant. Il fe rendra auffitôt chez Mifs Howe. Je crois qu'au lieu de paffer pour Singleton même, il vaudra mieux qu'il fe donne pour fon pilote, qui eft envoyé de fa part.

Sally eft un petit diable, qui me reproche fans ceffe la lenteur de mes progrès. Mais dans

une pièce de théâtre le principal amuſement ne conſiſte-t-il pas dans les quatre premiers actes; & ne tire-t-il pas à ſa fin lorſqu'on arrive au cinquième ? Quel vautour feroit un homme, qui fondroit ſur ſa proie & la dévoreroit au même moment !

Mais, pour te l'avouer de bonne foi, je me ſuis trompé dans mon calcul. J'ai cru mettre la main à mon entrepriſe en produiſant ſur la ſcène mes quatre hottentots ; & je n'ai fait qu'effrayer la belle, juſqu'à me faire douter ſi je regagnerai de long-temps le terrain que j'ai perdu. D'un autre côté, ces maudits Harlowes l'ont indiſpoſée contre moi, contre elle-même & contre tout le monde, à l'exception de Miſs Howe, qui ſe fait ſans doute un amuſement d'augmenter mes embarras. Ajoute que je n'ai pas de penchant à me ſervir des moyens que les démons, au milieu deſquels je vis, ne ceſſent pas de m'inſpirer : d'autant moins de penchant, que cette comédie, j'en ſuis ſûr, finira infailliblement par le mariage. Je ne veux qu'une épreuve complète ; & je crois qu'à la fin je lui rendrai noblement juſtice.

Fort bien. Paul eſt déjà parti. Il a reçu toutes ſes inſtructions. C'eſt vraiment une bonne tête ! Il étoit l'homme de confiance du Lord

W...., avant ses voyages de mer. Je suis trompé si Paul n'est un coquin bien plus rusé que Joseph, & qui n'a pas non plus les mêmes prétentions à l'honnêteté. Tu ne t'imaginerois pas ce que Joseph m'a coûté. Il a fallu acheter & l'homme & la conscience. Je me crois obligé de l'en punir quelque jour. Mais attendons qu'il soit marié. Quoique ce soit déjà une assez bonne punition, je ne serai pas content, si je ne punis tout-à-la-fois l'homme & la femme. Et quelle vengeance éclatante ne dois-je pas à ma déesse des insolences de cette Betty ?

Mais j'entends tourner la porte du temple de mon idole sur ses vieux gonds ; ce bruit semble m'inviter à quelque tentative ; mon cœur répond à leur mouvement, par une sorte de tremblement convulsif. — L'idée est assez bisarre. Quel peut être le rapport d'une paire de gonds rouillés, avec le cœur d'un amant ? mais ce sont les gonds qui ouvrent & qui ferment la chambre à coucher de ma charmante. Et de ce côté il y a quelque rapport.

Je n'entends pas que la porte se referme. Je commence à me flatter que je recevrai bientôt ses ordres. Que sert cette affectation de me tenir éloigné ? Il faut qu'elle soit à moi, quelque chose que je fasse ou que j'entreprenne. Si j'ai

du courage, toutes les difficultés s'évanouiſſent. Quand elle penſeroit à s'échapper d'ici, où pourroit-elle fuir pour m'éviter ? Ses parens ne la recevront point. Ses oncles ne fourniront point à ſa ſubſiſtance. Sa bien-aimée Norton eſt ſous leur empire, & ne peut rien faire pour elle. Miſs Howe n'oſeroit lui donner une retraite. Elle n'a pas un autre ami que moi dans la ville, & Londres d'ailleurs lui eſt abſolument étranger. Pourquoi donc me laiſſerois-je impoſer, tyranniſer par une chère perſonne, à laquelle il ſuffit de faire bien connoître combien il lui eſt impoſſible de ſortir de mes mains, pour la rendre auſſi humble à mon égard, qu'elle l'eſt pour ſes parens perſécuteurs ?

Quand je me déterminerois même à la grande entrepriſe, qu'elle me réuſſiroit mal, & qu'elle m'attireroit ſa haine, ſa haine ne pourroit jamais être que paſſagère. Elle a déjà encouru la cenſure du public. Il ne lui reſte donc pas d'autre parti que de ſe donner à moi, pour réparer ſa réputation aux yeux de cet impudent public : car de tous ceux qui me connoiſſent, & qui ſauront qu'elle a paſſé ſeulement vingt-quatre heures en mon pouvoir, il n'y en aura pas un qui la croie de fait ſans tache, quelque innocence qu'on lui ſuppoſe dans ſes inclinations.

D'ailleurs les trahiſons de la perverſe nature humaine ſont ſi bien connues, que chaque homme ou femme juge par ce qu'il ſait de ſoi-même, qu'il n'y a pas plus à ſe fier dans l'occaſion à l'inclination, qu'à moi-même ; ſurtout lorſqu'une fille, dans la fleur de ſa jeuneſſe, aime aſſez un homme pour s'enfuir avec lui, car c'eſt l'unique explication que le public puiſſe donner à notre aventure.

Qu'entends-je ? C'eſt elle qui appelle ſa ſervante Dorcas. Elle ne peut douter que je n'entende ſa voix harmonieuſe ; & peut-être veut-elle me donner l'occaſion d'épancher mon ame à ſes pieds, de lui renouveler tous mes vœux, & de recevoir le pardon de mon offenſe paſſée. Alors avec quel plaiſir recommencerai-je à devenir coupable ! pour être pardonné encore, & pour recommencer autant de fois, juſqu'à la dernière offenſe, après laquelle il n'y en a plus d'autre ; & le pardon de celle-là ſera une amniſtie générale pour l'avenir.

La porte s'eſt refermée. Dorcas me dit, que ſa maîtreſſe me refuſe l'honneur de dîner avec elle, grâce que j'avois pris la liberté de lui faire demander, refus néanmoins ſans incivilité ; l'on n'y eſt venu que par degrés. Je n'obtiendrai rien d'elle que par la *dernière offenſe*, ajoute

l'honnête Dorcas, dans le langage de cette honnête maiſon. La dernière offenſe eſt donc une choſe à méditer. Cependant j'ai un traître de cœur qui eſt capable de me jouer quelque mauvais tour. Mais je finis cette lettre : quoique mon tyran ne me laiſſe pas d'autre occupation que de lire, d'écrire & d'enrager.

Les ſouſcriptions & les formules ſont inutiles entre nous : d'ailleurs je ſuis ſi entièrement à elle, que je ne puis dire combien je ſuis à toi ou à tout autre.

LETTRE XLIII.

Miſs CLARISSE HARLOWE *à Miſs* HOWE.

9 Mai.

SI vous approuvez, ma chère, le projet de s'adreſſer à mon oncle Harlowe, je ſouhaiterois que ce fût le plus promptement qu'il ſera poſſible. Je ſuis plus mal que jamais avec M. Lovelace. Je me tiens renfermée, pour ne le pas voir. L'offenſe, à la vérité, n'eſt pas des plus graves. Cependant elle l'eſt aſſez. Il s'en eſt fallu peu qu'il ne m'ait pris une lettre : une des vôtres ! Mais il ne m'arrivera plus d'écrire, ou de relire

aucun de mes papiers dans une ſalle où il s'attribue le droit d'entrer. Il n'en a pas lu une ligne ; pas une ligne, je vous l'aſſure. Ainſi ſoyez ſans inquiétude, & comptez à l'avenir ſur ma précaution.

Voici comme cela eſt arrivé. Le ſoleil donnant ſur mon cabinet, & M. Lovelace étant ſorti.....

(*Elle raconte à Miſs Howe comment il l'avoit ſurpriſe, reliſant ſes lettres dans la ſalle à manger ; le tranſport de ſon début ; avec quelle adreſſe & quelle audace il en avoit pris une, & les efforts qu'elle a faits pour la lui ôter. &c.*)

A préſent, continue-t-elle, je ſuis plus convaincue que jamais, qu'avec le pouvoir qu'il a ſur moi, la prudence ne me permet pas de demeurer plus long-temps avec lui. Si mes parens m'accordoient la moindre eſpérance, je renoncerois à lui pour toujours. (¶) O ma chère, c'eſt la créature la plus violente, la plus étourdie, la plus inſolente ! Et franchement j'ai peine à croire que nous puiſſions jamais nous accommoder enſemble. Combien je ſuis déjà plus malheureuſe avec lui, que ma mère ne l'a jamais été avec mon père, après le mariage ! Puiſque, & cela ſans aucune raiſon ni le plus léger prétexte, il me fatigue & me fait perdre courage avant même

que je ſois à lui ; & tandis que je ſuis encore ; ou que je dois du moins être (hélas, ſi je n'y ſuis pas, c'eſt à ma folie qu'il faut m'en prendre) à ma propre diſpoſition. (b) Mais juſqu'à l'éclairciſſement que j'attends de vous ſur ce que je dois eſpérer de mes parens, je crois devoir jouer un rôle dont je n'ai pas encore été capable : c'eſt d'entretenir cette querelle ouverte. Une affectation de cette nature me rendra bien *petite à mes propres yeux ;* car c'eſt marquer plus de reſſentiment que je n'en puis avouer ; mais il faut la compter entre les conſéquences d'une fatale démarche, que je ne ceſſerai jamais de déplorer : (¶) fruit naturel de tous les engagemens, où les ames ne ſont pas aſſorties ; où elles ſont, dois-je plutôt dire dans ma ſituation, entièrement inſociables. Que mon ſexe retienne à jamais de moi cette leçon : défiez-vous de vos yeux, ils conſpireront toujours pour tromper votre jugement. S'il y a à choiſir entre les deux partis, les traîtres prendront toujours le pire.

Si vous me demandez, ma chère, en quoi cet avis me regarde ; je vous ferai part d'un ſecret que je n'ai découvert que tout nouvellement, en m'examinant moi-même ; quoiqu'il ſemble que vous ayez fait cette découverte il y a long-temps ; c'eſt que, ſi mes yeux inſenſés

n'avoient pas été trop prévenus, je ne me ferois pas donné si officieusement la peine de tenter de prévenir un malheur entre lui & quelqu'un de ma famille, première origine de la correspondance qui s'est établie entre nous deux, & qui a attiré sur moi-même un malheur plus accablant que celui que je redoutois. Ma vanité, ma présomption, autant que j'en puis juger, courent risque d'avoir une grande part dans cette démarche inconsidérée. Car n'ai-je pas l'air de m'être crue plus de capacité, qu'à aucun de ma famille pour prévenir & lever tous les obstacles ?

Mais vous ne devez pas cependant, ma chère, supposer que mon cœur soit encore de complot avec mes yeux. Ces yeux séduits voient aujourd'hui clairement leur faute, & mon cœur égaré les en méprise. Voilà ce qui m'inspire l'idée de m'adresser à mon oncle; voilà ce qui fait que je puis dire, & je le pense, que je voudrois expier ma faute à quelque prix que ce fût, même par le sacrifice d'un de mes membres, s'il pouvoit être de quelque fruit.

Adieu, ma très-chère amie. Puisse votre cœur ne connoître jamais la centième partie des peines que le mien ressent aujourd'hui! c'est le vœu de votre CL. HARLOWE. (b)

LETTRE XLIV.

Miss Howe *à Miss* Clarisse Harlowe.

Mercredi, 10 *Mai.*

(¶) Oui, je veux vous écrire! Nul homme ne peut vous écrire pour moi: (*) nulle femme ne peut m'empêcher de vous écrire. Sans doute je suis d'âge à distinguer entre la raison & le caprice. Ce n'est pas à un homme que j'écris, n'est-ce pas? Si j'entreprenois une correspondance avec quelque galant qui ne fût pas du goût de ma mère, & qu'il ne convînt pas à moi d'encourager, mon honneur & mon devoir me prescriroient l'obéissance. Mais comme le cas est on ne peut pas plus différent, pas un mot de plus là-dessus, ma chère, je vous en conjure.

J'approuve la résolution où vous êtes de fuir ce misérable, si vous recevez le moindre encouragement de la part de votre oncle. Je hais cet homme: oui, je le hais cordialement, pour ses

(*) Clarisse proposoit à Miss Howe de se servir de la main de M. Hickman.

méthodes obliques & vexatoires. Le ſeul récit que vous m'en faites m'excède preſqu'autant que vous pouvez en être excédée. Mon Dieu, puiſſiez-vous recevoir quelque ouverture favorable, pour fuir cet inſenſé, ce miſérable!

J'ai de nouvelles raiſons de le ſouhaiter. Depuis deux heures j'ai fait la connoiſſance d'un homme qui eſt au fait d'une bonne partie de ſon hiſtoire privée. Votre homme, ma chère, eſt réellement un infâme, un homme exécrable, & l'on m'a promis encore d'autres détails. (b) Je vous aſſure, ma chère amie, qu'eût-il une douzaine de vies, ſi tout ce qu'on m'a dit eſt vrai, il devroit les avoir perdues toutes, & être mort *il y a vingt crimes*. (*)

Si vous daignez jamais avoir la condeſcendance de vous entretenir familièrement avec lui, demandez-lui des nouvelles de Miſs Betterton, & ce qu'elle eſt devenue : s'il tergiverſe, s'il a recours aux ſubterfuges, faites-lui les mêmes queſtions ſur Miſs *Lockyer*. — Ah! ma chère, cet homme eſt un miſérable.

Votre oncle ſera ſondé, comme vous le déſirez, & ſans aucun délai : mais je doute du

---

(*) M. Lovelace relève dans la ſuite avec colère cette manière de compter ſes années.

ſuccès, par quantité de raiſons. Il n'eſt pas aiſé de deviner quel effet le ſacrifice de votre bien pourra produire ſur certaines gens ; & ſi cette affaire en étoit à ſon point déciſif, je ne devrois pas vous permettre de vous dépouiller volontairement.

Comme votre Hannah ne ſe rétablit point, je vous conſeillerois, s'il eſt poſſible, d'attacher Dorcas à vos intérêts. Ne lui avez-vous pas marqué trop de dédain? C'eût été manquer de politique.

Je voudrois auſſi que vous puſſiez vous procurer quelques lettres de votre tyran. Sûrement un homme d'un caractère auſſi négligent n'eſt pas toujours ſur ſes gardes. S'il a des précautions extraordinaires, & ſi vous ne pouvez engager votre Dorcas à vous ſervir, tous deux me ſont ſuſpects. Faites lui dire de monter, lorſqu'il eſt à écrire, ou lorſqu'il a ſes papiers épars autour de lui, & ſurprenez-le dans quelque négligence. Ces ſoins, je l'avoue, reſſemblent à ceux que nous prenons dans une hôtellerie, lorſque la crainte d'un voleur fait viſiter tous les recoins, & qu'on ſeroit mortellement effrayé néanmoins, ſi l'on en découvroit un. Mais il vaut mieux le trouver tandis qu'on eſt debout & les yeux ouverts, que d'être atta-

quée la nuit dans fon lit & pendant le fommeil.

Je fuis charmée que vous ayez enfin vos habits. Mais point d'argent ! point de livres ; à l'exception d'un *Spira*, d'un *Drexel*, d'une *pratique de piété !* ceux qui vous envoyent le dernier auroient dû le garder pour eux-mêmes. Mais détournons les yeux de cet odieux fujet.

Vous m'avez extrêmement alarmée par l'annonce de fon entreprife, pour fe faifir d'une de mes lettres. Je fais par mes nouvelles informations qu'il eft le chef d'une troupe de brigands, (ceux parmi lefquels il vous a produite étoient apparemment du nombre) qui fe prêtent la main pour trahir d'innocentes créatures, & qui ne font pas difficulté d'employer enfuite la violence. S'il venoit à favoir avec quelle liberté je le traite, je ne voudrois plus fortir fans efcorte.

Je fuis fâchée de vous l'apprendre ; mais j'ai de fortes raifons de croire que votre frère n'a pas renoncé à fon extravagant complot. Une forte de matelot à face brûlée du foleil, qui me quitte en ce moment, m'eft venu dire, avec un air de myftère, que le capitaine Singleton auroit un grand fervice à vous rendre, s'il pouvoit obtenir l'honneur de vous parler.

J'ai répondu que j'ignorois votre retraite. Cet homme étoit trop bien inſtruit, pour me laiſſer pénétrer l'objet de ſa commiſſion.

J'ai paſſé deux heures entières à pleurer, après avoir lu celle de vos lettres qui accompagnoit l'exhortation de votre couſin Morden (*). Ma très-chère amie, ne vous abandonnez pas vous-même. Permettez à votre Anne Howe de ſuivre le mouvement de cette tendre amitié, qui ne fait de nous qu'une ſeule ame, & d'employer tous ſes efforts pour vous donner un peu de conſolation.

Je ne ſuis pas étonnée des réflexions mélancoliques que je vois répandues dans vos lettres, ſur la démarche à laquelle vous avez été d'un côté pouſſée par la violence, & de l'autre attirée par l'artifice. Etrange fatalité! il ſemble que le deſſein du ciel ſoit de montrer la vanité de tout ce qu'on appelle prudence humaine. Je ſouhaite, ma chère, que vous & moi, comme vous le dites, nous ne nous ſoyons pas trop enflées du ſentiment intérieur de notre ſupériorité ſur beaucoup d'autres. Je ne vais pas plus loin. Les ames foibles ſont portées à chercher des raiſons au dehors, pour expliquer tous

(*) Voyez Lettre XL de ce vol.

les événemens extraordinaires. Il eſt plus juſte & plus sûr de nous en prendre à nous ou à nos plus chers amis, qu'à la Providence, qui ne peut avoir que des vues ſages dans toutes ſes diſpenſations.

Mais ne croyez pas, comme vous me l'avez marqué dans une de vos lettres (*), que votre diſgrace ne ſoit propre qu'à ſervir d'avertiſſement. Vous ſerez en même-temps un auſſi excellent exemple, que vous ayez jamais eſpéré de l'être dans des circonſtances plus heureuſes. Ainſi l'hiſtoire de vos malheurs aura une double force pour ceux qui en ſeront inſtruits. Car s'il arrivoit qu'un mérite tel que le vôtre ne vous aſſurât point un noble & généreux traitement de la part d'un libertin, qui s'attendroit jamais à trouver la moindre reſſource d'honnêteté dans les hommes de ce caractère?

Si vous vous croyez inexcuſable d'avoir fait une démarche qui vous expoſe à la mauvaiſe foi d'un homme, ſans avoir eu l'intention de fuir avec lui; que doivent penſer d'elles-mêmes toutes ces créatures étourdies, qui, ſans la moitié de vos motifs & de vos ſouffrances, ſans aucun reſpect pour la bienſéance, ſautent

(*) Voyez Lettre XXXVIII, Tome III.

les murs, descendent par les fenêtres, & passent dans un même jour de la maison d'un père au lit de leur séducteur?

Si vous vous reprochez avec tant de rigueur d'avoir résisté aux défenses des plus raisonnables parens du monde, à des défenses même qui n'ont eu d'abord que la moitié de leur force, que doivent faire ces filles endurcies qui ferment volontairement l'oreille aux plus sages conseils ; & dans les circonstances peut-être où leur ruine & leur malheur sont visiblement le fruit d'une indiscrétion préméditée?

Enfin, vous serez, pour tous ceux qui apprendront votre histoire, un parfait modèle de cette vigilance & de cette réserve, par laquelle une personne prudente, qu'on suppose un peu égarée du chemin, s'efforce de réparer son erreur, & sans perdre une fois de vue son devoir, fait tout ce qui dépend d'elle pour rentrer dans le sentier hors duquel on peut dire qu'elle a plutôt été poussée, qu'elle ne s'en est éloignée volontairement.

Allons, allons, ma très-chère amie ; occupez-vous de ces réflexions : & loin de tomber dans l'abattement, ne cessez pas de travailler de toutes vos forces à rectifier ce que vous jugez répréhensible & défectueux. Il peut encore arriver

arriver qu'à la fin votre erreur ne mérite pas le nom d'infortune, furtout lorfque votre volonté n'y a pas eu plus de part.

Et je dois vous dire en vérité que fi j'emploie les termes d'*égarement* & d'*erreur*, c'eft par déférence pour la difpofition qui vous porte vous-même à vous accufer fi librement, & par refpect pour l'opinion d'une perfonne à qui j'en dois beaucoup. Car je fuis perfuadée au fond de ma confcience, que votre conduite peut être juftifiée fur tous les articles; & qu'il n'y a de blâmables, dans votre aventure, que ceux qui n'ont pas d'autre moyen pour s'abfoudre, que de vous condamner.

Cependant je prévois que les triftes réflexions qui coulent trop fouvent de votre plume, fe mêleront toujours à vos plaifirs, quand vous deviendriez la femme de Lovelace, & quand vous trouveriez en lui le meilleur de tous les maris.

Vous étiez infiniment heureufe avant que de l'avoir connu; heureufe au-delà des bornes de la condition humaine. Tout le monde vous rendoit une efpèce de culte. L'envie même qu'on a vu dans ces derniers temps lever contre vous fa tête venimeufe, étoit forcée au filence, à l'admiration, par la fupériorité de vo re mérite.

Vous étiez l'ame de toutes les compagnies où vous paroiſſiez. J'ai vu des perſonnes plus âgées que vous, refuſer de donner leur avis ſur un ſujet, avant que vous euſſiez expliqué le vôtre; ſouvent pour s'épargner la mortification de ſe rétracter après vous avoir entendue. Cependant avec tous ces avantages, la douceur de vos manières, votre modeſtie, votre affabilité, rendoient la déférence que tout le monde avoit pour vos ſentimens & pour votre ſupériorité, également prompte & ſincère. On voyoit ſenſiblement que vous n'étiez pas tentée de vous en faire un triomphe. Vous aviez, ſur tous les points où vous l'emportiez, quelque choſe d'agréable à dire, qui relevoit le cœur de ceux à qui vous aviez fermé la bouche, & qui laiſſoit chacun ſatisfait de ſoi-même, en vous cédant la palme.

Si l'on parloit de beaux ouvrages, c'étoit les vôtres qu'on citoit, ou qu'on montroit pour exemples. On n'a jamais nommé, jamais vanté de jeunes perſonnes qu'après vous & au ſecond rang, pour la diligence, l'économie, la lecture, l'écriture, la mémoire, la facilité à acquérir toutes les connoiſſances eſtimables, & pour les grâces mêmes plus enviées de la figure & de l'ajuſtement, dans leſquelles on vous reconnoiſ-

ſoit une élégance & des agrémens inimitables.

Les pauvres vous béniſſoient à chaque pas que vous faiſiez. Les riches vous regardoient comme leur gloire, & tiroient vanité de n'être pas obligés de deſcendre de leur claſſe, pour trouver un exemple qui lui fît honneur.

Quoique tous les déſirs des hommes fuſſent tournés vers vous, quoique leurs yeux ne cherchaſſent que vous, malgré votre jeuneſſe, il n'y en a pas un de ceux qu'on vous a préſentés, qui, s'il n'eût été encouragé par des vues de jalouſie ou d'intérêt ſordide, eût oſé lever les yeux & porter ſes prétentions juſqu'à vous.

Dans une ſituation ſi fortunée, & faiſant le bonheur de tout ce qui ſe trouvoit dans votre ſphère, pouviez-vous croire qu'il ne vous arriveroit rien de nature à vous convaincre que vous n'étiez pas diſpenſée du ſort commun; que vous n'étiez pas abſolument parfaite, & que vous ne deviez pas vous attendre à paſſer au travers de cette vie, ſans épreuve, ſans tentation & ſans infortune?

Il faut avouer que vous ne pouviez être attaquée plutôt ni avec plus de force, par des épreuves & des tentations dignes de votre vertu & de votre prudence : vous étiez ſupérieure, il faut en convenir, à toutes les tentations com-

munes. (¶) Car la plupart des peines qui tombent dans le lot des mortels vulgaires, ne font-ce pas eux-mêmes qui fe les attirent, foit par l'excès de leurs défirs, foit par le défaut de mérite? Deux reproches dont vous êtes également exempte. (♭) Ce devoit donc être quelque homme fait exprès, ou quelque efprit plus méchant fous la forme d'un homme, qui fût envoyé pour faire le fiége de votre cœur; tandis que quantité d'autres efprits de la même malice, en même nombre qu'il y a de perfonnes dans votre famille, auroient la permiffion de s'emparer, à quelque heure ténébreufe, des cœurs de tous vos proches, de s'y établir peut-être, & d'en régler tous les mouvemens fur ceux du féducteur pour vous irriter, vous exciter, vous pouffer à la fatale entrevue.

Ainfi tout examiné, il femble, comme je l'ai dit fouvent, qu'il y ait une forte de deftin dans votre erreur, fi c'en eft une; & qu'elle n'ait peut-être été permife que pour donner par vos fouffrances une exemple plus utile que vous ne l'euffiez donné dans une vie exempte de tout reproche. Car l'*adverfité*, ma chère, eft *votre faifon brillante*, & je vois évidemment qu'elle vous fera dévoiler des grâces & des beautés, qu'on n'auroit jamais apperçues dans ce cours

de prosperités qui vous ont accompagnée depuis le berceau ; quoiqu'on ait vu que cette prospérité vous sied admirablement, & que tout le monde vous en ait jugée digne.

Le malheur est, que cette épreuve sera nécessairement douloureuse pour vous. Elle l'est bien aussi pour moi, elle l'est pour tous ceux qui vous aimoient, qui vous jugeoient faite pour être un modèle admiré de toutes les vertus, proposé à l'imitation, & non pour servir de but, comme vous commencez à l'éprouver, aux traits de l'envie.

Que toutes ces réflexions aient auprès de vous, ma chère, le poids qu'elles méritent. Alors, comme les imaginations ardentes ne sont pas sans un mélange d'enthousiasme, votre Anne Howe, qui croit remarquer, en lisant sa lettre, plus d'élévation qu'à l'ordinaire dans son style, se flattera d'avoir été comme inspirée pour la consolation d'une amie souffrante, qui, soumise si jeune à de si rudes épreuves, pourroit, dans l'abattement de ses esprits & dans le nuage de sa tristesse, n'avoir pas quelquefois la force de percer les ténèbres qui lui cachent l'aurore d'un plus beau jour.

LETTRE XLV.

Miss CLARISSE HARLOWE *à Miss* HOWE.

Vendredi, 12 *Mai.*

JE dois me taire, ma ſublime amie, en recevant des louanges qui oppriment mon cœur par le ſentiment intérieur de mon indignité; quoiqu'en même-temps votre généreuſe intention ait la force de relever mon courage. Qu'il y a de charme à ſe voir ſi élevé dans l'eſtime des perſonnes qu'on aime, & à trouver des ames capables de porter l'amitié au-delà des rapports corporels, au-delà des liens du ſang! Quel que ſoit le temps, ma chère, qu'on doive nommer *ma ſaiſon brillante*, la vôtre eſt l'adverſité d'une amie. Je ne ſais s'il m'eſt permis de regretter mes afflictions, lorſqu'elles vous donnent occaſion d'exercer ſi glorieuſement des qualités, qui non-ſeulement ennobliſſent notre ſexe, mais qui élèvent la dignité de la nature humaine.

Souffrez que je paſſe à des ſujets moins agréables. Je ſuis fâchée que vous ayez lieu de croire que les projets de Singleton ſubſiſtent encore. Mais qui ſait ce que ce matelot avoit à propoſer?

Cependant si l'on avoit eu quelque vue favorable, il n'y a pas d'apparence qu'on eût employé cette voie.

Soyez sûre, ma chère, qu'il n'y a aucun danger pour vos lettres. J'ai pris occasion de l'entreprise hardie de M. Lovelace, comme je vous ai marqué que je me le proposois, de le tenir éloigné depuis; dans la vue d'attendre ce que j'ai à me promettre de mon oncle, & de me conserver la liberté d'embrasser les ouvertures favorables que je ne cesse pas d'espérer. Cependant il m'a fort importunée; & je n'ai pu l'empêcher de m'amener deux fois M. Mennell, qui est venu de la part de Mde. Fretchvill pour m'entretenir de la maison. Si j'étois obligée de faire la paix avec lui, je me croirois propre à me causer sans cesse du mal à moi-même.

A l'égard de ses crimes nouvellement découverts, & du conseil que vous me donnez de me procurer quelqu'une de ses lettres & de m'attacher Dorcas, ces soins demanderont plus ou moins mon attention, suivant les espérances que je recevrai du côté de mon oncle Harlowe.

J'ai du chagrin que la santé de ma pauvre Hannah ne se rétablisse pas: ayez la bonté, ma chère, de vous informer pour moi si sa situation ne l'expose pas à quelque besoin.

Je ne fermerai pas cette lettre jusqu'à demain au soir ; car je suis résolue d'aller à l'église, autant pour mon devoir, que pour essayer si j'ai la liberté de sortir quand il me plaît, sans être accompagnée, ou suivie.

Dimanche, 14 Mai.

Il ne m'a pas été possible d'éviter un petit débat avec M. Lovelace. J'avois donné ordre qu'on fît venir un carrosse à la porte. Apprenant qu'il y étoit, je suis sortie de ma chambre pour m'y rendre ; j'ai rencontré mon Argus au haut de l'escalier, un livre à la main, mais sans épée & sans chapeau. — Il m'a demandé d'un air fort grave, quoique respectueux, si j'allois sortir. — Je lui ai dit que c'étoit mon dessein. — Il m'a priée de lui permettre de m'accompagner, si j'allois à l'église. — Je l'ai refusé, — Il s'est plaint amèrement de la manière dont je le traite ; & pour le monde entier, m'a-t-il déclaré, il ne voudroit pas avoir une seconde semaine à passer, telle que la dernière.

Je lui ai confessé naturellement que j'avois fait quelques démarches du côté de ma famille, & que j'étois résolue de ne voir personne, jusqu'à-ce que j'en eusse appris le succès. Il a rougi ; il a marqué de l'étonnement. Mais étouffant quelque chose qu'il paroissoit prêt à dire, il

m'a repréfenté quel danger j'avois à craindre de la part de Singleton, & il a demandé de nouveau à m'accompagner. Enfuite il s'eft plaint de Mde. Fretchvill, qui fouhaite de paffer quinze jours de plus dans fa maifon. Elle voyoit, m'a-t-il dit, que j'avois peine à me déterminer à y entrer, & qui fait fur quoi l'on peut compter avec une femme fi vaporeufe ? Cette femaine, Mademoifelle, eft affurément bien malheureufe. Car fi je n'avois pas été fi mal dans vos bonnes grâces, vous feriez maîtreffe à préfent de cette maifon; & vraifemblablement vous y auriez déjà ma coufine Montaigu, ou même ma tante avec vous.

Ainfi, Monfieur, lui ai-je répondu, en admettant ce que vous dites, votre coufine ne peut donc venir chez Mde. Sinclair ? Quelles font, je vous prie, fes objections contre Mde. Sinclair ? Une maifon dans laquelle vous croyez que je puis paffer un mois ou deux ne peut-elle convenir à aucune de vos parentes pour quelques jours ? Et puis, Mde. Fretchvill qui *prend auffi de nouveaux délais* ! Là-deffus, je l'ai pouffé, pour me faire un paffage, & j'ai defcendu rapidement l'efcalier.

Il a crié à Dorcas de lui apporter fon épée & fon chapeau; & fe hâtant de me devancer, il s'eft placé entre moi & la porte. Là, il m'a

ſuppliée encore de lui accorder la permiſſion de m'accompagner. Mde. Sinclair eſt venue à l'inſtant. Elle m'a demandé ſi je ſortirois ſans avoir pris une taſſe de chocolat. Ce que je ſouhaiterois, lui ai-je dit, c'eſt que vous vouluſſiez engager ce Monſieur à aller le prendre avec vous. J'ignore ſi j'ai ou non ici la liberté de ſortir ſans ſa permiſſion ; & me tournant vers lui, je l'ai prié de m'apprendre s'il me tenoit ici ſa priſonnière. Dorcas lui ayant apporté ſon épée & ſon chapeau, il a lui-même ouvert la porte de la rue ; & pour toute réponſe, il m'a pris la main, malgré ma réſiſtance, & m'a conduite fort reſpectueuſement au carroſſe. Les paſſans ſe ſont arrêtés, ont paru ſurpris, & ſe ſont parlé à l'oreille. Mais il eſt d'une figure ſi gracieuſe, & toujours mis ſi galamment, qu'il attire ſur lui les yeux de tout le monde. Je ſouffrois de me voir ainſi expoſée aux regards. Il eſt monté dans le carroſſe après moi, & le cocher a pris le chemin de Saint-Paul.

Il n'a rien manqué à ſes attentions dans le chemin & pendant l'office. Je me ſuis tenue dans la plus grande réſerve poſſible ; & ſans m'expliquer davantage, à notre retour, je me ſuis retirée dans ma chambre, où j'ai dîné ſeule, comme j'avois fait pendant la plus grande partie

de la semaine. Cependant lorsqu'il m'a vue dans cette résolution, il m'a dit qu'il continueroit à la vérité à garder un respectueux silence, jusqu'à-ce que je fusse informée du succès de mes démarches; mais qu'ensuite je devois m'attendre qu'il ne me laisseroit pas un moment de repos, jusqu'à-ce que j'eusse fixé son heureux jour; pénétré comme il étoit jusqu'au fond du cœur de mon humeur sombre, de mes ressentimens & de mes délais. Le misérable! lorsque je puis lui reprocher, à mon extrême regret, que le sujet de ses plaintes vient de lui-même! Ah! plaise au ciel que je reçoive d'heureuses nouvelles de mon oncle!

Adieu, très-chère amie. Cette lettre attendra l'arrivée de votre messager; & celle qu'il m'apportera de vous en échange demain, comme je l'espère, décidera sans doute de mon sort.



LETTRE XLVI.

Miss HOWE à Mde. JUDITH NORTON.

Jeudi, 11 *Mai.*

NE pourriez-vous, ma bonne Madame Norton, sans me nommer comme l'auteur de cet avis, moi qui suis haïe dans la famille, trouver quelque moyen de faire savoir à Mde. Harlowe, que dans une compagnie où le hasard nous a fait rencontrer, vous m'avez entendue assurer : « Que ma chère amie languit du désir « de se voir réconciliée avec ses proches ; que « dans cette espérance elle a refusé jusqu'à pré- « sent de prendre les moindres engagemens qui « pourroient être un obstacle ; qu'elle voudroit « éviter de donner à M. Lovelace le droit de « chagriner sa famille, par rapport à la terre « de son grand-père ; que tout ce qu'elle demande « encore est la liberté de vivre fille, & qu'à « cette condition, elle soumettra sa conduite & « sa terre à la volonté de son père ; que M. « Lovelace & tous ses amis la pressent continuel- « lement de conclure son mariage, mais que je « suis sûre qu'elle a si peu de goût pour cette

« alliance, à caufe de fes mœurs & de l'aver-
« fion qu'elle connoît pour lui à tous fes pro-
« ches, qu'avec un peu d'efpérance de récon-
« ciliation, elle cefferoit abfolument d'y penfer,
« pour fe rejeter uniquement fous la protection
« de fon père: mais que leur réfolution ne
« doit pas traîner en longueur, parce qu'elle fe
« trouveroit dans la néceffité de céder à des
« inftances continuelles, & qu'il ne dépendroit
« plus d'elle de prévenir des procédures défa-
« gréables. »

Je vous affure, Mde. Norton, fur ma confcience & mon honneur, que notre très-chère amie ignore abfolument le parti que je prends de vous écrire; & cette raifon m'oblige de vous apprendre en confidence fur quels motifs je m'y fuis déterminée. Les voici.

Elle m'a priée d'engager M. Hickman à faire quelques ouvertures dans la même vue à fon oncle Harlowe, mais indirectement, & comme de lui-même; dans la crainte, que fi cette démarche étoit fans fuccès, & que M. Lovelace, qui n'eft pas déjà content de fe voir fi peu avancé dans fon affection, vint à le découvrir, elle ne fe vît privée de la protection de tout le monde, & peut-être expofée à de fâcheux inconvéniens de la part d'un efprit fi hautain.

Avec cette autorisation de sa part, & le zèle que j'ai pour le succès de cette démarche, j'ai cru que, si le poids d'une aussi bonne femme, d'une aussi bonne mère & d'une aussi bonne sœur que Mde. Harlowe, étoit joint dans la même balance avec celui de M. Jules Harlowe, supposé qu'il veuille s'y prêter, il seroit bien difficile que ces deux forces réunies ne fissent pas une juste & puissante impression.

M. Hickman verra demain M. Jules Harlowe. Vous pourriez voir Mde. Harlowe dans l'intervalle. Si M. Hickman étoit écouté favorablement, il diroit à l'oncle, que vous avez vu Mde. Harlowe dans les mêmes intentions, & l'engageroit à délibérer avec elle sur les moyens de toucher les plus endurcis de tous les cœurs.

Voilà au vrai l'état de l'affaire, & le véritable motif de ma lettre. J'abandonne le tout à votre discrétion. Le succès est le plus ardent de mes vœux ; car mon opinion est que M. Lovelace ne peut jamais être digne de notre admirable amie : & je ne connois même aucun homme qui la mérite.

Je vous prie, prenez la peine de m'informer par quelques lignes du résultat de votre négociation. S'il n'est pas tel qu'on peut raisonnablement l'espérer, notre chère amie ne saura

rien de la démarche que je fais, & je vous demande en grâce qu'elle ne l'apprenne pas de vous. Ce feroit élargir les plaies d'un cœur déjà trop bleffé. Je fuis, ma chère & digne Mde. Norton, votre fervante & votre véritable amie.

ANNE HOWE.

LETTRE XLVII.

Madame NORTON à Mifs HOWE.

Samedi, 13 *Mai*.

MA CHÈRE DEMOISELLE,

J'AI le cœur navré de la néceffité où je fuis de vous dire que, dans les difpofitions préfentes de la famille, il n'y a rien à fe promettre des follicitations en faveur de ma très-chère Mifs Harlowe. Sa mère eft dans un état digne de compaffion. J'ai reçu d'elle une lettre des plus touchantes. Mais il ne m'eft pas permis de vous la communiquer. Elle me défend de faire connoître à perfonne qu'elle m'a écrit fur le fujet de fes peines, quoiqu'elle y ait été comme forcée pour foulager fon cœur. Ainfi je vous le dis en confidence.

J'efpère de la bonté du ciel que ma chère Mifs s'eft confervée fans tache ; j'efpère qu'il n'y a pas d'homme au monde qui foit capable d'un fi déteftable facrilège. Non, je ne crains aucune foibleffe d'une vertu fi folidement affermie. Que Dieu défende une ame fi pure des atteintes de la furprife & de la violence ! Soulagez mon cœur, ma chère Demoifelle, je vous en conjure, mon cœur cruellement inquiet, par deux mots de votre main, deux mots feulement, que vous aurez la bonté de donner au porteur, pour m'affurer auffi pofitivement qu'il vous fera poffible, que l'honneur de ma chère fille eft refpecté. S'il ne l'a pas été, il faut renoncer pour le refte de mes jours à toutes les confolations de la vie ; car je ne connois plus rien qui fût capable d'en procurer à la pauvre

JUDITH NORTON.



LETTRE XLVIII.

Miſs HOWE à Mde. NORTON.

Samedi au ſoir, 13 Mai.

CHÈRE & excellente femme, l'honneur de votre chère élève eſt ſans tache. Il doit l'être & le ſera toujours, en dépit des hommes & de l'enfer! S'il y avoit eu quelque eſpérance de réconciliation, mon unique vue étoit de l'arracher à cet homme-là. Ce que je puis dire à préſent, c'eſt qu'elle doit courir le riſque d'avoir un mauvais mari: elle, dont il n'y a pas d'homme qui ſoit digne!

Vous plaignez ſa mère! & moi, non. Je ne plaindrai point une mère qui ſe met dans l'impuiſſance de montrer ſa tendreſſe maternelle, & de l'humanité, pour acheter un miſérable & triſte repos, que le moindre vent peut troubler. (¶) Je hais les tyrans, ſous quelque forme qu'ils ſoient. Mais de tous les tyrans les plus odieux ſont un père & une mère; car il faut qu'ils n'aient pas d'entrailles. (♭) Non, je le répète, je n'en plains pas un ſeul; c'eſt à notre chère amie qu'eſt due toute la compaſſion. Sans eux

elle ne feroit jamais tombée dans les mains de cet homme-là. Elle eſt irréprochable. Vous ne ſavez pas toute ſon hiſtoire ! Quand je vous dirois qu'elle n'a pas eu l'intention de partir avec lui, ce ſeroit la juſtifier inutilement : ce ſeroit condamner ſeulement ceux qui l'ont pouſſée dans l'abîme, & celui qui doit être à préſent ſon refuge. Je ſuis votre ſervante & votre amie ſincère.

ANNE HOWE.

LETTRE XLIX.

Mde. HARLOWE à Mde. NORTON.

(Cette lettre n'a été communiquée qu'après la fin de l'hiſtoire, & lorſqu'on a formé ce recueil.)

Samedi, 13 *Mai.*

J'EXÉCUTE ma promeſſe, en répondant par écrit à vos informations. Mais gardez-vous de dire à perſonne, ni à la Betty de ma fille Bella, qui, à ce que j'apprends, vous rend quelquefois viſite, ni à la pauvre malheureuſe elle-même, à perſonne en un mot, que je vous écris. Je vous l'enjoins abſolument. J'ai le cœur plein — je me

ſoulagerai peut-être en prenant la plume ; & peut-être m'abandonnerai-je au récit des peines qui me pèſent le plus ſur le cœur, ſans me borner ſtrictement au ſujet préſent de ma réponſe.

Vous ſavez combien cette ingrate créature nous a toujours été chère. Vous ſavez quel plaiſir nous nous faiſions de nous joindre à ceux qui la voyoient ou qui converſoient avec elle, pour la louer & pour l'admirer. Il nous arrivoit même aſſez ſouvent de paſſer les bornes d'une certaine modeſtie, qui devoit nous rendre plus réſervées, parce que c'étoit notre fille. Mais nous penſions qu'il y avoit plus à craindre, de marquer de l'aveuglement & de l'affectation en refuſant nos louanges à un mérite ſi viſible, que de nous attirer un reproche d'orgueil & de partialité en louant ce qui nous appartenoit.

Ainſi lorſqu'on nous félicitoit d'avoir une telle fille, nous recevions ce compliment ſans en rien retrancher. Si l'on nous diſoit, *vous êtes heureux d'avoir un pareil enfant*, nous convenions que jamais parens n'avoient été plus heureux dans une fille. Si l'on obſervoit particulièrement le reſpect qu'elle avoit pour nous, *il eſt vrai*, diſions-nous, *qu'elle n'a jamais manqué à ſon devoir.* Si nous entendions dire : *Miſs Clariſſe a de l'eſprit & de la pénétration fort au-delà de ſon âge*; loin

de le désavouer, nous ajoutions : *Et son jugement n'est pas moins extraordinaire que son esprit.* Si l'on vantoit sa prudence, & cette préméditation qu'on voyoit suppléer en elle au défaut des années & de l'expérience ; nous répondions avec une sorte de vanité : *Il est vrai que personne ne se fait scrupule de prendre des leçons de Clarisse Harlowe.*

Pardonnez-moi : oh pardonnez-moi, ma chère Norton. Mais je sais que vous me pardonnez : car cet enfant étoit aussi le vôtre, lorsqu'il n'y avoit rien à lui reprocher : il faisoit votre gloire comme la mienne.

Mais n'entendiez-vous pas les étrangers, lorsqu'ils la voyoient passer à l'église, qui, s'arrêtant pour l'admirer, la nommoient une créature angélique, pendant que ceux de qui elle étoit connue, croyoient avoir dit assez, en répondant : Quoi ! c'est Miss Clarisse Harlowe ! comme si tout le monde eût été obligé de connoître Miss Clarisse Harlowe, ou d'avoir entendu parler d'elle & de ses perfections. De son côté accoutumée dès l'enfance aux louanges, l'habitude lui en étoit trop familière pour produire la moindre altération dans sa marche ni dans ses regards.

Pour moi je ne pouvois me dérober un

plaisir, qui avoit peut-être sa source dans une vanité répréhensible, lorsqu'on me parloit ou qu'on s'adressoit à moi comme à la mère d'une si charmante fille. M. Harlowe & moi, nous nous en aimions d'avantage l'un l'autre, pour la part que nous avions eue à cette admirable enfant.

Encore, encore un peu d'indulgence pour ces tendres effusions d'un cœur maternel, qui a besoin de s'épancher ! Je m'arrêterois volontiers éternellement sur le souvenir de ce qu'elle étoit : ne fût-ce que pour écarter de mon esprit l'image de ce qu'elle est devenue. Toute jeune qu'elle étoit, je pouvois déposer toutes mes peines dans son sein, sûre de trouver dans sa prudence de sages conseils & des consolations : & les unes & les autres insinués d'une maniére si humble, si respectueuse, qu'elle vous faisoit oublier les différences d'âge & de caractère qui séparent une mère de sa fille ; pas la moindre licence qui pût blesser le respect & la convenance ; pas la moindre de ces indiscrétions qu'une mère auroit pu appréhender de toute autre fille qu'elle. Elle faisoit notre gloire au dehors, & nos délices dans l'intérieur de la maison. Entre ses parens, chacun étoit passionné pour sa compagnie. Ils se la disputoient entr'eux. Son père

& moi, nous ne l'accordions qu'à regret à ses oncles Harlowe, & à sa tante & son oncle Hervey. Jamais d'autre différend dans la famille, qu'à l'occasion de ses visites, & du temps qu'elle devoit passer chez l'un ou chez l'autre. Jamais elle n'a reçu de nous d'autres marques d'humeur, que celles des amans ; c'est-à-dire, des reproches tendres, lorsqu'elle s'enfermoit trop long-temps pour ces charmantes & utiles occupations, dont toute la maison néanmoins tiroit de si grands avantages.

Nos autres enfans (quoiqu'ils aient toujours été de bons enfans) avoient peut-être raison de se croire un peu négligés. Mais ils sentoient si bien eux-mêmes la supériorité de leur sœur, que reconnoissant l'honneur qu'elle faisoit à la famille, ils s'avouoient éclipsés par elle, sans la regarder d'un œil d'envie. Et vraiment frère & sœur, aucun dans sa propre opinion, ne se croyoit assez égal à elle, pour concevoir de l'envie à la vue des perfections qui n'excitoient que l'émulation. Clary, vous le savez, ma chère Norton, donnoit du lustre à toute notre famille.

Et ses talens acquis! son savoir, son habileté dans la musique, la beauté de ses ouvrages d'aiguille, cette élégance dans la manière de se mettre, qui étoit admirée de toutes les dames

du voisinage, au point de leur faire dire qu'elles n'avoient pas besoin de faire venir des modes de Londres, & que le goût de Clarisse Harlowe en étoit le meilleur modèle, parce que son choix pris dans la nature étoit fort au-dessus des recherches de l'art : son air aisé & tous les charmes de sa personne ; ses profondes lectures, dont le fruit augmenté par ses réflexions ne changeoit rien à ses manières ouvertes & ne diminuoit pas son modeste enjouement ? Oh ma chère Norton ! quel précieux enfant j'avois autrefois dans ma Clary Harlowe !

Tout ce que je vous dis ici, vous savez qu'elle l'étoit, & plus encore ; car une partie de ses perfections venoit de vous, & vous lui aviez donné, avec le lait, ce qu'on ne pouvoit attendre de toute autre nourrice.

Et croyez-vous, ma digne femme, croyez-vous que la chûte volontaire d'un enfant si précieux puisse jamais être pardonnée ? Peut-elle croire elle-même que l'abus de tant de talens, qui lui ont été confiés par le ciel, ne mérite pas le plus sévère châtiment ?

Sa faute a été une faute préméditée, où l'artifice & la ruse ont joué leur rôle. Elle a trompé l'attente de tout le monde : c'est une tache pour

tout fon fexe, comme pour la famille dont elle eft fortie.

Quelqu'un fe feroit-il imaginé qu'une jeune perfonne de fon caractère, qui avoit fauvé fa trop vive amie du danger d'époufer un libertin, prendroit la fuite elle-même avec le plus infâme & le plus renommé de tous les libertins, avec un homme dont elle connoiffoit les mœurs pires mille fois que celles de l'homme dont elle avoit fauvé fon amie ; avec un homme contre lequel elle devoit être fi bien prémunie ; avec un homme qui a tenu la vie de fon frère entre fes mains, & qui n'a pas ceffé un moment de nous braver tous.

Penfez-y pour moi, ma bonne Norton ; jugez combien je dois être malheureufe, & comme femme, & comme mère. Que de jours d'affliction ! que de nuits paffées dans l'infomnie ! obligée néanmoins d'étouffer le chagrin qui me ronge, pour adoucir le reffentiment d'efprits violens, & l'empêcher d'éclater par de nouveaux défaftres! ô cruelle, cruelle fille! avoir fi bien connu ce qu'elle faifoit! avoir été capable d'en foutenir toutes les conféquences ! elle que nous aurions crue difpofée à fouffrir la mort, plutôt que d'avoir fait ce qu'elle a fait !

Sa prudence fi long-temps éprouvée ne lui

laiſſe aucune excuſe. Comment pourrois-je donc entreprendre de plaider pour elle, quand l'indulgence maternelle me porteroit moi-même à lui pardonner? D'ailleurs toute l'humiliation que nous avions à craindre de cette diſgrace n'eſt-elle pas déjà tombée ſur nous? Manque-t-il quelque choſe à la ſienne?

Si le dégoût la prend aujourd'hui pour les mœurs de ſon libertin, n'avoit-elle pas la même raiſon d'en reſſentir avant ſa fuite? En auroit-elle ſouffert par ſa propre expérience? Ah! ma chère digne femme, je doute, je doute..... Le caractère de l'homme ne feroit-il pas douter d'un ange, s'il lui tomboit un ange entre les mains? Le public en jugera dans le plus mauvais ſens, & j'apprends qu'il l'a déjà fait. Son père le craint; ſon frère l'entend dire: que puis-je faire?

Elle connoiſſoit notre antipathie pour lui, auſſi bien que ſon caractère. Il faut donc, pour faire naître de *nouveaux* motifs, qu'il y ait quelque *nouvelle raiſon*. — O ma chère Mde. Norton! comment pourrai-je, comment pouvez-vous ſupporter les craintes où ces idées nous conduiſent! *Il la preſſe continuellement*, m'avez-vous dit, *de l'épouſer*, *& tous ſes parens la ſollicitent auſſi*. Elle a ſes raiſons ſans doute,

elle a ses raisons pour s'adresser à nous, & l'on pallie son crime pour nous la ramener flétrie de quelque nouvelle disgrace. Dans quels précipices une première & criminelle démarche ne conduit-elle pas un cœur égaré ? Il n'est que trop vraisemblable qu'on cherche à nous sonder, pour ménager la vanité d'un esprit rebelle, qui se réserve le pouvoir de nier ou de se rétracter au besoin.

Mais enfin quand j'aurois du penchant à plaider pour elle, c'est à présent le moins favorable de tous les temps : à présent que mon frère Jules (comme il est venu exprès hier au soir nous le dire) a rejeté les sollicitations de M. Hickman, & qu'il en a été applaudi dans la famille : à présent, que mon frère Antonin pense à faire passer ses grands biens dans une autre maison ; elle-même s'attendant sans doute à rentrer dans la terre de son grand-père, en conséquence d'une réconciliation, & comme en récompense de sa faute, & s'en tenant d'ailleurs aux termes qu'elle offroit auparavant, & qui ont déjà été refusés ; refusés, je puis le dire, sans qu'il y ait eu de ma faute !

Vous ferez sur toutes ces raisons une réponse telle que le cas l'exige. Dans les conjonctures présentes, parler pour elle, ce seroit renoncer

à tout le repos de ma vie. Que le ciel lui pardonne ! Si je lui pardonne auſſi, mon exemple ne ſera ſuivi de perſonne. Pour votre intérêt, comme pour le mien, qu'on ne ſache pas même que vous & moi nous ayons mis ce ſujet en délibération, & je vous recommande de ne m'en plus reparler ſans ma permiſſion particulière ; car, ô ma chère & digne Norton ! c'eſt me faire ſaigner inutilement le cœur par autant de ruiſſeaux que j'ai de veines.

Cependant ne me croyez pas inſenſible à de véritables marques de pénitence & de remords. — Mais quel tourment c'eſt, d'avoir de la bonne volonté ſans aucun pouvoir !

Adieu, adieu. Que le ciel nous envoye de la conſolation à toutes deux ! & qu'il inſpire à cette fille autrefois ſi chère, (hélas! elle me le ſera toujours ; car une mère peut-elle oublier ſon enfant ?) le repentir, un véritable & profond repentir ! & puiſſe-t-il ſatisfaire ſa ſainte volonté, ſans la punir ſuivant toute l'énormité de ſa faute ! C'eſt la prière de votre ſincère amie.

CHARLOTTE HARLOWE.

LETTRE L.

Miss HOWE *à Miss* CLARISSE HARLOWE.

Dimanche, 14 *Mai.*

J'IGNORE, ma chère, comment vous êtes actuellement avec M. Lovelace; mais quelque méchant que soit l'homme, j'appréhende beaucoup que vous ne soyez obligée de le prendre pour votre seigneur & maître.

Je l'ai fort maltraité dans ma dernière lettre. Je venois d'apprendre quelques-unes de ses bassesses, lorsque j'ai pris la plume, & mon indignation étoit fort échauffée. Mais après un peu de réflexion, & sur d'autres recherches, je trouve que les faits dont on le charge, sont tous assez anciens, & qu'ils ne sont pas postérieurs du moins au temps depuis lequel il a cherché à vous plaire : c'est dire quelque chose en sa faveur. La conduite généreuse qu'il a tenue à l'égard de la petite fille de l'hôtellerie, est un exemple plus récent à son avantage ; sans parler du témoignage que tout le monde rend à sa bonté pour ses gens & pour ses fermiers. J'approuve beaucoup aussi la proposition qu'il vous

fait d'entrer dans la maiſon de Mde. Fretchwill, pendant qu'il continuera de demeurer chez l'autre veuve, & juſqu'à ce que vous ſoyez convenu tous deux de n'occuper qu'une ſeule maiſon. C'eſt une affaire que je ſouhaiterois voir déjà conclue. Ne manquez point d'accepter cette offre; (du moins ſi vous ne vous rencontrez pas bientôt à l'autel) & procurez-vous la compagnie d'une de ſes couſines.

Une fois mariée, je ne puis m'imaginer que vous ayez de grands malheurs à craindre, quoique moins heureuſe peut-être avec lui que vous ne méritez de l'être. Les fonds qu'il poſsède dans ſa province, les biens qui doivent lui revenir, l'attention qu'il donne à ſes affaires, & à ſe conſerver libre de toute charge ; votre mérite, & ſon orgueil même, me paroiſſent des ſûretés raiſonnables pour vous. Quoique chaque trait particulier que j'apprends de ſa méchanceté me bleſſe & m'irrite ; cependant après tout lorſque je me donne le temps de réfléchir, ce qu'on m'a dit à ſon déſavantage ſe trouvoit déjà compris dans le portrait général que l'intendant congédié de ſon oncle faiſoit de lui, & qui vous a été confirmé par Mde. Greme, & à moi par Mde. Forteſcue, comme je vous en ai inſtruite. Je ne vois rien par conſéquent qui

doive vous cauſer de grandes inquiétudes ſur l'avenir, que pour ſon propre bien, & pour le mauvais exemple qu'il pourroit dans la ſuite donner à ſa propre famille. Il eſt vrai que c'eſt là un aſſez grand ſujet d'inquiétude : mais ſi vous le quittez à préſent, ſoit malgré lui, ſoit de ſon conſentement, ſa fortune & ſes alliances étant ſi conſidérables, ſa perſonne & ſes manières ſi engageantes, & tout le monde vous trouvant auſſi excuſable par ces raiſons que par la folie de vos parens ; cette démarche auroit une aſſez mauvaiſe apparence pour votre réputation. Il me ſemble donc, après y avoir penſé long-temps, que je ne puis vous donner ce conſeil, tant que vous n'avez aucune raiſon de vous défier de ſon honneur. Puiſſe la vengeance éternelle s'attacher ſur le monſtre, s'il donne jamais lieu à des craintes de cette nature !

J'avoue qu'il y a quelque choſe d'inſupportable dans la conduite qu'il tient avec vous. Sa réſignation à vos délais & ſa patience pour l'éloignement où vous le tenez, à l'occaſion d'une faute qui doit lui paroître bien plus légère que la punition, me paroiſſent tout-à-fait inexplicables. Il doute de votre tendreſſe pour lui; voilà ce que je trouve de plus probable : mais vous devez être ſurpriſe de lui voir ſi peu d'ar-

deur, lorſqu'il a en quelque ſorte ſous ſa main un ſi rare bonheur.

Ce que vous venez de lire, vous a fait juger ſans doute du ſuccès de la conférence entre M. Hickman & votre oncle. Je ſuis irritée, furieuſe, ſans exception, contre tous ces gens-là. Sans exception, je le répète; car j'ai fait ſonder le crédit de votre bonne Norton ſur l'eſprit de votre mère, dans la même vue qui a fait agir M. Hickman auprès de votre oncle : je m'étois propoſé d'abord de vous faire un ſecret de cette démarche. Jamais on n'a vu dans le monde des *brutes* ſi déterminées. Pourquoi m'arrêter au détail? Je ſerois bien aiſe pourtant de pouvoir faire une exception en faveur de votre mère.

Votre oncle ſoutient que vous êtes *perdue*. « Il ſe perſuade tout, dit-il, au déſavan- « tage d'une créature qui a pu s'enfuir avec « un homme ; ſurtout avec un homme tel « que Lovelace. Ils s'attendoient bien à vous « entendre parler de réconciliation, lorſqu'il « vous ſeroit arrivé quelque accablante diſ- « grace ; mais ils étoient tous réſolus de ne pas « ſe remuer d'un pas en votre faveur, s'agit- « il de vous ſauver la vie. »

Ma très-chère amie, déterminez-vous à faire valoir vos droits. Redemandez ce qui eſt à

vous, & prenez le parti d'aller vivre comme vous le devez, dans votre propre maiſon. Alors ſi vous ne vous mariez pas, vous aurez le plaiſir de voir ces miſérables ramper devant vous, dans l'eſpérance d'une réverſion de votre fortune.

On vous accuſe, comme votre tante l'a déjà fait dans ſa lettre, de préméditation & de ruſe dans votre fuite. Au lieu d'être touchés de quelque compaſſion pour vous, ils en ont demandé au médiateur pour eux-mêmes qui, dit votre oncle, vous aimoient autrefois juſqu'à l'idolâtrie, qui ne connoiſſoient de joie qu'en votre préſence, qui dévoroient chaque mot à meſure qu'il ſortoit de votre bouche, qui poſoient leurs pas ſur vos pas, lorſque vous marchiez devant eux, & je ne ſais combien d'affectations de cette nature.

En un mot il eſt évident pour moi, comme il doit l'être pour vous après avoir lu cette lettre, qu'il ne vous reſte qu'un ſeul choix & que vous ne ſauriez trop vous hâter de le faire. Suppoſerons-nous que le mariage n'eſt pas en votre pouvoir? Je n'ai pas la patience de faire cette ſuppoſition.

A la vérité je ne ſuis pas ſans quelque embarras ſur la manière dont vous vous y prenez pour revenir à lui, après l'avoir tenu ſi rigoureuſement

reusement éloigné, & sur la vengeance même à laquelle son orgueil peut le porter. Mais je vous assure que si mon départ & la résolution de partager votre sort peuvent dispenser une ame si noble de se rabaisser trop, à plus forte raison s'ils peuvent empêcher votre ruine, je n'hésiterai pas un moment à partir. Qu'est-ce pour moi que le monde entier, mis en balance avec une amie telle que vous? Pensez-vous que cette vie ait quelque plaisir qui pût être un plaisir pour moi, s'il me falloit vous voir dans un abîme d'infortunes, dont j'aurois pu vous retirer par le sacrifice de tout ce qui porte le nom de plaisir? & lorsque je vous tiens ce langage, & que je suis prête à le vérifier, n'est-il pas vrai que ce que je vous offre n'est que le fruit d'une amitié née de votre mérite?

Pardonnez la chaleur de mes expressions. Celle de mon cœur n'a pas besoin d'excuse. Je suis enragée contre votre famille; car tout odieux qu'est ce que vous venez de lire, je ne vous ai pas tout dit: & peut-être ne vous le dirai-je jamais. Je suis irritée contre ma propre mère, & de la petitesse de son esprit, qui s'attache sans distinction à de vieilles maximes. Je suis furieuse contre votre insensé Lovelace, & contre sa misérable vanité. Cependant abaissons-

nous, puiſque c'eſt votre ſort, à prendre ce fou tel qu'il eſt, & à tirer de lui le meilleur parti poſſible, pour tenir en reſpect ces rampantes & ſordides créatures. Il ne s'eſt rendu coupable d'aucune indécence dont vous ſoyez directement bleſſée. Il n'oſeroit : ſa méchanceté n'eſt pas aſſez infernale. S'il avoit cette horrible intention, elle ne ſe ſeroit pas dérobée juſqu'à préſent, dans la dépendance où vous êtes de lui, à des yeux auſſi pénétrans que les vôtres, à un cœur auſſi pur ! Sauvons donc ce miſérable, ſi nous le pouvons; quoiqu'au riſque de nous ſalir les doigts en aidant à le tirer de ſa fange.

Mais il me ſemble, que pour une perſonne de votre fortune & de votre indépendance, il y a bien d'autres ſoins encore dont vous devez être occupée, ſi vous en venez au terme que je crois déſormais indiſpenſable. Vous ne m'apprenez point qu'il vous ait encore parlé de contrat, ni de permiſſion eccléſiaſtique. C'eſt une réflexion fâcheuſe. Mais comme votre mauvaiſe deſtinée vous prive de toute autre protection, vous devez vous tenir lieu à vous-même de père, de mère, d'oncles, & traiter vous-même ces deux points. Mais c'eſt une tâche bien dure pour vous ! — Il le faut abſo-

lument, votre ſituation vous y force. A quoi reviendroit à préſent la délicateſſe? Aimeriez-vous mieux néanmoins que je fiſſe la démarche de lui écrire? Mais ce feroit comme ſi vous lui écriviez vous-même: & vous pourriez lui écrire en effet, ſi vous ne pouvez vous réſoudre à parler. Cependant le mieux aſſurément feroit de vous expliquer de bouche. Les paroles ne laiſſent aucune trace. Elles paſſent comme l'haleine & ſe mêlent avec l'air. On peut en reſſerrer le ſens ou l'étendre; au lieu que l'expreſſion de la plume eſt un témoin qui reſte.

Je connois la douceur de votre eſprit. Je ne connois pas moins la louable fierté de votre cœur, & la juſte idée que vous avez de la dignité de notre ſexe dans des occaſions ſi délicates. Mais encore une fois, c'eſt à quoi vous ne devez pas vous arrêter à préſent. Votre honneur eſt intéreſſé à ne pas inſiſter ſur cette dignité.

« M. Lovelace, dirois-je (ſans trouver le perſonnage moins ridicule pour ſon vil & ſtupide orgueil, qui lui fait ſouhaiter une ſorte de triomphe ſur la dignité de ſa femme) « je me « vois privée, à votre occaſion, de tout ce que « j'avois d'amis au monde. Comment dois-je « me regarder par rapport à vous? J'ai tout

« pésé attentivement. Vous avez fait croire à « plusieurs personnes, bien contre mon inclina- « tion, que je suis mariée. D'autres savent que « je ne le suis pas ; & je ne souhaite point que « personne croie que je le suis. Pensez-vous « qu'il soit bien avantageux pour ma réputa- « tion, de vivre avec vous ici sous le même « toît ? Vous m'avez parlé de la maison de Mde. « Fretchvill » (cela l'aménera à renouveler ses dernières propositions sur cet article, s'il n'y revient pas de son propre mouvement), « si « cette femme est incertaine dans ses projets, « que m'importe sa maison ? Vous m'avez parlé « de me procurer la compagnie de votre cou- « sine Montaigu : si le complot de mon frère « est votre prétexte, pour ne pas aller lui faire « cette proposition vous-même ; vous pouvez « lui écrire. J'insiste sur ces deux points. Que « vos parens se prêtent ou non, c'est ce qui « doit m'être indifférent, si la chose l'est pour « eux. »

Une déclaration de cette nature doit avancer beaucoup vos affaires. Il y a vingt moyens, ma chère, que vous trouveriez pour une autre femme dans les mêmes circonstances. Avec l'insolence qui lui est naturelle, il dédaignera de paroître avoir besoin de consulter personne. Il

ſera forcé par conſéquent de s'expliquer, & s'il s'explique, au nom de Dieu, plus de délai de votre part. Fixez-lui le jour, & que ce jour ne ſoit pas éloigné. Ce ſeroit déroger, & à votre mérite, & à votre honneur, permettez-moi de le dire, quand même ſes explications ne ſeroient pas auſſi nettes qu'elles doivent l'être, de paroître douter de ſes intentions, & d'attendre des confirmations qui me le feroient mépriſer éternellement, s'il les rendoit néceſſaires. Souvenez-vous, ma chère, qu'une modeſtie outrée vous a déjà fait manquer deux fois ou plus ſouvent, des occaſions que vous n'auriez pas dû laiſſer échapper. A l'égard des articles, s'ils ne viennent pas naturellement, je les abandonnerois à ſa propre juſtice & à celle de ſa famille. Et vous êtes alors à la fin de tous vos embarras.

Voilà mon avis. Faitez-y les changemens qui conviendront aux circonſtances, & ſuivez le vôtre. Mais en vérité, ma chère, je ferois ce que je vous conſeille ou quelque choſe d'approchant; (¶) & qu'il vienne me dire après, s'il en avoit l'audace ou l'envie, qu'il a humilié juſqu'à ſes pieds la perſonne qu'il ſe fût glorifié d'exalter.

En attendant, ſoutenez votre courage par des réflexions dignes de vous: quoique l'artifice

vous ait fait tomber fous la puiffance de cet homme, vous ne lui êtes pas baffement affervie. Vous lui commandez toujours, ou plutôt, dois-je dire, vous infpirez le refpect : puifque ce n'eft que depuis qu'il eft avec vous, qu'on lui a vu refpecter la vertu. Et lui-même il vous jure de temps en temps, qu'il eft fi plein de vénération pour vous, & fi charmé de votre exemple, qu'il lui croit la force de le ramener au bien. Je crois que ce ne fera pas une tâche aifée pour vous de lui faire tenir parole : mais vous n'en aurez que plus de gloire, fi vous réuffiffez à opérer fa réforme. Et je fuis perfuadée, que fi vous parvenez à rappeler du vice cet adroit & renommé féducteur, qui moralement parlant a encore tant d'années devant lui, vous préviendrez la ruine d'une multitude de créatures innocentes. Car il me paroît que ce font celles-là furtout qui font la proie pour laquelle il tend fes odieux filets ? Et qui fait fi le ciel en permettant l'écart d'une perfonne dont le cœur & la volonté n'ont jamais eu de part à fon erreur, & qui conferve un remords fi cuifant, de ce qu'elle appelle fa faute, n'a pas eu principalement en vue le falut de ces infortunées ? Adieu ma très-chère amie. (b)

ANNE HOWE.

(*Billet joint à la Lettre précédente.*)

Il faut que je vous communique mes chagrins, quoique vous ſoyez ſi tourmentée des vôtres. J'ai une nouvelle curieuſe à vous apprendre. Votre oncle Antonin penſe à ſe marier. Devinez avec qui — avec ma mère. Rien n'eſt plus vrai. Votre famille le ſait déjà. On en rejette la faute ſur vous, avec un redoublement de malignité, & le vieux maſque donne le même motif.

Ne faites pas connoître que vous en ſoyez informée ; & de peur d'accident, ne m'en parlez pas même dans vos lettres.

Je ne crois pas que cette folle idée puiſſe réuſſir. Mais ſi je voulois quereller ma mère, ce ſeroit un bon prétexte ; & ſi je n'en avois pas manqué juſqu'à préſent, j'imagine qu'il y a long-temps que je ſerois avec vous. Aux premières marques d'encouragement que je croirai découvrir de ſa part, je donne ſon congé à Hickman : cela eſt certain. Si ma mère me chagrine ſur un point de cette importance, je ne vois pour moi aucune raiſon de l'obliger ſur l'autre. Il eſt impoſſible que ſes vues ne ſoient qu'une ruſe pour me faire bruſquer mon mariage. Je répète que ce beau projet ne peut réuſſir. Mais ces veuves ! tant nous ſommes toutes,

vieilles ou jeunes, bien aises qu'on nous fasse la cour & qu'on nous admire ! C'est un plaisir si irrésistible pour nos douairières, de pouvoir se flatter que leurs charmes n'ont pas encore perdu tout leur pouvoir, & de se ranger & de figurer encore dans la classe de leurs filles ! J'ai souffert beaucoup de l'air de satisfaction qui étoit répandu sur son visage, lorsqu'elle m'a communiqué les propositions. Cependant elle affectoit de m'en parler comme d'une chose qui étoit loin de son intention.

Ces garçons surannés, qui se trouvent vieux sans s'en appercevoir, n'ont pas plutôt pris leur parti, qu'il ne leur reste rien de plus pressant que de faire connoître leurs intentions. Au fond, les richesses amoncelées de votre oncle sont une puissante amorce. Ajoutez, une fille impertinente dont on n'est pas fâché de se défaire, & la mémoire du père de cette fille, qui n'est pas d'un grand poids dans la balance. Mais que l'un avance, s'il a cette hardiesse. Que l'autre ait celle de l'encourager : nous verrons. — J'espère que j'en serai quitte pour la peur.

Pardon, ma chère. Je suis piquée. Ils ont horriblement *chiffonné mon mouchoir.* (*) Vous

(*) Espèce de proverbe, qui revient à, *je suis courroucée contr'eux.*

allez me trouver coupable : auſſi me garderai-je bien de mettre mon nom à ce billet. D'autres mains peuvent reſſembler à la mienne. Vous ne m'avez pas vue l'écrire.

LETTRE LI.

Miſs CLARISSE HARLOWE à Miſs HOWE.

Lundi après-midi, 14 *Mai*.

C'EST à préſent, ma meilleure, mon unique amie; qu'il ne me reſte plus en effet deux partis à choiſir. Et je reconnois maintenant que j'ai pouſſé trop loin mon reſſentiment contre lui, puiſque je me trouve dans le cas de paroître avoir obligation à ſa patience, pour une conduite qui peut lui ſembler capricieuſe & puérile, ou plutôt, qui lui a fait voir clairement le peu d'eſtime que j'ai pour lui. Il la croira du moins fort ſubordonnée : pendant que ſon orgueil lui perſuadoit qu'il la mérite excluſive & du premier ordre. Ah ma chère ! Se voir forcée de ſe jeter comme à la tête d'un homme, qui n'eſt pas en vérité un homme généreux ! qui eſt plutôt vraiment cruel ! d'un homme qui eſt capable de faire le malheur d'une jeune per-

ſonne, que ſa mauvaiſe deſtinée livre à ſon pouvoir, & de s'en faire un cruel plaiſir! Il me ſemble en vérité que c'eſt à quoi je m'attends avec ce ſauvage. Quel ſort eſt le mien!

Vous me donnez, ma chère, un fort bon conſeil ſur la manière déciſive dont je dois lui parler. (¶) Mais conſidérez-vous à qui vous donnez ce conſeil? Et ſi je le ſuivois, & qu'il fût capable de chercher des délais, alors, moi, dans l'abandon, déſolée, ſans protection, ſans perſonne à qui recourir, quelle déplorable figure je ferois à ſes yeux, & ce qui eſt pis encore, à mes propres yeux! O ma chère! ne voyez-vous pas, comme je le vois, que de toutes les femmes du monde, j'étois celle qui devois me trouver le moins dans l'occaſion de recevoir ce conſeil? (♭) Car il ſurpaſſe abſolument mes forces. Dans les circonſtances où mon imprudence m'a réduite, moi, preſſer un homme d'être mon mari! Moi, raſſembler toutes mes forces pour hâter les réſolutions d'un homme trop lent! Et après avoir perdu une occaſion, chercher à la faire renaître moi-même & pour moi-même! Le menacer en quelque ſorte pour le forcer au mariage! Ah! chère Miſs Howe, ſi ce parti eſt juſte, s'il eſt ſage, que cette juſtice & cette ſageſſe doivent coûter à la modeſtie, ou

ſi vous voulez à l'orgueil ! Ou pour m'exprimer dans vos termes, me tenir lieu à moi-même de père, de mère, d'oncles ! Surtout lorſqu'on a lieu de croire, que l'homme veut s'en faire un triomphe !

Vous m'apprenez que vous avez fait l'eſſai du crédit de Mde. Norton ſur ma mère ; vous me cachez, dites-vous, une partie de la fâcheuſe réponſe qu'on a faite à M. Hickman ; & vous ajoutez, que peut-être ne m'en apprendrez-vous jamais davantage. Pourquoi donc, ma chère ? Quelles ſont, quelles peuvent être à préſent les fâcheuſes réponſes que vous ne devez jamais m'apprendre ? Que peut-il y avoir de pire que de me renoncer pour jamais ? « Mon oncle, dites-« vous, me croit perdue. Il déclare qu'il ſe « perſuade tout au déſavantage d'une fille qui « a pu s'enfuir avec un homme : & tous ſont « réſolus de ne pas ſe remuer d'un ſeul pas, « quand il ſeroit queſtion de me ſauver la vie. »

Me tenez-vous encore quelque choſe de plus funeſte en réſerve ? Parlez, ma chère ! sûrement mon père n'aura pas renouvelé contre moi ſa terrible malédiction. Ma mère du moins n'y aura pas joint la ſienne. Mes oncles l'auroient-ils ſcellée de leur conſentement ? En auroit-on fait un acte de famille ? — Quel eſt

donc, ma chère, ce fatal fecret que vous ne voulez jamais me révéler ?

Oh Lovelace ! Que n'entres - tu dans ma chambre, tandis que j'ai cette noire perfpective devant les yeux ! C'eft en ce moment, que, fi tu pouvois pénétrer dans mon cœur, tu verrois une affliction digne de ton barbare triomphe.

La violence de mes fentimens m'a forcée de quitter la plume.

Vous dites donc que vous avez fait l'effai du crédit de Mde. Norton fur ma mère ? — Ce qui eft fait eft fans remède. Cependant je fouhaiterois que fur un point fi important vous n'euffiez rien entrepris fans m'avoir confultée. Pardon, ma chère ; mais cette noble & généreufe amitié, dont vous avez toujours fait profeffion, avec une chaleur fi extraordinaire & dans des termes fi obligeans, tout en excitant ma reconnoiffance & mon admiration, m'a caufé fouvent, il faut que je vous le dife, des craintes, par fon ardeur fans frein.

Revenons à l'opinion où vous êtes, que je ne puis me difpenfer de me donner à lui ; & que foit qu'il y confente ou non, mon propre honneur ne me permet plus de le quitter. Il

faut donc que je tire parti d'une ſituation ſi déſeſpérée.

Ce matin il eſt ſorti de fort bonne heure, après m'avoir fait dire qu'il ne reviendroit pas dîner ; à moins que je ne lui fiſſe l'honneur de le recevoir à dîner avec moi. Je m'en ſuis excuſée. Cet homme, dont la colère eſt à préſent d'une ſi haute importance pour moi, n'a pas paru content de ma réponſe.

Comme il s'attend, auſſi bien que moi, que je recevrai aujourd'hui de vos nouvelles par Collins, je m'imagine que ſon abſence ne ſera pas longue. Apparemment qu'à ſon retour il prendra un air auguſte, enflé de toute la morgue de ſon ſexe impoſant, ou des plus réſervés, ſi vous voulez. Et moi, ne dois-je pas prendre un air humble, un air ſoumis, & m'efforcer par des apparences reſpectueuſes, de m'inſinuer dans ſes bonnes grâces ? Lui demander pardon, ſinon de bouche, du moins par des yeux baiſſés, d'avoir eu l'injuſtice de le tenir éloigné ? Je n'y dois pas manquer ſans doute. Mais il faut que j'eſſaie auparavant ſi ce rôle me ſied. Vous m'avez raillée ſouvent de l'excès de ma douceur. Eh bien, il faut eſſayer de me rendre encore plus douce, ſi je

puis. N'eſt-ce pas votre avis ?..... O ma chère !

Mais je vais me tenir aſſiſe, les mains croiſées devant moi, réſignée à tout ; car je crois l'entendre revenir..... Ou bien, irai-je ſans façon au-devant de lui, & lui adreſſerai-je ma harangue, dans les termes que vous m'avez preſcrits ?

Il eſt rentré. Il me l'a fait dire, en demandant à me voir, avec un air plein d'impatience, à ce que dit Dorcas. Mais il m'eſt impoſſible, oui, impoſſible de le voir.

Lundi au ſoir.

La lecture de votre lettre & mes douloureuſes réflexions m'ont rendue incapable de voir cet homme, qui s'y attendoit pourtant. La première queſtion qu'il a faite à Dorcas a été, ſi j'avois reçu quelque lettre depuis qu'il étoit ſorti. Elle lui a répondu que j'en avois reçu une, que je n'avois pas ceſſé de pleurer depuis, & que j'étois encore à jeûn.

Il l'a fait remonter auſſitôt, pour me demander une entrevue avec de nouvelles inſtances. J'ai répondu que je n'étois pas bien, que demain matin, je le verrois d'auſſi bonne heure qu'il le ſouhaiteroit.

Ce ton n'eſt-il pas humble ? Ne vous le paroît-

il pas, ma chère ? Cependant le fultan ne l'a pas pris pour de l'humilité. Dorcas m'a dit qu'il s'étoit frotté impatiemment le front, & qu'en fe promenant dans la falle, il avoit laiffé échapper quelques mots emportés.

Une demi-heure après, il m'a renvoyé cette fille, pour me fupplier inftamment de l'admettre à fouper avec moi, en promettant de ne prendre aucun autre fujet de converfation que ceux que je ferois naître moi - même. Ainfi j'aurois été libre, comme vous voyez, de lui faire ma cour. Mais je l'ai fait prier encore de recevoir mes excufes. Que voulez - vous, ma chère ? J'avois les yeux enflés. Je me fentois très-foible. Il m'auroit été impoffible, après plufieurs jours d'éloignement, d'entrer tout d'un coup, avec une certaine liberté, dans l'efpèce de converfation à laquelle me forcent l'entier abandon de mes amis, & votre confeil.

Il m'a fait dire auffitôt, qu'ayant appris que j'étois encore à jeûn, il fe foumettroit à mes ordres, fi je voulois promettre de manger d'un poulet que Mde. Sinclair avoit ordonné pour le fouper. Voilà bien de la bonté dans fa colère. Ne l'admirez-vous pas ? — J'ai promis ce qu'il défiroit. Puis-je me préparer mieux à l'humilité ?

Je ferai fort heureuse assurément, si je le trouve demain dans la disposition de me pardonner.

Je me hais moi-même. Mais je ne veux pas être insultée. Non, je ne veux pas l'être, quoiqu'il puisse en arriver.

LETTRE LII.

Miss CLARISSE HARLOWE *à Miss* HOWE.

Mardi, 16 *Mai.*

IL paroît que nous sommes encore parvenus à quelque espèce de raccommodement ; mais c'est au travers d'un orage. Je vous dois ce curieux détail.

Dès six heures du matin j'ai cru l'entendre dans la salle à manger. J'avois fort mal dormi ; & j'étois déjà levée aussi ; mais je n'ai pas ouvert ma porte avant six heures. Dorcas est venue alors me proposer de le voir. Je suis descendue.

Il s'est avancé vers moi ; & me prenant la main, lorsque je suis entrée dans la salle : Je ne me suis pas mis au lit, Mademoiselle, avant deux heures ; cependant je n'ai pas fermé l'œil pendant le reste de la nuit. Au nom de Dieu,

ne

ne me tourmentez pas, comme vous l'avez fait toute la femaine. Il s'eft arrêté. J'ai gardé le filence. — D'abord, a-t-il continué, j'ai cru que votre reffentiment pour une légère curiofité qui n'avoit pas même été fatisfaite, ne pouvoit être bien profond, & qu'il fe diffiperoit de lui-même. Mais lorfque vous m'avez déclaré qu'il dureroit jufqu'à l'explication que vous attendez fur de nouvelles ouvertures, dont le fuccès m'expofe à vous perdre pour toujours, comment aurois-je pu, Mademoifelle, foutenir la penfée d'avoir fait fi peu d'impreffion fur votre cœur, malgré l'union de nos intérêts ?

Il s'eft encore arrêté. J'ai continué de me taire. Il a repris : je reconnois, Mademoifelle, que la nature m'a donné un cœur fier. Il m'eft bien pardonnable d'avoir efpéré quelque marque de faveur & de préférence de la part d'une perfonne à qui toute mon ambition eft d'appartenir, & d'avoir fouhaité que fon choix ne parût pas ouvertement dirigé par la malignité de fes avares perfécuteurs, qui font mes ennemis irréconciliables.

Il s'eft étendu affez long-temps fur la même idée. Vous favez, ma chère, qu'il m'a donné vingt fujets de récrimination. Je ne l'ai point épargné. Chacun de ces faits, lui ai-je dit,

après en avoir fait l'énumération, n'eſt propre à me convaincre que de votre orgueil, mais non pas de votre mérite. Je confeſſe, que je puis avoir autant d'orgueil que vous ; mais d'une eſpèce différente de celui dont vous faites ſi légérement l'aveu. Mais, Monſieur, s'il entroit dans le vôtre le moindre mélange d'une véritable fierté, d'une fierté digne de votre naiſſance & de votre fortune, vous ſouhaiteriez plutôt, j'oſe le dire, d'exciter la mienne que de la combattre ou de vous en plaindre. C'eſt elle, ai-je continué, qui m'a fait regarder comme au-deſſous de moi de déſavouer mes motifs ; lorſque depuis quelques jours j'ai évité tout entretien avec vous, & que j'ai refuſé la viſite de M. Mennel, pour ne pas tomber ſur des points dont la déciſion n'étoit pas en mon pouvoir juſqu'à la réponſe que j'attendois de mon oncle : enfin il eſt vrai que je l'ai fait ſonder, dans l'eſpérance d'obtenir ſa médiation, pour me réconcilier avec ma famille, à des conditions que je lui avois fait propoſer.

Il ne ſavoit pas, m'a-t-il répondu, s'il pouvoit prendre la liberté de me demander quelles étoient ces conditions ; mais il ne lui étoit que trop aiſé de les deviner, & de juger qu'il devoit être lui-même le premier de mes ſacri-

fices. Cependant je lui permettrois de dire qu'autant qu'il admiroit la nobleſſe de mes ſentimens en général, & en particulier cette véritable fierté que je venois d'expliquer, autant il ſouhaiteroit qu'elle fût aſſez uniforme pour m'élever au-deſſus de la ſoumiſſion que je rendois à des eſprits implacables & déraiſonnables (je crois que je puis ſans vous offenſer le dire de votre frère & de votre ſœur), comme elle me mettoit au-deſſus de toute ſorte d'indulgence & de faveur pour lui.

Le devoir & la nature, Monſieur, me font une loi des ſoumiſſions que vous me reprochez. Un père, une mère, des oncles, voilà ce qui juſtifie & ce qui exige ces ſoumiſſions. Mais de grâce, Monſieur, qu'auriez-vous à dire pour ce que vous appelez de la faveur & de l'indulgence ? Ferez-vous valoir ce que vous avez mérité d'eux & de moi ?

Vous entendre tenir ce langage, Mademoiſelle ! s'eſt-il écrié, après leurs perſécutions ! après tout ce que vous avez ſouffert, après ce que vous m'avez permis d'eſpérer ! Nous parlions de fierté ; permettez que je vous demande, Mademoiſelle, quelle ſeroit la fierté d'un homme qui diſpenſeroit la perſonne qu'il aime, de l'ho-

norer de quelque inclination & de quelque préférence ? Quel feroit un amour.....

Un amour, Monfieur ! Qui parle d'amour ? N'en étions - nous pas à ce que vous avez mérité ? Vous ai-je jamais marqué, vous ai-je jamais demandé quelque chofe qui reffemble à l'amour ? Mais ces débats ne finiroient point : fi irréprochables l'un & l'autre, fi pleins de nous-mêmes !....

Je ne me crois pas irréprochable, Mademoifelle : mais — Mais, quoi, Monfieur ? Aurez-vous toujours recours à des fubtilités ? Cherchez - vous des excufes, comme un enfant ? Ferez-vous des promeffes ? Et quelles promeffes, Monfieur ? Celles d'être à l'avenir ce qu'un galant homme doit rougir de n'avoir pas toujours été.

Grand Dieu ! a-t-il dit en m'interrompant & levant les yeux vers le ciel, fi ta bonté te permettoit d'être auffi févère.....

Fort bien, fort bien, Monfieur, ai-je repris impatiemment : il me fuffit d'obferver combien la différence de nos idées fait voir qu'il y en a dans nos caractères. Ainfi, Monfieur, il faut....

Il faut quoi, Mademoifelle ?... Vous jetez le trouble dans mon cœur ! (En effet fes regards

m'ont paru ſi farouches, que j'en ai treſſailli.) Que faut-il, Mademoiſelle ?

J'étois cependant bien réſolue de ne pas me manquer à moi-même.

Il faut, Monſieur, nous réſoudre (ne vous emportez pas; je ne ſuis qu'une fille très-foible ſur bien de points : mais lorſqu'il eſt queſtion d'être ce que je dois être, ou, ne l'étant pas, d'être indigne de vivre, je me connois mal, ſi je n'ai pas l'ame noble & une invincible fermeté,) nous réſoudre à renoncer mutuellement à tout autre égard que celui de la civilité. Voici ſur quoi vous pouvez compter de ma part : je ne ſerai jamais la femme d'un autre homme. J'en ai aſſez connu de votre ſexe : ou du moins de vous ! Le célibat ſera mon choix pour jamais. — & je vous laiſſerai la liberté de ſuivre le vôtre.

Qu'entends-je ? de l'indifférence, s'eſt-il écrié d'un ton paſſionné ; & pis que de l'indifférence !

Je l'ai interrompu. De l'indifférence, ſi vous voulez ; vous n'avez pas mérité de moi, du moins à mon avis, d'autres ſentimens. Si vous en jugez autrement, c'eſt un ſujet que je vous donne, ou du moins à votre fierté, de me haïr pour l'injuſtice que je vous fais.

Chère, chère Clariſſe ! en ſe ſaiſiſſant bruſ-

quement de ma main ; laiſſez-moi vous conjurer d'avoir un cœur plus uniforme dans ſa nobleſſe. Des égards de civilité, Mademoiſelle ! de la civilité ! Ah ! pouvez-vous prétendre réduire à des bornes ſi étroites une paſſion telle que la mienne ?

Une paſſion telle que la vôtre, M. Lovelace, mérite abſolument d'être reſſerrée & réprimée. Nous nous trompons l'un ou l'autre dans l'idée que nous en avons : mais je vais juſqu'à douter ſi votre ame eſt capable de ſe reſſerrer & de s'étendre autant qu'il eſt néceſſaire pour devenir telle que je la ſouhaiterois. Levez, auſſi long-temps que vous voudrez, les mains & les yeux au ciel, avec ce ſilence & ces marques d'étonnement. Que ſignifient-elles, de quoi peuvent-elles me convaincre, ſi ce n'eſt que nous ne ſommes pas nés l'un pour l'autre ?

Sur ſa damnation ! m'a-t-il dit en reprenant ma main avec tant de force qu'il m'a bleſſée, nous ſommes nés l'un pour l'autre : vous ſerez à moi ! — Oui, vous ſerez à moi ; (& il a paſſé ſon bras autour de moi) fût-ce au prix de ma damnation éternelle.

Cette violence m'a encore plus effrayée. — Laiſſez-moi vous quitter, M. Lovelace, ou retirez-vous ſur-le-champ. Quoi ? c'eſt d'une

manière ſi choquante, que cette paſſion tant vantée ſe déclare?

Vous ne me quitterez point, Mademoiſelle; non, vous ne me quitterez point en colère.

Je reviendrai, Monſieur; je vous promets de revenir, lorſque vous ſerez moins emporté, moins offenſant.

Il m'a laiſſé la liberté de ſortir. J'étois ſi effrayée, qu'en arrivant à ma chambre, j'ai eu beſoin de me ſoulager par un torrent de larmes.

Une demi-heure après il m'a marqué, par un petit billet, le regret qu'il avoit de ſa violence, & l'impatience où il étoit de me revoir.

J'ai cédé à ſes inſtances; n'ayant point de ſecours à tirer de moi-même, j'ai cédé. Il m'a prodigué les excuſes. — O ma chère! qu'auriez-vous fait vous-même avec un pareil homme & dans ma ſituation?

Il ſavoit à préſent, m'a-t-il dit, par expérience, ce que c'étoit qu'un déſordre frénétique. Il avouoit qu'il avoit penſé perdre la raiſon. Mais avoir tant ſouffert pendant une ſemaine entière! & m'entendre parler enſuite des ſeuls égards de la civilité, lorſqu'il eſpéroit de la nobleſſe de mon cœur.....

Eſpérez ce qu'il vous plaira, lui ai-je dit en l'interrompant; je dois vous répéter que

je ne crois pas nos ames faites l'une pour l'autre. Vous m'avez jetée dans l'embarras où je suis. Je suis abandonnée de tous mes amis. Il ne me reste que Miss Howe. Je ne veux pas vous cacher mes véritables sentimens ; c'est contre ma volonté que je suis obligée, dans les craintes que j'ai du côté de mon frère qui n'a point abandonné ses projets, si j'en dois croire les avis de Miss Howe, d'accepter votre protection. Votre protection, c'est-à-dire, celle de l'homme qui m'a réduite à ces extrémités — & cela, souvenez-vous-en, sans que j'y aie la moindre part.

Je m'en souviens, Mademoiselle. Vous me l'avez répété si souvent ; comment puis-je l'oublier ?

Cependant, Monsieur, je veux vous la devoir cette protection, si mon malheur me la rend nécessaire ; dans la ferme espérance, que vous apporterez tous vos soins à prévenir plutôt qu'à chercher les fâcheux accidens, s'il arrive qu'on fasse quelques recherches. Mais qui vous empêche de quitter cette maison ? Ne puis-je vous faire avertir au besoin ? Il est clair que Mde. Fretchvill ne sait ce qu'elle veut. Les femmes d'ici deviennent à la vérité plus civiles pour moi de jour en jour ; mais j'aimerois mieux

un logement plus convenable à ma ſituation. Perſonne ne ſait mieux que moi ce qui me convient, & je ſuis réſolue de n'avoir pas obligation à tout le monde. Si vous me quittez, je me retirerai ſecrètement dans quelque village voiſin de la ville, où j'attendrai avec patience l'arrivée de M. Morden.

Je crois, Mademoiſelle, m'a-t-il dit, pouvoir inférer de votre diſcours, que votre démarche auprès de votre famille a été ſans ſuccès. Je me flatte, par conſéquent, que vous m'accorderez enfin la liberté de vous propoſer des articles auxquels on donneroit la forme d'un contrat. Cette propoſition que je penſe à vous faire depuis long-temps, & qui a été différée par divers incidens ſur leſquels mon cœur n'a rien à ſe reprocher, je l'avois remiſe au moment que vous prendriez poſſeſſion de votre nouvelle maiſon, & lorſque je vous verrois auſſi indépendante en apparence que vous l'êtes réellement. Permettez-moi, Mademoiſelle, de vous expliquer là-deſſus mes idées ſans m'attendre, m'a-t-il dit, à une réponſe immédiate, mais pour les ſoumettre à vos réflexions.

Héſiter, rougir, baiſſer les yeux, n'étoit-ce pas pour lui un encouragement aſſez clair ? Et vous remarquerez cependant (comme je le ſais

moi-même, (¶) en y réfléchiſſant) qu'il n'étoit pas fort empreſſé de me faire fixer le jour : puiſqu'il vouloit ne me propoſer l'examen des articles que lorſque je ſerois entrée dans ma nouvelle maiſon : & aujourd'hui dans l'excès même de ſes obligeantes intentions pour moi, il m'en fait la propoſition, non pas, dit-il, pour attendre ſur-le-champ une réponſe de moi, mais uniquement pour les ſoumettre à mon examen. (♭) — Cependant j'avois votre conſeil trop préſent, ma chère ; j'éſitois.

Sur mon ſilence, il a repris la parole : Dieu lui étoit témoin de la juſtice, & s'il l'oſoit dire, de la générosité de ſes intentions pour moi. Il me demandoit ſeulement aſſez de bonté pour écouter ce qui regardoit les articles.

Ne pouvoit-il pas venir tout d'un coup au ſujet, ſans toutes ces préparations affectées ? Il y a mille choſes, vous le ſavez, qu'on refuſe & qu'on doit refuſer, lorſque la permiſſion de les lire eſt demandée ; & une fois refuſées, l'honneur oblige de ne pas ſe rétracter : au lieu qu'étant inſinuées avec un peu d'adreſſe, elles peuvent mériter plus de conſidération.

Si M. Lovelace ne fait pas cela, qui donc le ſaura ?

(¶) Mais il a paru croire que c'étoit en faire

aſſez que de m'avoir demandé la permiſſion de me propoſer les articles. Il n'a pris aucun avantage de mon ſilence, comme l'auroient fait, je crois, en pareil cas, bien des hommes auſſi modeſtes que M. Lovelace. Voyant qu'il me fixoit avec un air plein d'aſſurance ; & qu'il ſembloit attendre ma réponſe (b), je me ſuis crue obligée, ſinon d'abandonner tout-à-fait cette matière, du moins de lui faire prendre un tour plus vague ; dans la double vue de m'épargner la mortification de montrer une trop prompte complaiſance, après l'éloignement où nous avions été l'un de l'autre, & d'éviter, ſuivant votre avis, la néceſſité de lui faire un refus, qui nous auroit encore jetés plus loin de toute eſpèce de rapprochement. Cruelle alternative, à laquelle je me voyois réduite !

Vous parlez de généroſité, M. Lovelace, vous parlez de juſtice, lui ai-je dit : & c'eſt peut-être ſans avoir conſidéré la force de ces deux termes, dans le ſens où vous les employez à cette occaſion. Je veux vous expliquer ce que c'eſt que la généroſité, dans le ſens que j'y attache. La véritable généroſité ne ſe borne pas aux objets pécuniaires. Elle eſt plus que la politeſſe ; elle eſt plus que la bonne foi, plus que l'honneur, plus que la juſtice : puiſque toutes ces

qualités ne font que des devoirs, dont une ame honnête ne peut fe difpenfer. Mais la véritable générofité eft la grandeur d'ame; elle nous excite à faire pour nos femblables, plus qu'on ne peut exiger de nous à la rigueur. Elle nous oblige de fecourir avec empreffement ceux qui ont befoin de fecours, & de prévenir même leur efpérance ou leur attente. La générofité, Monfieur, ne permettra point à une belle ame de laiffer du doute fur fes honorables & bienfaifantes intentions: & bien moins lui permettra-t-elle d'offenfer, de bleffer perfonne; furtout ceux que l'infortune ou quelque autre accident a jetés fous fa protection.

S'il y eût été difpofé, quelle occafion n'avoit-il pas, dans la dernière partie de cette remarque, pour éclaircir toutes fes intentions? Mais il ne s'eft attaché qu'à la première, & s'eft tenu là. « Admirable définition, m'a-t-il dit! Mais à « ce compte, Mademoifelle, qui pourra jamais « mériter le nom de généreux envers vous? « J'implore votre propre générofité; tandis que « la juftice fera mon feul objet, comme elle « doit être mon feul mérite..... Jamais une « femme n'eut les fentimens fi relevés & fi « délicats. »

Cette extrême admiration pour ces notions

de délicateſſe, ai-je répliqué, ne fait honneur, ni à vous, ni à la compagnie où vous avez vécu. Vous trouveriez mille femmes plus délicates que moi; car elles auroient évité le mauvais pas que j'ai fait ſans le vouloir, & la triſte néceſſité où cette erreur me jette de donner l'idée de la vraie générosité à un homme qui n'a pas l'ame aſſez délicate pour concevoir ce qui fait la gloire & la diſtinction du caractère d'une femme.

Il m'a nommée *ſon divin précepteur.* Il vouloit s'efforcer, comme il m'en avoit ſouvent aſſurée, de former ſon cœur ſur mes principes, & ſes manières ſur mon exemple. Mais il eſpéroit qu'à préſent, je lui permettrois de m'expliquer en peu de mots la *juſtice* qu'il ſe propoſoit de me rendre dans le plan des articles, (¶) ſujet que nous n'euſſions pas dû naturellement différer juſqu'à ce jour, & qu'il auroit en effet mis en diſcution il y a long-temps, ſi mes fréquens mécontentemens (c'eſt moi qui ai toujours tort, ma chère!) ne lui avoient enlevé l'occaſion favorable qu'il déſiroit. Mais aujourd'hui enfin qu'il s'étoit haſardé à le propoſer, rien ne pouvoit l'empêcher de le diſcuter. (b) — Je ne me ſens pas actuellement, Monſieur, la force de ſuivre un ſujet de cette importance; mais vous

pouvez mettre vos idées par écrit, & je faurai quelle réponfe je dois vous faire. Je vous prie feulement de vous fouvenir, que fi vous touchez quelque point dans lequel mon père foit mêlé, je jugerai par la manière dont vous traiterez le père, de la confidération que vous avez pour la fille.

Ses regards m'ont fait juger qu'il auroit mieux aimé s'expliquer de bouche que par écrit ; mais, s'il avoit ofé me le dire, je me préparois à lui faire une réponfe févère ; & peut-être s'en eft-il apperçu à mes yeux.

Voilà les termes où nous fommes à préfent. Une efpèce de calme, comme je l'ai dit, a fuccédé à l'orage. Qui peut deviner, avec un efprit tel que le fien, fi c'eft le calme ou l'orage qui naîtra de notre première entrevue ? Mais il me femble, ma chère, que je ne me fuis pas conduite avec baffeffe ; c'eft un grand point pour moi ; & je fuis sûre que vous en aurez quelque joie. Je puis du moins lever les yeux fur lui, fans rien perdre de cette *dignité*... (¶) Quel autre terme pourrois-je employer, en parlant de moi-même, qui, fans fe reffentir de l'arrogance, exprimât la décence, qui m'eft fi néceffaire pour me mettre en état de lever les yeux ; ou plutôt, fi je parle des yeux de l'ame, de les

abaiſſer ſur un homme de cette trempe. (b)

Quoique les circonſtances ſe ſoient arrangées d'une manière qui ne m'a pas permis de prendre votre conſeil ſur la manière de traiter avec lui, c'eſt le courage que vous m'aviez inſpiré, qui m'a rendue capable de mener les affaires à ce point, & qui m'a fait renoncer au deſſein de le fuir. Auparavant, j'y étois réſolue à toutes ſortes de riſques. Cependant lorſque j'en ſerois venue à l'exécution, j'ignore ce que j'aurois fait; parce que cette démarche auroit dépendu de la conduite qu'il auroit tenue alors avec moi.

Au fond quelque conduite qu'il puiſſe tenir, je commence à craindre comme vous, que s'il me mettoit dans la néceſſité de le quitter, ma ſituation n'en prît pas une meilleure apparence aux yeux du public. Tout au contraire. D'un autre côté, je ne veux pas être traitée indignement par lui, auſſi long-temps que j'aurai le pouvoir de me ſecourir moi-même.

Vous-même, ma chère, vous m'avez reproché d'avoir perdu pluſieurs fois par une modeſtie outrée l'occaſion d'être. . . . . d'être, quoi, ma chère amie? la femme d'un libertin. Ce que c'eſt qu'un libertin, & que ſa femme, la lettre de M. Morden nous l'apprend. Souffrez qu'une fois pour toutes je tâche de vous expliquer

mes motifs, dans la conduite que j'ai tenue avec cet homme-là, & les principes fur lefquels je me fuis fondée, du moins tels qu'ils me paroiffent après de férieufes réflexions.

Faites-moi la grâce de croire qu'ils n'ont pas leur fource dans la feule délicateffe de mon fexe, ni même dans la crainte de ce que M. Lovelace, aujourd'hui mon tyran, & peut-être un jour mon mari, pourroit penfer d'une complaifance précipitée à l'occafion d'une conduite auffi défagréable que la fienne. Ils viennent principalement du fond de mon cœur, c'eft-à-dire, de fa propre droiture, du jugement qu'il porte de ce qui eft convenable & de ce qui ne l'eft pas, & qui me fait défirer, fans étude; premièrement de me fatisfaire moi-même; enfuite, mais feulement au fecond rang, de fatisfaire M. Lovelace & le public. Ces principes font dans mon ame. Je les y ai trouvés imprimés fans doute de la main de mon premier & fouverain auteur. Ils me forcent en quelque forte de me conformer à leurs infpirations. Je n'ai pas d'autre moyen d'être contente de moi-même, ni d'autre règle pour me conduire dignement, foit dans l'état du mariage, foit dans celui du célibat, de quelque manière

manière que les autres puiſſent ſe conduire avec moi.

Je me flatte, ma chère, que je ne me trompe pas moi-même, & qu'au lieu de rectifier ce qu'il y a de défectueux dans mon cœur, je ne cherche point à excuſer des habitudes ou des foibles que je ne puiſſe vaincre. Le cœur s'enveloppe ſouvent dans ſes propres replis. Dévoilez le mien, ma chère, (mais sûrement il a toujours été ouvert devant vous) & ne m'épargnez pas, ſi vous le jugez coupable.

J'ai cru, comme j'ai dit, cette explication néceſſaire, une fois pour toutes, dans la ſeule vue de vous convaincre, qu'au poids le plus exact de ma balance, mes fautes, dans les points légers, comme dans les plus importans, peuvent venir d'un défaut de lumières, mais jamais de ma volonté.

CLARISSE HARLOWE.



LETTRE LIII.

Miss CLARISSE HARLOWE *à Miss* HOWE.

Mardi au soir, 16 *Mai.*

M. Lovelace vient de m'envoyer par Dorcas le mémoire ſuivant : « Pour ménager votre « exceſſive délicateſſe & pour vous obéir, je « me ſers de la plume, d'autant plus volontiers « que vous pouvez communiquer cet écrit à « Miſs Howe, qui pourra conſulter dans cette « occaſion ceux d'entre ſes amis, à qui vous « jugerez à propos d'accorder votre confiance; « je dis votre confiance, parce que j'ai fait « entendre, comme vous le ſavez, à d'autres « perſonnes, que nous ſommes actuellement « mariés.

« En premier lieu, Mademoiſelle, j'offre de « vous aſſurer en forme de douaire, la jouiſ- « ſance particulière de votre propre terre; & « d'y joindre quatre cents livres ſterl. annuelles « ſur le bien que j'ai dans le comté de Lan- « caſtre, qui vous ſeront payées par quartier « pour votre propre & ſeul uſage.

« Le fonds de mon revenu eſt de deux mille

« livres ſterl., revenu clair & effectif. Milord « M.... propoſe de me céder, le jour de mon « mariage avec une Dame pour laquelle il eſt « pénétré d'une ſi haute eſtime, ou ſa terre de « Lancaſtre, à laquelle je puis dire en paſſant, « que je crois avoir plus de droit que lui, ou « celle qu'on appelle le *Lawn*, dans le comté « d'Hertford, & d'établir celle que je choiſirai « ſur le pied de mille livres ſterl. annuelles.

« Un excès de mépris pour l'opinion des « hommes m'a expoſé à bien des calomnies. « Il ne ſera pas déplacé par conſéquent de « vous aſſurer en homme d'honneur qu'aucune « partie de mon bien n'a jamais été engagée, « & que malgré la dépenſe exceſſive que j'ai « faite dans les pays étrangers, & les ſommes « conſidérables que j'ai tirées en avances, je « compte être acquitté au terme de l'été pro- « chain de tout ce que je dois au monde. Tous « mes principes ne ſont pas condamnables. On « m'a cru généreux de ma bourſe. Cette géné- « roſité auroit mérité un autre nom, ſi je n'avois « pas commencé par être juſte.

« Comme votre terre eſt actuellement entre « les mains de votre père, ſi vous ſouhaitez « que je vous aſſigne pour douaire le même « revenu ſur les miennes, vos volontés là-deſſus

« feront ma règle. J'engagerai Milord M.....
« à vous marquer de fa propre main ce qu'il
« a deffein de faire dans cette heureufe occa-
« fion, non pas pour répondre à votre défir,
« ni à votre attente, mais feulement pour faire
« voir, qu'on ne prétend tirer aucun avantage
« de la fituation où vous êtes à l'égard de votre
« famille.

« Pour faire éclater ma parfaite confidéra-
« tion envers l'objet de ma tendreffe, je vous
« laifferai la difpofition libre de toutes les
« fommes provenues de la fucceffion de votre
« grand-père, & du revenu accumulé de votre
« bien qui doit être entre les mains de votre
« père. Je ne doute pas qu'on ne le pouffe à
« vous faire là-deffus des demandes confidéra-
« bles. Vous aurez le pouvoir de les accorder,
« pour votre propre tranquillité ; le refte fera
« remis entre vos mains, pour fervir de fonds
« à l'ufage que vous infpireront ces généreufes
« inclinations qui vous ont fait tant d'honneur
« dans le monde, & pour lefquelles vous avez
« effuyé de fi fortes cenfures dans votre famille.

« A l'égard des habits, diamans & autres
« ajuftemens de ce genre, mon ambition fera,
« que pour en avoir de convenables à notre
« rang, lorfqu'il vous plaira de paroître dans

« le monde, vous n'ayez point d'obligation à « ceux qui ont eu la ſtupidité d'abandonner une « fille dont ils ne ſont pas dignes. Il me ſemble, « Mademoiſelle, que vous ne devez pas vous « offenſer de cette réflexion. Vous douteriez de « ma ſincérité, ſi je parlois d'eux avec plus de « ménagement, quoiqu'ils vous appartiennent « de ſi près.

« Voilà mes propoſitions, Mademoiſelle. Ce « ſont les mêmes que j'ai toujours eu deſſein « de vous offrir, lorſqu'il me ſeroit permis de » toucher un ſi gracieux ſujet. Mais vous avez » paru ſi déterminée à tenter toutes ſortes de « moyens pour vous réconcilier avec votre « famille, en offrant même de renoncer pour « jamais à moi, que vous avez cru faire un « acte de juſtice, de me tenir éloigné juſqu'à « l'événement de votre plus chère eſpérance. « Vous en voyez aujourd'hui l'iſſue! — Quoi-« que j'ai toujours regretté, & que peut-être « je regrette encore, de n'avoir pas obtenu la « préférence que j'aurois ſouhaitée de Miſs Cla-« riſſe Harlowe, il n'eſt pas moins sûr que le « mari de Mde. Lovelace ſera bien plus porté « à l'adorer, qu'à reprocher à cette divine « femme les tourmens qu'elle lui a cauſés. C'eſt « de mes implacables ennemis qu'elle a appris

« à douter de ma juſtice & de ma généroſité.
« D'ailleurs je ſuis perſuadé qu'une ame ſi noble
« n'auroit pas pris plaiſir à me faire ſouffrir,
« ſi ſes doutes n'avoient été entretenus par de
« fortes apparences de raiſon ; & je me flatte
« de pouvoir eſpérer que l'indifférence ceſſera,
« du moment que les doutes auront diſparu.

« J'ajoute ſeulement, Mademoiſelle, que ſi j'ai
« omis quelque choſe qui puiſſe vous plaire,
« ou ſi les offres précédentes reſtent au-deſſous
« de vos vues, vous aurez la bonté d'y join-
« dre ou d'y changer ce que vous jugerez à
« propos. Lorſque je connoîtrai vos intentions,
« je ferai dreſſer auſſitôt les articles, dans la
« forme que vous déſirerez, afin qu'il n'y man-
« que rien de ce qui dépend de moi pour votre
« bonheur.

« C'eſt à vous, ma très-chère Demoiſelle,
« qu'appartient à préſent la déciſion de tout le
« reſte. »

Vous voyez, ma chère, quelles ſont ſes offres. Vous voyez que c'eſt entièrement *ma faute*, s'il ne me les a pas faites plutôt. Je ſuis une étrange créature ! Etre blâmable ſur tous les points, & blâmable aux yeux de tout le monde ! Cependant n'avoir pas de mauvaiſe intention, & n'appercevoir le mal que lorſqu'il

eſt trop tard ; ou ſi près d'être trop tard, qu'il me faut renoncer à cette délicateſſe dont il parle, pour réparer ma faute !

C'eſt à moi qu'appartient à préſent la déciſion de tout le reſte. Avec quelle froideur il conclut des propoſitions ſi ardentes, & contre leſquelles il ne me paroît pas qu'il y ait d'autre objection ! N'auriez-vous pas cru, en les liſant, qu'il alloit finir par des inſtances de lui nommer le jour? (¶) J'avoue que je m'y attendois, comme à une ſuite naturelle d'un pareil écrit, & ſi bien, que ſans chercher matière à reproche, je n'ai pu m'empêcher d'être choquée, quand j'en ſuis venue à cette froide concluſion. (♭) Mais vous dites qu'il n'y a plus de remède. J'ai peut-être à faire bien d'autres ſacrifices. Il paroît qu'il me faut dire adieu à toute délicateſſe. Mais il faut donc que cet homme ignore ce qui eſt connu de tous les hommes ſenſés ; c'eſt-à-dire, que la prudence, la vertu & la délicateſſe de ſentimens font plus d'honneur au mari dans ſa femme, qu'elles ne lui en feroient dans lui-même, ſi toutes ces qualités manquoient à ſa moitié. Les erreurs d'une femme ne tournent-elles pas à la honte de ſon mari ? Cela eſt-il juſte ? c'eſt une autre affaire.

Je ferai de nouvelles réflexions ſur ce

mémoire, & j'y répondrai par écrit, si j'en ai la force ; car il paroît à présent *que la décision de tout le reste m'appartient.*

LETTRE LIV.

Miss CLARISSE HARLOWE *à Miss* HOWE.

Mercredi matin, 17 *Mai.*

M. Lovelace auroit bien voulu engager la conversation hier au soir ; mais je n'étois pas préparée à raisonner sur ses propositions. Mon dessein est de les examiner à tête reposée, étant fort peu satisfaite de la conclusion. Je le priai de remettre notre entretien au lendemain matin, d'autant plus qu'il est impossible avec lui de se retirer de bonne heure le soir.

Nous nous sommes donc vus dans la salle à manger dès sept heures du matin. Il s'attendoit, je le vois, à me trouver des regards favorables ; que sais-je ? peut-être un air de reconnoissance ; & j'ai remarqué à son sérieux, qu'il étoit fort surpris de ne me pas voir répondre à son attente. Il s'est hâté de parler : mon très-cher amour, êtes-vous en bonne santé ? Pourquoi cet air si grave, si réservé avec moi ? Votre

indifférence pour moi ne finira-t-elle jamais? Si j'ai proposé quelque chose qui ne réponde pas assez à vos intentions.....

Je lui ai dit qu'il m'avoit laissé fort prudemment la liberté de communiquer ses propositions à Miss Howe; que j'aurois l'occasion bientôt de lui envoyer le mémoire par Collins; & que je serois bien aise de remettre à nous entretenir de cette matière, après que j'aurai reçu sa réponse.

Bon Dieu! Je ne laissois pas échapper la moindre occasion, le plus léger prétexte pour les délais! Mais il écrivoit à son oncle, pour lui rendre compte des termes où il étoit avec moi: & il ne pouvoit pas finir sa lettre, pour Milord & pour lui-même, d'une manière aussi satisfaisante, que si j'avois la bonté de lui apprendre ce que je pensois de ses articles.

Je pouvois l'assurer d'avance, ai-je répondu, que le principal point pour moi étoit de me réconcilier & de bien vivre avec mon père; qu'à l'égard du reste, sa générosité le porteroit sans doute à faire plus que je ne demandois & que je ne désirois: que par conséquent, s'il n'avoit pas d'autre motif pour écrire que de savoir ce que Milord M..... vouloit faire en ma faveur, c'étoit une peine qu'il pouvoit

s'épargner, parce que mes déſirs, par rapport à moi-même, ſeroient plus aiſés à ſatisfaire, qu'il ne paroiſſoit ſe l'imaginer.

Il m'a demandé ſi je permettois du moins qu'il parlât de l'heureux jour, & qu'il priât ſon oncle de me ſervir de père dans cette occaſion. — Le nom de père a pour moi un ſon bien doux & bien reſpectable, lui ai-je dit; je ſerois bien joyeuſe d'avoir un père, qui me fît la grâce de me reconnoître.

N'étoit-ce pas m'expliquer aſſez? Qu'en penſez-vous, ma chère? Cependant il eſt vrai que je ne m'en ſuis apperçue qu'après y avoir fait réflexion, & que mon deſſein alors n'étoit pas de parler ſi librement; car dans le moment même, j'ai penſé à mon propre père, avec un profond ſoupir, & le plus amer regret de me voir rejetée de lui & de ma mère. M. Lovelace m'a paru un peu touché, & de ma triſte réflexion, & du ton dont je l'avois prononcée.

Je ſuis bien jeune, M. Lovelace, ai-je continué en détournant le viſage pour eſſuyer mes larmes, & je ne laiſſe pas d'avoir éprouvé déjà bien des chagrins à l'occaſion des ſentimens obligeans, & de l'amour qu'il vous plaît d'avoir pour moi; ainſi vous ne devez pas être ſurpris que le nom de père faſſe une impreſſion ſi vive

ſur le cœur d'une fille toujours ſoumiſe & reſpectueuſe avant qu'elle vous connût, & dont la tendre jeuneſſe a beſoin encore de l'aile d'un père.

Il s'eſt tourné vers la fenêtre. — Réjouiſſez-vous avec moi, ma chère Miſs Howe, (puiſque ma deſtinée paroît me dévouer à lui) de ce qu'il n'a pas le cœur tout-à-fait impénétrable à la pitié. Son émotion étoit viſible. Cependant il s'eſt efforcé de la ſurmonter. Il s'eſt approché de moi. Le même ſentiment d'émotion l'a forcé encore une fois de ſe détourner. Il lui eſt échappé quelques mots, parmi leſquels j'ai entendu celui d'*Angélique*. Enfin retrouvant un cœur plus conforme à ſes déſirs, il eſt revenu à moi. — Après y avoir penſé, m'a-t-il dit, Milord M.... étant ſi ſujet à la goutte, il craignoit que le compliment dont il venoit de parler ne devînt l'occaſion d'un plus long délai, &, ſi cela arrivoit, c'étoit ſe préparer à lui-même de cruels ſujets de chagrin.

Je n'ai pu répondre un ſeul mot là-deſſus, vous le jugez bien, ma chère; mais vous devinez auſſi ce que j'ai penſé de ce langage. Tant de réſerve & de ſilence, & un amour ſi paſſionné! tant de ménagement tout d'un coup pour un oncle mépriſé auquel il a ſi peu rendu juſqu'à pré-

ſent le reſpect qu'il lui devoit ! Pourquoi, pourquoi mon ſort, ai-je penſé en moi-même, me livre-t-il à un tel homme ?

Il a héſité, comme s'il n'eût point été d'accord avec lui-même ; il a fait un tour ou deux dans la ſalle. Son embarras, a-t-il dit tout en marchant, eſt extrême à ſe déterminer, parce qu'on ne lui faiſoit pas l'honneur de lui apprendre quand il ſeroit le plus heureux des hommes. Que ne pouvoit-il connoître à l'inſtant ce précieux moment ! Il s'eſt arrêté une ou deux minutes à regarder avec ſon aſſurance ordinaire mon viſage baiſſé. (Croyez-vous, ma très-chère Miſs Howe, que je n'euſſe pas beſoin en ce moment d'un père ou d'une mère ?) Mais, a-t-il continué, s'il ne pouvoit m'engager auſſitôt qu'il le ſouhaitoit à fixer un jour, il croyoit dans ce cas qu'il pouvoit faire le compliment à Milord, comme ne le pas faire ; (voyez, ma chère !) puiſque dans l'intervalle on pourroit dreſſer les articles, & que ce ſoin adouciroit ſon impatience ; ſans compter *qu'il n'y auroit pas de temps perdu.*

Vous jugerez encore mieux combien j'ai été frappée de ce diſcours, ſi je vous répète la ſubſtance de ce qu'il a dit. Le voici : « ſur ſon « ame, j'étois ſi réſervée ; mes regards avoient « quelque choſe de ſi myſtérieux, qu'il ne

« savoit pas, si dans le moment qu'il espéroit « le plus de me plaire, il n'en étoit pas plus « éloigné que jamais. Daignerois-je lui dire, « si j'approuvois ou non le compliment qu'il « vouloit faire à Milord M...? » (¶) Me laisser à moi le choix de hâter ou de reculer le jour qu'il auroit dû presser avec les plus vives instances! (♭)

Miss Howe, me suis-je heureusement rappelé en ce moment, dit qu'il ne faut absolument pas que je quitte cet homme. Je lui ai répondu: « assurément, M. Lovelace, si cette affaire doit « jamais se conclure, il doit être fort agréable « pour moi d'avoir une pleine approbation d'un « côté, puisque je ne puis l'obtenir de l'autre. »

Il m'a interrompue avec une chaleur extrême. « *Si cette affaire doit se* conclure! juste ciel! « quels termes pour les circonstances! Et parler « de pleine *approbation* d'un côté! tandis que « l'honneur de mon alliance fait toute l'ambi- « tion de ma famille. Plût au ciel, mon très- « cher amour, a-t-il ajouté dans le même trans- « port, que sans faire de compliment à per- « sonne, demain pût être le plus heureux jour « de ma vie! Qu'en dites-vous, mon ange? « (avec un air tremblant d'impatience, qui ne

« paroiſſoit point affecté.) Que dites-vous de « *demain ?* »

Il n'y avoit pas à douter, ma chère, que je n'euſſe beaucoup à dire contre un temps ſi court, & que je n'euſſe nommé un jour plus éloigné, quand même j'aurois été diſpoſée à accepter le lendemain, après avoir vu que les délais étoient dans ſon intention.

J'ai gardé le ſilence. — Il a repris : « oui « demain. » (¶) S'il m'eût donné le temps de répondre, vous jugez bien que ce n'eût pas été l'affirmative : mais il a continué ſans s'arrêter : (♭) « ou le jour ſuivant ! » & me prenant les deux mains, il m'a regardée fixement pour attendre ma réponſe.

Ne vous auroit-il pas fait perdre patience, ma chère ? Cette ardeur fauſſe ou ſincère m'a rendue confuſe. — Non, non, lui ai-je dit de l'air le plus calme que j'ai pu, vous ne pouvez pas penſer que je croie qu'il y ait aucune raiſon de ſe preſſer ſi fort. Il ſera extrêmement agréable ſans doute que Milord puiſſe être préſent :

Je ſuis toute obéiſſance & toute réſignation, Mademoiſelle, m'a répondu auſſitôt le miſérable, d'un air ſatisfait de lui-même ; comme s'il n'eût fait que ſe rendre effectivement à mes

défirs, & qu'il lui en eût coûté beaucoup pour me faire le facrifice de fon empreffement. (¶) N'eft-il pas évident, ma chère, qu'il n'a d'autre but que de me vexer, & me fatiguer ? Si cela eft, avec tout fon orgueil c'eft un homme bien petit, & une pauvre cervelle! — Mais vous dites qu'il n'eft plus queftion pour moi de délicateffes & de formalités. Pourquoi, pourquoi prend-il tant de peines pour forcer à s'envelopper dans la réferve un cœur, qui voudroit feulement, & cela autant pour lui que pour moi, ne pas manquer à la vraie décence? (♭)

La modeftie m'obligeoit d'en paroître contente. Ne le penfez-vous pas ? C'eft du moins ce que j'ai jugé. Que n'ai-je pu !.... mais que fervent les fouhaits ?

Il a voulu fe *récompenfer*, terme qu'il avoit employé dans une autre occafion, de la violence qu'il fe faifoit pour m'obéir, en me donnant un baifer. Je l'ai repouffé avec un jufte & très-fincère dédain. Mon refus a paru le furprendre & le chagriner fort, comme un homme qui, après m'avoir fait les propofitions & les facrifices les plus agréables, fe croyoit payé d'ingratitude. Il m'a dit nettement, que dans les termes où nous étions, il fe croyoit auto-

rifé à des libertés auffi innocentes, & qu'il étoit auffi étonné que fenfiblement affligé de fe voir rejeté d'un air fi méprifant. Je n'avois rien à lui répondre fur un pareil fujet, & je me fuis retirée affez brufquement. Et paffant devant une glace, j'ai remarqué qu'il portoit avec rage fon poing fermé à fon front; & j'ai entendu quelques plaintes, où j'ai démêlé les mots, *d'indifférence & de froideur qui, fur fon ame! approchoient de la haine.* Il a auffi parlé de *froid de glace.* Je n'ai pas compris le refte. S'il a deffein d'écrire à Milord ou à Mifs Montaigu, c'eft ce que je ne puis affurer. Mais puifque je dois renoncer maintenant à toute délicateffe, peut-être fuis-je blâmable d'en attendre d'un homme qui la connoît fi peu. S'il eft vrai qu'il ne la connoiffe pas, & que s'en croyant beaucoup néanmoins, il foit réfolu d'être toujours le même, je fuis plus à plaindre qu'il n'eft à blâmer. Après tout, puifque mon fort m'oblige de le prendre tel qu'il eft, il faut m'y réfoudre. J'aurai un homme vain, & fi accoutumé à fe voir admirer, que ne fentant pas fes défauts intérieurs, il n'a jamais penfé à polir que fes dehors. Comme fes propofitions furpaffent mon attente, & que dans fes idées il a beaucoup à fouffrir de moi, je fuis réfolue,

s'il

s'il ne me fait pas de nouvelle offenſe, de répondre à ſon mémoire; & j'aurai ſoin que mes termes ſoient à couvert de toute objection de ſa part, comme les ſiens le ſont de la mienne.

Mais au fond, ma chère, ne voyez-vous pas de plus en plus, combien nos eſprits ſe conviennent peu?

Quoiqu'il en ſoit, je veux bien compoſer pour ma faute, en renonçant, ſi ma punition peut ſe borner là, à tout ce qu'on appelle bonheur dans cette vie, avec un mari tel que j'appréhende qu'il ne ſoit. En un mot, je conſens à mener juſqu'à la fin de mes jours une vie ſouffrante dans l'état du mariage. Le ſupplice ne ſauroit être bien long!

Pour lui, cet événement & les remords qu'il ſentira d'en avoir mal uſé avec ſa première femme, pourront le rendre plus tolérable pour une ſeconde, quoiqu'elle n'en ſoit peut-être pas plus digne; pendant que tous ceux qui apprendront mon hiſtoire, en tireront ces inſtructions: *que les yeux ſont des traîtres, auxquels on ne doit jamais ſe fier; que la figure eſt trompeuſe;* en d'autres termes, *que la beauté du corps & celle de l'ame ſe trouvent rarement unies enſemble: enfin que les bons principes & la droiture du cœur ſont*

les seules bases sur lesquelles on puisse fonder l'espérance d'une vie heureuse, soit pour ce monde, soit pour l'autre.

C'en est assez sur les propositions de M. Lovelace. Je vous en demande votre opinion. (*)

CL. HARLOWE.

(*) [¶] Nous ne pouvons nous empêcher d'observer ici, qu'on a fait à Clarisse le reproche, & même quelques personnes de son propre sexe, qu'elle avoit poussé la délicatesse trop loin dans ses conversations précédentes avec M. Lovelace. Mais sûrement c'est faute d'avoir assez fait attention aux circonstances où elle se trouvoit, & à son caractère, ainsi qu'à celui de l'homme auquel elle avoit affaire. Quoiqu'on ne puisse pas la supposer aussi bien instruite des desseins de Lovelace, que l'est le lecteur par ses lettres à Belford, elle n'est que trop bien convaincue de la corruption de ses mœurs, & de la nécessité où elle étoit, d'après l'ensemble de sa conduite avec elle, de tenir dans l'éloignement un homme aussi dangereux, & aussi entreprenant, comme elle l'appelle elle-même si souvent. Dans les lettres XLIII & XLIV du Tome III, le lecteur a vu qu'elle étoit prête, sur quelques apparences favorables, à se reprocher sa trop grande facilité à le soupçonner. *Mais son caractère, dit-elle, ses principes sont si vicieux! il est si léger, si vain, si variable! — Et, ma chère, je n'ai donc à présent ni père, ni mère, personne qui m'éclaire & me guide! il ne me reste d'autre appui que Dieu seul & ma propre vigilance!*

Dans la Lettre XIX du Tome III: *Avec un pareil*

(L'éditeur se borne ici à quelques extraits de quatre lettres de M. Lovelace, écrites à son ami depuis la date de la dernière, qui contiennent les mêmes détails qu'on a vus dans celles de Miss Clarisse; son humeur & son violent ressentiment sur la résolution où est Clarisse de le quitter, si elle pouvoit

---

homme, dit-elle, *ne seroit-ce pas me manquer à moi-même, que de ne pas être dans la défiance & dans une vigilance continuelle ?*

Dans la suite, le lecteur verra qu'elle avoit plus sujet que jamais de se tenir sur ses gardes : & Lovelace apprendra à tout le sexe, comme il le dit lui-même dans la Lettre IX du Tome suivant, que la femme qui ne s'offense pas des premières libertés, est une femme perdue. L'amour est un dieu entreprenant, dit-il; l'amour jamais ne recule sur ses pas. Rien, que la dernière faveur, ne peut satisfaire un amour écouté d'abord avec complaisance.

Mais peut-être que le lecteur est trop porté à juger la conduite de Clarisse dans ces circonstances critiques, d'après les plaintes que Lovelace fait de sa froideur, sans considérer ses vues sur elle; & qu'elle est proposée comme l'exemple de son sexe; qu'ainsi, dans ses épreuves & dans ses disgraces, il ne lui est pas permis de se dispenser des règles que d'autres personnes de son sexe, dans la même situation, ne se croiroient peut-être pas obligées d'observer avec tant de rigueur; & cependant, si elle ne les avoit pas observées, Lovelace auroit rempli toutes ses vues. [§]

amener sa famille à une réconciliation : mais les traits suivans méritent néanmoins d'être conservés.)
. « Que ferois-je devenu, dit-il, moi & mes « projets, si son père & toute son implaca- « ble famille n'avoient pas travaillé pour mes « intérêts :

Après de violentes menaces de vengeance ; il continue :

« Il est évident que si sa négociation avoit « eu le moindre succès, elle me quittoit sans « retour, & que je n'aurois pas été capable « d'arrêter cette résolution ; à moins que je « n'eusse pris celle d'abattre l'arbre par les raci- « nes, pour arriver au fruit ; tandis qu'avec « un peu de patience jusqu'au temps de la matu- « rité, j'espère encore qu'il suffira d'une ou « deux légères secousses.

Dans son triomphe & son incivile cruauté, il ajoute : « Après la hauteur avec laquelle elle « m'a traité, je suis décidé à la faire s'expli- « quer nettement. Il y a mille beautés à décou- « vrir dans le visage, dans l'accent, & dans « tout le maintien embarrassé d'une femme, « qui hésite, qui tergiverse, voulant amener « un point qu'elle désire impatiemment, & ne « sachant comment s'y prendre. Un sot qui se « pique de générosité, croira se faire un mérite

« de lui épargner cette confusion : mais c'est « une sottise en effet. Il ne voit pas qu'il se « dérobe à lui-même, par trop de précipita- « tion, le plaisir d'un spectacle délicieux, & à « sa belle l'avantage de déployer une infinité « de charmes, qui ne peuvent éclater que dans « ces occasions.

(¶) « Je veux te faire connoître d'avance, « comment se comportera ma charmante dans « ce pas embarrassant. — Elle en viendra « plusieurs fois à toucher ce point. — Mais je « ferai semblant de ne pas l'entendre. A la fin, « après avoir hésité une demi-douzaine de fois, « elle sera bien forcée de parler net. *Il me sem-* « *ble M. Lovelace — il me semble que vous aviez* « *parlé de quelque chose il y a quelques jours*..... « Je garderai le plus profond silence. Elle aura « ses yeux fixés sur mes boucles, moi, assis « en face devant elle. Les Dames, quand elles « en viennent à ce sujet, admirent toujours « les boucles de leur galant, ou peut-être quel- « ques beautés qui les frappent sur le tapis. — « *Il me semble vous avoir entendu dire que Mde.* « *Fretchwill.* — Et alors deux larmes pures « comme le cristal coulent sur chacune de ses « joues vermeilles, dans la peine de voir son « orgueil virginal si peu secondé.

« Mais, allons, ma chère petite, je vois
« où tu en veux venir, me dis-je à moi-même;
« souviens-toi de ce que j'ai souffert pour toi,
« & de ce que tu m'as fait souffrir toi-même.
« Je ne viendrai pas au secours de tes larmoyan-
« tes réticences. Parlez clair, mon amour.—
« O quelle charmante confusion ! Irai-je me
« voler à moi-même le spectacle du contraste
« de tant de beautés en mouvement, par une
« pitié folle & précipitée pour ma belle, dont
« se laisseroit vaincre un homme plus *poli* (tu
« sais qu'en amour je ne me pique pas d'être
« un homme *poli*) trahi par sa sotte tendresse,
« & peu accoutumé aux larmes féminines ? —
« Je feindrai d'être dans une sorte d'irrésolu-
« tion sur cet article, afin qu'elle ne m'abhorre
« pas tout-à-fait. — Afin que les réflexions qu'elle
« fera ensuite en mon absence sur cette scène,
« puissent rappeler à sa mémoire quelques-unes
« de mes beautés aussi dans la partie de mon
« rôle : irrésolution qui ne viendra unique-
« ment que de ma timidité, de mon respect,
« de ma profonde vénération. Parlez donc clair,
« mon amour, & ne ménagez pas les termes. (b)

« La dureté de cœur, pour le dire entre
« nous, est essentielle au caractère d'un libertin
« familiarisé avec les chagrins dont il est la

« cause. Il se laisse rarement surprendre par « des attendrissemens, des complaisances qui « seroient une foiblesse indigne de lui.

En parlant de son mémoire & des articles, il dit : « Je suis de bonne foi sur ce point. Si « je l'épouse, comme je n'en doute pas, lorsque « que ma fierté, mon ambition, & ma vengeance, « si tu veux, seront satisfaites, je suis « résolu de lui rendre la plus noble justice ; « d'autant plus que tout ce que je ferai pour « une femme si prudente, une aussi excellente « économe, ce sera le faire pour moi-même. « Mais sur ma foi, Belford, son orgueil sera « humilié jusqu'à reconnoître qu'elle m'aime, « & qu'elle m'a quelque obligation. Ne crains « pas que cette esquisse des articles me mène « plus loin que je ne veux. La modestie du « sexe me secondera toujours. A l'autel même, « nos mains l'une dans l'autre, je serois sûr « de faire quitter à cette fière beauté le prê- « tre, moi, vingt amis, s'ils étoient présens ; « & tandis que nous nous regarderions comme « des fous, de lui faire prendre des aîles pour « s'envoler par la porte, ou par la fenêtre, « si elle se trouvoit ouverte & la porte fer- « mée ; & cela, mon ami, avec un seul mot. »

Il se rappelle sa téméraire expression : qu'elle

feroit fa femme, au prix même de fa damnation éternelle. « Dans le même inftant, *dit-il*, « j'ai été près d'employer la violence ; mais « j'ai été comme repouffé par un mouvement « de terreur & fauvé par le refpect dont j'ai « été frappé, en jetant les yeux fur fon charmant vifage, ou malgré fon effroi, j'ai vu « la pureté de fon cœur dans chaque trait.

« O vertu ! vertu ! *continue-t-il*, qu'y a-t-il « donc en toi, pour faire cette impreffion forcée fur le cœur d'un Lovelace ? D'où peuvent venir ces tremblemens involontaires, & « cette crainte de caufer une mortelle offenfe ? « Qui es-tu, pour agir avec tant de force dans « une foible femme, & pour jeter l'effroi dans « l'efprit d'un homme fi intrépide ? Jamais tu « ne fis tant d'impreffion fur moi, non, pas « même dans mon premier effai, tout jeune « que j'étois alors, & comme effrayé de ma « propre hardieffe jufqu'au moment du pardon. »

Il peint des plus vives couleurs cette partie de la fcène, où Mifs Clariffe lui a dit : que le nom de père avoit pour elle un fon doux & refpectable.

« Je ne le diffimule pas, je me fuis fenti « vivement touché. Mais j'ai eu honte d'être « fupris dans cet accès de tendreffe efféminée, —

« une ſi grande honte que j'ai fait un effort « pour ſurmonter auſſitôt ce mouvement, & « pour me tenir plus en garde à l'avenir. « Cependant en ce moment j'ai plus qu'à demi « regretté de ne pouvoir accorder à cette char- « mante fille la ſatisfaction ſi méritée de jouir « de ſon triomphe. Sa jeuneſſe, ſa beauté, ſa « naïve innocence, & cet air d'affliction, qui « ne peut ſe décrire ni ſe comparer..... Mais « ſon indifférence, Belford ! cette réſolution « de me ſacrifier à la malignité de mes enne- « mis ! cette hardieſſe, d'avoir conduit ſon « deſſein par des voies ſi clandeſtines ; — tan- « dis que je l'aime à la fureur, — que je la « révère juſqu'à l'adoration ! C'eſt avec le « ſecours de ces idées que j'ai fait reprendre « courage à mon traître de cœur. Cependant « je vois, que ſi le courage ne l'abandonne « point elle-même, il faut qu'elle l'emporte. « Elle a déjà fait un lâche de moi, qui n'ai « jamais connu la lâcheté. »

Il finit ſa quatrième lettre par des emportemens de fureur, à l'occaſion du refus qu'elle a fait de lui laiſſer prendre un baiſer. Il avoit eſpéré, comme il l'avoue, ne lui trouver que de la condeſcendance & de la bonté après ſes propoſitions.

« C'eſt une offenſe, dit-il, que je n'oublie-

« rai jamais. Compte que je m'en souviendrai, pour armer mon cœur d'acier, *& fendre le rocher de glace que j'ai à traverser jusqu'au sien ;* pour le payer du dédain, du « mépris qu'elle a fait éclater dans ses yeux « en me quittant brusquement ; après la conduite obligeante que j'avois tenue avec elle ; « après mes instances pour obtenir qu'elle me « nommât un jour prochain. Les femmes de « cette maison prétendent qu'elle me hait, « qu'elle me méprise. Rien n'est si vrai. J'ouvre les yeux ; elle me hait, elle doit me « haïr. Pourquoi ne suivrois-je pas le conseil « qu'elles me donnent ?..... Je ne serai pas longtemps, ma belle, méprisé de toi, & raillé « des autres.

« Que je t'apprenne encore, *ajoute-t-il par forme de post-scriptum*, que cet effort de « sa part pour me quitter, si ses parens avoient « voulu la recevoir, & la liberté qu'elle a prise « dimanche dernier de faire venir un carrosse, « dans la résolution peut-être de ne pas reparoître, si elle étoit sortie sans moi, (car ne « m'a-t-elle pas déclaré qu'elle pense à se retirer dans quelque village voisin de la ville, « où elle puisse se cacher en sûreté ?) m'ont « alarmé si vivement, que je me suis hâté de

« donner de nouvelles inſtructions par écrit à « mon valet & aux gens de la maiſon, ſur la « manière dont ils doivent ſe conduire, ſup- « poſé qu'elle entreprît de s'évader dans mon « abſence. J'ai particulièrement inſtruit Will de « ce qu'il doit dire aux étrangers, s'il arrivoit « qu'elle implorât l'aſſiſtance de quelqu'un pour « favoriſer ſa fuite. Suivant les circonſtances, « je joindrai d'autres précautions à ces ordres. »

LETTRE LV.

Miſs HOWE à Miſs CLARISSE HARLOWE.

Jeudi, 18 *Mai*.

JE n'ai, ma chère amie, ni le temps, ni la patience de répondre à tous les articles de votre lettre, que je viens de recevoir. Les propoſitions de M. Lovelace ſont l'unique choſe qui me plaiſe de lui. Cependant je penſe, comme vous, que la concluſion qui les termine, n'a point la chaleur & l'empreſſement que nous devions en attendre. De ma vie je n'ai rien entendu ni rien lu qui approche de ſa patience, ayant ſon bonheur entre ſes mains. Mais entre vous & moi, ma chère, je m'imagine que les

miférables de fa forte n'ont pas les mêmes ardeurs qu'on voit aux honnêtes gens. Qui fait, comme votre fœur Bella le difoit dans fon dépit, s'il n'a pas une demi-douzaine de créatures dont il faut qu'il fe défaffe avant que de former un engagement pour la vie ? Au fond je ne crois pas que vous deviez vous attendre à le voir honnête homme, avant fa grande année climatérique.

Lui, prendre prétexte pour des délais, d'un compliment qu'il eft obligé de faire à Milord M... & prendre du temps pour les articles! lui, dont le caractère eft de n'avoir jamais connu ce que c'eft que la complaifance pour fes proches! Il me fait perdre patience. Vous dites bien vrai, ma chère; vous auriez eu befoin de l'intervention d'un ami, dans l'intéreffante occafion qui faifoit le fujet de votre lettre d'hier matin. Mais fur ma parole, fi j'avois été dans votre fituation, & traitée comme vous me l'avez écrit, je lui aurois arraché les yeux : après quoi j'aurois laiffé à fon propre cœur le foin de lui en apprendre la raifon.

Plût au ciel que, fans être obligé de faire de compliment à perfonne, fon jour heureux fût demain! L'infâme! après avoir commencé par vous faire fentir la néceffité du compliment!

& n'eſt-ce pas ſur vous après cela qu'il rejette le délai ? le miſérable qu'il eſt! que mon cœur ſouffre !

Mais dans les termes où vous êtes enſemble, mes reſſentimens contre lui ſont hors de ſaiſon. Cependant je ne ſais pas non plus s'ils le ſont tant, puiſque le plus cruel deſtin pour une femme eſt de ſe voir forcée de prendre un homme que ſon cœur mépriſe. Il eſt impoſſible que vous ne le mépriſiez pas, pour le moins par intervalles. Néanmoins il a porté le poing au front, lorſque vous l'avez quitté avec une ſi juſte colère : que ſon poing n'étoit-il une hache, & cette hache dans les mains de ſon plus mortel ennemi !

Je veux m'efforcer de tirer de ma tête quelque méthode, quelque invention pour vous délivrer de lui, & pour vous fixer dans un lieu sûr, juſqu'à l'arrivée de votre couſin Morden ; un expédient qui ſoit toujours ſous votre main, & que vous puiſſiez ſuivre dans l'occaſion. Vous êtes sûre, dites-vous, de pouvoir ſortir quand il vous plaît, & vous l'êtes auſſi que notre correſpondance eſt à couvert ? Cependant, par les mêmes raiſons que je vous ai repréſentées, & qui regardent votre réputation, je ne puis ſouhaiter que vous le quittiez, auſſi long-temps

qu'il ne vous donnera pas ſujet de ſuſpecter ſon honneur. Mais votre cœur, je le ſais, feroit plus tranquille, ſi vous pouviez compter ſur une retraite, dans le cas de la néceſſité.

Je répète encore une fois, que je n'ai pas la moindre notion qu'il puiſſe ou qu'il oſe former le deſſein de vous outrager; mais il en faut donc conclure que c'eſt un fou, ma chère; voilà tout.

Puiſque le ſort néanmoins vous jette entre les mains d'un fou, ſoyez la femme d'un fou à la première occaſion, & comme j'appréhende bien qu'il ne ſoit le fou le plus difficile à gouverner, comme ſont tous les fous qui ont de l'eſprit & de la vanité, prenez-le comme un châtiment, puiſque vous ne ſauriez le prendre comme une récompenſe ; en un mot, comme un mari que le ciel vous donne, pour vous convaincre qu'il n'y a dans cette vie que des imperfections.

(¶) Enfin le réſultat de ce que je vous ai écrit, le voici : ou épouſez-le, ma chère, ou débarraſſez-vous d'eux tous, & de lui auſſi.

Votre intention, dites-vous, eſt bien de commencer par lui, auſſitôt que l'occaſion s'en préſentera. J'eſpère, comme je viens de vous

l'annoncer, vous la fournir bientôt : & alors le combat sera entre vous & votre cœur.

Il eſt préciſément de l'eſpèce d'hommes que notre ſexe ne hait pas naturellement. Nous ne ſavons pas toujours ce qu'il eſt en notre pouvoir de faire ou de ne pas faire. Lorſqu'après avoir eu long-temps un objet important en vue, le moment critique de la déciſion arrive, & qu'il faut de néceſſité choiſir ou rejeter, alors peut-être commençons-nous à regarder autour de nous ; la vue confuſe d'une perſpective incertaine & ignorée nous effraye ; & après quelques combats & quelques maux de cœur, nous finiſſons par rejeter cette nouveauté dont notre inexpérience s'alarme ; la crainte nous fait replier ſur nous-mêmes, & nous prenons le parti de ramper, comme auparavant, ſur la trace qui nous eſt familière & connue. (b)

Mon impatience ſera extrême juſqu'à l'arrivée de votre première lettre.

ANNE HOWE.



LETTRE LVI.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Mercredi, 17 *Mai.*

L'AMITIÉ ne me permet pas de vous cacher ce qui vous intéreſſe autant que la lettre que je vous communique. Vous y verrez ce qu'on appréhende de vous, ce qu'on déſire de vous, & combien tous vos proches ont à cœur que vous teniez une conduite honorable avec Miſs Clariſſe Harlowe : ils me font l'honneur de m'attribuer ſur vous un peu d'influence. Je ſouhaiterois de toute mon ame en avoir autant dans cette occaſion, qu'ils veulent bien le croire.

Qu'il me ſoit permis, Lovelace, de t'exhorter encore une fois avant qu'il ſoit trop tard, avant que la mortelle offenſe ſoit commiſe, à faire de ſérieuſes réflexions ſur les grâces & le mérite de cette Dame. Puiſſent tes fréquens remords en produire à la fin un ſolide. Puiſſent ton orgueil & la folle légéreté de ton cœur ne pas ruiner les plus belles eſpérances ! Sur ma foi, Lovelace, il n'y a que vanité, illuſion & ſottiſe dans tous nos ſyſtêmes de libertinage. Nous deviendrons

deviendrons plus ſages en vieilliſſant. Nous jetterons les yeux en arrière ſur nos folles idées d'à préſent, & voyant notre jeuneſſe diſſipée, nous nous mépriſerons nous-mêmes, lorſque nous nous rappellerons les engagemens honorables que nous aurions pu former; toi particulièrement, ſi tu laiſſes échapper de tes mains une femme incomparable, pure depuis le berceau, conſtamment noble dans ſes actions & dans ſes ſentimens, ſi inviolablement attachée à ſes devoirs, à ſon reſpect ſi mal récompenſé pour le plus déraiſonnable des pères. Quelle femme, pour l'heureux mortel qui aura l'honneur de lui faire prendre ce titre!

(¶) Quelles alarmes n'aurois-tu pas eu ſujet d'avoir, ſi elle avoit pu céder à des motifs inſenſés ou frivoles, & qui auroient rendu la victoire de tout autre homme, qui l'auroit aſſiégée d'importunités, auſſi facile que la tienne?

Nous ſavons tous quelles ſont les reſſources & les talens de ton génie inventif: nous ſavons à merveille, que tu as une tête *faite pour imaginer, & un cœur capable d'exécuter.* N'ai-je pas appelé le tien *le cœur le plus intrigant* de l'univers? Et je lui ai donné ce titre en connoiſſance de cauſe. Que veux-tu de plus? Pourquoi voudrois-tu qu'il fût le plus ſcélérat, en même

temps qu'il eſt le plus fécond en reſſources ? Epouſe-la, & quand tu ſeras marié, fais-lui connoître quelle foule de ſtratagêmes tu avois en réſerve, & tout prêts à faire jouer ? Prie-la de ne te pas haïr pour cette confidence, & aſſure-la que tu y as renoncé par remords, & par juſtice pour ſon mérite extraordinaire : donne-lui lieu de ſe féliciter d'avoir ſubjugué un cœur ſi capable de ce qu'il te plaît de nommer *de glorieux attentats ?* Ce ſera pour elle un triomphe ; c'en ſera un auſſi glorieux pour toi : le ſien ſera de t'avoir vaincu ; le tien, de t'être vaincu toi-même. (b)

Conſidère auſſi ce qu'elle ſouffre pour toi. Actuellement, tandis que tu machines ſa ruine, du moins dans le ſens qu'elle attache à ce terme, ne gémit-elle pas ſous la malédiction d'un père, qu'elle ne s'eſt attirée qu'à l'occaſion & pour l'amour de toi ? Voudrois-tu donner ſa force & ſon effet à cette malédiction, qui autrement ne peut en avoir aucun ?

Et de quoi, Lovelace, ſe flatte ici ton orgueil ? Toi, qui t'imagines follement que toute la famille des Harlowes, & celle-même des Howes, ne ſont que des machines que tu fais ſervir, ſans qu'elles le ſachent, à tes projets de libertinage & de vengeance ; qu'es-tu de plus ou de mieux

toi-même, que l'inftrument d'un frère implacable, & d'une envieufe fœur, employé à perpétuer les difgraces de la plus excellente fœur du monde! Tu fers leurs baffeffes & leurs vues fordides. Peux-tu fouffrir, Lovelace, qu'on te regarde comme l'automate de ton ancien ennemi James Harlowe? N'es-tu pas même la dupe d'une ame encore plus vile? Ce Jofeph Leman, qui fe fert bien plus par tes libéralités, qu'il ne te fert toi-même par le double rôle que tu lui fais jouer. Ajoute que tu es auffi l'agent de l'enfer, qui peut feul te récompenfer comme tu le mérites, & qui n'y manquera pas, je t'affure, fi tu perfiftes dans ton noir deffein, & fi tu l'exécutes.

Quel autre que toi pourroit faire avec autant d'indifférence que j'en remarque dans tes expreffions, les queftions que tu me fait dans ta dernière lettre? Relis-les ici, cœur plus dur que le diamant! « Où fuiroit-elle pour m'éviter? « Ses parens ne la recevront point; fes oncles « ne fourniront point à fa fubfiftance; fa chère « Norton dépend d'eux & ne peut rien pour « elle; Mifs Howe n'oferoit la recevoir; elle « n'a point à Londres d'autre ami que moi, « & la ville eft un pays étranger pour elle (*). »

(*) Voyez Lettre XLII de ce vol.

Quel cœur doit être celui qui eſt capable de ſe faire un triomphe d'une ſi profonde détreſſe, où elle ne ſe trouve plongée que par tes inventions & tes artifices prémédités? Et quelle douce, mais triſte réflexion, que la ſienne, qui a preſque amolli ta dureté, à l'occaſion du nom de père, ſous lequel tu lui propoſois Milord M..... pour le jour de la célébration? Sa tendre jeuneſſe lui faiſoit ſouhaiter un père, lui faiſoit eſpérer un ami. Ah! cher Lovelace, peux-tu te réſoudre à devenir, au lieu du père que tu lui as ravi, un démon pour elle?

Tu ſais que je n'ai aucun intérêt, que je ne puis avoir aucune vue, en ſouhaitant que tu rendes juſtice à cette admirable fille. Pour l'amour de toi-même, je t'en conjure encore une fois, pour l'honneur de ta famille, pour celui de notre eſpèce humaine, ſois juſte à l'égard de Clariſſe Harlowe.

N'importe, ſi ces inſtances de ma part conviennent ou non à mon caractère. J'ai été & je ſuis encore aſſez méchant. Si tu reçois mon conſeil, qui eſt, comme tu le verras dans la lettre de ton oncle, celui de toute ta famille, peut-être en prendras-tu droit de me reprocher que tu n'es pas plus méchant que moi. Mais ſi tu rejettes mes conſeils, & ſi tu cauſes

la ruine de tant de vertus, toute la méchanceté réunie d'une légion de diables, lâchés dans une troupe d'ames innocentes, avec plein pouvoir de nuire, ne commettroit pas autant de mal, ni de mal aussi noir que celui dont tu veux te rendre coupable.

On dit ordinairement que la vie d'un monarque assis sur son trône n'est pas en sûreté, s'il se trouve quelque désespéré qui méprise la sienne. On peut dire de même que la vertu la plus pure n'est point à couvert, s'il se trouve un homme qui compte pour rien son propre honneur, & qui se fasse un jeu des protestations & des vœux les plus sacrés.

Tu peux par tes ruses, tes chicanes, tes fausses couleurs, toi qui es pire en amour que le plus déterminé pirate, vaincre une pauvre fille que tu as trouvé le moyen d'embarrasser dans tes filets, & que tu as privée de toute sorte de protection. Mais considère combien il seroit plus juste & plus généreux à son égard, plus noble pour toi, de te vaincre toi-même.

Il importe peu, je le répète, que mes actions passées ou futures répondent à mon *sermon*, comme tu nommeras peut-être ce que je t'écris. Mais voici ce que je te promets solemnellement : lorsque je rencontrerai dans une femme

la moitié des perfections de Mifs Harlowe, je prendrai l'avis pour moi, & je me marierai, fi elle me fait la faveur de m'accepter. Il ne m'arrivera pas de vouloir éprouver fon honneur aux dépens du mien. En d'autres termes, je ne dégraderai point une excellente fille à fes propres yeux par d'injuftes épreuves, lorfque je n'aurai aucune raifon de la foupçonner. Et j'ajoute, (par rapport à ton idée de *génie*, à la merveilleufe utilité qu'on peut tirer, à ton avis, de l'épreuve d'une fille fage & innocente, plutôt que de celles que dans ta belle humeur tu compares aux foibles méfanges, au peuple des oifeaux vulgaires) (*), que je me flatte de n'avoir point à me reprocher une feule fois dans ma vie, d'avoir ruiné les mœurs d'aucune perfonne de ce fexe, qui ne fût pas corrompue fans moi. C'eft être affez coupable que de contribuer à la continuation du défordre dans les malheureufes qui s'y font déjà livrées, & d'empêcher qu'elles ne fe relèvent, lorfqu'une fois elles font tombées.

Enfin quelque parti que l'efprit infernal, dont tu fuis l'étendard, puiffe te faire prendre à l'égard de cette incomparable perfonne, j'ef-

---

(*) Voyez Lettre XXXVIII de ce vol.

père que tu en uſeras avec honneur par rapport à la lettre que je te communique, entre Milord M..... & moi. Ton oncle déſire, comme tu le verras, que je te laiſſe ignorer qu'il m'a écrit ſur cette matière, & cela par des raiſons que je ne crois pas fort à ta gloire. Je me flatte auſſi que tu prendras les marques de mon zèle honnête pour ton bien dans leur vrai ſens. Ton véritable ami

BELFORD.

LETTRE LVII.

Incluſe dans la précédente.

Milord M..... à M. BELFORD.

Lundi, 15 *Mai.*

MONSIEUR,

SI quelqu'un au monde a de l'aſcendant ſur l'eſprit de mon neveu, c'eſt vous. Cette raiſon me porte à vous écrire, pour vous demander votre entremiſe dans l'affaire qui eſt entre lui & la plus accomplie de toutes les femmes; du moins ſuivant le témoignage que tout le monde

lui rend, *& ce que tout le monde dit, doit être la vérité* (*).

J'ignore qu'il ait aucun mauvais deſſein ſur elle; mais je connois trop bien ſon caractère, pour n'être pas alarmé d'un ſi long délai. Nos Dames ont eu quelque temps les mêmes craintes. Ma ſœur Sadleir en particulier, (vous ſavez que c'eſt une femme ſage) prétend que dans les circonſtances préſentes le délai doit moins venir de la demoiſelle que de lui. Il eſt certain qu'il a toujours eu une violente antipathie pour le mariage. Qui ſait s'il ne penſe point à lui jouer quelque mauvais tour, comme il en a joué à tant d'autres? S'il y avoit quelque choſe de pareil à craindre, le mieux feroit de le prévenir à temps; car, *après l'événement, le conſeil vient trop tard.*

Il a toujours eu la folie & l'impertinence de ſe moquer du goût que j'ai pour les proverbes. Mais moi qui les regarde comme la ſageſſe de toutes les nations & de tous les ſiècles, raſſemblée dans un petit nombre de paroles, je n'ai pas honte d'employer un langage

(*) M. Lovelace a déjà fait remarquer que ſon oncle étoit un homme ſimple, & grand partiſan des proverbes.

qui souvent contient plus de bonne morale que les ennuyeuses harangues de la plupart de nos prédicateurs & de nos moralistes. Qu'il en rie, s'il le veut. Vous & moi, M. Belford, nous savons mieux penser. *Quoique vous hantiez un loup, vous n'avez pas appris à hurler avec lui.*

Cependant il ne faut pas lui faire connoître que je vous aie écrit là-dessus. J'ai honte de le dire; mais il m'a toujours traité comme un homme d'un sens fort ordinaire : & peut-être n'auroit-il pas bonne opinion du meilleur conseil du monde, s'il savoit qu'il vînt de moi.

Je suis sûr pourtant qu'il n'a aucune raison de me mépriser comme il fait. Il se trouvera bien d'être mon neveu, s'il me survit; quoiqu'un jour il m'ait dit en face, que je pouvois disposer à mon gré de mon bien, & que pour lui il aimoit autant sa liberté, qu'il méprisoit l'argent. (¶) Et une autre fois encore, en me riant au nez & me rejetant proverbe pour proverbe, que l'homme qui n'avoit pas besoin d'emprunter ni de flatter, ne dépendoit de personne. (♭) Il s'est imaginé, je suppose, que *je ne pouvois le couvrir de mes aîles, sans le piquer de mon bec.* Cependant je ne l'ai jamais piqué sans quelque forte raison; & Dieu sait que je lui donnerois plutôt mon sang, s'il vouloit

s'attacher un peu à m'obliger en faisant son propre bien. Car c'est tout ce que je désire de lui. Il est vrai que c'est sa pauvre mère qui l'a gâté la première, & moi ensuite qui ai eu trop d'indulgence pour lui. Belle reconnoissance, direz-vous, *de rendre le mal pour le bien!* Mais telle a toujours été sa méthode.

(¶) C'est un proverbe bien vrai, & qu'il a vérifié à la lettre, que celui qui dit : *Les enfans quand ils sont petits, sont des sots de leurs père & mère, & des fous, quand ils sont grands.* Si ses père & mère avoient vécu, pour voir ce que j'ai vu de lui, ils seroient devenus fous en effet. (♭)

Comme tout le monde parle avec admiration de la rare prudence & de la bonté de cette jeune personne, ce mariage pourroit tout réparer. Si vous trouviez le moyen de l'y déterminer, je le mettrois en état de rendre les articles aussi avantageux qu'il peut les souhaiter, & je ne serois pas éloigné d'y joindre encore la possession actuelle d'une fort belle terre. (¶) Je ne suis point un avare, il le sait. Et dans la vérité, peut-on mieux comparer un avare qu'*à un chien qui tourne la broche pour les autres.* (♭)

Pourquoi suis-je au monde, comme je le dis

ſouvent, ſi ce n'eſt pour le voir marié & bien établi, lui & mes deux nièces ? Puiſſe le ciel lui inſpirer de meilleurs principes, & à ſon cœur plus de bonté & de réflexion.

Si les délais viennent de lui, je tremble pour la Demoiſelle. S'ils viennent d'elle, comme il l'écrit à ma nièce Charlotte, je ſouhaiterois qu'on fît entendre à cette jeune perſonne, que *les délais ſont dangereux.* Toute accomplie qu'elle eſt, elle ne doit pas faire trop de fonds ſur ſon propre mérite, avec une tête ſi variable & un ennemi ſi déclaré du mariage. (¶) *Le mérite & la récompenſe*, c'eſt ce dont je peux l'aſſurer, *ſe trouvent rarement enſemble.* (♭)

Mais qu'il ſe ſouvienne, lui, *que ſi la vengeance marche à pas de tortue, elle frappe avec des mains de fer.* Il pourra l'éprouver, s'il ſe conduit mal dans cette occaſion. Quelle pitié, qu'avec tant de lumières & de talens, il ne fût jamais qu'un vil libertin ! Hélas ! hélas ! *Une poignée de bonne vie vaut mieux que plein muid de ſavoir.* (*)

Vous pouvez haſarder, comme ſon ami, que s'il me provoquoit trop, il n'eſt pas encore

---

(*) Vieux proverbe françois, que les Anglois ont adopté en propres termes.

trop tard pour me marier. Mon vieil ami Wycherley prit le même parti dans un âge plus avancé que le mien, pour faire enrager son neveu. Et malgré ma maudite goutte, je pourrois avoir encore un ou deux enfans. J'avoue même qu'il m'en est venu souvent la pensée, lorsqu'il m'a causé quelque chagrin extraordinaire. Mais cette pensée n'a pas tenu jusqu'à présent, contre la réflexion que les enfans d'un homme ou trop jeune ou trop vieux (quoique je ne sois pas non plus si vieux) ne vivent pas long-temps, & *qu'un vieillard qui épouse une jeune femme, travaille*, dit-on, *à creuser sa fosse*. Cependant, qui sait si le mariage ne seroit pas bon contre l'humeur goutteuse dont je suis tourmenté.

(¶) On ne peut pas tout avoir : les biens de ce monde sont partagés. Vous, M. Belford, vous êtes un homme de savoir ; moi, je suis Pair. Je vous en prie, cherchez (comme vous en connoissez mieux que moi la manière) à lui inculquer & à lui faire sentir la force des sages sentences qui suivent, aussi bien que de celles que j'ai déjà citées. Mais employez-les avec ménagement, de peur qu'il ne reconnoisse *dans quel carquois vous avez pris vos flèches.*

Les voici. « Heureux l'homme qui reconnoît

« ſes folies dès ſa jeuneſſe. Celui qui vit bien, « vit long-temps. » Et encore : « une année de « mauvaiſe vie, en coûte ſept de repentir. » Et cet autre proverbe eſpagnol : « Celui qui voit « bien, voit bien loin. » Bien loin, en effet ; car on peut dire qu'il voit juſque dans l'éternité. Mais en voici un bien beau. « L'homme qui « périt dans des dangers inutiles, eſt le martyr « du diable. » Une autre ſentence que jai recueillie à Madrid, lorſque j'accompagnai le Lord Lexington dans ſon ambaſſade en Eſpagne, pourroit enſeigner à notre neveu plus de pitié & de compaſſion, qu'il n'eſt, je crois, dans ſon caractère d'en montrer. « Celui qui a pitié d'un » autre, ſe ſouvient de ſoi-même. » Je ſuis bien sûr, par exemple, qu'il a éprouvé cent fois la vérité de celui-ci. « Quand on fait ce qu'on veut, « on fait rarement ce qu'on doit. » En voici un autre qui n'eſt pas non plus indigne de ſon attention. « Les folies de la jeuneſſe ſe ſentent « dans la vieilleſſe. » Mon infernale goutte, Dieu veuille m'aſſiſter ! — Mais je ne veux pas achever. Je me ſouviens que vous-même, M. Belford, me faiſant un jour compliment ſur mon goût pour les ſentences pleines de moëlle & de ſens, vous me dites une choſe qui me donna une haute opinion de vous. La voici.

« Les hommes d'esprit, difiez-vous, feront plu-
« tôt convaincus par une courte fentence, que
« par de longs fermons, parce que ces fentences
« entrent dans le cœur, & y tiennent; au lieu
« que les longs difcours, quelque bons, quel-
« que beaux qu'ils foient, laffent l'attention :
« une bonne chofe en fait oublier une autre,
« & à la fin il ne refte rien dans la mémoire. » (b)

Faffe le ciel, M. Belford, que vos bons confeils fondés fur les ouvertures que je viens de vous donner, pénètrent fon cœur, & l'excitent à prendre un parti auffi avantageux pour lui-même, que néceffaire pour l'honneur de cette admirable perfonne, dont je fouhaiterois qu'il eût déjà fait fa femme ! Alors, fi je puis, je renoncerai tout-à-fait au mariage.

S'il étoit capable d'abufer de la confiance qu'elle a eue pour lui, je ferois le premier à folliciter la vengeance du ciel fur fa tête. *Rarò, rarò....* J'ai oublié tout mon latin, mais je crois que c'eft : *raró antecedentem fceleftum deferuit pede pœna claudo.* Lorfque le vice marche devant, tôt ou tard la vengeance le fuit. Mais je fuis bien bon de vous traduire cela.

Je ne vous fait pas d'excufe pour la peine où je vous engage. Je fais combien vous êtes de fes amis & des miens. Vous ne pouvez jamais

nous rendre un plus grand fervice à tous deux, qu'en preffant ce mariage de tout votre pouvoir. Avec quelle joie je vous reverrai à mon château après le fuccès! En attendant, j'ai une impatience extrême d'apprendre que vous avez l'efpérance de réuffir auprès de lui. Je fuis, mon cher Monfieur, votre, &c.

M.***

M. Lovelace ne s'étant pas hâté de répondre à cette lettre de remontrances, M. Belford lui en écrivit une autre, où il lui marquoit la crainte qu'il avoit de lui avoir déplu par fon honnête franchife. Il lui dit : « je paffe fort triftement mon temps « ici à Watford, auprès de mon oncle mourant; « j'ai donc befoin plus que jamais de n'être « pas privé de tes lettres. Pourquoi me puni- « rois-tu, ajoute-t-il, d'avoir plus de confcience « & de remords que toi, qui ne t'es jamais fait « un honneur d'en avoir? D'ailleurs j'ai à te « faire un récit affez trifte, qui regarde notre « ami Belton & fa Thomaffine, & qui offre « une bonne leçon pour tous ceux qui ont le « goût d'entretenir des maîtreffes.

« J'ai reçu depuis peu des lettres de nos trois « affociés. Ils ont toute ta méchanceté, fans « avoir ton efprit. Deux des trois fe vantent « de quelques nouvelles fcélérateffes, qui me

« paroissent mériter la corde, si le succès répond « à leurs espérances.

« Je suis fort éloigné de haïr l'intrigue par « principes. Mais que des personnages aussi « gauches s'avisent de former des plans & de « les confier au papier, sans cet assaisonnement « & ce sel piquant qui est ton talent, je t'avoue « que j'en suis révolté, & que leurs lettres me « choquent beaucoup. Pour toi, Lovelace, « quand tu t'obstinerois à suivre ton misérable « systême sur la beauté qui est sous ta puis- « sance, ne refuse pas ton agréable correspon- « dance pour ranimer un peu mon cœur abattu, « s'il te reste quelque désir d'obliger ton mélan- « colique ami »

BELFORD.

Fin du Tome Quatrième.

TABLE

TABLE

DES SOMMAIRES

Du Tome Quatrième.

riage, & elle est surprise qu'il l'ait laissée échapper. Il l'importune pour obtenir sa compagnie à une collation qu'il doit donner à quatre de ses amis intimes & à Miss Partington. Il lui apprend quelle est Miss Partington.

Dans la lettre suivante M. Lovelace invite Belford, Mowbray, Belton & Tourville à sa collation. Plaisantes instructions qu'il leur donne sur la manière dont ils doivent se conduire devant sa belle. Il a deux vues en la produisant dans leur société.

LETTRE XXVI. Lovelace à Belford. *Il a accompagné Clarisse à l'église. Le dimanche est une charmante institution. Le texte du sermon le surprend & lui fait impression. Il appelle le prophète Nathan un bon homme qui n'étoit pas sot. Elle commence à goûter un peu plus les femmes de la maison qu'elle n'avoit fait d'abord. Elle ne consent qu'avec répugnance à honorer son goûter de sa présence. Il est impatient de savoir l'opinion que ses amis ont de sa belle conquête. Il en fait un portrait extrêmement avantageux.*

XXVII. Clarisse à Miss Howe. *Elle se loue de sa conduite décente à l'église St. Paul. Elle n'a pu refuser de dîner avec Mde. Sinclair & ses deux nièces. Elle se fait à elles beaucoup plus qu'elle n'avoit imaginé. Elle se reproche son penchant*

plus avantageuse qu'elle peut de sa perspective actuelle.

LETTRE XXXI. Réponse de Miss Howe. *Elle déclame avec colère contre cette démarche de sa mère. Elle insiste sur la continuation de leur correspondance. Ses menaces, si Clarisse cesse de lui écrire. Elle s'emporte contre Lovelace. Mais elle la blâme d'avoir manqué de complaisance pour obliger Miss Partington : sa raison. Elle lui conseille de songer aux articles : elle est contente de la proposition que fait Lovelace de la maison de Mde. Fretchvill.*

XXXII. Clarisse en réponse. *Effrayée de sa menace, elle promet de continuer ses lettres. Elle la conjure d'apprendre à vaincre ses passions. Elle lui annonce qu'elle vient de recevoir ses habits.*

XXXIII. M. Hickman à Clarisse. *Miss Howe, lui dit-il, est affligée du chagrin qu'elle a donné à son amie. Si elle veut continuer sa correspondance comme à l'ordinaire, elle lui promet de ne pas songer à la démarche dont elle a tant d'appréhension. Il lui offre ses plus fidelles services.*

XXXIV & XXXV. Lovelace à Belford. *Il lui apprend tout le dégoût qu'a la belle pour ses confrères, & pour Belford comme pour les autres ; & la violente altercation qu'il a eue avec elle, pour les défendre. Il regarde son refus de partager*

reſſé ſa reconnoiſſance. Elle le repouſſe. Il eſt furieux. Ses mélancoliques réflexions ſur ſon avenir avec un pareil homme. Moralités qu'elle tire de ſon hiſtoire. (Note qui juſtifie ſa conduite du reproche d'excès de délicateſſe que lui ont fait quelques lecteurs.)

Extrait des quatre lettres de Lovelace, dans leſquelles il ſe glorifie de ſa cruauté. Il convient que la dureté eſt de l'eſſence du cœur d'un libertin. L'embarras & la confuſion d'une belle femme ſont une jouiſſance pour lui. Son apoſtrophe à la vertu. Il a honte d'éprouver une émotion viſible. Il eſt indigné contr'elle de ce qu'elle a repouſſé la liberté qu'il vouloit prendre. Il ſe fera un cœur d'acier, pour parvenir juſqu'au rocher de glace qui forme celui de ſa belle. Nouvelles inſtances des femmes de la maiſon pour le porter à attenter à la vertu de Clariſſe.

LETTRE LV. Miſs Howe à Clariſſe. *Elle eſt furieuſe des délais de Lovelace. Elle verra à imaginer quelque expédient pour délivrer ſon amie de ſes mains. Elle n'a rien qui l'autoriſe à penſer qu'il puiſſe ou qu'il oſe ſonger à outrager ſon honneur. Les femmes ne haïſſent pas naturellement les hommes du caractère de Lovelace.*

LVI. Belford à Lovelace. *Il épouſe avec chaleur la cauſe de Clariſſe. Il n'y a que vanité & ſottiſ-*

dans les extravagans projets des libertins. Il le conjure au nom de son propre intérêt, au nom de sa famille, au nom de l'espèce humaine, de rendre à cette beauté la justice qu'elle mérite.

LETTRE LVII. Lord M.... à M. Belford. *Lettre remplie de proverbes en faveur de Clarisse.*

Fin de la Table du Tome Quatrième.





